

BIBLIOTHÈQUE

DES CHEMINS DE FER

DEUXIÈME SÉRIE

HISTOIRE ET VOYAGES

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

VOYAGES

DANS LES GLACES

DU POLE ARCTIQUE

A LA RECHERCHE DU PASSAGE NORD-OUEST

EXTRAITS DES RELATIONS

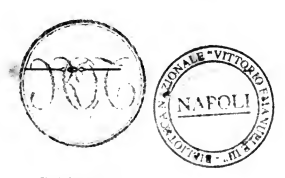
DE SIR JOHN ROSS, EDWARD PARRY

JOHN FRANKLIN, BEECHEY, BACK, MAC CLURE

et autres navigateurs célèbres

PAR MM.

A. HERVÉ ET F. DE LANOYE



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

—

1854

VOYAGES

DANS LES GLACES

DU POLE ARCTIQUE.



INTRODUCTION.

Coup d'œil sur les voyages au nord-ouest de l'Amérique antérieurs au XIXe siècle.—Fin mystérieuse des frères Cortéreal, de Jean de Munck, d'Hudson.—Voyages de Baffin, de Behring, de Hearne, de Mackensie.

A peine Colomb eut-il révélé à l'Europe l'existence de l'Amérique, que le désir de trouver au nord de ces nouvelles terres une route directe vers les riches contrées des épices, où les Portugais venaient d'aborder par la voie de l'Orient, poussa les navigateurs jusqu'à une très-haute latitude le long des côtes de l'Amérique septentrionale. De 1494 à 1497, les frères Cabot explorèrent les rivages que les États-Unis possèdent aujourd'hui sur l'Atlantique. En 1500, le Portugais Cortéreal découvrit Terre-Neuve et le golfe où débouche le Saint-Laurent; puis, ayant suivi les côtes du Labrador jusqu'au point où elles s'infléchissent vers l'ouest pour former les contours méridionaux du détroit et de la mer qui reçurent plus tard le nom d'Hudson, il crut avoir découvert le passage tant désiré et revint en Portugal publier sa découverte.

Il repartit peu après pour la vérifier, mais on attendit en vain son retour.

Après plusieurs années, un de ses frères, étant allé à sa recherche, disparut à son tour, sans laisser de traces, dans les parages désolés du nord, et il fallut un ordre formel du roi qui régnait alors en Portugal pour empêcher un troisième et dernier Cortéreal d'aller partager la fin mystérieuse de ses aînés.

Ainsi s'ouvrit pour les seules régions du nord-ouest de l'Amérique une liste spéciale de martyrs de la science, à laquelle, depuis lors, chaque génération a apporté son contingent, et où la nôtre ne peut se résoudre encore, après sept ans d'attente, à inscrire le nom de sir John Franklin.

Cortéreal avait donné à son passage supposé le nom d'Anian. Pendant que les Espagnols en cherchaient le débouché occidental au nord de leurs possessions du Mexique, et que des aventuriers comme Urdanietta, Jean de Fuca, de Fonte et Maldonado, publiaient leurs prétendues navigations à travers des golfes, des lacs et des détroits imaginaires qui n'ont disparu des cartes du Canada et de l'Orégon que devant les pas des voyageurs modernes, des marins dignes de ce titre s'efforçaient de trouver sur les eaux glacées, sur les côtes inhospitalières du nord de l'Atlantique, la route indiquée par leur devancier portugais.

Sans parler du Florentin Verazzano, qui, dès 1524, visita, par ordre de François Ier, les rivages découverts par les frères Cabot, et y trouva la mort de la main des Peaux-Rouges, la géographie dut successivement : au Malouin Jacques Cartier, l'exploration exacte du Saint-Laurent, qu'il remonta par trois fois jusqu'aux lacs dont il est l'estuaire; à l'Anglais Forbisher, une nouvelle notion du Groënland méridional, colonisé six cents ans auparavant par les Scandinaves d'Islande, et oublié de l'Europe depuis le terrible passage de la peste noire, au XIVe siècle; enfin, à Davis, une reconnaissance

plus suivie de ces mêmes régions et du large canal qui sépare leurs côtes occidentales de l'archipel de Cumberland.

Dans les premières années du XVIIe siècle, Hudson, ayant été envoyé par l'Angleterre à la recherche du même passage, et s'étant d'abord dirigé droit au nord, se heurta le premier à l'immuable barrière de glaces qui défend les approches du pôle et qui, appuyée d'un côté sur la Nouvelle-Zemble et les extrémités septentrionales de l'Asie, s'infléchit, après avoir longé le Spitzberg, jusque sur les caps méridionaux du Groënland, dont elle interdit l'atterrage. L'intrépide marin lança en vain ses navires dans les interstices de la terrible banquise; il n'y put pénétrer au delà du 82e parallèle, limite que, depuis lui, l'on n'a guère dépassée. Repoussé de ce côté, il se rabattit vers le sud-ouest, contourna le Groënland, et retrouva, en cinglant vers l'occident, le détroit et le golfe immense où Cortéreal avait cru voir une route ouverte vers l'océan Pacifique. Après avoir suivi et relevé leurs rivages sinueux et sans issues, Hudson, comme le navigateur portugais, n'y trouva que son tombeau; mais au moins il obtint à ce prix l'honneur de leur imposer son nom. Plus malheureux que lui, le Danois Jean Munck, qui, à peu près dans le même temps, explorait les mêmes parages, n'échappa aux tempêtes, aux récifs et aux glaces de la baie d'Hudson, aux horreurs d'un hivernage sur des côtes inhabitées, ne survécut à tout son équipage, emporté par la faim, le froid et le scorbut, que pour venir, la raison égarée par tant d'épreuves, périr par le suicide dans le port de Copenhague.

A ces explorations succédèrent celles de James et de Fox, qui essayèrent de se frayer un chemin entre les amas de sable et les rochers cimentés de glace qui forment ce que les cartes nomment les archipels de Cumberland et de Southampton; mais les périls de ces tentatives, vaines quant au but proposé, mais le résultat du grand voyage de Baffin,

qui, ayant fait le tour de la baie qui garde son nom, prit pour de simples baies les trois larges canaux qui en unissent les eaux à celles du bassin polaire, réduisirent la navigation de ces parages à ce qu'elle est restée jusqu'à nos jours, c'est-à-dire aux communications que, chaque été, la compagnie anglaise de pelleterie et le gouvernement danois entretiennent, celui-ci avec les pâles embryons de colonies que des souvenirs historiques l'ont entraîné à implanter sur les côtes occidentales du Groënland, celle-là avec ses factoreries échelonnées le long des fondrières de la baie d'Hudson.

Dès lors les regards et les espérances de tous ceux qui prenaient intérêt à la découverte d'un passage au nord-ouest de l'Amérique se retournèrent vers les rivages de ce continent qui font face aux extrémités orientales de l'Asie, et qu'en ce moment même d'aventureux Cosaques, s'abandonnant à la dérive des glaçons et des courants, venaient de contourner heureusement.

Mais, après que le commodore Behring, habile marin danois au service de la Russie, eut délimité exactement la position et les rives du détroit qui sépare les deux hémisphères, honneur que lui aussi paya de sa vie, ainsi que le savant Français Delisle de La Croyère, qui l'accompagnait; après que les plus illustres navigateurs de l'Angleterre, de l'Espagne et de la France, des hommes tels que Cook, Malaspina, Quadra, Vancouver et Lapeyrouse eurent relevé avec soin toute la ligne des côtes nord-ouest de l'Amérique, sondé toutes leurs baies, fouillé toutes leurs anfractuosités, lorsque, enfin, Hearne et Mackensie, partant, le premier, de la baie d'Hudson, le second, du Canada, eurent abouti aux bords de l'océan Glacial, bien au delà du cercle polaire, sans avoir traversé le moindre bras de mer, il devint évident que le passage, objet de tant de recherches et de désirs, ne pouvait exister que sous une latitude qui, dans les condi-

tions physiques actuelles du globe, en interdisait l'usage permanent à la marine marchande. Dès lors aussi, dans la solution tant poursuivie de ce problème, on ne vit plus qu'un de ces *desiderata* dont la science ne se préoccupe qu'à ses heures de loisir, et sur lesquels elle appelle sans impatience l'examen ou l'analyse.

Le dernier nom que le XVIII[e] siècle, près de finir, nous montre lié à cette recherche géographique est un nom français, qu'une haute célébrité attendait dans une autre carrière. Chateaubriand, après avoir parcouru les États-Unis en touriste rêveur et aventureux, se dirigeait vers les régions arctiques, lorsque les retentissements lointains de la Révolution française le rappelèrent en Europe.

CHAPITRE PREMIER.

Les terres arctiques du nouveau monde. — Circonscription. — Géologie. — Trois natures de sol. — Les *landes stériles.* — La *région boisée.* — La *Provence* du nord-ouest. — Faune arctique. — L'homme. — Les Esquimaux. — Les Indiens ou Peaux-Rouges. — Chant de mort. — Les nabuchodonosors Indiens. — Légendes sanglantes. — Scènes de famine. — La théorie de Volney justifiée. — Cannibalisme. — Pensée d'Arago. — Phénomène d'amour paternel. — Le missionnaire.

Les terres arctiques du nouveau monde ; circonscription ; géologie ; trois natures de sol.

L'Amérique septentrionale, n'étalant qu'une faible masse de terres sous la zone tropicale et n'étant garantie, par la direction de ses principales chaînes de montagnes, d'aucun des souffles du pôle, abandonne, toute proportion gardée, plus de surface que l'ancien continent aux phénomènes du ciel, de la terre et des eaux qui constituent le *climat arctique.* Tandis que dans notre Europe ce climat reste renfermé dans l'intérieur du cercle polaire, il descend en Amérique jusqu'à la faible ligne de faîte qui sépare des cours d'eau qui fluent vers la mer d'Hudson les trois bassins du Saint-Laurent, des cinq grands lacs et du Mississipi. Cette ligne, partant du cap le plus oriental du Labrador, ondule entre le 52e et le 49e degrés de latitude jusqu'aux sources du Saschatchewan dans les Montagnes Rocheuses, d'où elle s'infléchit vers l'océan Pacifique en contournant par le nord le bassin de la Colombia.

Ainsi circonscrites du côté du sud, les terres arctiques de l'Amérique, en y comprenant les archipels du nord et du nord-est, ne doivent pas mesurer moins de 560000 lieues carrées. Elles dépassent donc de beaucoup en superficie la masse

de toutes les terres européennes[1], mais ne renferment certes pas autant de *milliers* d'hommes que l'Europe en nourrit de *millions*. Trois natures de sol que nous allons décrire; trois races d'hommes : les Esquimaux, les Indiens et les Européens; trois dominations politiques : le Danemark, la Russie et l'Angleterre, se partagent cet espace immense.

Les landes stériles.

Une ligne tirée de l'embouchure du Churchill dans la mer d'Hudson, au mont Saint-Élie sur l'océan Pacifique, et passant par les rives méridionales des vastes nappes d'eau douce qui portent les noms de l'*Esclave* et du *grand Ours*, laisse entre elle et le bassin polaire une large zone que les Canadiens ont appelée, à bon droit, *landes stériles*. Au nord, elle se perd sous les glaces éternelles avec les dernières terres de l'archipel de Parry. A l'ouest et au sud-ouest, la conformité du sol et du climat lui rattache le Groënland tout entier et la plus grande partie du Labrador.

Dans ces vastes contrées, la croûte primitive du globe conserve encore le caractère chaotique qu'elle prit au moment où elle se solidifia. A l'exception du fond des ravines et des concavités, où la fonte de chaque hiver entraîne de longues plaques de mousse et les détritus des saules nains, végétation embryonnaire des terres polaires, nulle part la lente action des siècles n'a oxydé cette rude écorce au point de revêtir d'une couche d'humus son abrupte nudité. Là, nul terrain de transition ne s'étend entre le granit primordial et les roches éruptives.

Là de longues chaînes de trachyte, de gigantesques chaussées de basalte, étalent encore leurs strates aussi régulières, leurs arêtes aussi vives, leurs déchirures aussi profondes que le lendemain du jour où elles jaillirent de leurs *failles*

1. Estimées à environ 490 000 lieues carrées.

de soulèvement[1]. Sur un grand nombre de points, comme au fond de la baie Repulse et dans l'intérieur de l'île Melville, des squelettes entiers de baleines, émergés du fond de l'Océan avec la couche sous-marine où la mort les avait déposés, n'ont encore reçu des âges écoulés depuis leur mise au jour d'autre linceul que la neige de chaque hiver, qui, en se fondant au soleil de chaque été, découvre annuellement leurs ossements blanchis, preuves irrécusables d'une grande loi géologique.

Un autre problème du même ordre scientifique a encore trouvé sa solution dans l'étude du bassin polaire : souvent les hautes falaises de roches vives qui dominent les plages, minées par les courants, par la pression des glaces accumulées à leurs pieds, ou désagrégées par l'action du froid, s'écroulent en masses énormes sur la surface congelée de la mer ; puis, quand après des mois, après des années parfois, vient le moment de la débâcle, ces débris, portés sur les glaçons flottants à des centaines de lieues de leurs roches-mères et disséminés sur les couches d'alluvions qui s'élaborent au fond de l'Océan, donnent à l'observateur l'explication de la formation et du transport des blocs erratiques dispersés par myriades sur la surface des continents actuels.

La région boisée.

Au sud des landes stériles et à l'orient des Montagnes Rocheuses, s'étend la *région moyenne* ou *boisée* des terres arctiques. Elle comprend les vastes bassins du haut Mackensie, du Churchill, du Nelson et du Severn. La baie d'Hudson la découpe à l'orient de ses profondes anfractuosités. La navigation de cette Méditerranée, ouverte aux courants et à

1. On appelle ainsi en géologie les fissures de l'écorce terrestre, à travers lesquelles de longues traînées de roches, en fusion ou à l'état pâteux, se sont élevées de l'intérieur à la surface du globe.

la dérive des glaces du pôle, ne s'ouvre qu'en juin pour se fermer en septembre; encore, durant cet intervalle, l'encombrement des glaces est tel, que les navires mettent plus de deux mois à franchir le diamètre de la baie, et que les primes des assurances maritimes anglaises ne s'élèvent pour aucune destination, aussi haut que pour cette traversée. Sur tous les pourtours de cette mer, le sol ne dégèle jamais à fond, et souvent même il gèle à sa surface au cœur de l'été. En vain la nature a prodigué à ces rivages des ports nombreux et superbes et y fait déboucher des fleuves qui n'ont guère d'analogues en Europe, ni pour la longueur de leur cours, ni pour la masse de leurs eaux. En vain des chaînes de lacs établissent entre leurs affluents un réseau de communication qui serait, dans nos climats, une source inépuisable de fécondité pour l'agriculture, le commerce et l'industrie; le canot d'écorce du chasseur à peau rouge ou du *voyageur*[1] canadien sillonne seul, et pendant quelques semaines d'été seulement, ces grandes voies fluviales, et ce n'est pas à elles que Pascal aurait donné la qualification de *grandes routes qui marchent*.

L'hiver règne en tyran sur leurs bords pendant huit ou neuf mois. Dès la fin de septembre, terre, lacs, rivières, tout disparaît sous une épaisse couche de frimas, qui prend la consistance et le poli du marbre. Dans toute l'Amérique, la diminution graduelle de la température moyenne, à mesure que l'on s'élève en latitude, est beaucoup plus rapide qu'en Europe. Tandis que cette dernière est à peine effleurée, au cap nord de Laponie, par la ligne isotherme de *zéro chaleur*, cette même ligne descend en Amérique à 20 degrés de latitude plus bas, jusqu'au sud de la baie de James; et les provinces de la Nouvelle-Galles et du Maine oriental (noms anglais de la zone moyenne arctique) ne

1. Titre qualificatif des agents nomades de la compagnie de la baie d'Hudson.

jouissent que pendant trois mois de la température de 11° centigrades, nécessaire au développement normal de la végétation forestière. Les rives méridionales des grands lacs de l'Ours et de l'Esclave ne possèdent même cette température que pendant deux mois au plus. Inutile d'ajouter qu'à de rares exceptions près, résultant d'une exposition privilégiée, les *landes stériles* du nord en sont déshéritées.

Ce n'est guère qu'en mai que le thermomètre, descendu souvent, pendant l'hiver, au point où se congèle le mercure (40° cent.), remonte peu à peu jusqu'à zéro dans la région des bois. Alors seulement un souffle de vie passe sur les plantes : les pousses rougeâtres des saules, des peupliers et des bouleaux se couvrent de longs chatons cotonneux; les buissons verdissent; aux pieds des rochers fleurissent la dent de lion, la bardane, de nombreuses variétés de mousses et de saxifrages, tandis que l'églantier, les groseilliers et les airelles se chargent de grappes nombreuses, et que la baie du framboisier du Canada mûrit sur sa tige grêle, rampant à la surface des marécages. Alors aussi les pins, les thuyas, les mélèzes, rois de ce petit monde végétal, étalent tout le luxe de leur verdure résineuse; mais à leurs pieds la neige, fondue par les mêmes rayons qui ont lustré à neuf leurs rameaux, a changé toutes les dépressions du sol en fondrières mouvantes et en marais tourbeux, où la même cause fait éclore des myriades de moustiques et de maringouins, peste intolérable à laquelle on n'échappe qu'en se plongeant dans des tourbillons d'une fumée suffocante. La plupart des autres insectes se couchent avec le soleil; les moustiques de l'Hudson ne dorment jamais.

Ainsi dans ces régions, il n'y a, à proprement parler, ni printemps, ni été, ni automne, mais seulement un mélange incomplet et avorté de ces trois saisons, si pleines de charme et de variété dans nos climats; mélange au sein duquel on espérerait en vain trouver un jour, un seul, exempt de souf-

frances; un jour où l'on puisse dire ce mot que nous avons tous entendu si souvent sortir de la bouche de nos paysans d'Europe, élevant des yeux reconnaissants de la terre fécondée par leurs bras au ciel calme et pur qui a béni leurs travaux : « Il fait bon vivre aujourd'hui ! »

La croissance des céréales et des végétaux les plus utiles à l'homme dépendant surtout de l'intensité et de la durée des chaleurs de l'été, on conçoit que les faibles essais de culture tentés autour des principaux établissements de la compagnie d'Hudson aient complétement échoué.

La Provence du nord-ouest.

La troisième et dernière zone des terres arctiques, formée des plaines de la rivière Rouge, du double bassin du Saschatchewan et des vallées qui s'inclinent des flancs des Montagnes Rocheuses vers le grand Océan, au nord de la Columbia, possède seule le germe d'un avenir agricole. Les prairies qui se déroulent au sud-ouest du grand lac Winnipeg, où se groupent déjà plusieurs milliers de colons sédentaires, peuvent être considérées comme la *Provence* des solitudes du nord-ouest américain. De même, lorsque, ayant franchi par des cols élevés de 3000 à 3500 mètres le large massif de montagnes qui par l'Athapeskâ, le haut Saskatchewan et le Frazer, verse à la fois un tribut fluvial au bassin polaire, à la mer d'Hudson et au grand Océan, on descend le grand versant occidental des *Stoney-Mountains*, on peut constater un changement sensible dans le climat. Les mêmes nuages qui accablent de tourbillons de neige et de giboulées les plaines de la Nouvelle-Galles et du Maine oriental, arrosent seulement de pluies bienfaisantes les vallées de la Nouvelle-Hanovre, de la Nouvelle-Calédonie, et de la Nouvelle-Géorgie, subdivisions géographiques de la côte, que découpent les innombrables détroits de l'archipel de Quadra et Vancouver.

Sur toute cette lisière océanique, le climat est plus désa-

gréable par l'humidité que par la rigueur du froid; mais une végétation vigoureuse y indique la profondeur et la fécondité du sol. Là se trouvent mêlés en d'épaisses forêts la sapinette à feuille d'if, le chêne noir et blanc, différentes variétés du peuplier, du frêne, du sycomore et de l'érable, l'aune et le sureau américain, et déployant leurs rameaux gigantesques au-dessus de la première voûte de verdure formée par l'entre-croisement de cette haute futaie, les pins de Coulter et de Sabine élèvent parfois leurs cimes à 100 mètres de leurs racines.

Faune arctique.

Les terres arctiques embrassent au moins trente degrés de latitude. Dans un pareil périmètre, que les hautes terres, les vallées, les bois, les prairies accidentent à un si haut point, on doit s'attendre, suivant l'observation d'un de ses plus courageux explorateurs, le docteur Richardson, « à rencontrer une grande variété d'animaux, d'autant plus intéressants pour le zoologiste, qu'ils sont moins connus que leurs correspondants d'Europe, et que, moins décimés par la civilisation, moins soumis à l'influence de l'homme, ils offrent des sujets neufs d'étude et d'instruction. » En effet, les terres arctiques américaines forment le plus vaste parc de chasse, et, après l'Afrique australe, le plus riche en espèces animales que la Providence ait préparé à l'homme. Ce n'est plus que là qu'on peut admirer encore les travaux du castor et observer les émigrations régulières du bison et du renne, soit qu'ils retournent à leurs pâturages du sud, soit qu'ils se rendent dans ces solitudes lointaines où les femelles mettent bas leurs petits. Les passages périodiques des espèces ailées, quittant, en multitudes innombrables, les climats tempérés et habités pour les plages désertes de la mer Glaciale, ouvrent dans ces régions, une source d'études toujours curieuse et toujours nouvelle. L'ichthyologiste y fera d'abondantes dé-

couvertes dans les eaux douces des lacs et des rivières, ainsi que dans les *fiords*[1] profonds des mers environnantes, et l'entomologiste le plus déterminé ne pourra contempler sans surprise les irruptions soudaines des insectes qui bourdonnent dans l'atmosphère, la remplissent de leurs masses noires et serrées et s'élèvent incessamment de la surface des eaux, dès que l'hiver a disparu.

Les *landes stériles* ont leur *faune* particulière : on y remarque en première ligne le bœuf musqué, qui ne quitte guère les îles et les rivages, le renard arctique, la marmotte de Parry, le lièvre polaire, la petite variété du renne[2], qui vient hiverner à la limite des bois et remonte en été jusque dans l'Archipel de Parry pour y déposer ses faons, attirant sur sa piste le loup et le wolvérenne[3], qui errent également dans les régions boisées. L'ours blanc, tyran de cette création sauvage, ne s'éloigne guère des plages maritimes : c'est peut-être le quadrupède qui s'approche le plus du pôle et qui s'aventure le plus sur la surface solidifiée de l'Océan. On en a tué parfois à plus de 60 milles de toute terre.

Les animaux dont la chair, avidemment recherchée par l'homme, lui tient lieu, dans la zone boisée, de la nourriture multiple que l'agriculture prodigue aux peuples civilisés, sont l'élan[4], le renne, le cerf et une espèce d'antilope particulière aux basses plaines du Saskaschanan. Ceux qu'on poursuit pour leur fourrure sont les ours et les renards de diverses variétés, le loup gris, le lynx, la martre, le rat musqué, la loutre, bien plus estimée que celle d'Europe, et surtout le castor. Les chasseurs font des histoires surprenantes sur la sagacité de ce dernier animal. Le docteur Ri-

1. Nous n'hésitons pas à emprunter aux langues du nord ce nom bien connu des marins, et qui, s'appliquant surtout aux longues et étroites déchirures qui découpent les rivages arctiques, n'a point d'équivalent en français.

2. *Cervus Tarandus*, le *rein-deer* des Anglais, le *caribou* des Canadiens.

3. *Gulo Luscus* ou glouton.

4. *Cervus Alces*, l'*original* des Canadiens, le *moose-deer* des Anglais.

chardson raconte qu'il a comparé ce qu'en rapportent Buffon et Cuvier avec ce que lui en ont dit les Indiens et que les deux récits concordent de tout point. « On les a vus souvent, au clair de lune, occupés à construire leurs digues ou leurs habitations, portant entre leurs dents les pierres, le bois dont ils ont besoin, ou les appuyant sur leurs épaules. Leur nourriture favorite est l'écorce du tremble, du bouleau, du saule, ou bien encore la racine du nénuphar à fleurs jaunes. Ils cachent sous l'eau, en face de leurs habitations, des amas de ces provisions. Certains cours d'eau des solitudes de l'Ouest ne sont navigables que grâce aux endiguements élevés par l'instinct de ces ingénieux animaux, et là, la compagnie de pelleteries s'est efforcée de sauvegarder leur multiplication; mais quel règlement peut prévaloir contre l'avidité brutale des Indiens, surexcitée par la voix impérieuse de la faim ? »

La partie des prairies ou plaines sans bois qui s'étend entre les Montagnes Rocheuses et le lac Vinnipeg d'une part, et de l'autre, entre le bassin du Mackensie et celui du Missouri, jouissant d'un climat plus doux que les districts orientaux, est parcourue par une classe d'animaux dont les bisons sont les plus importants.

Ces puissants quadrupèdes, dont les Peaux-Rouges n'ont su tirer que la chair et le sang, et que la race blanche à négligé de *domestiquer* jusqu'ici, errent en troupeaux innombrables dans les pâturages naturels des *Prairies*, et forment le fond de la nourriture d'une population indienne bien plus nombreuse que la population des forêts. On trouve cependant des bisons dans les bois, mais en petit nombre, et jamais à l'orient du 105e méridien de Paris. Ces animaux, au contraire, ont pu franchir les cols des Montagnes Rocheuses et se multiplier dans les fertiles vallées qui s'ouvrent sur l'océan Pacifique; mais, sur l'un comme sur l'autre versant de cette chaîne, mis en coupes réglées par l'homme, ils sont encore poursuivis par la plus formidable variété de l'es-

pèce de l'ours, *l'ours terrible*[1], qui prélève sur leurs troupeaux sa pitance quotidienne, et dont la masse colossale et les griffes redoutables, taillées à l'image des carnassiers enfouis dans la dernière couche géologique du globe, font pâlir les plus intrépides chasseurs.

L'homme.

« A l'opposé des êtres inférieurs à lui, que la dépendance du sol, de la nourriture et du climat, parque de toute nécessité dans les contrées qui les voient naître, dans les milieux que leur imposa la Providence, l'homme a fait son domaine du monde entier. Sous les feux de l'équateur et sous la coupole glacée des espaces polaires, aux lieux où les dernières graminées marquent, au bord des neiges éternelles, les limites de la végétation expirante, comme dans les climats étincelants où la vie bouillonne à flots dans la séve des palmiers, il subsiste et se multiplie et lutte pour se subordonner la nature, aussi avare pour ses besoins, aussi sévère pour son libre arbitre, qu'elle semble généreuse et prodigue pour l'instinct passif des autres espèces vivantes.

« Dans cette lutte qui date des premiers pas de l'humanité sur la terre, les générations successives des hommes, gravissant la voie du progrès en raison de leurs efforts et des obstacles surmontés, ou précipitées et retenues en arrière par les résistances d'un milieu plus fort que leur énergie ou que leur activité, ont formé sur la face du globe une série de couches sociales, dans lesquelles les différents âges de notre race peuvent se lire aussi clairement que les *époques de la nature* dans les couches géologiques de la terre[2]. »

Les Esquimaux.

Dans les régions arctiques du nouveau continent, le pre-

1. *Ursus ferox*, le *Gresly* des chasseurs de l'Ouest.
2. Introduction à l'*Histoire universelle*, par Ferdinand de Lanoye, ch. II.

mier âge de l'humanité a encore pour représentants les sauvages clair-semés sur les pourtours et sur les archipels de la mer polaire. Liés ethnologiqnement aux Tschoutchis et aux Samoièdes du vieux monde, les Esquimaux ont été, sans doute, l'avant-garde, les éclaireurs de la race humaine sur le sol américain. Observés par Ross et Inglefield, dans la baie de Baffin, sous le 77ᵉ parallèle, et par Clavering, sur la côte orientale du Groënland, sous le 76ᵉ, ils se rapprochent du pôle plus qu'aucune autre variété de notre espèce; mais, au XIIᵉ siècle de notre ère, ils s'étendaient vers le sud jusqu'aux rives du Potomack et de la Delaware, où les Scandinaves les rencontrèrent pour la première fois et leur donnèrent le nom de Skrellings, mot qui a la même signification que celui d'Esquimaux ou *Mange-Cru.* Refoulés peu à peu vers le nord par les invasions de peuplades plus jeunes et plus puissantes, ils ne pénétrèrent dans le Groënland que vers la fin du XIVᵉ siècle, en même temps que la peste noire; et les Sagas islandaises attribuent à ces deux fléaux réunis la ruine des établissements scandinaves qui florissaient depuis quatre cents ans dans cette contrée.

Du reste, entièrement et radicalement distincts des Peaux-Rouges de l'intérieur, dont les sépare une haine mutuelle et égale à celle qui séparait, il y a deux mille ans, les chasseurs de la Germanie des pêcheurs finnois de la Baltique, les Esquimaux n'occupent que la côte du continent et des îles. Ils ne la quittent jamais, et ils ne pourraient le faire sans changer entièrement leurs usages et leur genre de vie, dont l'identité parmi toutes leurs peuplades, depuis la presqu'île d'Alatska jusqu'au cap Farewell et depuis la baie de James jusqu'aux Highlands arctiques, n'est pas un des faits les moins remarquables de l'anthropologie. Non-seulement l'intérieur d'une habitation de la baie Norton est la répétition exacte de celle d'un Groënlandais, mais les mœurs, les caractères physiques, le langage, l'attitude, l'habillement

des habitants de ces deux huttes, séparées par 110 degrés de longitude, sont semblables. Ils préfèrent la viande et le poisson crus à toute autre nourriture, l'huile de cétacé et le sang chaud de mammifère à toute autre boisson. Ils n'ont, dans leurs tanières d'hiver comme dans leurs tentes d'été, d'autre feu que celui d'une lampe fabriquée en pierre ollaire et alimentée par une longue tranche de graisse de phoque; leurs canots et les instruments de pêche qui y sont attachés sont pareils et disposés de la même manière; enfin, et c'est le point principal, leurs errements sociaux, leurs modes d'adoption, de mariage, de funérailles ne présentent rien de différentiel; ils ont les mêmes croyances superstitieuses et reconnaissent, en tremblant à un égal degré, le pouvoir mystérieux des angekoks ou sorciers.

Les Esquimaux sont, en général, au-dessous de la taille moyenne; mais leurs membres, trempés, dès l'enfance, dans une atmosphère qui tue les faibles, sont, chez ceux qui résistent, vigoureux et bien proportionnés. Une tête large, des lèvres épaisses, de belles dents, un nez court et plat, un œil enfoncé, peu ouvert et fendu obliquement comme celui des Chinois, un teint couleur de cuivre gris, forment leurs caractères typiques. Chez les deux sexes les cheveux sont roides, durs, luisants et noirs; les hommes les portent longs et tombant en désordre sur leurs épaules; les femmes, au contraire, fières de leur chevelure, la tressent en deux nattes égales, ou la relèvent en nœud sur le haut de la tête. Elles ne la laissent pendre détachée qu'en cas de maladie de leurs maris, et, si elles deviennent veuves, elles la sacrifient en signe de deuil.

L'habillement des deux sexes, qui ne diffère que par quelques détails, consiste en deux jaquettes de peau de phoque, descendant à mi-cuisse; celle de dessus est munie d'un capuchon qui recouvre la tête au besoin. Leurs culottes, qui ne viennent que jusqu'au genou, y sont attachées par des cour-

roies, et leurs bottes remontent assez haut pour en recouvrir les nœuds. Les semelles de ces chaussures, taillées dans la partie la plus forte de la peau des morses, sont, ainsi que leurs gants, impénétrables à l'eau. Le capuchon des femmes est beaucoup plus grand que celui des hommes; mais son ampleur est bien justifiée par son emploi : c'est tout à la fois le maillot et le berceau où leurs enfants vagissent et s'ébattent jusqu'à trois ans au moins.

Les armes de chasse et de pêche des Esquimaux, dans la fabrication desquelles ils font entrer les plus petits fragments de bois jetés par la mer sur leurs côtes, l'ivoire du morse et la corne du narval, sont des témoignages palpables de ce vieil axiome qui fait de la nécessité la mère de l'industrie. Leurs couteaux seuls, fabriqués avec la défense du morse, suffiraient pour témoigner de leur patience : faute de scie, ils doivent dépenser un temps et une peine incroyables pour tailler, aplatir et aiguiser un de ces insuffisants ustensiles, que leur courbure naturelle fait ressembler aux petits sabres qui servent de jouets aux enfants européens.

Ils ont importé de l'Asie l'usage de l'arc et des flèches, ce produit remarquable du génie de l'homme primitif, suivant Condorcet; mais l'invention de leurs embarcations de voyage [1] et de pêche leur appartient en propre et leur a valu l'approbation des juges les plus compétents. Les unes comme les autres sont en peaux de phoque fortement tendues sur un châssis de bois, d'os ou de fanons de baleine; mais les secondes, bien connues sous le nom de *kayaks*, ont excité l'admiration de Cook lui-même.

C'est une nacelle de quinze à dix-sept pieds de longueur sur une largeur de deux au plus, affectant la forme d'une navette de tisserand et percée, dans le milieu de sa partie

1. Nommées *baïdares* dans les parages du détroit de Behring et Umiaks, dans les mers de Baffin et d'Hudson.

supérieure, d'un trou circulaire où l'homme qui doit manœuvrer le kayak se glisse et s'assied. Une fois placé, il attache solidement autour de lui, sur les bords de l'ouverture, l'extrémité inférieure de sa tunique de peau imperméable, et, par ce moyen, ne fait plus qu'un avec sa pirogue devenue insubmersible, même dans la mer la plus houleuse. Une seule pagaie, de quatre à six pieds de long, dont l'Esquimau frappe alternativement l'eau à droite et à gauche, lui suffit pour fendre la mer avec une rapidité qui égale ou dépasse peut-être celle de la barque la mieux manœuvrée. La légèreté de cette machine est telle que, lorsque celui qui la monte se trouve en danger d'être pris ou écrasé dans les glaces, il saute sur le premier glaçon et emporte facilement tout l'appareil sur l'épaule ou sous le bras. Le bord du kayak étant à fleur d'eau, le pêcheur y trouve un autre avantage : il peut s'approcher plus aisément, sans être aperçu, de l'objet dont il veut faire sa proie.

Tout son attirail, javeline, lance, harpon est placé devant lui sur le canot ; derrière est une outre, qui tient au harpon par une longue courroie et qui est destinée à indiquer à l'Esquimau la trace du veau marin qu'il a harponné, et à ralentir en même temps la fuite de l'animal blessé.

Dominés, au moral comme au physique, par une nature marâtre, les Esquimaux, ainsi que tous les esclaves, sont moins doux et sociables que flegmatiques et patients. On ne peut les accuser d'être méchants ; mais, entièrement absorbés par le soin de leur nourriture quotidienne, ont-ils le loisir d'être bons ? Ils vivent, et c'est déjà un grand effort de la volonté de l'homme et de son organisme que de vivre dans un pareil milieu.

Jamais, dans les effluves vivifiantes d'un beau jour, ils n'ont pu se bercer de rêveries idéales ou d'aspirations élevées : la brise du printemps ne glisse pas sur leurs plages. Ils ne respirent pas le parfum des fleurs ; car autour d'eux

il n'en végète aucune qui soit douée du moindre arome; mais l'huile de cétacé flatte leur odorat. Ils n'ont ni fruits, ni légumes, ni la moindre plante comestible pour varier ou assaisonner leur nourriture; mais le sang et la graisse des phoques leur tiennent lieu de potage et de condiments, et ils peuvent se procurer une salade dans la panse du renne et du bœuf musqué. Ils ne peuvent se faire l'idée d'une forêt; mais qu'ont-ils besoin de frais ombrages? A la place de bois, les ossements des animaux dont ils mangent la chair leur fournissent les matériaux de leurs ustensiles. Au besoin ils se tailleront un traîneau dans un bloc de glace, ou en fabriqueront un avec des poissons agglutinés et solidifiés par le froid, et, le dégel venu, ce véhicule se changera en provisions de bouche. Dans la neige enfin, dans cette couche glacée, où l'habitant des contrées privilégiées du soleil ne trouve qu'un linceul de mort, ils savent s'édifier un asile, un toit, un lit, où mâle, femelle et petits peuvent savourer la proie du jour et rêver à celle du lendemain.

Eh bien! même réduit à ces conditions bestiales, l'homme est encore une noble créature; car il n'en est aucune autre ici-bas qui puisse faire, penser et souffrir tout ce que souffre, pense, exécute un Esquimau.

Il est vrai que les mœurs de ces sauvages se ressentent de l'affreux pêle-mêle où, pendant la plus grande partie de leur vie, la température les retient confinés. Il est vrai que chez eux les relations d'un sexe avec l'autre sont de la plus grossière promiscuité; que leurs notions de mariage et de paternité ne peuvent guère se traduire dans notre langue que par les mots d'*accouplement* et de *reproduction*, et qu'enfin ils prennent, troquent ou prêtent leurs femmes avec une facilité qui eût scandalisé Caton l'ancien lui-même, et soulevé le cœur du *divin* Platon. Et cependant, au sein de l'antique civilisation de Rome et d'Athènes, ces classiques apôtres du communisme matrimonial n'auraient jamais pu

invoquer, à l'appui de leurs systèmes, une aussi bonne raison que les misérables habitants des plages arctiques, qui, sous peine de voir leur vieillesse s'éteindre dans l'abandon et dans la faim, sont obligés, *per fas et nefas*, de l'entourer d'autant d'enfants qu'ils peuvent.

Si bas placés qu'ils soient sur l'échelle sociale, ils ne sont pas tombés au-dessous du niveau qu'avaient atteint leurs ancêtres; à ce titre, ils valent certainement mieux que les Indiens qui les ont expulsés de l'intérieur du continent américain et des rivages de sa zone tempérée.

Les Indiens ou Peaux-Rouges.

Restes attardés de toutes les migrations qui se sont écoulées sur le sol du nouveau monde avant sa découverte, ou débris dispersés de groupes sociaux brisés sans avoir atteint leur développement normal, les Peaux-Rouges des contrées arctiques forment une des pires variétés qui puisse résulter, dans la race humaine, d'une dégénérescence prolongée de siècle en siècle et d'une léthargie absolue de la conscience.

Ethnologiquement, ils appartiennent à la même famille que les grandes tribus qui peuplaient les versants des Alleghanis avant l'arrivée de la race anglo-saxonne, et ils ont encore des congénères à l'est et à l'ouest des Montages Rocheuses.

Plusieurs tribus de la zone arctique rattachaient même leur origine aux Leni-Lenapés, si célèbres par les belles fictions de Cooper; mais leurs générations actuelles, veuves des traditions religieuses et cosmogoniques qui reliaient leurs aïeux au grand tronc asiatique, n'ont gardé de leurs croyances primitives que des pratiques ridicules ou hideuses, antidotes opposés par leur ignorance à leur misère et justifications absurdes de leurs cruautés.

Superstitieux à l'excès, les Indiens assez nombreux qui habitent entre le haut Missouri et le Saskaschawan ont recours à chaque instant aux sacrifices sanglants et se sou-

mettent à d'affreuses pénitences. On en voit se taillader les bras et les cuisses d'incisions qui y laissent d'horribles cicatrices. D'autres, après avoir passé sous la peau de leurs épaules une forte corde de cuir, attachent à cet étrange séton une ou plusieurs têtes de bison et traînent derrière eux ces lourds fardeaux, en psalmodiant des incantations à leur *manitou*, pour obtenir sa protection dans les combats.

Chant de mort.

La férocité des Indiens, exercée sur eux-mêmes, ne doit donc pas étonner à l'égard des ennemis qui tombent vivants entre leurs mains; les tortures qui attendent le captif au poteau de la guerre ne sont pour lui, comme pour ses bourreaux, que les conséquences de sa défaite. A cette heure suprême, il n'a plus qu'une pensée : enflammer la rage de ses ennemis et les défier de lui infliger autant de douleurs qu'il peut en supporter. Ainsi il ira jusqu'à dire à son vainqueur:

« C'est moi qui ai tué ton père; il était vieux et infirme, et en tout semblable à un vieux chien. Je lui ai coupé le nez et les oreilles et je lui ai arraché les yeux, afin qu'il ne pût ni voir ni entendre le Grand-Esprit. Je lui ai ensuite ouvert le ventre et me suis chauffé les pieds dans ses entrailles fumantes. Toi tu n'es qu'une vieille femme, le fils d'un chien, et moi je suis un grand, un grand guerrier. Ta femme était jeune et belle; je l'ai vue à mes genoux, me demandant sa vie et celle de ton enfant; mais, prenant celui-ci par les pieds, j'ai fait jaillir sa cervelle contre un arbre, et en le rendant à sa mère j'ai ri de ses traits bouleversés par l'effroi et le désespoir. Alors, saisissant ses belles et longues tresses, je l'ai envoyée elle-même chercher l'âme de ton enfant sur les terres de chasse des morts, et tu pourrais voir encore sa chevelure flotter au-dessus de mon wigwam. Tu n'es qu'un chien et moi je suis un grand, un grand guerrier!

« Tu ne sais pas tourmenter tes prisonniers; tu n'es qu'un

novice et un enfant. Quand tu seras attaché au poteau de mon village, tu y verras des hommes qui ne connaissent pas la pitié, car mon peuple est un grand, grand peuple[1] ! »

On pourrait croire que le paroxysme de la férocité a été atteint dans les tribus où ce chant de mort a été recueilli ; il n'en est rien. Les Mandanes, les Pieds-Noirs, les Assinibouins sont encore loin de la démence furieuse dont font preuve, à l'ouest des Montagnes Rocheuses, certaines peuplades au sein desquelles semblent s'être perpétuées les incohérentes atrocités des temps mythologiques de l'antique Orient.

Les Nabuchodonosors indiens.

« Chez les Bollabollas, suivant un témoin oculaire[2], les chefs possèdent un tel pouvoir que nul n'ose résister à leur volonté, si abominable qu'elle soit, et que tous leurs sujets sont prêts à souffrir les plus cruelles douleurs et même la mort pour satisfaire leurs barbares caprices. Un jour, le chef actuel, se sentant dangereusement malade, fit fusiller un de ses sujets, et ce puissant remède lui rendit aussitôt sa santé et ses forces perdues. D'autres fois ils appellent la religion à leur aide, et, sous prétexte de démence sacrée, commettent les plus hideuses atrocités. Ils rôdent alors dans les bois, broutant l'herbe comme Nabuchodonosor, ou rongeant quelques ossements humains. Obéissant à toutes les impulsions de leurs imaginations dépravées, ils se précipitent au milieu de leurs sujets, enlevant à belles dents, sur les jambes et les bras des premiers venus, de grosses bouchées de chair qu'ils avalent gloutonnement. Les malheureuses victimes de ces attentats n'y opposent jamais la moindre résistance ; seulement on conçoit que la crainte d'être ainsi dépecé

1. M. de Castelnau, *Vues et souvenirs de l'Amérique du nord.*

2. Sir Georges Simpson, gouverneur général des établissements de la baie d'Hudson.

vivant porte tout Bollabolla à détaler au plus vite dès qu'il aperçoit son souverain. Un de ces cannibales couronnés venant un jour d'exercer sa prérogative royale à la porte même du fort Vancouver, le malheureux auquel il venait d'enlever d'un coup de dent une portion des muscles de l'avant-bras eut l'irrévérence de ne pouvoir étouffer un grand cri de douleur. A ce cri, un *new-found-land* appartenant au fort s'élança au dehors, et, peu soucieux des droits de la royauté bollabollienne, prit le parti de l'opprimé, saisit le mollet de sa majesté et lui fit subir la peine du talion. De ce moment, Néron (qu'on ne s'y trompe pas, c'est le chien et non le roi que ce nom désigne) devint un objet de vénération profonde parmi les Bollabollas; car ils supposèrent que cet honnête animal avait éprouvé le même besoin, cédé à la même impulsion divine que leur chef.

Légendes sanglantes.

Toutes les tribus qui errent à l'ouest de Mackensie et du grand lac de l'Esclave sont continuellement occupées à se faire une guerre d'extermination et à exercer des représailles l'une contre l'autre. La soif de la vengeance est la passion dominante de ces sauvages. Il y a une trentaine d'années, des Gros-Ventres et des Pieds-Noirs s'étaient réunis pour chasser le bison pendant l'été au nord-ouest de la rivière Rouge. Mais, fatigués d'une occupation si paisible et trop peu honorable à leurs yeux, les plus jeunes guerriers de ces deux tribus alliées résolurent de faire une incursion sur les territoires des Assinibouins. Après avoir conjuré le grand Manitou par tous les exorcismes les plus puissants, ils partirent, laissant dans leur camp les vieillards, les femmes et les enfants. Leur expédition réussit au gré de leurs désirs. Ils revinrent bientôt en triomphe, chargés de chevelures et d'autres dépouilles opimes; puis, en arrivant au haut de la colline qui dominait leur campement, ils entonnèrent un chant de

victoire pour annoncer leur heureux retour à leurs pères, à leurs épouses et à leurs fils. Mais du sein des huttes nulle voix ne répondait à leurs chants, nul être ne sortait pour accourir à leur rencontre. Le calme et le silence du tombeau planaient sur tout le camp. Ils n'osent se communiquer leurs impressions et leurs craintes, ils précipitent leur marche, ils courent en chantant de plus fort en plus fort.... Ils n'avaient pas atteint les huttes que leurs chants avaient cessé. A travers les portes ouvertes gisaient les cadavres mutilés de tous les habitants du camp. Les Assinibouins, guidés par la même infernale pensée qui avait inspiré leurs ennemis, s'étaient déjà vengés. A la vue de cet affreux spectacle, les Gros-Ventres et les Pieds-Noirs jetèrent sur le sol dépouilles, armes et vêtements, puis, revêtant leurs robes de cuir et couvrant leur tête de boue, ils se retirèrent dans les montagnes, où, selon la coutume des anciens Juifs, ils passèrent trois jours et trois nuits à gémir, à pleurer et à se lacérer les chairs.

Dans une autre occasion, un parti d'Assinibouins, ayant attaqué une tribu de Crees, tua un certain nombre de guerriers et emmena captive une de ses femmes. La prisonnière se résigna facilement à son sort et partagea la couche de son nouveau maître, qui du reste se conduisit envers elle en bon mari. Deux ou trois ans après, une nouvelle rencontre eut lieu entre des Assinibouins et des Crees. Parmi ces derniers était le Wolverenne, premier époux de la femme enlevée, qui elle-même se trouvait dans la troupe des Assinibouins. Le combat fut acharné et le succès longtemps disputé. Au nombre des combattants les plus furieux, on remarqua l'Hélène sauvage; au plus fort de la mêlée, le tomahawk à la main, elle cherchait, appelait, poursuivait son premier époux. Mais le Wolverenne parvint à éviter ses coups; et lorsque, après avoir vaillamment combattu, il vit les siens en déroute et les Assinibouins triomphants, occupés à scal-

per les Crees morts ou blessés étendus sur le champ de bataille, il s'enfuit seul dans une direction opposée à celle que prenait le gros des vaincus. Pendant tout un jour le couvert des bois ou des hautes herbes protégea sa course rapide; enfin, le soir venu, brisé de fatigue et de besoin, il se laissa tomber dans une caverne des montagnes, où il s'endormit d'un profond sommeil qui ne devait jamais finir. Quelques instants après sa femme était debout à ses côtés et le contemplait avec une joie féroce. Depuis le matin elle s'était attachée à ses pas et avait suivi sa piste avec la patience implacable de la haine. Elle tendit lentement son arc, visa longtemps comme pour mieux savourer le meurtre, et enfin décocha une flèche dans la tête du malheureux dormeur. Avant qu'un bref et dernier cri se fût éteint sur ses lèvres, avant que la suprême convulsion de l'agonie eût rendu ses traits à l'immobilité, sa femme s'était précipitée sur lui, l'avait scalpé, et, l'abandonnant sans sépulture aux oiseaux et aux bêtes féroces, elle retournait, en toute hâte, au camp des Assinibouins étaler aux yeux de son nouvel époux le hideux trophée arraché au cadavre de celui qui avait été le compagnon de sa jeunesse. Depuis cette époque, disent les Indiens qui racontent cette sanglante légende, la colline où s'est passée cette scène de meurtre s'appelle la colline du Wolverenne, et bien souvent, lorsque la lune épanche ses lueurs diffuses à travers les brouillards d'automne, on voit de loin les spectres de la femme coupable et de sa victime lutter ensemble au sommet de la montagne.

Si des scènes de ce genre pèsent perpétuellement sur l'esprit des Indiens comme souvenirs du passé ou menaces de l'avenir, comment s'étonner que ceux d'entre eux qui vivent isolés ne puisent dans la rencontre de leurs semblables que des appréhensions? « Un soir, dit un voyageur moderne, dans notre trajet de la rivière Rouge aux sources du Saskatchewan, étant venu camper en vue d'une hutte d'indigènes,

j'envoyai un de nos hommes en reconnaissance. Dans tous les environs il n'aperçut pas d'autre hutte, et encore était-elle déserte ; l'intérieur, dans le plus complet désordre, témoignait de la fuite rapide de ses habitants. Des vêtements, des ustensiles, des débris de toutes sortes, jonchaient confusément la terre, avec des morceaux de bison préparés pour un repas qu'une terreur subite avait visiblement interrompu. Après avoir cherché et appelé à grands cris les fugitifs, notre émissaire, voyant ses démarches vaines, prit un morceau d'écorce fraîche et y traça, à la pointe du couteau, une sorte de carte de visite pour les maîtres de la hutte. Il dessina d'abord un homme avec un chapeau sur la tête et une pipe à la bouche; ce qui, parmi tous les Indiens, signifie un Européen venu avec des intentions pacifiques ; et quelques autres hiéroglyphes non moins mystérieux, qui pouvaient se traduire par : *Pourquoi fuir et vous cacher? nous sommes vos amis!* Cette épître produisit l'effet attendu ; le propriétaire de la hutte, s'étant hasardé à revenir chez lui au milieu de la nuit, n'eut pas plus tôt déchiffré le lambeau d'écorce, qu'il accourut à notre camp et nous raconta que, nous ayant pris pour un parti de guerriers ennemis, il s'était enfui dans les bois avec sa famille dans un état presque complet de nudité. Ainsi, ces malheureux sauvages, condamnés à ne pas vivre en commun, afin de pouvoir se procurer des moyens suffisants d'existence, sont obligés de fuir à l'aspect de l'homme, comme la brebis devant le loup[1]. »

Il ne faudrait cependant pas juger sur de semblables récits les Crees actuels et les autres tribus de la contrée boisée de la baie d'Hudson, qui s'éteignent dans un marasme gradué. Depuis longtemps déjà l'éclaircissement de leurs rangs et la fréquentation des Européens leur a fait enterrer

1. *Voyage continental autour du Monde*, par sir G. Simpson, gouverneur des territoires de la compagnie d'Hudson, 1845-1846.

le tomahawk, et la fameuse danse des guerriers n'est plus qu'une vaine tradition parmi eux. Quelques familles errantes dans de vastes solitudes représentent seules aujourd'hui les anciennes agrégations des Chippewans, des Couteaux jaunes, des Indiens cuivrés, dont les appellations ne vivront bientôt plus que dans les relations de voyages.

Ce sont moins les maladies nouvelles, les besoins nouveaux, l'ivrognerie, *l'eau de feu*, qui tuent ces sauvages, que la faim, autre résultat du contact des Européens. La grande théorie de Volney sur l'existence des peuples chasseurs se vérifie en eux[1]. Ils disparaissent du sol avec le gibier qui les nourrissait.

Scènes de famine.

Si amorties aujourd'hui que soient leurs passions héréditaires, si pacifiques qu'ils paraissent d'habitude, la faim les entraîne parfois à des crimes atroces. Il y a longtemps déjà que, par le fait des poursuites incessantes des agents de la compagnie des fourrures, il manque chaque année un plus grand nombre d'unités au chiffre de deux cents daims jugé nécessaire par Volney à l'entretien d'une famille sauvage. A certaines époques de l'année, toute espèce de gibier disparaît même entièrement de la zone boisée. Alors, quand l'Indien a dépouillé tous les pans verticaux du terrain de la *tripe de roche*, sorte de lichen que la faim la plus impérieuse peut seule considérer comme un aliment, il se décide à franchir de longs espaces pour aller mendier à la porte de quelque établissement de la Compagnie un secours que les agents, affamés eux-mêmes, ne peuvent pas toujours lui donner. Alors aussi, dans sa course désespérée, les vieillards, les infirmes, les bouches inutiles de sa famille sont abandonnés par lui aux hasards mortels du désert, si

1. Volney, *du Climat et du sol des Etats-Unis.*

même il n'est poussé à chercher dans leurs veines épuisées une abominable et insuffisante ressource pour ranimer les siennes.

Pendant un hiver récent, un Indien Cree, nommé Visagun, avait pris le parti d'émigrer à la suite du gibier, disparu de ses terrains de chasse, sa femme, son fils de onze ans, deux ou trois enfants plus jeunes et quelques parents, en tout dix personnes, l'accompagnaient.

Leur changement de résidence n'apporta aucun soulagement à leur misère. Aucune pièce de gibier ne fut aperçue ou ne se prît dans leurs trappes. Ils en vinrent à se nourrir de leurs mocassins et de leurs habits de peau, qu'ils faisaient griller sur le feu. Cette ressource aussi s'épuisa. Depuis plusieurs jours ils n'avaient absolument rien mangé, lorsqu'ils entrevirent dans le lointain un troupeau de bisons en marche.

Recueillant alors le peu de forces qui leur restaient encore, les hommes, au nombre de cinq, chaussent leurs raquettes, chargent leurs fusils et se dirigent vers cette apparition si longtemps espérée en vain, laissant les femmes et les enfants sous la tente. Mais ils avaient compté sans leur faiblesse; leurs jambes amaigries et chancelantes les soutiennent à peine. Visagun et son fils, incapables de continuer la chasse avec leurs compagnons, reviennent à leur campement : des cris affreux ont frappé leurs oreilles; épouvantés et silencieux, ils se traînent jusqu'à la tente, en soulèvent sans bruit un lambeau et voient dans l'intérieur la femme de Visagun occupée à dépecer un de ses enfants pour en faire cuire les membres palpitants. L'indignation et le désespoir raniment le malheureux chef de famille; il se relève, tue sa femme et une autre mégère qui l'aidait dans ses exécrables préparatifs, puis, craignant d'être à son tour massacré par les autres Indiens, il s'enfuit dans les bois avec son fils.

Les trois autres chasseurs revinrent les mains vides et épuisés.... Que se passa-t-il dans la nuit qui suivit leur retour? Aucun œil humain n'en a été témoin, et des présomptions seules font soupçonner Visagun et son fils d'être revenus, attirés par la vapeur du sang, et d'avoir hâté la mort de tout ce qui respirait encore dans l'intérieur du wigwam. Assis, à quelques mois de là, à un foyer européen, ils avouèrent qu'ils s'étaient repus des huit cadavres; mais ils ajoutèrent que la *plupart* de leurs parents étaient déjà morts naturellement, lorsqu'ils s'étaient déterminés à les manger.

Le voyageur qui nous a transmis ce récit déclare avoir connu plusieurs vieilles femmes qui, dans plus d'une occasion, avaient dévoré leurs enfants, et d'autres encore qui, suivant les rumeurs du désert, avaient assassiné et mangé leurs maris. Il ajoute qu'il faut voir dans ce hideux cannibalisme bien moins le résultat d'une dépravation du cœur ou de l'appétit que celui des nécessités de la conservation personnelle, de l'instinct qui porte la louve à dévorer sa portée à défaut d'autre nourriture[1].

« J'ai souvent été humilié, dit un de nos illustres contemporains dans une publication récente, de voir les hommes se disputer un morceau de pain comme l'eussent fait des animaux. Mes sentiments ont bien changé à ce sujet depuis que j'ai été personnellement en butte aux tortures de la faim. J'ai reconnu, en effet, qu'un homme, quelles qu'aient été son origine, son éducation et ses habitudes, se laisse gouverner, dans certaines circonstances, bien plus par son estomac que par son intelligence et son cœur[2]. »

Dans cet aveu, arraché par le souvenir de quelques jours de misère à l'une des âmes les plus hautes, à l'une des in-

1. Ballantyne; Hudson's bay, etc., 1847. — Sir G. Simpson. loc. cit.
2. Arago, *Souvenirs de ma Jeunesse*, œuvres complètes, t. I.

telligences les plus vastes de notre Europe moderne, n'y a-t-il pas comme une explication atténuante, comme un témoignage d'imposante pitié, que pourraient invoquer contre les jugements sévères de notre civilisation de malheureux sauvages, abrutis par une dégradation continue et par la tyrannie d'un implacable climat ?

Des traits d'un genre différent prouveraient, du reste, que toute flamme divine n'est pas éteinte en eux. Le courage des femmes Crees, leur dévouement à leurs maris, ont été longtemps célèbres à l'orient des Montagnes Rocheuses. Leur patience, leur douceur, la piété naïve de celles qui sont devenues chrétiennes, ont été signalées par les missionnaires. Bien que les Indiens prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir, elles vivent toutes ensemble en bonne harmonie, se partageant sans querelles et sans jalousie les soins du wigwam. Il faut dire aussi qu'aujourd'hui beaucoup d'hommes, et surtout les jeunes, n'en ont qu'une, à laquelle ils semblent vouer autant d'affection et d'égards que le permettent leurs usages et leurs préjugés. L'attachement des Indiens pour leur progéniture est proverbial. L'indulgence que témoignent à l'enfance les tribus dont nous parlons est portée à l'excès.

Jamais le père ne punit ses enfants; et si la mère, dans un moment d'impatience, vient à frapper d'un coup ou deux un enfant mutin ou désobéissant, elle se met immédiatement à pleurer avec lui. A l'appui de la vivacité du sentiment paternel chez ces sauvages, nous croyons devoir citer le fait suivant, qui, si extraordinaire qu'il soit, a pour garant la grave parole du docteur Richardson.

Phénomène d'amour paternel.

« Un jeune Chippewyan, s'étant séparé de sa tribu pour chasser le castor, n'avait avec lui que sa femme, alors dans sa première grossesse. Elle mourut au désert, en donnant

le jour à un fils. Le mari, inconsolable, jura de rester veuf. Mais à sa douleur se joignirent bientôt les inquiétudes qu'il conçut pour son enfant. Ne voulant rien négliger pour lui conserver la vie, il se chargea de toutes les fonctions attribuées aux mères, si dégradantes qu'elles fussent aux yeux d'un guerrier indien. Après avoir enveloppé l'enfant dans une peau garnie de mousse choisie, il le porta suspendu à ses épaules, à la manière des femmes; il le nourrit de bouillon préparé par ses mains, et enfin, dans un moment de crise, ne sachant plus comment apaiser les vagissements de la pauvre petite créature, il lui présenta le sein, comme l'eût fait sa mère. La puissance de l'amour paternel produisit alors en cet Indien un phénomène dont l'histoire naturelle de l'homme fournit quelques rares exemples : le lait coula de son sein, et il réussit à sauver et à élever son enfant. Il tint fidèlement son serment de veuvage, et ne se sépara jamais de son fils. Il en fit un excellent chasseur, lui choisit lui-même une compagne, et, devenu vieux, il n'avait pas de plus grandes jouissances que de prendre soin de ses petits-enfants. Lorsque sa bru lui représentait, avec les préjugés de sa race, que ce n'était pas là une occupation digne d'un chasseur et d'un guerrier, il lui répondait toujours : « En « échange du salut de mon fils nouveau-né et privé de sa « mère, j'ai promis au Grand Esprit, maître de la vie, le sa- « crifice de mon orgueil d'homme et de ma fierté d'Indien ! » Les agents de la Compagnie ont souvent vu ce digne homme; et son sein, à un âge très-avancé, conservait encore les proportions anormales qu'il avait acquises en nourrissant. »

Les notions religieuses qu'on est obligé de semer au cœur de l'Esquimau ne sont donc qu'endormies dans celui de l'Indien ; il ne faudrait que les y réveiller pour sauver encore les misérables restes de la race rouge, pour animer les cinquante ou soixante mille Indiens qui s'éteignent dans les régions arctiques américaines de l'esprit salutaire des co-

lons de la rivière Rouge, et les transformer en éléments vivaces d'un peuple futur. Mais cette œuvre régénératrice, qui l'accomplira? Ce ne seront pas les agents de la Compagnie des fourrures; il leur est plus facile de descendre au niveau des Indiens que de les élever à eux. Ce ne seront pas les Russes de la Nouvelle-Archangel; depuis un demi-siècle, exploitant, dépravant, tuant par le fer ou par leurs vices les populations les plus agglomérées de l'Amérique arctique, ils n'ont su que mériter l'application de la terrible phrase de Tacite : « Là où ils font la solitude, ils disent qu'ils mettent la paix! » Jusqu'à présent, l'œuvre de régénération n'a été tentée que par les efforts isolés de quelques missionnaires envoyés par les séminaires de Paris ou par les comités bibliques de Londres. Mais nul d'entre eux encore n'a réussi à faire pour les indigènes de la zone continentale arctique ce qu'au milieu de bien plus grandes difficultés les frères moraves ont fait au Labrador, et le gouvernement danois au Groënland.

Toutefois, nous ne pouvons mieux terminer ce tableau succinct de l'Amérique polaire qu'en empruntant à l'un de ces hommes de foi et de sacrifice un récit dont l'éloquente simplicité met admirablement en relief et les plaies que nous avons signalées, et le remède que nous avons indiqué :

Le missionnaire.

« Vers la fin de l'hiver de 1850, un beau jeune Indien se présenta à la mission; il pouvait avoir dix-huit ou vingt ans, mais, sa physionomie portait l'empreinte d'une profonde tristesse. La vue d'une *robe noire* parut l'interdire un instant; mais, quand je lui eus fait signe de s'asseoir, il se rassura, et je le priai de me raconter le sujet de son affliction. Il poussa un long soupir et commença ainsi :

« Je ne veux pas trahir ma pensée; le mensonge ne souillera pas mes lèvres. On m'a dit que tu étais l'envoyé du « Grand Esprit, et je sais que tu me comprends; je vais tout

« te dire. Nous campions, l'hiver dernier, deux familles en-
« semble. Mon père, mon frère aîné, un autre homme et moi
« allions tous les jours à la chasse. Il faisait très-froid;
« nous ne pouvions rien tuer, et nous revenions le soir dans
« notre wigwam, où nous attendait ma mère avec plusieurs
« enfants et une autre femme. Celle-ci disait toujours : *Je*
« *veux manger de la viande fraîche; j'en mangerai!...* Nous
« n'avions que de l'ours boucané à lui offrir : nous en man-
« geâmes et nous nous endormîmes. On n'aurait pas eu le
« temps de fumer trois fois le calumet depuis que nous étions
« couchés, lorsqu'un bruit sourd et voisin me réveilla tout à
« coup. Je vis une main qui assénait un coup de massue sur
« la tête de mon père. Croyant que c'était le *windigo*, ou gé-
« nie du mal, je me levai à la hâte et m'enfuis saisi d'ef-
« froi. J'errai pendant deux jours sans savoir où j'allais; à
« la fin, je me retrouvai sur le lieu même où ma famille en-
« tière avait péri : des membres épars, des morceaux de chair
« dépecée étaient tout ce qui restait de dix personnes! J'eus
« peur et je m'enfuis de nouveau. J'aperçus sur un monticule
« la femme terrible; elle disait toujours : *Je veux manger de*
« *la viande fraîche, oui, j'en mangerai!...* J'ai encore long-
« temps marché sans rencontrer personne. A la fin, je suis
« arrivé auprès d'un campement d'Indiens auxquels j'ai
« raconté mes malheurs. Avec eux je suis retourné au lieu
« du massacre, mais nous n'avons plus retrouvé la femme;
« elle s'était cachée. Des loups rongeaient les cadavres de
« mon père, de ma mère, de tous les miens!... Je suis bien
« malheureux! On m'a dit que la robe noire devait se rendre
« ici : voilà pourquoi je suis venu. Je veux faire la prière de
« la robe noire. »

« L'ardeur que ce malheureux orphelin mit à s'instruire fut admirable et ses progrès non moins étonnants. Tandis que les autres, quoique plus âgés que lui, se livraient à une joie enfantine, jamais je ne le vis sourire.... Lorsqu'il eut

reçu les deux grâces du baptême et de la communion, sa mélancolie, sans se dissiper entièrement, laissa entrevoir sur les traits de son visage que le calme et la paix étaient rentrés dans son âme. Prêt à retourner au désert, il vint avec moi au pied de la croix de la mission, la baisa avec amour, me pria de le bénir et me dit : « Lorsque j'eus vu toute ma « famille massacrée et que j'errais çà et là dans les bois, je « me disais : *Tout est fini pour moi ; seul, abandonné de tous,* « *je n'ai plus qu'à mourir.* Oh! je sais bien que je me trom- « pais, puisque c'est depuis mes malheurs que je t'ai ren- « contré, mon père, et que j'ai appris la sainte prière du « Grand Esprit!.... C'est que nous sommes si malheureux « dans nos déserts! Ensevelis dans une profonde nuit mo- « rale, nous naissons, nous grandissons, et puis nous ces- « sons de vivre comme les animaux de nos forêts. Mainte- « nant, ô mon père! je puis retourner dans les bois, je n'y « serai plus seul! souvent, dans mes souffrances, je baiserai « mon petit cadavre de bois[1], je contemplerai l'image de « Marie, je compterai les saintes graines de la prière[2], et je « planterai une croix sur ma terre de chasse. C'est là que « j'irai prier le Grand Esprit. Je regarderai le ciel, les « forêts et les eaux, et je dirai : Le Grand Esprit a fait tout « cela pour moi; qu'il est bon, le Grand Esprit! Du sein de « sa lumière infinie il veille sur les Peaux-Rouges comme « sur les Visages Pâles ; car tous les hommes sont ses « enfants[3]. »

1. Le crucifix.
2. Le chapelet.
3. *Annales de la Propagation de la Foi*, mai 1851. *Lettre du P. Laverlochère*, missionnaire à la baie de James.

CHAPITRE II.

EXPÉDITIONS DE JOHN ROSS ET DE PARRY DANS LA BAIE DE BAFFIN, DE BUCHAN ET DE FRANKLIN DANS LA MER GLACIALE.

(1818)

Débâcle remarquable des glaces polaires en 1817. — Envoi de quatre navires dans le Nord. — Les capitaines Ross et Parry entrent dans la baie de Baffin. — Ils longent le Groënland. — Ils communiquent avec les Esquimaux. — L'interprète Sackouse. — Bal à bord. — La mer glacée. — Le musicien en péril — Les Highlands arctiques. — Découverte d'un petit monde inconnu. — Rapport avec ses habitants. — Découverte du détroit de Lancastre. — Retour en Angleterre. — Expédition de Buchan et Franklin dans les mers du Spitzberg. — Tempêtes et périls dans les glaces. — Retour du *Trent* et de *la Dorothée.*

Débâcle remarquable des glaces polaires.

L'état des connaissances géographiques sur le nord-ouest du nouveau continent était stationnaire depuis trente ans, lorsque la paix universelle qui succéda aux grandes guerres du commencement de ce siècle, reportant sur toutes les branches de la science et de l'industrie l'activité de la pensée humaine, ramena les géographes à discuter la possibilité et les avantages d'un passage conduisant des ports de l'Europe à ceux de la Chine par le nord de l'Amérique et le détroit de Behring.

Un phénomène qui, bien qu'appartenant à la période géologique actuelle, n'est encore suffisamment expliqué ni dans ses causes ni dans sa périodicité, une débâcle extraordinaire des glaces qui forment la ceinture du pôle hâta le moment où les hypothèses, de nouveau soulevées, durent être soumises à une vérification.

William Scoresby, simple baleinier, fut le premier qui signala à l'Europe savante les changements imprévus que les saisons et les glaces éprouvaient dans les mers arctiques. Dans l'été de 1817, il avait pu atterrir à la côte orientale du Groënland, fermée jusqu'alors aux navigateurs modernes, en relever les rivages sur plusieurs degrés de latitude, et constater le déplacement de cinq à six mille lieues carrées de glace.

A la suite d'un lucide mémoire sur ce sujet, adressé par lui à l'amirauté anglaise, celle-ci se décida, dès le printemps de 1818, à faire partir quatre navires, divisés en deux expéditions devant agir concurremment.

La première avait pour mission de chercher le passage par la baie de Baffin ; la seconde, de se frayer directement un chemin vers le détroit de Behring, en cinglant droit au nord du Spitzberg.

Les noms des officiers commandant ces quatre navires sont devenus célèbres et demeurent liés à la géographie des régions polaires.

C'étaient, pour les deux vaisseaux destinés à la baie de Baffin, John Ross et Édouard Parry; pour ceux expédiés dans la mer Glaciale, David Buchan et John Franklin.

Il n'est peut-être pas inutile de noter ici comme un trait caractéristique de l'esprit de notre époque et des mœurs anglaises que le promoteur de ces expéditions, William Scoresby, déçu dans son espoir bien légitime d'y prendre une part active, abandonna la carrière maritime, où il commençait à se faire une place honorable, et, échangeant ses livres de bord contre la Bible, entra dans l'Église anglicane, dont il devint en peu de temps un des ministres les plus distingués. On croira sans peine que les nombreux écrits nautiques que lui inspirèrent plus tard les souvenirs de son aventureuse jeunesse ne perdirent rien à être signés par *le Révérend docteur W. Scoresby.*

Envoi de quatre navires dans le Nord.

Dans l'équipement des vaisseaux de Ross et de Buchan, le gouvernement anglais n'avait rien épargné pour les mettre à même d'atteindre le but proposé. On avait profité avec empressement de toutes les idées que l'expérience avait pu suggérer, soit à l'administration navale, soit aux simples particuliers. On donna aux quatre navires toute la solidité que le bois et le fer peuvent assurer ; revêtus extérieurement d'un second doublage en chêne, de trois pouces d'épaisseur, ils eurent leur membrure étayée à l'intérieur par de fortes poutres, placées transversalement et destinées à résister à la pression des glaces, et leur proue, couverte d'une épaisse armure de fer, pouvait tout à la fois s'ouvrir un passage à travers les glaçons ou supporter leur choc sans grandes chances d'avaries.

La plus prévoyante sollicitude pour la commodité et la santé des équipages avait présidé à l'aménagement des navires et de leurs approvisionnements : lits chauds et portatifs, à la place des hamacs ; poëles et tuyaux de chaleur portant une douce température dans toutes les parties des entre-ponts ; tentes goudronnées, assortiment complet de vêtements doublés en pelleterie et de chaussures fourrées ; vivres de choix pour trois ans ; abondance de légumes secs, de conserves, de cordiaux, de médicaments et d'antiscorbutiques de toutes sortes, tout enfin fut prodigué en prévision d'un long hivernement dans les régions polaires.

Comptant quatre-vingt-treize hommes d'équipage, qui tous, depuis le commandant jusqu'au dernier matelot, avaient sollicité de faire partie de l'expédition, *l'Isabelle* et sa conserve *l'Alexandre* quittèrent la Tamise vers le milieu d'avril 1818. Le capitaine John Ross emmenait en outre avec lui, en qualité d'interprète, un Esqnimau nommé Sackouse, qu'un dépit amoureux, circonstance bien rare à

noter dans un sauvage, avait entraîné loin du Groënland, sa patrie, et qu'un baleinier avait déposé à Londres. Il n'avait consenti à accompagner l'expédition que sous la promesse formelle qu'elle le ramènerait en Angleterre et ne l'abandonnerait pas au milieu de ses compatriotes, pour qui il ne semblait pas professer une haute estime, à en juger du moins par le trait suivant. Un jour, qu'on l'avait conduit à une ménagerie et qu'on lui faisait remarquer avec quelle promptitude un éléphant obéissait aux ordres de son cornac : « Oh ! dit Sackouse, éléphant a plus d'esprit qu'Esquimaux. » On verra dans la suite de ce récit que l'intelligence de ce pauvre enfant des glaces, éveillée par le spectacle de notre civilisation, fut du plus grand secours à ses compagnons européens pendant le cours de leur voyage.

Les capitaines Ross et Parry entrent dans la baie de Baffin.

Après avoir doublé le cap Farewel, extrémité méridionale du Groënland, les deux navires purent immédiatement constater l'existence du grand courant qui, occupant toute la largeur du détroit de Davis, entraîne dans l'Atlantique des champs et des montagnes de glaces jusque par le travers du sillage des vaisseaux qui vont de nos ports à ceux des États-Unis. La basse température de ce fleuve océanique et sa direction continue auraient dû suffire pour prouver aux officiers de *l'Isabelle* et de *l'Alexandre* que la baie de Baffin communique avec les eaux du pôle ; mais cette induction semble leur avoir échappé.

Le Groënland.

Peu après, ils aperçurent à leur droite une longue ligne de côtes, courant du sud-sud-est au nord. Formée de montagnes entassées, dont les flancs escarpés ne retenaient ni végétation ni neige, dont les cimes se perdaient dans d'épais brouillards et dont les pieds plongeaient dans d'af-

freux précipices, elle n'éveilla pas en eux ce sentiment de joie que tout marin, après une longue navigation, éprouve en découvrant la terre. Celle-ci cependant, neuf siècles avant le passsage des vaisseaux de Ross et de Parry, avait été baptisée par les Scandinaves du nom de *terre verte*, (Groënland); soit qu'au premier abord quelque recoin privilégié de ces parages, illuminé et fleuri par un long jour d'été, ait frappé les yeux des rudes enfants du nord européen, soit que, suivant une hypothèse plus accréditée, une révolution partielle dans la zone arctique du globe ait empiré, depuis lors, le climat de cette région. Toujours est-il que là où, suivant les chroniqueurs islandais, florissaient du x[e] au xiv[e] siècle, sous la tutelle de l'évêque de Gardar, les deux cents villages de l'*Oster* et du *Vester-Bygd*, peuplés de riches et hardis colons, en relations continues, d'une part avec la mère-patrie, de l'autre avec les rivages américains où bien plus tard les frères Cabot et Cartier crurent atterrir les premiers, il n'y a plus aujourd'hui qu'une vingtaine de postes semi-européens, échelonnés le long de la côte, sur près de 12° de latitude, et fondés par le concours réuni des frères moraves et du gouvernement Danois.

Les antiquaires cherchent aujourd'hui la place où fut Gardar. Quelques pierres runiques, quelques pans de murs écroulés, une ou deux ruines ogivales, enfouies sous la neige et la mousse, sont les seuls vestiges qu'ait laissés, entre le cap Farewel et l'île de Disco, la première colonisation du Groënland, fondée en 986 par Éric le Rouge, Islandais exilé de sa patrie. Seulement on croit avoir retrouvé dans le district actuel de Julianeshaab, par 60° 50′ nord, le port d'où Leif et Thorwald, fils d'Éric, poussés, comme leur père, par l'esprit aventureux de leurs ancêtres odiniques, allèrent découvrir, 490 ans avant que Colomb abordât aux Antilles, les côtes du continent américain où s'élèvent aujourd'hui Boston et New-York.

Autour des humbles établissements modernes du Groënland viennent se grouper, pendant les longs hivers de ces latitudes, quatre ou cinq mille Esquimaux, arrachés par leur conversion aux misères de la vie sauvage, à la tyrannie superstitieuse des Angekoks, et préservés, par les soins d'une administration paternelle, des extrémités périodiques de la famine.

Communications avec les Esquimaux.

Depuis leur premier atterrage à la côte groënlandaise jusqu'aux limites boréales des établissements danois, *l'Isabelle* et *l'Alexandre* eurent de fréquentes communications avec des Esquimaux de cette catégorie. Tous avaient les habitudes et le costume de leur race ; presque tous en avaient les traits caractéristiques, et dans un petit nombre seulement on pouvait entrevoir le mélange de sang européen.

Dans la baie de Jacob, au nord de l'île Disco, se trouvait un campement d'été où quelques tentes en peaux de phoques abritaient une cinquantaine de ces indigènes. Le capitaine Ross, voulant obtenir d'eux un de leurs traîneaux avec son attelage de chiens au grand complet, leur dépêcha Sackouse pour les inviter à venir à bord. Ils acquiescèrent sans hésitation à cette demande et, pour un fusil rayé, promirent le traîneau et tout son attirail.

« Ils revinrent le lendemain, dit la relation, amenant le traîneau dans une barque, que quatre femmes conduisaient à la rame. Cette espèce d'embarcation, qu'ils nomment *umiack*, est construite des mêmes matériaux que leurs kahiaks, c'est-à-dire de peaux de phoques tendues sur un châssis de bois, mais elle est d'une forme différente, et peut contenir dix ou douze personnes. Les femmes s'y tenaient debout en ramant.

« Leurs vêtements ne différaient de celui des hommes que par l'extrémité inférieure. Tandis que le surtout de ceux-ci

était coupé droit tout autour du corps, celui des femmes, orné de verroterie et bordé en cuir rouge, était arrondi par devant et par derrière en manière de chasuble. Les hommes étaient coiffés de bonnets en peaux de chien; mais les longs cheveux noirs des femmes formaient toute leur coiffure; elles les portaient relevés en un seul nœud sur le haut de la tête, comme les Chinoises.

« Deux d'entre elles, plus grandes que les autres, étaient filles d'un résident danois et d'une femme du pays, et auraient pu passer pour jolies, si elles eussent été vêtues à l'européenne. Le sang esquimau apparaissait sans mélange dans la large figure, les petits yeux enfoncés et le teint brun foncé de toutes les autres.

Bal à bord. — L'interprète Sackouse.

« Le capitaine les fit entrer dans la cabine, et leur fit servir du café, tandis qu'on dessinait le portrait des principaux de la bande. Mais un musicien de l'équipage ayant fait entendre quelques airs écossais sur le tillac, ils s'y précipitèrent tous, et commencèrent de joyeuses danses avec les matelots.

« On ne saurait, dit le capitaine Ross, dépeindre la joie de Sackouse à ce spectacle. Les connaissances relativement supérieures qu'il avait acquises lui donnaient une singulière importance aux yeux de ses compatriotes, et c'était vraiment avec une certaine grâce qu'il leur faisait les honneurs du bal. Voir un maître de cérémonies esquimau présider à un bal sur le tillac d'un vaisseau de la marine royale de la vieille Angleterre, n'était certes pas une chose commune; mais combien de gens auraient été embarrassés pour joindre, comme Sackouse, aux qualités si variées de matelot, d'interprète, de dessinateur et de coryphée, celles d'adroit pêcheur de phoques et d'intrépide chasseur d'ours blancs!

La mer glacée. — Le musicien en péril.

« Cette scène déjà digne d'intérêt en puisait un plus grand encore dans l'atmosphère sereine, dans le ciel, les eaux, les côtes dentelées qui l'encadraient. L'horizon était bordé de légers nuages étincelants de lumière, et dont l'or et la pourpre, diminuant graduellement, venaient se fondre dans un zénith d'azur. La mer, de son côté, offrait, dans la variété infinie des glaces qui la couvraient, un splendide et magique spectacle. On aurait dit une plaine sans bornes, jonchée de blocs du plus beau marbre de Paros, de toutes tailles et de toutes formes; l'œil mesurait avec étonnement des montagnes de cristal, élevant leurs masses flottantes à plus de cent pieds au-dessus de la surface des ondes, et tout à côté se fatiguait à saisir les proportions de mille fragments épars, qui n'étaient perceptibles que parce que le soleil incliné à l'horizon les frappait de ses rayons, et leur accordait une part de la vie et du coloris qu'il déversait sur l'ensemble de ce tableau. »

Une fois entrée dans la zone des glaces flottantes, l'expédition ne tarda pas à éprouver que dans leur contact il y avait autre chose que des effets pittoresques, et elle ne put désormais cheminer à travers ces labyrinthes mouvants qu'au prix d'un labeur incessant. A chaque instant il fallait virer et revirer de bord, touer et remorquer les bâtiments; et souvent, devant leurs proues immobiles, leur ouvrir à la scie un chemin qui se refermait immédiatement.

Un jour l'équipage des deux navires était sur la glace, traînant, à l'aide de cordes, *l'Isabelle*, dans les sinuosités d'un archipel de glaçons; le musicien du bord marchait en tête, comme à l'ordinaire, pour animer les matelots par les sons de son instrument, quand tout à coup la musique cessa, et l'artiste disparut; une crevasse ouverte sous ses pieds l'avait englouti. Mais comme il était, ainsi que tous ses com-

pagnons, attaché au câble de toue, on put le retirer, sans autre accident qu'un bain d'eau froide bien complet, pour lui et pour son violon qu'il n'avait pas lâché.

Dans une autre circonstance, un immense champ de glace vint s'appuyer sur un des flancs de *l'Isabelle*, tandis que l'autre était heurté par des blocs énormes qui dérivaient en tournoyant. Il en résulta une pression telle, que les poutres placées transversalement à fond de cale commencèrent à plier; la proue du navire fut soulevée et repoussée avec violence contre *l'Alexandre*, qui suivait à peu de distance. Nul effort ne put prévenir le choc des deux bâtiments; les ancres à glace et les câbles se rompirent presque instantanément, et les deux vaisseaux se heurtèrent si violemment, qu'ils broyèrent en éclats une chaloupe qui se trouvait entre eux. Dans ce moment de crise, la séparation des deux champs de glace sauva seule *l'Isabelle* et sa conserve d'une entière destruction. Aucun des hommes de leurs équipages ayant déjà servi dans ces mers n'y avait encore couru un tel danger, et tous déclarèrent qu'un bâtiment ordinaire y aurait infailliblement succombé.

Découverte des Highlands arctiques.—Petit monde inconnu.

Après avoir longé pendant près de quatre cents lieues les rivages du Groënland et rectifié dans leur gisement d'énormes erreurs de longitude dues aux méthodes employées aux époques de Davis et de Baffin, les Anglais avaient dépassé les limites des établissements danois et les parages les plus septentrionaux fréquentés jusqu'alors par les baleiniers, lorsque, dans les premiers jours d'août, tout près du soixante-seizième parallèle, et la côte s'infléchissant à l'ouest, ils aperçûrent sur la glace des êtres humains qui semblaient héler les vaisseaux. La première pensée du capitaine Ross et de ses compagnons fut que c'étaient des naufragés de quelque bâtiment pêcheur emporté vers

le nord et brisé par le dernier ouragan. Mais ils ne tardèrent pas à reconnaître que c'étaient des naturels portés sur des traîneaux d'une construction grossière et tirés par des chiens.

Longtemps ils contemplèrent les vaisseaux en silence, mais lorsqu'ils les virent manœuvrer et virer de bord, ils poussèrent tous ensemble une clameur bizarre accompagnée de gestes étranges, puis ils disparurent, emportés du côté de la terre, par leurs attelages de chiens, avec une incroyable rapidité.

Qu'un rameau perdu de la famille humaine vécût à une latitude si voisine du pôle, les géographes modernes ne l'avaient pas soupçonné, mais les membres de l'expédition ne pouvaient plus en douter; aussi, ayant le plus vif désir de communiquer avec ces hyperboréens, le capitaine fit-il porter et ériger à terre un poteau chargé de présents, et les vaisseaux furent amarrés de manière à ce qu'on pût observer de leurs tillacs tout ce qui pourrait arriver.

Rapports avec les indigènes.

Le lendemain matin on aperçut huit traîneaux qui s'approchaient des navires, en masquant, autant que possible, leur marche dans les plis du champ de glace. Arrivés à environ un mille, ils s'arrêtèrent; ceux qui les montaient en descendirent, et, bien qu'ils aperçussent le poteau planté la veille, ils n'osèrent pas aller jusqu'à lui, restant irrésolus, paraissant délibérer entre eux sur la conduite à tenir en si nouvelle occurrence. Voyant leur indécision, Sackouse offrit d'aller seul et sans armes à leur rencontre; acte d'intrépidité peu vulgaire de la part d'un homme qui devait partager les croyances de ses compatriotes, les Esquimaux du sud, qui tous sont persuadés que les montagnes du nord recèlent une race de géants antropophages.

Sackouse mena, avec autant d'habileté que de résolution,

son entreprise à bonne fin. Ayant emporté du vaisseau un petit pavillon blanc et quelques présents, il commença par planter son drapeau sur le bord d'une crevasse qui le séparait des naturels; puis ôtant son chapeau, il leur fit signe de s'approcher, ce qu'ils firent lentement, et pour ainsi dire pas à pas. Lorsqu'ils furent à portée de la voix, et après bien des mots, des cris et des gestes échangés de part et d'autre, Sackouse reconnut qu'ils parlaient un dialecte de sa propre langue. Se servant aussitôt de ce dialecte, et leur tendant les présents : *Approchez et prenez*, leur dit-il. Mais eux de répondre : *Non, non, allez-vous-en;* ajoutant qu'ils espéraient qu'il n'était pas venu pour les faire mourir.

Le plus hardi de la troupe, s'étant enfin approché jusque sur les bords de la crevasse, tira de sa botte un couteau, et répéta : « Allez-vous-en. Je puis vous tuer. » Mais Sackouse, sans se laisser intimider, lui jeta quelques rangs de verroterie et une chemise à carreaux, en ajoutant : « Je suis un homme comme vous, et votre ami. » Ces paroles et ces présents ne calmant pas encore leurs craintes et leur défiance, et leurs lèvres ne cessant de murmurer : « Allez-vous-en, ne nous tuez pas, » Sackouse leur jeta un couteau anglais, en disant : « C'est ma seule arme, prenez-la. » [illegible] pro-chèrent alors avec précaution, ramassèrent le cou[illegible] ils jetèrent un grand cri, et se tirèrent solennellemen[illegible] Sackouse, à leur exemple, ayant crié *Haiyau* et s'étan[illegible] tiré le nez avec la gravité convenable, ils commencèrent à lui accorder quelque confiance et à l'accabler de questions.

« Qu'est-ce que ces grandes créatures? lui dirent-ils vivement en désignant les vaisseaux; viennent-elles du soleil ou de la lune? donnent-elles la lumière le jour ou la nuit? » Sackouse répondit que c'étaient des maisons faites en bois. Cette assertion les trouva incrédules : « Non, non, s'écrièrent-ils, elles sont vivantes, nous les avons vues agiter leurs

ailes. » Sackouse ayant répété qu'il était un homme, qu'il avait comme eux, un père et une mère et qu'il venait avec les gens des vaisseaux d'un pays éloigné, dans la direction du midi, ils répliquèrent encore que cela était impossible; que de ce côté tout était glace; qu'il n'y avait des hommes que dans la direction du nord, où étaient leurs demeures, et d'où ils étaient descendus sur cette côte pour pêcher des narvals.

Tout en parlant ainsi, ils tenaient la main droite posée sur le genou, à portée du couteau qu'ils portent dans leurs bottes; leurs traîneaux, gardés par l'un d'entre eux, semblaient toujours prêts pour la fuite, et chaque fois que, pour mieux saisir les paroles de leur interlocuteur, ils rejetaient en arrière le capuchon qui leur couvre habituellement la tête, les Européens qui les observaient du haut des vaisseaux à l'aide du télescope pouvaient facilement distinguer sur leurs traits brunis le profond étonnement et la vive terreur qui les dominaient et imprimaient à tout leur être un tremblement convulsif.

Le résultat final de cet entretien fut que Sackouse traversa la coupure qui le séparait des naturels, parvint à les convaincre qu'il était comme eux une créature de chair et de sang, et que les deux chefs de l'expédition purent venir le joindre sans jeter trop d'effroi parmi ses auditeurs. Puis, lorsque, sur sa recommandation, les officiers anglais se furent tiré le nez à la manière des sauvages, et que ceux-ci eurent découvert leur tête selon le mode européen, accompagnant tous ensemble ces salutations réciproques d'un immense cri d'*Haiyau!* la meilleure intelligence s'établit entre ces deux groupes d'hommes, représentants des deux points extrêmes de la civilisation, et se traduisit, d'une part, par des largesses et des présents, de l'autre, par de formidables éclats de rire, expression primitive du contentement et de la joie chez tous les peuples enfants.

Profitant de l'explosion de ces sentiments, les commandants montèrent dans les traîneaux des naturels, et s'acheminèrent avec eux vers les navires. Mais en approchant, l'hésitation des Esquimaux recommença. Ils ne pouvaient comprendre que ces masses, avec leurs mâts élevés, leurs câbles multipliés et leurs voiles immenses, ne fussent pas des créatures vivantes. Ils tournaient autour d'elles à pas lents, en examinaient toutes les parties avec les plus grands signes de surprise et de crainte, et les interrogeaient à haute voix, disant : « Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Est-ce du soleil ou de la lune? » Entre chaque question, ils faisaient une pause, comme s'ils eussent attendu une réponse, et se tiraient le nez avec une solennité croissante.

Il est impossible, dit le texte, de se figurer un spectacle plus amusant et en même temps plus intéressant que celui que ces pauvres sauvages donnaient en ce moment aux Anglais groupés autour d'eux. Qui n'en a pas été témoin ne peut se faire une idée de l'étonnement, de la joie et de la crainte que révélaient successivement leurs traits, leurs gestes et leurs exclamations. Chacun cherchait à imiter leurs cris et leurs éclats de rire, et voulait accomplir à son tour la cérémonie du *nez tiré*, ce qui ne pouvait manquer d'ajouter encore à l'allégresse générale. Au milieu de cette explosion de clameurs joyeuses, les Esquimaux tombèrent tout à coup dans un profond silence, absorbés tout entiers dans la contemplation d'un matelot grimpant dans les haubans. Ils le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il fût arrivé au haut du mât, et voulurent alors connaître avec quelles *peaux* on avait fabriqué les voiles et les cordages. Les *peaux* et les os des animaux tués par eux étant les seules substances qui leur fussent familières, ils ne pouvaient avoir aucune idée des matières textiles, pas plus que la notion obscure de quelques masses de fer météorique, dont les fragments leur

servent à armer leurs couteaux, ou que l'existence sur leur sol glacé de quelques bruyères et de saules nains, dont la tige n'excède pas la plume de corbeau en grosseur, ne pouvaient leur expliquer l'assemblage compliqué de bois et de métaux dont se compose un bâtiment de 400 à 500 tonneaux.

Cette peuplade habite une partie de la côte occidentale du Groënland, entre le 76ᵉ et le 77ᵉ parallèle. Sa principale résidence d'hiver est à quelques milles au nord du cap Dudley-Digges, qui figure sur toutes les cartes un peu détaillées de la baie de Baffin. Pendant les mois d'été, elle s'étend le long du rivage, pour se livrer à la pêche, à 30 ou 40 milles au nord et au sud de ce cap. Isolée du reste du monde par des montagnes, par d'infranchissables glaciers, et, chose étonnante, par un oubli complet de l'art de naviguer, elle ne connaît absolument rien que ce qui se trouve dans les étroites limites qui l'emprisonnent. Elle n'a conservé aucune tradition relative à ses origines ; jusqu'au moment de l'arrivée de *l'Isabelle* et de *l'Alexandre*, elle s'était crue la seule population du monde, pensant que tout le reste était une masse de glace. Elle fait pourtant partie, incontestablement, de la même race que les tribus du Groënland, du Labrador et des rives du bassin polaire ; par les traits, les coutumes, le langage, les mœurs et les superstitions, les membres de cette tribu ne diffèrent en rien de leurs congénères de l'ouest et du sud. Aussi Sackouse, fidèle à une tradition du Groënland christianisé, qui fait descendre du nord les naturels de ce pays, n'hésita-t-il pas à s'écrier, dès qu'il eut un peu étudié les habitants du cap Dudley : « Voilà de véritables Esquimaux, voilà nos pères ! » Sans ce précieux interprète, dit le capitaine Sabine, un des officiers de *l'Isabelle*, « nous n'aurions pu nous convaincre que, bien que ces sauvages soient de vrais Esquimaux, il s'est cependant écoulé tant de générations depuis leur éta-

blissement sur cette côte, qu'ils ignorent qu'il existe sur la terre d'autres peuples qu'eux-mêmes et d'autres lieux que leur misérable patrie. Sans Sackouse, nous n'aurions pas joui de l'inexprimable plaisir d'être témoins des premières impressions que ne pouvait manquer de produire sur des esprits neufs et sans expérience un monde nouveau s'étalant sous leurs yeux. »

Après quelques jours passés en intéressantes communications avec cette tribu, la glace s'étant détachée de terre et le vent fraîchissant de l'est, le chef de l'expédition crut devoir poursuivre, sans perdre de temps, le but principal de son voyage, et, après avoir donné à cette contrée le nom de Highlands-Acrtiques, il suivit la côte dans la direction du nord-ouest.

Au delà du cap Dudley-Digges la relation de Baffin indique plusieurs ouvertures que les états-majors de *l'Isabelle* et de *l'Alexandre* s'attendaient à explorer. Dans les entrées de Wolstenholme et de Whale ou de la Baleine, le peu de profondeur de l'eau et l'encombrement des glaces ne permettaient pas d'espérer qu'on trouvât un passage. Quant à celle de Smith, qui avait paru à Baffin *la plus large et la plus profonde de toutes celles qui existent dans la baie qui porte son nom*, on ne voit pas ce qui put autoriser le capitaine Ross à la déclarer sans issue vers le nord ; car ses vaisseaux, n'ayant pas dépassé le 77° de latitude, restèrent de plus de 60 milles en deçà des limites que donne à ce bras de mer la carte de son premier explorateur. Il en fut de même devant l'entrée de Jones, où Baffin avait pu atterrir ; un temps couvert, une banquise haute, épaisse, et dont la couleur verdâtre révélait le ciment de bien des hivers, en interdirent l'abord à *l'Isabelle* et à sa conserve.

Le détroit de Lancastre. — Retour en Angleterre.

Le 30 août enfin, comme l'expédition, revenant vers le sud, se trouvait par 74° 19' de latitude, la sonde tomba subitement de 150 à 750 brasses, et la température de l'eau augmenta d'une manière sensible; un large bras de mer, de cinquante milles au moins d'ouverture, se présentait à l'ouest et s'enfonçait à perte de vue dans cette direction. C'était le détroit de sir James Lancaster. Baffin n'avait fait que l'entrevoir; *l'Isabelle* et *l'Alexandre* y pénétrèrent à toutes voiles au milieu des *hurrahs* des deux équipages, rêvant déjà la gloire et la fortune attachées à la découverte du passage au nord-ouest[1]. Une mer entièrement libre de glace, un ciel pur et serein, des côtes parfaitement saines, tout contribuait à nourrir ces espérances; mais hélas! elles ne furent pas de longue durée. Dans l'après-midi de ce même jour, le capitaine Ross, ne remarquant dans le détroit ni *lames venant du nord-ouest, ni bois entraîné par les flots*, ni apparence de courant, fut atteint tout à coup d'une hésitation bien étrange dans un marin de sa trempe: après avoir partagé l'enthousiasme général, il fut pris d'un découragement subit, et prétendant, seul de tous ses compagnons, voir une banquise et la terre par le travers de ses navires, il leur fit virer de bord, à la commune surprise des états-majors et des matelots.

A dater de ce jour, les travaux de l'expédition se bornèrent à relever à la voile et de loin les côtes de l'Archipel qui, depuis le détroit de Lancastre jusqu'à celui de Cumberland, forme la rive occidentale de la mer de Baffin. Deux mois après, *l'Isabelle* et *l'Alexandre* rentraient en Angleterre.

Leur prompt retour, le peu de résultats effectifs de leur voyage, soulevèrent en ce pays autant de désappointements

1. Le parlement avait voté une prime de 20000 livres sterling, destinée au navire qui découvrirait le passage.

que leur départ avait éveillé d'espérances. Ce mécompte explique le quasi-dédain avec lequel les compatriotes du capitaine J. Ross accueillirent sa relation. Parmi les lecteurs du continent, au contraire, la nouveauté de certaines situations, l'intérêt réel de quelques détails ethnologiques lui valurent une sorte de popularité. Ce que nous venons d'en extraire doit suffire, selon nous, pour justifier, sans autre commentaire, ces deux jugements opposés.

Expédition de Buchan et de Franklin. Tempêtes et périls dans les mers du Spitzberg.

Quant aux vaisseaux commandés par Buchan et Franklin, ce n'est qu'en 1843 que le capitaine Beechey, qui avait fait partie de l'expédition, en a fait connaître au public les terribles péripéties; mais, bien avant cette publication, le nom de sir John Franklin était illustre et populaire.

Né en 1786, il avait débuté, dès l'âge de quatorze ans, par cette rude école du bord, où se sont formés les plus grands marins de l'Angleterre. Comme Cook et Nelson, Franklin avait commencé par être mousse. Il s'était distingué aux combats de Copenhague, de Trafalgar, de la Nouvelle-Orléans, et, dans l'intervalle de ces actions célèbres, il s'était signalé dans le voyage de découverte entrepris par le capitaine Flinder autour de la Nouvelle-Hollande.

Tels étaient les services qui avaient valu à Franklin, jeune encore, le grade de lieutenant et le commandement d'un des navires de l'expédition de Buchan.

Il faut lire dans la relation de Beechey, qui fut son lieutenant, par quelles épreuves il débuta dans la terrible carrière d'explorateur des régions polaires.

« Il n'est pas, dit cet officier, juge irrécusable en cette matière, il n'est pas, j'en suis convaincu, de langage humain qui puisse peindre la terrifiante grandeur des effets produits par la collision des glaces de ce tempêtueux Océan

C'est à la fois un spectacle solennel et sublime de voir la mer violemment agitée rouler ses vagues comme des montagnes contre ces corps résistants; mais, quand elle vient se heurter à ces masses qu'elle a mises en mouvement avec une violence égale à la sienne, l'effet devient prodigieux. Par moment, elle déferle sur ces blocs de glace et les ensevelit de plusieurs pieds sous ses vagues, et, le moment d'après, ces mêmes blocs, s'efforçant de remonter à sa surface, font retomber les flots autour d'eux en cataractes fumantes, pendant que chaque masse individuelle, se roulant dans son lit bouleversé, se heurte à sa voisine et lutte avec elle jusqu'à ce que l'une des deux soit brisée ou se soit superposée à l'autre. Et ce n'est pas sur un espace restreint qu'éclate ce spectacle : il se développe aussi loin que la vue peut s'étendre. Et quand, se détournant de ces scènes convulsives, l'œil se reporte à l'aspect étrange que la réverbération des glaces donne au ciel, où, dans le calme d'une atmosphère argentée, semble briller une clarté surnaturelle; lorsqu'il voit (comme nous le voyions nous-mêmes en ce moment au-dessus de nos mâts) cette voûte lumineuse bordée de toutes parts par un large horizon d'épaisses ténèbres et de nuées orageuses, comme par un rempart qu'il n'est pas donné à l'homme de franchir, on comprend facilement quelles sensations de respect et de crainte imprime à l'âme une telle grandeur.

« Si jamais la force morale de l'homme de mer a été mise à une rude épreuve, c'est assurément dans de semblables circonstances, et je ne puis cacher l'orgueil que j'éprouvai en entendant, au milieu de ces formidables manifestations de la nature, le ton calme et décidé avec lequel le commandant de notre petit navire, sir John Franklin, donna les ordres, et en voyant avec quelle promptitude et quelle précision l'équipage les exécuta.

« Chacun de nous comptant sur lui-même, et les yeux

fixés sur les mâts, attendait avec une anxiété palpitante le moment du choc.

« Il arriva rapidement. Le brick *le Trent*, pénétrant dans la banquise, donna violemment contre la glace fixe. Au même instant nous perdîmes l'équilibre; les mâts plièrent sous le coup, et la membrure du navire craqua sous une pression de nature à nous donner les appréhensions les plus sérieuses. Le vaisseau chancelant sembla un moment reculer; mais, soulevé par une première lame, il fut jeté à la bande sur les bords du champ de glace, où il s'échouait en roulant, lorsque la lame suivante, le reprenant presque aussitôt, lui fit courir une bordée sous le vent, et, battant avec fureur son arrière, le laissa à bâbord, en contact avec le champ de glace, et exposé à tribord aux atteintes d'un bloc dont la masse était environ triple de la sienne.

« Cette malheureuse circonstance ne lui permit pas de pénétrer dans les glaces assez avant pour échapper aux effets du vent, et le plaça dans cette situation, qu'il semblait, pour ainsi dire, assailli de tous côtés par une batterie de béliers, dont chacun lui disputait l'étroit espace qu'il occupait, et dont les coups incessants ne permettaient pas même d'entrevoir la possibilité de le sauver de la destruction. En le voyant attaqué littéralement pièce à pièce, nous n'avions qu'à attendre patiemment l'issue d'une telle crise, car nous pouvions à peine nous soutenir sur nos pieds, loin d'être en état de lui porter un secours quelconque. Il était secoué avec une telle violence que la cloche, qui, par les plus gros temps, n'avait jamais sonné d'elle-même, se mit à carillonner si continuellement qu'on ordonna de l'envelopper, afin de couper court à la sinistre association d'idées que faisait naître un pareil concert. »

Il suffit de ce tableau pour donner une idée des épreuves que soutinrent, pendant trois mois, les commandants du *Trent* et de *la Dorothée*, et, bien que cette expédition n'eût

pas atteint son but, et qu'elle n'eût pu franchir cette barrière de glace qui avait aussi arrêté les navigateurs du siècle précédent, l'Angleterre ne put refuser son admiration aux efforts des nouveaux et intrépides missionnaires de la science.

Aussi lorsque, l'année suivante, le gouvernement anglais expédia le capitaine Parry dans le détroit de Lancastre pour y reprendre la recherche du passage nord-ouest au point où Ross l'avait abandonnée, et qu'il voulut faire concourir à cette tentative une expédition se dirigeant par la voie de terre vers les rivages du bassin polaire, il n'hésita pas sur le choix de l'homme auquel il devait la confier. Franklin en reçut le commandement.

CHAPITRE III.

FRANKLIN.

PREMIER VOYAGE. — DE LA BAIE D'HUDSON AUX RIVES DE L'OCÉAN POLAIRE.

1819—1822.

Mission de Franklin — Arrivée au fort Chipewyan. — Fatigues et dangers de la route. — Le chef indien Akaïtcho. — Hivernage au lac Winter. — Légende de la Coppermine. — Misère des Indiens. — La belle aux bas verts. — Départ pour la Coppermine. — Craintes mutuelles des Indiens et des Esquimaux. — Drame sanglant du temps de Hearne. — Navigation sur la mer polaire. — Le cap Turnagain. — Retour sur le continent. — Retraite polaire de Franklin. — Dévouement et dangers du docteur Richardson. — Mécompte au fort l'Entreprise. — Horribles extrémités. — Nouveau dévouement de Richardson. — Michel le cannibale. — Secours d'Akaïtcho. — Retour en Angleterre.

Mission de Franklin. — Fatigues et dangers de la route.

La mission de Franklin, outre le concours qu'il devait donner, s'il était possible, à l'expédition de Parry, consistait à relever les côtes du continent à l'est de la rivière Coppermine, et à déterminer les latitudes et les longitudes de ces régions plus exactement que n'avait pu le faire, dans le siècle dernier, Hearne, leur premier explorateur.

On lui adjoignit, entre autres officiers de la marine royale, le docteur Richardson et l'enseigne Back, noms devenus illustres sur ses traces.

Au mois de mai 1819, il s'embarqua donc pour la baie d'Hudson, qui devait être son point de départ, et ce ne fut qu'après trois mois d'une navigation entravée par l'abondance des glaces et éprouvée par de grands dangers, qu'il put aborder à la factorerie d'York.

Sa première station était le fort Chipewyan, poste avancé de la compagnie anglaise de pelleterie sur le lac Attapeskâ. C'était là que l'expédition devait se compléter et s'organiser définitivement.

Pour s'y rendre, les voyageurs avaient à franchir un espace de près de 300 lieues, semé de tous les obstacles que, dans ces affreux climats, le sol, les eaux et le ciel peuvent accumuler sous les pas de l'homme.

On peut s'en faire une idée par ce seul fait qu'ils ne pouvaient cheminer sur l'épaisse couche de neige qui recouvrait la terre qu'au moyen de ces sortes de chaussures qu'on appelle *raquettes*, et dont le moindre inconvénient était d'attacher constamment à leurs pieds meurtris et à leurs chevilles enflées un poids de deux à trois livres. Dans ce trajet, Franklin, à son début, faillit trouver le terme de cette existence d'aventures et de dévouement à la science, qui devait, longtemps après, tenir en éveil tant d'anxieuses sympathies. Un jour que, du haut d'un rocher, il surveillait le *portage* de ses bagages d'un cours d'eau dans un autre, la mousse du rocher se détacha tout à coup sous ses pieds et l'entraîna dans la rivière au-dessous d'une cataracte; la violence du courant était irrésistible; la rive, taillée à pic dans le roc, était inabordable : il ne dut son salut qu'à une branche de saule qui s'inclinait à fleur d'eau et à laquelle il demeura accroché jusqu'au moment où une barque put venir à son secours.

Le fort Chipewyan. — Le chef indien Akaïtcho.

Le fort Chipewyan, situé sur la rive nord du lac Athapescâ, est un des plus anciens et des plus considérables parmi les postes permanents que la compagnie des fourrures entretient dans les déserts du nord-ouest. Francklin espérait y trouver de grandes ressources pour l'avenir de son expédition.

Mais telle est la pénurie de ces régions et l'incertitude des arrivages, qu'il n'y avait pas, dans les vastes magasins de cet établissement, plus de cinq cents livres de cette chair de bison desséchée et réduite en poudre qui porte le nom de *pemmican*, et que quelques bouches de plus à nourrir auraient en peu de jours attiré la famine dans ce séjour inhospitalier.

Franklin se hâta de le quitter, dès qu'il eut été rejoint par tous ses compagnons européens; il descendit par la rivière de la Paix et le grand lac de l'Esclave jusqu'au fort de la Providence, où il devait prendre des guides dans la tribu des Indiens-Cuivrés.

Akaïtcho, leur chef, ne tarda pas à paraître. Reçu dans le fort avec le cérémonial convenable, il fuma lentement son calumet, but un verre de grog avec recueillement, puis enfin prit la parole avec cet air de dignité grave qu'affectent tous ses pareils, sous quelque latitude qu'ils exercent leur sauvage autorité.

« Il était charmé, dit-il, de voir de si grands chefs sur ses terres; sa tribu était pauvre, mais elle aimait les Visages Pâles, dont elle n'avait reçu que des bienfaits. » Après des compliments particuliers pour chacun des officiers présents et surtout pour le docteur Richardson, *le grand chef de la médecine*, il s'informa du but de l'expédition, demanda des nouvelles des vaisseaux du capitaine Parry, dont il avait entendu parler, et fit plusieurs autres questions très-sensées auxquelles Franklin répondit avec la plus grande franchise, sachant que l'Européen convaincu du moindre mensonge perd à jamais la confiance de l'Indien.

Il fut arrêté, *devant le feu de ce conseil*, qu'Akaïtcho avec neuf des siens, deux guides et sept chasseurs, accompagnerait l'expédition jusqu'aux rivages de la mer polaire; qu'il s'ingénierait de tout son pouvoir pour lui procurer des vivres pendant le trajet, et qu'enfin, conformément aux dé-

sirs du chef souverain des Visages Pâles, qui regardait tous les hommes comme ses enfants, les Indiens-Cuivrés s'abstiendraient de toute hostilité à l'égard de leurs ennemis héréditaires, les Esquimaux.

Étant ainsi parvenu à recruter le personnel de sa troupe, Franklin put enfin se mettre en marche pour la vallée de la Coppermine. Encore, et en dépit de tous ses efforts, était-il si peu pourvu de vivres, qu'il dut faire entrer la chasse et la pêche dans les futurs contingents de ses ressources quotidiennes; triste éventualité qui devait bientôt le réduire à d'étranges extrémités!

Le cadre de ce chapitre ne saurait nous permettre de suivre les voyageurs, pas à pas, dans leur pénible route; mais cette expédition étant une de celles qui ont le plus éprouvé l'énergie de l'homme, nous croyons devoir en retracer quelques scènes, et cela d'autant mieux que la relation de Franklin est loin d'avoir reçu, sur le continent, la publicité qu'y ont obtenue celles de Parry, de Ross, etc., qu'elle surpasse cependant par le côté dramatique et l'intérêt des situations.

A la fin d'août, Franklin, ayant franchi la ligne de faîte qui sépare le vaste bassin du fleuve Mackensie de celui de la Coppermine, atteignit les bords d'un lac formant l'une des sources de ce dernier cours d'eau. Là les symptômes avant-coureurs de la mauvaise saison et les conseils de ses guides le déterminèrent à attendre l'été suivant dans un lieu qui reçut de lui le nom de *fort de l'Entreprise*.

Légende de la Coppermine.

La rivière Coppermine doit son nom à une chaîne de montagnes qui court du nord-ouest au sud ouest sur sa rive occidentale, et qui présente quelques affleurements de cuivre natif. Les Indiens-Cuivrés, qui doivent aussi leur appellation à ce qu'ils fréquentent cette contrée, ont conservé à ce sujet une tradition qu'ils répétèrent à Franklin, et qui prouve

que les légendes merveilleuses ne sont pas le patrimoine exclusif des nations de l'Occident.

« Les Esquimaux, dit le récit, habitaient autrefois une terre séparée du continent américain par la mer. Un parti de ces sauvages, à une époque très-reculée, débarqua sur la côte, alors occupée par les Indiens, et enleva une jeune femme. Devenue l'esclave de ses ravisseurs, elle réussit à s'échapper après plusieurs années de captivité, erra à l'aventure et parvint enfin au bord de la mer. A la vue des flots qui s'étendaient entre elle et sa patrie, elle désespéra de la revoir jamais et, s'étant affaissée sur la rive, elle se mit à pleurer.

« Tandis qu'elle s'abandonnait ainsi à l'affliction, un loup s'approcha d'elle, la caressa et lécha les larmes qui coulaient de ses yeux. Elle le vit ensuite entrer dans la mer, et, s'apercevant qu'il la franchissait à gué, elle l'y suivit sans crainte. Après cinq jours de cette marche miraculeuse elle regagna sa terre natale.

« C'était alors le printemps, l'air était pur, à l'horizon s'élevait une éminence dont les parois étincelaient au soleil. S'en étant approchée, la jeune femme reconnut que la montagne était entièrement formée d'une masse de cuivre vierge. Réfléchissant que ce métal pourrait être utile à ses compatriotes si elle parvenait à les rejoindre, elle en détacha autant de fragments qu'elle put en porter, et, se dirigeant ensuite vers le sud, retrouva enfin sa tribu.

« Quelques-uns des siens, enchantés de sa découverte, se firent guider par elle vers la précieuse montagne. Mais c'étaient de jeunes guerriers, au sang bouillant, à la tête légère. A la vue des trésors étalés sous leurs yeux, l'ivresse de la joie les saisit, et, perdant toute retenue, ils voulurent outrager leur bienfaitrice. Celle-ci gagna en courant le sommet de la montagne où elle tomba épuisée de forces ; mais, au moment où ses persécuteurs allaient la saisir, la terre s'en-

tr'ouvrit et la reçut dans son sein, engloutissant avec elle la masse métallifère. Depuis ce jour, on ne trouve plus dans ce canton que des fragments de minerai épars à la surface de la terre. »

Hivernage au lac Winter.

Un instant, fatigué des lenteurs de la marche et de dix-huit mois déjà écoulés depuis son départ. d'Angleterre, Franklin avait eu l'idée de pousser plus avant, et d'aller hiverner sur les bords mêmes de la mer. Akaïtcho l'en avait dissuadé en ces termes : « Il paraît que tu veux sacrifier ta vie et celle de tous ceux qui pourraient t'accompagner. Si tu persistes, je te donnerai quelques-uns de mes jeunes gens pour te servir de guides, afin qu'on ne puisse pas dire que j'ai laissé périr seuls des Visages Pâles, après les avoir amenés dans ces solitudes; mais, du moment que mes guerriers se seront éloignés avec toi, leurs parents et moi, nous les pleurerons comme s'ils étaient déjà morts.... »

Les bords du lac où le chef indien avait fait camper l'expédition offraient d'ailleurs une situation convenable à un établissement d'hivernage ; de là le nom de Winter, que ce lac a gardé depuis. On s'y trouvait abrité par un bois de pins, dont quelques-uns atteignaient les dimensions, bien rares dans ces latitudes, de 10 à 13 mètres de hauteur sur 2 pieds de diamètre. Ces arbres fournirent les premiers matériaux de l'établissement et lui garantirent du combustible pour les longs mois de la mauvaise saison.

Pendant que des détachements, aux ordres de MM. Richardson et Back, étaient réexpédiés en arrière jusqu'aux postes de la Compagnie pour en rapporter les approvisonnements indispensables à la poursuite de ses projets, Franklin et les officiers demeurés avec lui se construisirent une hutte en troncs d'arbres cimentés avec une vase compacte, qui, amollie et détrempée d'abord par l'action du feu et de

l'eau bouillante, reprenait ensuite, à la gelée, la consistance de la pierre. Ce misérable abri, craquant sous les assauts du vent et de la neige, lézardé de toutes parts par l'intensité du froid, leur parut néanmoins, pendant neuf longs mois d'hivernage, un séjour confortable en comparaison des tentes humides et glacées qu'ils avaient habitées jusqu'alors.

Misère des Indiens.

D'autres préoccupations ne tardèrent pas à succéder à celles du logement. Il fallut faire comprendre aux Indiens que la résidence d'une quarantaine d'entre eux autour de l'établissement européen finirait par y amener la famine. Akaïtcho partit donc avec les siens pour le sud, promettant de revenir au printemps. Il laissa pourtant près du fort *l'Entreprise* sa vieille mère infirme et deux femmes pour la soigner, priant le capitaine, pour le cas où elle viendrait à mourir dans l'intervalle, de vouloir bien la faire enterrer assez loin pour que rien ne lui rappelât, à son retour, la perte qu'il aurait faite.

Keskarrah, l'un des guides, demeura aussi avec sa femme et sa fille. La première, atteinte d'un mal incurable, avait besoin des avis du docteur Richardson ; la seconde, que sa chaussure avait fait nommer *Bas-Verts*, passait pour la fleur de beauté de sa tribu. Son portrait, fait par l'enseigne Hood, ne donne pourtant pas une bien haute idée de ses charmes.

Ce portrait ne s'acheva pas sans une forte opposition de la mère, qui redoutait qu'à la vue de cette image le grand chef de l'Angleterre ne devînt épris de l'original et ne l'envoyât chercher. Une pareille crainte ne pouvait troubler la jeune personne; âgée de seize ans à peine, elle avait déjà eu deux maris, et aurait probablement été encore la femme de plusieurs autres, si la maladie de sa mère ne l'eût forcée à demeurer auprès d'elle.

L'heure prévue de la disette ne tarda pas à sonner : bien

que les vivres eussent été anxieusement économisés, ils diminuaient avec une rapidité effrayante. La distribution de quelques pincées de farine et de graisse était attendue par les voyageurs comme une jouissance de luxe, et, lorsque l'accroissement du froid eût exigé pour leurs estomacs une augmentation d'aliments substantiels, ils furent obligés de réduire de 8 onces à 5 leur ration quotidienne de nourriture animale. Les détachements envoyés en quête de provisions, à la pêche ou à la chasse, revenaient exténués d'efforts et de fatigues, presque toujours plus chargés de tristes pressentiments que de vivres. Les détails suivants peuvent donner une idée de ce que devient l'existence de l'homme dans les ténèbres glacées d'un hiver polaire, et sous une température qui ne permet pas au feu le plus ardent de rendre au rhum congelé une fluidité supérieure à celle du miel.

Le 27 mars, M. Back revint du fort Chipewyan, après une absence de près de cinq mois, durant lesquels il avait franchi à pied, sur des raquettes, un espace de plus de onze cents milles, n'ayant qu'une couverture et une peau de daim pour s'abriter la nuit contre un froid de 40 et quelquefois de 57 degrés au-dessous de zéro, et souvent manquant pendant plusieurs jours de nourriture. Ses privations n'étaient soulagées de loin en loin que par les rares captures de poisson que faisaient les Indiens de son escorte, et qu'ils lui abandonnaient en totalité en disant : « Nous sommes accoutumés à la faim, et vous non! »

« Un jour, ajoute Back, un des nôtres prit un poisson qui, mélangé d'un peu de *tripe de roche*, sorte de lichen glutineux, composa notre souper. Ce n'était pas fort ragoûtant, mais des hommes affamés pouvaient s'en contenter. Pendant que nous mangions, je vis s'approcher une des femmes de notre troupe, déployant avec le plus grand soin une vieille peau dont son mari nous offrit le contenu. C'était un hachis de viande pilée, grasse, où du daim pouvait être

mêlé, mais qui contenait plus de *chair d'Indien* que de toute autre chose; et, quoique cette mixture pût paraître peu séduisante à un estomac anglais, c'était cependant un grand luxe, après trois jours de jeûne, dans ces tristes régions de l'Amérique. »

Si les privations des voyageurs étaient grandes, celles des pauvres familles indiennes qui hivernaient autour de leur hutte, et qui se composaient principalement de malades, de femmes infirmes et d'enfants, étaient plus cruelles encore.

Elles balayaient la neige sur l'emplacement de leur campement d'automne, pour y chercher des os, des pieds de daims, des morceaux de peau, ou tout autre débris de matière animale. « Quand nous les voyions, dit Franklin, rongeant des fragments de peau ou broyant des ossements dans le but d'en extraire par l'ébullition quelque chose d'alimentaire, nous regrettions l'impuissance où nous étions de leur venir en aide, et nous ne pensions guère qu'un jour viendrait où nous serions nous-mêmes réduits à glaner une seconde fois avec avidité ces mêmes os au milieu des ordures. »

Départ pour la Coppermine.

Vers le milieu de juin 1821, la rupture des glaces sur le lac Winter ayant averti Franklin de l'approche de la courte saison où les eaux de ces régions sont navigables, il descendit avec tout son monde le cours de la Coppermine. A un mois de là, après un voyage de trois cent trente-quatre milles, dont cent vingt au moins avaient exigé le portage des canots, il put enfin contempler, du haut d'une colline, les eaux de l'Océan polaire, qui lui apparurent encombrées d'îles et de glaces.

On se trouvait alors en plein pays esquimau, et cette circonstance causait de fortes appréhensions à Akaïtcho et à sa

troupe. Le bon chef ne cessait de se faire répéter par Franklin l'assurance que celui-ci s'efforcerait d'établir une paix durable entre sa tribu et les Esquimaux ; et lorsque Franklin faisait observer aux Indiens qu'il était nécessaire qu'ils se tinssent à l'écart jusqu'à ce qu'il eût obtenu la confiance et l'amitié des Esquimaux, Akaïtcho objectait toujours : « Vous êtes assez forts, vous, pour repousser une attaque de leur part; mais si vous nous laissez en arrière, ma troupe est trop faible pour résister à une surprise. Ou nous marcherons avec vous, ou nous regagnerons au plus vite la contrée où nous vivons habituellement. »

La vue des Indiens n'éveillait pas de moindres alarmes parmi les groupes d'Esquimaux que rencontrait l'expédition, et les efforts du capitaine Franklin, pour amener ces deux races hostiles à une conférence, furent rendus vains par la terreur que chacune d'elle inspirait à l'autre. Dès le 18 juillet, les Esquimaux se dispersèrent dans les profondeurs de leurs solitudes, et les Indiens-Cuivrés, battant en retraite en sens opposé, abandonnèrent les Anglais en leur promettant de les attendre au fort l'Entreprise.

Le souvenir d'une scène de sang, dont un grand nombre d'ossements humains et de crânes, portant la trace du tomahawk, indiquait encore le théâtre à l'embouchure de la Coppermine, pesait sur ces malheureuses peuplades et entretenait leur méfiance mutuelle.

Drame sanglant du temps de Hearne.

Lorsqu'en 1771, après plusieurs tentatives avortées pour atteindre l'Océan polaire, Hearne, sans se décourager, s'était remis en marche dans la direction des mines de cuivre, il s'était vu tout à coup entouré d'une nombreuse escorte commandée par un guerrier célèbre alors parmi les tribus indiennes de ces régions, et nommé Matonabbi. Outre qu'il parlait l'anglais, ce chef avait su inspirer à Hearne la meil-

leure opinion de son caractère : « C'était, a dit le voyageur, le plus humain, le plus doux et le plus sociable de tous les Indiens que j'avais rencontrés. » Or on peut juger de cette douceur et de cette humanité par ce fait, que l'honnête Peau-Rouge n'avait consenti à servir de guide à Hearne et à réunir une escorte que pour mieux préparer et accomplir la destruction, arrêtée depuis longtemps dans son esprit, de la tribu d'Esquimaux qui vivait à l'embouchure de la rivière Coppermine. Ainsi, quand le voyageur anglais se croyait à la tête d'une expédition de découvertes, il n'était que le prétexte et l'instrument d'une troupe de bandits courant à un massacre dont sa situation l'obligea d'être témoin. Voici le récit qu'il nous en a laissé :

« Après s'être approchés, à la faveur des ténèbres, des rochers et des plis du terrain jusqu'à une centaine de toises des tentes des Esquimaux, les Indiens se mirent en embuscade pour épier les mouvements de ces malheureux. En ce moment, ils me conseillèrent de me tenir à l'écart jusqu'à ce que tout fût fini. Mais, craignant qu'en adoptant cet avis je ne fusse exposé à rencontrer quelque fuyard qui me prendrait pour ennemi et me traiterait comme tel, je répondis aux Indiens que je les suivrais ; mais en même temps je les prévins que je ne lèverais pas la main sur un seul Esquimau, à moins que le soin de ma conservation personnelle ne m'y forçât. Ils comprirent mon objection, et, sans plus songer à moi, achevèrent leurs préparatifs de guerre. Ils se barbouillèrent le visage, les uns en noir, les autres en rouge, et même quelques-uns employèrent un mélange de ces deux couleurs. Pour ne pas être gênés par leurs cheveux, ils les relevèrent sur leur crâne en un nœud très-serré, ou les coupèrent très-court tout autour de la tête. Par une autre mesure de prudence, et afin d'être plus agiles et pour l'attaque et au besoin pour la fuite, ils se dépouillèrent de leurs guêtres et rognèrent les manches de leurs vêtements.

« Il était une heure du matin avant que les Indiens eussent terminé leur toilette de combat. Rien ne remuait chez les Esquimaux, en proie à une fatale sécurité. Alors les meurtriers sortirent de leur embuscade, et, parvenant inaperçus jusqu'aux tentes où dormaient leurs victimes désignées, ils s'y précipitèrent en poussant leur infernal hurlement de guerre.

« Les pauvres Esquimaux, surpris dans le sommeil, nus et désarmés, étaient hors d'état d'opposer la moindre résistance. Hommes, femmes et enfants, se précipitant hors des tentes et cherchant leur salut dans la fuite, tombèrent sous la lance et sous la massue de leurs ennemis.

« Ce que j'ai souffert alors ne peut se décrire; les clameurs déchirantes de ces malheureux me perçaient l'âme. Pour comble d'horreur, une jeune fille de dix-huit ans au plus vint rouler à mes pieds, le flanc percé d'un coup de lance, et, saisissant mes jambes, s'y accrocha dans les convulsions de l'agonie. En vain je suppliai deux Indiens acharnés à sa poursuite d'épargner cette infortunée. Ils ne me répondirent qu'en lui plongeant à plusieurs reprises leurs armes à travers le corps. Ne pouvant la sauver, je fus réduit à prier ses bourreaux d'abréger ses souffrances en la frappant au cœur.

« J'ignore si mes traits, si ma contenance exprimèrent alors toute l'indignation, tout le désespoir dont j'étais pénétré. Vingt ans ont passé entre ce moment et celui où j'écris, et je sens encore mes pleurs couler au souvenir de cette lamentable nuit.... »

L'inflexible loi de la solidarité qui lie entre elles les choses et les générations des hommes voulut que l'expédition scientifique de Franklin, privée par la terreur de ce souvenir des secours qu'elle espérait tirer des Esquimaux, portât la peine des atrocités dont l'expédition scientifique de Hearne avait été la cause involontaire cinquante ans auparavant.

Navigation sur la mer polaire.

Après s'être assuré à grand'peine quinze jours de vivres pour tout son monde, composé de trente personnes, Franklin s'embarqua dans de frêles canots, imités des umiaks des Esquimaux, sur ces flots qui n'avaient encore porté aucun Européen, et se dirigea à l'orient du fleuve Coppermine, avec l'intention de déboucher, s'il était possible, et suivant les hypothèses d'alors, dans quelqu'un des recoins septentrionaux de la baie d'Hudson. Mais après avoir relevé en cinq semaines six cents milles géographiques de côtes, découvert des archipels, des détroits et des golfes qui conserveront dans l'avenir, avec sa mémoire, les noms qu'il leur imposa, la disette, les prodromes de l'hiver, et surtout l'absence absolue dans ces parages de tribus d'Esquimaux qui eussent pu pourvoir à l'approvisionnement de l'expédition, obligèrent l'intrépide explorateur à rebrousser chemin. Le point extrême qui fut de ce côté la limite de ses efforts est bien connu en géographie sous le nom de cap *Turnagain*.

Le 22 août commencèrent les misères du retour. En ce moment, il restait à peine aux voyageurs pour deux jours de vivres, et près de mille milles les séparaient du fort de l'Entreprise, où les dispositions de Franklin leur faisaient espérer de trouver un premier dépôt d'approvisionnements.

Des messagers dévoués, expédiés à plusieurs reprises vers les factoreries de l'intérieur, avaient dû diriger sur ce point toutes les ressources puisées dans ces établissements et dans le concours des Indiens. En remettant le pied sur le continent, Franklin chargea en outre M. Back, celui de ses compagnons dont il avait apprécié le mieux la force et l'indomptable énergie, de prendre les devants et d'aller hâter l'exécution de ces mesures, d'où dépendait le salut de l'expédition.... Ces précautions devaient être vaines et les secours se faire attendre longtemps !...

Retour sur le continent.

Dès le 3 septembre, les voyageurs, arrêtés par les glaces et les bas-fonds, abandonnèrent leurs embarcations, désormais inutiles, et en fabriquèrent de plus légères, dans la prévision des cours d'eau qu'ils pouvaient rencontrer. Le gréement et les pièces démontées de ces nouvelles embarcations élevèrent à quatre-vingt-dix livres le poids que chaque homme dut porter, et sous cette charge, aiguillonnés par les menaces réunies de la famine et de la mauvaise saison, ces pauvres gens précipitèrent leur marche sur la neige à raison d'un mille à l'heure, y compris le temps du repos.

Le surlendemain, ils n'avaient plus rien à manger; leur dernier morceau de viande salée et leur dernière pincée d'arrow-root avaient composé leur insuffisant repas de la veille. Privés, de plus, de tout moyen de faire du feu, ils se couchèrent à jeun, et, pendant deux jours, restèrent comme ensevelis sous une lourde tempête de neige, dont les tourbillons, pénétrant les impuissantes parois de leurs tentes, chargèrent leurs couvertures d'une couche glacée de plusieurs pouces d'épaisseur. « Nos souffrances, dit Franklin, causées par un pareil temps et par un froid de vingt degrés, sous une pauvre tente de toile, peuvent aisément s'imaginer, mais restaient néanmoins bien au-dessous de celles que nous apportait la faim. »

Le 7 septembre, épuisés de besoin, leurs vêtements roidis par la gelée, et ayant plié leur tente et leurs couvertures chargées de glaçons, il leur fallut tenter de nouveau les hasards du désert. Après s'être nourris exclusivement pendant plusieurs jours de cette espèce de lichen que les Canadiens ont baptisé du nom de *tripe de roche*, et dont la substance mucilagineuse pouvait à peine tromper les angoisses de leurs estomacs, ils eurent l'heureuse chance de tuer un bœuf musqué; l'écorcher et le dépecer fut l'affaire d'un instant; le

contenu de sa panse fut dévoré tel quel, et les intestins crus, sur lesquels cette bande d'affamés se jeta avidement, furent proclamés par les plus délicats « un mets sans égal. »

Malheureusement cette bonne fortune devait demeurer un fait isolé dans ce qu'on pourrait appeler la *retraite polaire* de Franklin et de ses compagnons, et les misères déjà endurées n'étaient que le prélude des inexprimables épreuves qui les attendaient.

En effet, les longues privations et les fatigues sans repos frappèrent de leurs résultats ordinaires les moins bien trempés d'entre eux; atteints d'une apathique insouciance, ils se débarrassèrent des fardeaux qui retardaient leur marche ou aggravaient leur état de faiblesse. Ainsi furent abandonnés tour à tour les canots, leurs seuls moyens de transport sur les lacs et les rivières qu'ils pouvaient avoir à traverser, les filets de pêche qui, dans une heure opportune, auraient pu pourvoir à leur subsistance; ainsi leurs traîneaux, dernier espoir des malades et des blessés, furent dépecés et brûlés.

Le châtiment de ces défaillances et de ces abandons ne se fit pas longtemps attendre. L'expédition atteignit les bords de la rivière Coppermine, qui devint pour elle un infranchissable obstacle.

Dévouement du docteur Richardson.

Dans cet embarras, le docteur Richardson, toujours dévoué, résolut de tenter à la nage la traversée du courant pour aller fixer sur l'autre bord une corde qui pût servir à haler, d'une rive à l'autre, un chétif radeau de ramilles de saule et de bouleau. Le docteur était à peine au milieu de la rivière que la rigueur du froid lui enleva l'usage de ses bras; sans se décourager, il se tourna sur le dos et continua à nager dans cette position; mais, avant de gagner la rive, il se sentit aussi paralysé des deux jambes. Ses compagnons,

qui le suivaient des yeux avec un intérêt qu'on peut aisément se figurer, le voyant tout à coup disparaître sous l'eau, se hâtèrent de le ramener à eux au moyen de la corde, heureusement fixée autour de ses reins; retiré de l'eau, glacé, presque sans connaissance, on l'enveloppa de couvertures, on alluma à ses côtés un grand feu de branches de saule, et, au bout de quelques heures, il put retrouver la parole et indiquer la manière dont on devait le traiter. La peau de toute la partie de son corps qui avait été placée du côté du feu perdit toute sensibilité, et ne reprit son état naturel que l'été suivant. Ses jambes enflèrent et restèrent douloureuses, également jusqu'au retour de la belle saison.

Ce ne fut qu'au bout de huit jours d'efforts que l'on parvint à conduire un radeau sur la rive opposée, et qu'un va-et-vient ayant été établi, chacun des voyageurs traversa successivement la rivière.

Dès lors, leur nourriture se réduisit invariablement aux mousses des rochers et aux carcasses des daims morts dans ces solitudes, et dont les loups avaient depuis longtemps dévoré les chairs. En calcinant au feu ces ossements, ils en composaient une bouillie infecte qu'ils assaisonnaient avec des fragments de peau ou des morceaux de leurs vieux souliers, et, bien que l'âcreté putride de cet aliment excoriât leurs lèvres et leurs palais, ils s'estimaient heureux quand il ne leur manquait pas.

Bientôt les forces de la plupart des voyageurs succombèrent sous un tel régime. Chaque jour, quelqu'un d'entre eux s'affaissait sur la route et manquait au bivac du soir. Le docteur Richardson, dont la froide résolution et la constance chrétienne soutenaient la vigueur chancelante, se dévoua à rester en arrière pour recueillir et soigner les traînards, et lorsque, après six semaines de luttes contre une nature maudite, Franklin, brisé lui-même d'efforts et de besoins, atteignit enfin la hutte de l'Entreprise, il ne comptait

plus avec lui que cinq personnes sur vingt-trois qui avaient quitté, sous sa conduite directe, les bords de l'Océan glacial.

Mécompte au fort l'Entreprise. — Horribles extrémités.

Un affreux mécompte les attendait en ce lieu, sur lequel s'étaient concentrées toutes leurs espérances. Ils le trouvèrent complétement nu et abandonné.

« A cette vue, il est impossible, dit Franklin, de décrire nos sensations. Nul de nous ne put s'empêcher de verser des larmes, bien moins sur son propre sort que sur celui des malheureux amis que nous avions laissés en arrière, et dont le salut dépendait entièrement d'un secours immédiat que nous nous voyions dans l'impossibilité de leur envoyer.

« Nous trouvâmes cependant dans la hutte une note de M. Back, par laquelle il nous informait qu'il y était arrivé deux jours auparavant, par une autre route, et qu'il s'était mis à la recherche des Indiens, se proposant, s'il était assez heureux pour les rencontrer, de se rendre au fort Providence, d'où il pourrait envoyer à notre aide; mais il doutait que, dans l'état de débilité où ils se trouvaient, lui ou les siens pussent arriver jusque-là. »

La situation de Franklin et de sa faible suite devient alors extrême, et ce que cet homme héroïque déploie de force d'âme et de courage pour sauver ses malheureux compagnons et les arracher à leur prostration a quelque chose de surhumain.

N'ayant d'espoir que dans les Indiens, et pensant qu'il peut les rencontrer sur la route qui conduit au fort Providence, il se détermine à prendre cette direction avec deux des siens, les trois autres pouvant à peine se mouvoir.

Il part donc, n'ayant pour toute provision que de la peau de daim brûlée. A la halte du soir, les pauvres voyageurs, pour se procurer un peu de chaleur, n'ont d'autre moyen que

de se serrer l'un contre l'autre, au sein d'une nuit glacée et sous un vent qui semble percer leurs corps décharnés.

Le lendemain matin, comme ils se remettent en route, Franklin tombe entre deux rochers, et, dans cette chute, ses raquettes se brisent. Cet accident, joint à l'épuisement de ses forces, ne lui permet plus de suivre le pas de ses compagnons; mais il ne saurait se résoudre à retarder leur marche. Leur vie ne tient-elle pas à un prompt secours ? Laissant alors ses deux camarades d'infortune poursuivre la recherche de M. Back ou des moyens de lui faire savoir qu'ils se dirigent vers le fort Providence, il se décide à retourner seul.

Revenu à son déplorable gîte, il y trouve les deux Canadiens qu'il y a laissés, réduits à un tel degré d'exténuation et d'abattement qu'il ne peut en obtenir le moindre effort. C'est donc à lui seul de pourvoir aux nécessités de sa vie et de la leur.

« Je n'étais occupé, dit-il, qu'à fouiller la neige pour y chercher quelques débris d'animaux provenant de nos chasses et de nos repas de l'automne précédent. Je fus assez heureux pour découvrir sous un monceau de glace un certain nombre de carcasses de daim, mais je n'eus pas la force d'en traîner plus de deux à notre cahute. »

C'est ainsi que se passent de longs jours d'attente, et quelles décevantes péripéties viennent encore se jouer des faibles espérances qui les soutiennent !

Un soir, ils voient arriver un être qui, sous la glace et la neige qui le couvrent, conserve à peine la forme humaine : c'est un messager de M. Back. Tombé dans une cataracte, il a, pour la troisième fois, depuis son départ de la côte, failli se noyer; il est expirant et sans voix. Ils s'empressent autour de lui, ils le délivrent de ses haillons glacés, le réchauffent, lui font avaler quelques gorgées de leur fétide bouillon.... Il retrouve enfin la parole ; mais c'est pour leur

dire : « M. Back n'a encore découvert aucune trace des Indiens ! ! ! »

Nouveau dévouement du docteur Richardson. — Michel le Cannibale.

« Un autre soir, comme nous étions, dit Franklin, réunis autour du feu, devisant sur nos tristes chances de salut, des voix se font entendre au dehors. Grande joie.... Sans doute ce sont les Indiens.... Mais qu'on imagine notre désappointement quand nous vîmes paraître à la porte les figures hâves et décharnées du docteur Richardson et d'Hepburn, l'un de ceux que nous avions laissés en route. Nous eûmes assurément un grand plaisir à nous revoir, bien que nos traits se révélassent mutuellement les ravages qu'avaient faits sur chacun de nous la fatigue, les anxiétés et la famine. Le docteur, particulièrement, fut saisi du son sépulcral de nos voix, et nous exhorta aussitôt à faire meilleure figure, sans se douter de celle qu'il faisait lui-même, et qui était frappée au même coin que les nôtres. »

Hepburn apportait une perdrix : le docteur la pluma sur-le-champ et, l'ayant exposée au feu pendant quelques minutes, il la divisa en six parts. Franklin et ses trois compagnons se jetèrent avidement sur cette chair, la seule qui eût approché de leurs lèvres depuis trente et un jours. Leurs esprits étant un peu ranimés par ce faible aliment, le docteur s'efforça de les relever encore en leur faisant espérer que le lendemain Hepburn pourrait tuer un des daims qu'ils avaient vus aux environs. Il s'efforça aussi de leur inspirer quelque soin de leur habitation ; puis, tirant sa Bible de sa poche, il leur lut, avant qu'ils se livrassent au sommeil, des prières, des psaumes, des passages appropriés à leur situation.

Comme trait caractéristique des extrémités auxquelles l'homme peut être réduit dans un pareil milieu, ajoutons ici

que ce même docteur Richardson, ce stoïque chrétien, sur les deux seuls membres de l'expédition qu'il eût pu sauver, venait d'être obligé d'en tuer un de sa propre main ; ce malheureux, poussé par l'excès des souffrances à la monomanie du meurtre, était un chasseur canadien, nommé Michel. Dans le trajet du désert il avait égorgé au moins trois de ses compagnons dans un but évident de cannibalisme, et se préparait à poursuivre sur les survivants le cours de ses attentats, lorsque le docteur lui cassa la tête d'un coup de pistolet.

« Convaincu de la nécessité de cet homicide, dit M. Richardson, je le pris sous ma responsabilité. Je m'en serais abstenu si je n'avais eu que ma vie à défendre; mais je répondais de celle d'Hepburn, dont le courage et le dévouement avaient plus d'une fois sauvé mes jours. »

Cet Hepburn, au dire de Franklin, devint, en effet, par son activité incessante et son invincible ténacité, le principal instrument de salut des débris de l'expédition, depuis le moment de leur réunion jusqu'au 7 novembre, époque à laquelle ils furent délivrés de leur isolement par l'arrivée des Indiens, enfin atteints et expédiés par M. Back.

Leurs grandes souffrances finirent là.

Akaïtcho. — Retour en Angleterre.

Le 11 décembre, sous la conduite de leurs guides indigènes, ils atteignirent le fort Providence, où ils firent leurs adieux à l'honnête Akaïtcho. Obligés de lui avouer que les marchandises promises en prix de ses services n'étaient pas encore arrivées, et qu'ils allaient rester ses débiteurs : « Que voulez-vous? leur dit-il; le monde va mal ; vous êtes pauvres, ma tribu et moi nous sommes pauvres, et, puisque les marchandises qui nous sont dues ne sont pas arrivées, nous ne pouvons les avoir. Je ne regrette pourtant pas de vous avoir fourni des provisions. Jamais un Indien-Cuivré

ne souffrira que des Visages-Pâles souffrent de la faim sur ses terres de chasse sans leur venir en aide. Je me flatte pourtant que nous recevrons l'automne prochain ce que vous nous avez promis. Dans tous les cas, ajouta-t-il gaiement, voilà la première fois que des Indiens-Cuivrés seront créanciers des Visages-Pâles. Je sais, dit-il en finissant, que vous notez sur vos livres tout ce qui vous arrive; eh bien, si vous avez écrit tout ce que nous avons pu dire ou faire de mal, n'oubliez pas aussi ce que nous avons fait de bien. »

Après avoir distribué en présents au digne chef et à ses gens toutes les bagatelles qu'ils purent réunir, Franklin, Back et le docteur se rendirent au fort de l'Élan où ils passèrent l'hiver. Enfin, en juillet 1822, ils terminèrent à la factorerie d'York un voyage de près de 2 000 lieues, pendant lequel ils avaient déployé toutes les facultés de l'énergie humaine, jusqu'aux extrêmes limites de l'héroïsme.

CHAPITRE IV.

ÉDOUARD PARRY.

PREMIÈRE EXPÉDITION.

(1819—1820.)

Le capitaine Parry quitte l'Angleterre avec l'*Hécla* et le *Griper*.—Il trouve le Lancastre-Sound libre. — Il découvre les détroits de Barrow et du Régent. — Il pénètre de deux degrés dans le premier de ces détroits, et dans le second jusqu'à l'île Melville.—Il gagne la prime promise par le gouvernement anglais. — Sept hommes égarés dans les glaces. — Hivernage à l'île Melville. — Précautions prises pour cette situation, alors sans antécédents. — Théâtre royal de l'île Melville. — La Chronique d'hiver. — Misères arctiques. — Accidents de feu et de froid.— Chasses et excursions à terre. — Le printemps polaire. — Une table au désert. — Vaine tentative pour s'élever dans l'Ouest. — Retour dans la baie de Baffin. — Rencontre d'Esquimaux. — Retour en Angleterre.

Le capitaine Parry quitte l'Angleterre avec l'Hécla et le Griper.

Pendant que le défaut de vivres repoussait Franklin des rivages de l'océan Arctique et le rejetait au sein des longues tribulations que nous avons décrites, Parry, plus heureux, porté avec ses deux navires, *l'Hécla* et *le Griper*, sur les eaux libres du Lancaster-Sound, avait fait la géographie de ce bras de mer et constaté dans son parcours l'existence de deux détroits : celui du Prince-Régent et celui de Barrow, se dirigeant à angle droit l'un de l'autre, le premier dans le sud, le second vers l'ouest. Ayant d'abord suivi le premier à cause de sa direction, les navires furent repoussés de sa côte occidentale par la glace compacte qui en interdisait l'abord, et furent obligés de faire voile entre cette banquise immobile

et la côte orientale, où existait un chenal d'eau libre. Mais, au bout d'une cinquantaine de lieues, ce chenal menaçant de se terminer en une véritable impasse, et la saison d'ailleurs commençant à s'avancer, Parry se détermina à retourner au nord et à tenter les chances du détroit de Barrow, où, le 18 août, il se retrouva dans des eaux libres, à peu de distance de la côte septentrionale. Dans cette saison et dans ces latitudes, les nuits du pôle conservaient assez de clarté pour permettre de lire et d'écrire, à bord, aux seules lueurs du crépuscule de minuit.

Après une traversée de 12° ou 15° de longitude, le détroit de Barrow amena l'expédition dans un vaste bassin bordé de nombreuses et vastes îles, que les géographes modernes ont, à bon droit, appelées archipel de Parry, et dont les principales reçurent de ce navigateur les noms de Cornwallis, de Bathurst, de Melville. Entre elles pénètrent au nord, dans le vrai bassin polaire, une multitude de canaux dont le principal fut baptisé du nom de Wellington.

Sur une de ces îles, celle de Byam-Martin, le capitaine Sabine, astronome de l'expédition, constata, par 75° de latitude nord, le gisement de quelques ruines d'habitations. Leur état de délabrement ne permettait pas de conjecturer à quelle époque remontait leur construction. D'après la mousse et le sable qui couvraient les pierres de chaque enceinte, il est évident que cette époque est fort reculée. Ces vestiges ne diffèrent en rien de ceux que l'on voit dans tous les lieux où les Esquimaux ont coutume d'établir leurs campements d'été. Ceux qui veulent donner aux constructions de Byam-Martin une antiquité respectable pourront donc considérer cette île comme une des étapes où s'arrêtèrent les Esquimaux lors de leur émigration des terres de l'est et du sud dans le Groënland.

Prime de 125 000 francs gagnée par l'expédition.

Le 5 septembre, Parry assembla tout son équipage et lui annonça officiellement qu'ils venaient de conquérir la récompense de cinq mille livres sterling promise, par acte du parlement, aux premiers Anglais qui couperaient le 170ᵉ méridien à l'est de Greenwich par une latitude plus élevée que le 74ᵉ parallèle. Il saisit cette occasion pour leur faire sentir la nécessité de redoubler d'efforts pendant le peu de jours où la mer serait encore navigable, pour avancer de quelques degrés de plus vers l'ouest, et se tenir ainsi prêts à terminer heureusement la grande entreprise du passage, dans le cours de l'été suivant.

Ce dernier espoir devait être vain. Dès le lendemain, le commandant de *l'Hécla* put, du haut des mâts, apercevoir une barrière épaisse et continue de glaçons, s'appuyant d'un côté aux rivages de l'île Melville, et de l'autre s'étendant au large à perte de vue; quinze jours d'une lutte dangereuse contre ce formidable obstacle firent à peine gagner aux navires quelques lieues sur la route de l'ouest, et avant la fin du mois il fallut songer à l'hivernage.

Sept hommes égarés dans les glaces.

Il arriva dans cet intervalle un incident dont les suites auraient pu être funestes pour une partie de l'expédition. Le lieutenant Liddon, commandant du *Griper*, informa son chef, dans la matinée du 11, que sept hommes de son équipage, partis depuis la veille dans l'espoir de surprendre des rennes et des bœufs musqués sur l'île Melville, n'avaient pas encore reparu. La nuit avait été très-froide; à une brume épaisse succédait une neige glacée; la situation des absents était donc de nature à faire naître les plus graves appréhensions. Celles-ci augmentèrent lorsque, à dix heures du soir, on vit revenir, perclus de froid et brisés de fatigue, les déta-

chements qu'on avait envoyés à la recherche des marins égarés.

Le lendemain, au point du jour, le capitaine Parry fit élever sur le sommet d'une haute colline, à quatre ou cinq milles du rivage, un grand mât surmonté d'un pavillon; sans la neige, qui continua à tomber sans interruption, ce signal eût pu être aperçu d'une distance considérable; à la chute du jour, on hissa une lanterne au haut de ce mât, on déposa quelques provisions dans son voisinage; le grand mât de *l'Hécla* fut illuminé, et à de courts intervalles on tira le canon et on lança dans les airs des fusées volantes. Ainsi se passa la seconde nuit.

Le 13, quatre détachements, conduits par autant d'officiers, quittèrent le navire pour opérer de nouvelles recherches. Ils étaient munis d'un nombre considérable de piques d'abordage garnies de pavillons, qui, plantées sur tous les points culminants, devaient servir d'indices aux chasseurs perdus et de jalons de direction aux détachements eux-mêmes.

« Mais, dit la relation, il ne cessa de neiger toute la journée, et nos alarmes ne connurent plus de bornes quand nous vîmes le soleil descendre pour la troisième fois derrière les montagnes de l'ouest; il est donc inutile de décrire les transports de joie avec lesquels nous accueillîmes les pauvres égarés quand on nous les ramena, après quatre-vingt-onze heures d'absence. » Ayant perdu leur chemin à peu de distance des navires, ils avaient pénétré à quinze ou vingt milles de la côte; la contrée leur avait paru dans cette direction beaucoup moins désolée que dans le voisinage de la mer. Ils avaient traversé des vallées couvertes de gazon et de mousse et aperçu de nombreuses troupes de rennes. La faim ne les avait pas trop éprouvés, car ils avaient tué assez d'oiseaux pour se nourrir, et ils les mangeaient crus; mais n'ayant eu, contre les vents glacés de la nuit, d'autre abri

que quelques pierres amoncelées, et n'ayant pu se réchauffer les pieds qu'à l'aide d'un peu de mousse sèche allumée avec de la poudre, ils avaient tous plus ou moins souffert du froid, et quelques-uns même avaient plusieurs doigts des mains et des pieds gelés. Grâce aux soins des docteurs de l'expédition, il n'en résulta néanmoins aucun accident, et tous ces infirmes furent en état de reprendre leurs fonctions au bout de quelques jours.

« Nous eûmes, de toute façon, à nous applaudir de leur retour; car la nuit suivante le froid devint si vif et le vent si perçant, que dans leur état de faiblesse et d'épuisement il leur aurait été impossible d'y résister. En reconnaissance de ce témoignage signalé de la miséricorde céleste, nous donnâmes à un promontoire situé à l'ouest des vaisseaux le nom de cap *de la Providence.* »

Hivernage à l'île Melville. — Précautions.

Peu après, les équipages des deux navires étaient occupés à scier dans la glace un canal d'une lieue de long (2040 toises), pour permettre aux bâtiments d'atteindre l'ancrage que Parry leur avait choisi dans la baie connue depuis sous le nom de *Winter.* Chaque matin, la portion du canal parcourue la veille par les vaisseaux était déjà refermée par la glace, et, quelques heures plus tard, celle-ci était assez forte pour porter le poids des travailleurs. L'expérience quotidienne acquise dans ce labeur facilitait la tâche du jour suivant : le premier jour on n'ouvrit que 600 toises du chenal; le deuxième on en fit 642, et le troisième 750, bien que l'épaisseur de la glace allât toujours en augmentant.

A peine les vaisseaux étaient-ils amarrés à l'abri de tous dangers dans le hâvre, que le thermomètre tomba à 18° centigrades au-dessous de zéro. Le lendemain, du haut des mornes, on n'apercevait pas un seul point bleu indiquant la présence de l'eau de mer; sa surface glacée éprouva

bien, pendant quelques jours, dans ses plis et ses aspérités, des changements, dus sans doute à la pression des masses flottantes qui s'accumulaient derrière elle, au delà des détroits, mais bientôt elle n'offrit plus à la vue qu'une blanche plaine, aussi solide qu'immobile.

Le chef de l'expédition ne perdit pas un moment pour commencer les opérations nécessaires à la sûreté des vaisseaux, à la conservation de leurs approvisionnements, ainsi qu'au maintien de la santé et de la discipline de leurs équipages, pendant huit ou neuf mois d'un isolement et d'un hiver encore sans antécédents dans les annales de la marine royale d'Angleterre.

On transporta d'abord à terre les chaloupes, les mâtereaux, les manœuvres courantes, les câbles et les voiles ; les mâts, descendus jusqu'aux plus basses hunes, servirent de faîte à une toiture en planches, dont l'extrémité inférieure fut attachée sur le plat-bord ; cette charpente, revêtue d'une épaisse couverture de bourre de laine, forma un excellent abri contre le vent et la neige, et fit de chaque tillac un lieu d'exercices et de promenade pour les équipages, quand le temps ne leur permettait pas d'aller à terre.

Sous les ponts, toutes les précautions imaginables furent prises contre le froid et l'humidité ; des courants d'air chaud, alimentés par des calorifères, maintenaient une température supportable dans toutes les parties du navire, et dans chaque dortoir, un faux plafond, en étoffe imperméable, empêchait la condensation de l'atmosphère intérieure sur les plafonds de bois, d'où, sans cette précaution, elle serait retombée en neige artificielle.

On n'apporta pas moins d'attention aux soins de propreté, à la distribution et à l'entretien des vêtements ; les équipages furent distribués en un certain nombre de divisions, et chacune de celles-ci fut placée sous les ordres d'un officier responsable de la bonne tenue, de la propreté de ses hommes

et du bon état de leurs habits; matin et soir, l'équipage était passé en revue, et toutes les parties de l'entre-pont soigneusement visitées. Enfin, une fois par semaine, les jambes et les gencives de chacun étaient soumises à l'examen des chirurgiens, afin qu'à la moindre apparence de scorbut on pût y remédier à temps.

« En prévision de l'avenir, dit Parry, je fus obligé de réduire d'un tiers la ration ordinaire de pain. Mais, chaque semaine, je remplaçai une livre de bœuf salé par une égale quantité de conserve de viande, et j'y joignis une pinte de bouillon concentré; la bière et le vin remplacèrent les liqueurs alcoolisées, et je fis faire à des intervalles réguliers une distribution de légumes confits au vinaigre et d'autres condiments. Enfin, tous les jours, chaque homme de l'équipage buvait, devant un officier, une certaine quantité de jus de citron mêlé d'eau et de sucre. Ceux qui regarderaient la présence d'un officier en cette circonstance comme superflue ne connaîtraient pas le caractère des matelots, vrais enfants dans tout ce qui concerne le soin de leur santé. Le gibier, quand on pouvait s'en procurer, remplaçait la ration ordinaire de viande ; mais, excepté dans de bien rares occasions, nulle préférence n'était accordée aux officiers, ni pour la qualité ni pour la quantité des aliments. »

Théâtre royal et Chronique d'hiver.

Dans la situation des Anglais, leur adversaire le plus tenace et le plus difficile à vaincre était peut-être l'ennui; Parry proposa à ses officiers, comme antidote contre le *spleen*, de jouer de temps en temps la comédie, à bord de *l'Hécla*, et de publier un journal hebdomadaire, où chacun apporterait, pour distraire ses compagnons de réclusion, son tribut d'observations et d'*humour*. Le lieutenant Beechey fut nommé directeur du théâtre, et le capitaine Sabine se chargea de la rédaction en chef du journal, qui reçut le titre de

Chronique d'hiver ou *Gazette de la Géorgie du nord.* L'une et l'autre de ces créations eut l'heureux effet d'employer les loisirs de ceux qui s'en occupaient et d'écarter de l'esprit de tous les sombres idées qui, quoi qu'on pût faire, s'y présentaient parfois. Quelques extraits de la *Chronique* justifieront peut-être cette assertion et l'espérance avouée de ses auteurs, qu'après y avoir puisé un sain délassement au milieu des glaces, ils pourraient encore, longtemps après, « au coin du foyer de famille, dans leur vieille Angleterre, entourés de leurs parents et de leurs amis, la relire avec un certain plaisir. »

1° *A l'éditeur de la* Chronique d'hiver.

« C'est avec une vraie satisfaction que l'on a accueilli parmi nous vos propositions pour l'établissement d'un journal. J'ai la conviction que, sous votre direction, « il nous « procurera beaucoup d'amusement et allégera de beaucoup « le poids de nos cent jours de ténèbres. »

« L'intérêt que j'y prends, pour ma part, m'a fait examiner l'effet de votre annonce sur l'ensemble de notre société, et je puis vous assurer, pour me servir des expressions consacrées dans la presse de Londres, « que la chose a produit « une sensation profonde dans le public. »

« Le lendemain de l'apparition de votre prospectus, il y a eu, à bord, une demande d'encre tout à fait inusitée et sans antécédent. Le tapis vert de nos tables s'est vu subitement couvert d'un déluge de rognures de plumes, au grand détriment d'un de nos servants, qui, en voulant les secouer, s'en est enfoncé une sous l'ongle.

« Enfin je sais de bonne part que le sergent Martin n'a pas eu moins de neuf canifs à aiguiser.

« On peut voir toutes nos tables gémissant sous le poids inaccoutumé de pupitres à écrire, qui depuis deux mois n'avaient pas vu le jour, et l'on dit même que les profondeurs

de la cale ont été ouvertes, à plusieurs reprises, pour donner issue à maintes rames de papier qui ne s'attendaient pas à sortir sitôt de leur repos.

« Je n'oublierai pas de vous dire que j'ai quelques soupçons qu'on tentera de glisser dans votre boîte quelques articles qui, manquant du caractère de l'originalité complète, n'étant pas tout à fait inédits, ne sauraient convenir à votre plan. Je puis affirmer que, pas plus tard qu'hier soir, on a vu un auteur, penché sur son pupitre, tenant d'une main un volume ouvert du *Spectateur*, tandis que de l'autre il faisait dégeler son encre à la flamme d'une lampe ! Inutile de vous recommander de vous tenir en garde contre de pareilles ruses; il ne faut pas que nous voyions reparaître dans la *Chronique d'hiver* ce que nos aïeux lisaient en déjeunant il y a plus d'un siècle. »

2° *Avis divers.*

« On désire trouver une femme d'âge moyen et de bonne renommée pour assister dans leur toilette les dames de la troupe du Théâtre royal de la Géorgie septentrionale. On lui donnera un salaire convenable, et elle aura du thé et de la petite bière à discrétion. S'adresser au comité du théâtre. — *N. B.* Une veuve aura la préférence. »

Réponse au directeur et au comité du Théâtre, etc.

« Messieurs, je suis veuve; j'ai vingt-six ans, et je puis produire des témoignages irrécusables en faveur de mes mœurs et de mes talents. Mais avant de me charger de la toilette des actrices de votre Théâtre, je désire savoir si elles ont l'intention de garder leurs culottes, et si l'on me fournira l'assistance de quelques vigoureux matelots pour lacer et serrer convenablement leurs corsets. Cela étant, messieurs, vous pouvez compter sur votre servante.

« ABIGAÏL BONNATOUT. »

« *P. S.* Ne pourriez-vous substituer de l'eau-de-vie à la petite bière ? »

3° *Misères arctiques.*

« Sortir le matin pour prendre l'air, et, en mettant le pied hors du vaisseau, prendre un bain froid dans le trou du cuisinier.

« Partir pour une partie de chasse; approcher d'un renne superbe, mettre en joue, essayer de faire feu et éprouver l'affreux mécompte d'un raté pour cause d'humidité dans l'amorce.

« Se mettre en marche avec un morceau de pain tendre dans la poche, et, quand l'appétit se fait sentir, le trouver tellement durci par la gelée qu'il peut bien briser les dents, mais non être brisé par elles.

« Quitter précipitamment la table en apprenant qu'un loup passe en vue du navire, et trouver au retour le dîner mangé par le chat.

« Revenir de la promenade en se livrant à de profondes et utiles méditations, et en être subitement tiré par les embrassements d'un ours. »

Cette gazette parut tous les lundis, depuis le 1er novembre 1819 jusqu'au 20 mars 1820. Si l'on en trouvait les détails oiseux ou frivoles, on oublierait le milieu où vivaient ses rédacteurs et ce qu'il leur fallait d'énergie, de résolution et de présence d'esprit pour se livrer à la moindre plaisanterie sous les assauts d'éléments meurtriers, sur une terre sans vie, devant des paysages aux aspects désolés, et où le manque absolu d'objets propres à inspirer quelque intérêt aux yeux et à l'imagination était tel qu'une pierre aperçue sur la neige fixait à l'instant tous les regards et devenait le but des courses de chacun.

Les représentations théâtrales, sources inépuisables d'amusements pour l'équipage, avaient lieu régulièrement de

quinzaine en quinzaine. Le répertoire, réduit à une couple de volumes embarqués par hasard à bord de *l'Hécla*, n'était pas très-varié. Le capitaine Parry se mit lui-même à l'œuvre, et composa, pour les fêtes de Noël, une comédie mêlée de musique, spécialement adaptée à son auditoire, relative au but de l'expédition, au succès déjà obtenu et à celui qu'on pouvait espérer. *Le Passage au nord-ouest* ou *la Fin du Voyage* produisit tout l'effet que s'en était promis son auteur. Bien que le thermomètre, pendant le spectacle, marquât 35° au-dessous de zéro en plein air, et 28° dans l'enceinte même du Théâtre, les spectateurs trouvèrent un tel charme à une représentation qui les mettait eux-mêmes en scène, qu'ils oublièrent les rigueurs de la température. Entre le premier et le second acte, tous les hommes de l'équipage, causant entre eux de la pièce dont ils venaient de voir le commencement, exprimaient leur admiration en la proclamant *superbe! excellente!* quand le maître d'équipage, voulant renchérir sur tous ces termes élogieux, s'écria : « Comment, excellente! c'est de la vraie philosophie! » Nul des assistants ne laissa tomber le mot, et il devint, pour les matelots comme pour les officiers, une source intarissable de rires et de quolibets.

Et cependant la vérité avait parlé par la voix simple et naïve de cet inculte homme de mer. Qu'était l'expédition elle-même? qu'étaient les travaux de chacun de ses membres, la patiente résignation des plus infimes, le dévouement éclairé des chefs, l'abnégation de tous? Qu'étaient leurs luttes incessantes contre une nature marâtre, et la mort encourue à chaque instant dans une entreprise dont les fruits encore incertains ne pouvaient tout au plus profiter qu'aux générations à venir? et les efforts de leur intelligence pour charmer la tristesse des heures présentes et faire fleurir au sein de leur exil glacé quelques réminiscences de la civilisation raffinée de la patrie absente, qu'était-ce encore?

qu'étaient toutes ces choses dans leur ensemble et dans leurs moindres détails, sinon de la philosophie, selon la plus haute acception de ce mot?

Accidents de feu et de froid.

Dès le 11 novembre, le soleil s'était couché pour une nuit de trois mois, dont les ténèbres, épaissies par une atmosphère neigeuse, ne furent plus que de loin en loin adoucies par la lune ou par les pâles lueurs des aurores magnétiques.

A la même époque, le gibier, ressource précieuse comme aliment et comme distraction, émigrant aussi vers le sud, abandonna l'île Melville, où il ne resta plus que quelques renards blancs et des loups; et les hurlements lamentables que la faim arrachait à ces animaux formèrent pendant longtemps la seule harmonie indigène de ces tristes parages.

Pendant l'absence du soleil, qui fut de quatre-vingt-quatre jours, le thermomètre oscilla entre 20° et 42° au-dessous de zéro de l'échelle centigrade, un jour même il descendit à 47°. A cette température, l'eau versée du haut des mâts à travers une passoire arrivait sur le pont à l'état de grêle parfaite, et on ne pouvait exposer la peau nue au contact d'un morceau de métal sans voir immédiatement l'épiderme y adhérer.

La plupart des accidents causés par la gelée aux compagnons de Parry les atteignirent principalement aux pieds et aux pouces. « Aucun d'eux, observe le chirurgien de *l'Hécla*, n'eut le malheur de perdre ces membres en totalité; mais très-peu guérirent sans perdre les ongles et l'épiderme. »

Le 24 février au matin, tandis que tout l'équipage prenait son exercice habituel en courant autour du tillac, les cris: «Au feu! » se firent entendre; la hutte qui servait d'observatoire sur le rivage était en flammes. Chacun y courut, et ayant réussi, non sans effort, à abattre le toit de la hutte et une partie de ses murs de planches rembourrées de mousse, on

parvint à étouffer les flammes sous la neige avant qu'elles eussent atteint les instruments les plus précieux.

« L'instant d'après, dit Parry, nous offrions un spectacle curieux à voir. Il n'y avait aucun de nous qui n'eût le nez et le visage couverts de taches blanches causées par la gelée ; de sorte que les chirurgiens et leurs aides n'étaient occupés qu'à courir de l'un à l'autre, frottant avec de la neige les parties attaquées pour y rétablir la circulation. Malgré cette précaution, qui prévint probablement de graves accidents, seize hommes grossirent la liste de nos malades par suite de cet événement, et l'un d'eux, John Smith, soldat d'artillerie, attaché au service du capitaine Sabine, ne s'en tira pas à bon marché. Il se trouvait dans la hutte au moment où le feu s'y déclara, et, voulant sauver un instrument dont il connaissait la valeur, il le saisit pour le transporter sur le vaisseau sans prendre le temps de mettre ses gants. En arrivant à bord de *l'Hécla*, ses mains étaient si complétement gelées, que le chirurgien les lui ayant fait plonger dans l'eau froide, celle-ci se congela immédiatement à ce seul contact. Malgré tous les soins qu'on lui prodigua, il fut obligé, quelque temps après, de subir l'amputation de la plus grande partie de ses doigts.

Le printemps polaire. — Excursions. — Une table au désert.

Le 1er mars, le temps étant beau et le froid modéré, des officiers, en se promenant sur la glace, crurent apercevoir quelques apparences de dégel. Ce n'était qu'une illusion due à l'impatience avec laquelle les pauvres reclus attendaient le moment de quitter leur prison, et six semaines plus tard, bien que le soleil restât sur l'horizon pendant dix-sept heures sur vingt-quatre, le thermomètre tombait encore parfois à 35° au-dessous de zéro. Dès lors cette rigueur prolongée de l'hiver commença à inspirer aux voyageurs des craintes

fondées d'être retenus dans le lieu où ils étaient jusqu'à une époque trop avancée de l'année pour pouvoir réaliser les espérances qu'avaient fait naître les succès obtenus l'année précédente.

Les mois d'avril, de mai et de juin s'écoulèrent dans ces alternatives de crainte et d'espérance. Le dernier de ces mois fut employé en excursions de chasse ou d'exploration sur l'île Melville. Bien que le soleil accomplît alors sa révolution diurne tout entière au-dessus de l'horizon, la neige couvrait encore presque partout la terre; une couche de glace de plusieurs pieds d'épaisseur masquait les lacs et les cours d'eau, et toutes les baies demeuraient encombrées de masses immobiles de glaces marines. Dans une de ces expéditions, dirigée par le capitaine Parry lui-même, on remarqua cependant, sur une ligne de plus de soixante lieues parcourue dans l'intérieur de l'île, quelques endroits isolés qui, grâce à une exposition privilégiée, s'étaient revêtus de mousse, de gazon, de saxifrages et de pavots. C'étaient comme des tables dressées au désert par la Providence pour toutes les créatures dont elle a peuplé ces régions. Le bœuf musqué, aux épaules voûtées, au pelage laineux, recouvert d'un long poil balayant la terre, y paissait à côté de grands troupeaux de rennes; des multitudes de lièvres venaient s'y tapir au milieu de bandes innombrables d'oies boréales, de pluviers dorés, de gelinottes blanches et d'autres volatiles sans nom. Autour de tous ces êtres se refaisant, dans un pâturage d'été, des misères de leur exil hivernal, rôdaient cauteleusement ou se tenaient à l'affût le loup et le petit renard polaires. Enfin, dans une de ces localités, des ruines de huttes, recouvertes par la mousse de plusieurs étés, mais moins frustes pourtant que celles de Byam-Martin, attestaient que quelques familles d'Esquimaux avaient passé au moins une saison de chasse sur l'île Melville, par 75° de latitude nord. Parry appela cet endroit *Bushnan-Cove*.

Vaines tentatives pour pénétrer à l'Ouest.

Au retour de cette excursion, on remarqua enfin un changement incontestable dans la glace du hâvre; elle commençait à se crevasser et à donner issue à des jets d'eau salée. Sa dissolution s'activa dans les premiers jours de juillet, et l'on put constater que, parmi les moyens que la nature emploie dans ces contrées pour fondre, pendant la courte durée de l'été, les glaces qu'un long hiver a accumulées sur la mer, il n'y en a point de plus efficace que les nombreux torrents nés de la fonte des neiges dans l'intérieur des terres et se précipitant, pendant cinq ou six semaines, du haut des falaises dans l'Océan.

Néanmoins, en dehors du hâvre, la mer resta si longtemps à se déblayer, que ce fut seulement le 1er août que les navires, regréés et rééquipés depuis bien des semaines, purent mettre à la voile et reprendre la route de l'ouest. Mais seize jours de la navigation la plus périlleuse leur ayant à peine fait gagner vingt lieues dans cette direction, et au delà du cap Dundas, qui termine l'île Melville du même côté, l'œil n'apercevant qu'une plaine de glace solide et compacte, l'intrépide Parry dut reconnaître, bien à regret, que toute tentative pour pénétrer par cette voie jusqu'au détroit de Behring serait rendue vaine par le seul fait de l'écoulement rapide de l'été, et qu'un second hivernement dans ces parages serait de la dernière imprudence. Il résolut donc immédiatement, et tout son état-major, consulté par lui, l'approuva, de se rapprocher des rivages du continent américain par un chemin plus méridional.

Le cap Dundas, point extrême des découvertes de Parry et qu'aucun navire n'a encore dépassé en venant de l'est, touche au 116° 26′ de longitude ouest. Vis-à-vis de ce promontoire, à une distance inappréciée dans la direction du sud-ouest, Parry et ses officiers avaient distingué, à plu-

sieurs reprises, une ligne de côtes, à laquelle ils donnèrent le nom de terre de Bank, en mémoire du savant et infatigable promoteur des grandes expéditions de découvertes de la fin du siècle dernier.

Retour dans la baie de Baffin. — Esquimaux. — Rentrée en Angleterre.

Le 16 août, vers le soir, *le Griper* et *l'Hécla* remirent donc le cap à l'est. Sur les deux bâtiments, officiers et vigies étaient constamment aux aguets, dans l'espoir d'entrevoir dans la mer congelée quelque ouverture qui pût les conduire dans le sud. Mais la banquise uniforme et continue qu'ils longeaient à tribord ne leur offrit pas, jusqu'au débouché du détroit de Lancastre, une coupure capable de recevoir une chaloupe. Rentrés dans la mer de Baffin, ils en descendirent les côtes occidentales, et, pendant qu'ils en relevaient les contours avec plus de soin et d'exactitude que n'avaient pu le faire les expéditions antérieures, ils communiquèrent, pour la première et seule fois de tout ce voyage, avec une tribu d'Esquimaux.

Dans leur costume, leur langage et leurs mœurs, ceux-ci différaient peu de ceux que Parry avait vus dans les *Highlands Arctiques;* seulement, habitant un climat moins âpre que ces derniers, ils semblaient s'élever de quelques degrés de plus au-dessus des ours et des morses dont ils se nourrissent comme eux. Ils n'étalaient pas sur leur personne la dégoûtante malpropreté qu'affectent toutes les peuplades de cette variété humaine. Ce qui les élevait surtout fort au-dessus de tous leurs congénères observés jusqu'alors, c'était un certain respect des convenances et la probité parfaite qu'ils déployèrent dans toutes leurs relations avec les équipages du *Griper* et de *l'Hécla.* « Il y avait parmi eux, dit Parry, un tout jeune homme, dont les traits et la tenue nous rappelaient d'une manière frappante notre bon et fidèle

interprète de *l'Isabelle*, John Sackouse, dont la mort prématurée, à son retour en Angleterre, a été un sujet de regrets pour tous ceux qui ont été à même d'apprécier sa vive intelligence et les qualités de son cœur. »

La taille des femmes était de quatre pieds sept ou huit pouces[1]; les traits de deux d'entre elles, encore fort jeune, étaient réguliers; leur teint clair, leurs yeux petits, noirs et perçants, leurs dents parfaites de forme et de blancheur, tout leur ensemble enfin, en dépit de la grosseur relative de leur tête et du léger aplatissement de leur nez, pouvait passer pour agréable, même en jugeant ces pauvres filles des glaces d'après les idées de beauté que nous devons à l'habitude.

Les enfants avaient en général fort bonne mine; un peu sauvages d'abord, les caresses et les présents des Européens les apprivoisèrent bientôt, et ce fut de ces petits spéculateurs que les gens de l'équipage achetèrent un certain nombre des jeunes chiens de la tribu, sans que les parents, spectateurs du marché, s'en mêlassent le moins du monde. Ces chiens sont de la même race que ceux du Groënland et ressemblent au loup par leur tête effilée, leur museau pointu, leur queue velue et traînante. Leur voracité est telle que l'un d'eux, amené à bord, quoique bien nourri et bien soigné, avala un jour avec avidité un mouchoir de coton, un morceau de toile à voile et une chemise qu'un matelot venait de blanchir.

Les tentes de cette tribu étaient, comme toutes les habitations d'été des Esquimaux, formées de peaux de phoques tendues sur un poteau d'os de baleine et fixées en terre par des os taillés en crochets. La porte qui fait toujours face au sud, avait pour montants deux os réunis par l'extrémité supérieure; des os encore composaient le cadre du lit qui,

1. Mesure anglaise, quatre pieds et quatre ou cinq pouces en mesure française.

rempli de tiges souples *d'andromède tétragone*, couvrait un bon tiers de l'aire intérieur de la tente. Au milieu de quelques pierres irrégulièrement placées dans un coin brûlait une lampe pleine d'huile, ayant pour mèche de la mousse desséchée. Au-dessus de la flamme, dans un vase de pierre, mijotait de la chair de morse nageant dans une sauce épaisse. Quelques côtelettes que Parry en vit sortir n'avaient nullement mauvaise mine, et sans ses préjugés natifs sur la préparation culinaire d'un mets où le sang était mêlé à la graisse, il en aurait goûté sans trop de répugnance.

« Lorsque nous fîmes nos adieux à ces bonnnes gens, ajoute-t-il, le vieillard qui paraissait leur chef, et qu'avait un peu fatigué l'exercice que nous lui avions fait faire dans la journée, se ranima à l'aspect d'une bouilloire de cuivre que nous ajoutâmes aux trésors dont nous avions déjà enrichi sa petite communauté. Tous, sans mot dire, nous suivirent jusqu'au rivage, et parurent comprendre la signification de nos poignées de main ; puis, quand ils nous virent sous voiles, ils se retirèrent sous leurs tentes, en gardant le même silence mélancolique. »

Le 11 septembre, l'expédition retrouva de nouveau la glace compacte, dans la partie étroite du détroit de Davis. Étant parvenue à s'en dégager, elle reprit la route de l'Angleterre, où elle rentra vers la fin d'octobre, non sans avoir encore eu à essuyer une tempête, qui sépara les deux vaisseaux à la hauteur du cap Farewel.

CHAPITRE V.

EDWARD PARRY.

DEUXIÈME EXPÉDITION.

(1821—1823.)

Parry pénètre avec *la Fury* et *l'Hécla* dans la baie d'Hudson. — Blocus dans les glaces. — Ours blanc monstrueux. — Relations avec les Esquimaux. — La baie Répulse. — Hivernage à l'île Winter. — Vie de réclusion et d'étude. — Nouveaux Esquimaux. — Village de neige. — L'Esquimau dilettante. — Le tatouage. — Le Savon-Sorbet. — Gloutonnerie des Esquimaux. — Reprise de la navigation. — Horribles demeures. — Concert et bal d'Esquimaux. — Découverte du détroit de la Fury et de l'Hécla. — Second hivernage. — Mœurs et coutumes générales des Esquimaux. — L'angekok ou sorcier. — Retour en Angleterre.

Sûr désormais de l'existence d'un passage au nord-ouest du continent américain, mais convaincu, par le peu de durée des étés polaires, que ce passage ne serait praticable et utile qu'autant qu'on lui trouverait dans l'Atlantique une issue plus méridionale que la baie de Baffin, Parry tenta, dès le printemps qui suivit son retour, de pénétrer dans les parages inexplorés qui séparent cette dernière mer de celle d'Hudson, et de se frayer, droit à l'ouest, une route vers les rivages vus par Hearne et Mackensie, et étudiés, alors même, par Franklin.

Le gouvernement anglais lui confia dans ce but deux navires, *la Fury* et *l'Hécla.* Parry mit son pavillon sur la première, et *l'Hécla* eut pour commandant le capitaine Lyon, qui, arrivé tout récemment d'un voyage d'exploration dans les déserts du Fezzan, venait d'ouvrir aux Européens la route du Bornou. La plupart des officiers et des marins qui avaient

fait le voyage du détroit de Barrow avaient offert pour celui-ci leurs services à leur ancien chef, qui les avait acceptés avec empressement.

Le 14 juillet, six semaines après leur départ, les deux navires rencontrèrent la première montagne de glace, par le travers du détroit de Davis. Pour le commandant de *l'Hécla* c'était une vue toute nouvelle et bien différente de celle que pendant longtemps avaient étalée à ses regards les plateaux arides du Fezzan et les déserts des Tibbos. L'étrangeté du contraste ne l'a pourtant pas empêché de rendre justice, dans sa relation, à la beauté des soirées qui réjouissent parfois ces mers glacées, dans cette saison où le soleil plane jusqu'à dix heures du soir sur les flots. « C'était quelque chose de bien supérieur au plus beau coucher du soleil d'Italie; mais d'énormes montagnes de glace flottant autour de nous ne nous rappelaient que trop notre éloignement des bords tyrrhéniens. »

Blocus dans les glaces. — Ours monstrueux.

A peine entrée dans la baie d'Hudson, l'expédition se vit bloquée par les glaces et dut rester pendant toute une semaine amarrée à un champ d'une telle étendue, que, du haut des mâts, ni l'œil ni le télescope ne pouvait en atteindre les bornes. Plusieurs bâtiments de la compagnie d'Hudson partageaient cette situation depuis plus ou moins de temps. L'un d'eux avait été frété pour porter cent soixante Hollandais des deux sexes à la colonie que lord Selkirk fondait alors sur la rivière Rouge. Emprisonnés depuis dix-neuf jours dans le champ de glace, le capitaine et l'équipage de ce navire, peu habitués à la navigation des mers arctiques, désespéraient d'arriver jamais à leur destination. Quant à leur cargaison, elle supportait ce retard avec le flegme inhérent à l'atmosphère batave, et chaque soir on voyait ces dignes Hollandais danser et valser tranquillement sur le tillac jus-

qu'à ce que la neige ou une bise trop piquante vînt mettre fin à leur bal quotidien.

Pendant ce repos forcé, l'équipage de *l'Hécla*, ayant aperçu sur un glaçon un ours blanc d'une monstrueuse grandeur, lui donna la chasse et parvint à le tuer. Son poids dépassait *sept cent cinquante* kilogrammes, et telle était l'énergie organique de ce colossal carnassier, que son cœur, retiré du corps, fut agité, pendant trois heures encore, de mouvements convulsifs.

Relations avec les Esquimaux.

Dans la même soirée, cinq umiaks et une trentaine de kayaks amenèrent autour des navires une cinquantaine d'Esquimaux. Sous la triple couche de graisse, de peinture et de crasse dont leur peau était couverte, il était difficile d'en bien distinguer la teinte originelle. On pouvait cependant entrevoir une rougeur de santé sur les joues de quelques jeunes filles. Les hommes avaient peu ou point de barbe; les enfants, vifs et dociles, étaient loin d'être laids; mais chez tous les individus des deux sexes, grands ou petits, la couleur de la chevelure, noire comme charbon, et sa roideur inflexible, soit qu'elle fût relevée en nœud sur le crâne ou pendît en longues mèches confuses sur les épaules, donnait à la physionomie de tous un cachet particulier de sauvagerie. « Quant aux vieilles femmes, il est impossible, dit le capitaine Lyon, de concevoir rien de plus hideux et de plus dégoûtant; à leurs yeux rouges, à leur peau tannée et ridée, à leurs dents noires, on aurait pu les prendre pour des orangs-outangs. »

Ces Esquimaux apportaient avec eux, comme objets d'échange, de l'huile de cétacés, des peaux de phoques et de rennes, de l'ivoire de morse, et même des armes, des vêtements, des ustensiles à leur usage. En retour ils demandaient du fer, trésor inestimable à leurs yeux. Ils prisaient

un clou à l'égal d'une de leurs javelines montées en ivoire; un fragment d'un vieux cercle de tonneau ne leur paraissait pas moins désirable; ils ne pouvaient rien refuser contre un couteau; mais, dès qu'ils eurent vu une scie, cet objet, d'une utilité incontestable pour eux, devint celui auquel ils attachèrent avec raison le plus de valeur.

A chaque troc qu'il faisait, le trafiquant sauvage poussait de grands cris de joie et ne manquait jamais de lécher avec empressement l'objet qu'il venait d'acquérir. Cette manière de prendre possession d'une acquisition ou de ratifier un marché, usitée chez tous les Esquimaux, n'a certes rien de plus étrange que le mode de salut pratiqué parmi les Tubétains, et qui consiste à tirer une langue aussi longue que possible devant toute personne que l'on veut honorer. Lorsque les visiteurs de *la Fury* et de *l'Hécla* eurent traité avec les Anglais de tout ce dont ils pouvaient disposer, ils devinrent promptement, de commerçants industrieux, mendiants éhontés. Plusieurs vendirent jusqu'aux habits qui les couvraient et s'en retournèrent plus que légèrement vêtus. Le capitaine Parry observe que quelques femmes, trop fortement tentées par des articles européens, offrirent leurs enfants en échange, après avoir eu soin toutefois de les mettre nus, les habits de ces petites créatures ne devant pas faire partie du marché. Des maris, également sans préjugés, cherchèrent à disposer temporairement de leurs compagnes, et ne parurent pas moins désappointés que celles-ci du froid accueil qu'éprouvèrent ces généreuses propositions.

La baie Repulse.

Les glaces ayant fini par se disjoindre, les vaisseaux de Parry, sortant enfin des parties pratiquées de la mer d'Hudson, entrèrent dans le détroit de Fox et se dirigèrent, en longeant par l'est et le nord la grande île de Southampton, vers la baie Repulse, pour constater, dans cette échancrure

du continent américain, la vérité ou le néant de l'hypothèse géographique qui depuis longtemps voulait y voir une issue de l'Océan polaire. L'examen qu'en fit l'expédition prouva l'exactitude du capitaine Middleton, qui le premier avait découvert cette baie, et qui y avait fort bien vu une *baie* et non un *détroit*. Le fait le plus curieux auquel cet examen donna lieu fut la rencontre que fit le capitaine Lyon, dans un ravin de montagne, à plus de 30 mètres au-dessus du niveau de la mer, d'un squelette entier de baleine. Quand et comment était-il venu là? Attribuer aux Esquimaux ou aux ours le transport d'une telle masse était chose impossible; on pouvait seulement regarder comme incontestable que des siècles avaient été nécessaires pour former, avec la mousse de chaque été, la couche d'humus qui recouvrait en partie ces vastes ossements. Les états-majors des deux navires débattirent bien des opinions contradictoires sur ce problème, insoluble alors, et si facilement explicable depuis qu'un illustre géologue français a découvert et popularisé la théorie des soulèvements de l'écorce terrestre.

A partir de la baie Repulse, les glaces et les vents conspirèrent tellement contre la marche des vaisseaux, déjà ralentie par les reconnaissances qu'exigeaient chaque jour des groupes d'îles inconnues et des fiords profonds s'enfonçant dans les terres, que sept semaines d'une navigation continue n'avaient pas porté l'expédition à plus de 100 lieues vers le nord, lorsqu'il lui fallut songer à hiverner sur une île voisine du continent, et qui, depuis cette époque, est connue sous le nom d'île Winter. Mais les deux navires ne purent venir prendre leur poste d'hivernage qu'après que leurs équipages leur eurent ouvert à la scie un chenal depuis la haute mer, déjà couverte, le 8 octobre, de son revêtement de glace.

Hivernage à l'île Winter. — Réclusion. — Études.

Toutes les mesures dont l'expérience du précédent voyage avait démontré l'efficacité contre le froid, les maladies et l'ennui, furent reprises et perfectionnées. Les vaisseaux dégréés furent recouverts de grandes et fortes tentes. Une petite maison et un observatoire confortables furent élevés sur le rivage, et leurs doubles murs de planches reçurent intérieurement une chaude couche de sable bien tassé.

Le code des chasses de l'île Melville fut promulgué de nouveau. D'après ces prescriptions économiques, tout le gros gibier, tel que renne, bœuf musqué, élan, etc., devait être fidèlement réuni à la masse commune, pour faire partie des approvisionnements généraux et apporter une variété utile dans les rations quotidiennes du bord. Mais, comme prime d'encouragement, on abandonnait aux chasseurs la tête, les pieds, le cœur et le foie des animaux qu'ils tuaient. Or, le cou étant une dépendance naturelle de la tête, il arrivait souvent que, par un mode d'amputation tout particulier, celle-ci emportait avec elle quelques vertèbres dorsales.

On pense bien que le théâtre ne fut pas oublié. Il fut mis sous la direction du capitaine Lyon, et cette fois les représentations produisirent d'autant plus d'effet qu'on avait apporté d'Angleterre des costumes et quelques décorations. Un jeu complet d'ombres chinoises et tout un appareil de fantasmagorie, dont une donatrice anonyme avait gratifié l'expédition au moment du départ, servirent d'intermèdes et de complément au répertoire théâtral.

Les *actrices*, qui avaient laissé croître leurs moustaches et leur barbe pour défendre le satin de leur peau contre la rigueur du climat, eurent la générosité de sacrifier ces ornements peu féminins à l'illusion de la scène et à l'effet dramatique. Les matelots ayant eux-mêmes demandé qu'une école du soir fût établie pour eux sur chaque navire, leurs

chefs se hâtèrent d'acquiescer à un désir si raisonnable. La plupart de ces braves marins savaient déjà un peu lire et écrire ; mais avec le temps ils firent des progrès, dont, en vrais écoliers, ils tenaient à honneur d'étaler les preuves devant leurs officiers. Grâce à la patience des maîtres et à la bonne volonté des élèves, ceux-ci purent rapporter dans leurs foyers, comme fruit durable de leur séquestration dans les glaces, un plus haut savoir que le déchiffrement de l'alphabet et que la suscription de leurs noms propres en hiéroglyphes d'un pouce de hauteur.

Dans le cours de cet hiver, on vit plusieurs fois ce qu'on appelle *la fumée du froid*. Ce phénomène a lieu chaque fois qu'une fissure soudaine, se formant dans la glace, met à découvert une portion quelconque de la mer. Il s'en échappe alors une vapeur semblable à celle qui s'élève d'une chaudière en ébullition ; mais, congelée presque instantanément, cette vapeur retombe en poudre impalpable sur les bords de la crevasse.

Sous la latitude de l'île Winter (66° 10'), on n'avait pas à redouter les nuits de trois mois de l'île Melville. Le 22 décembre, jour le plus court de l'année, le soleil s'éleva même d'un demi-degré au-dessus de l'horizon, et projeta, avant et après son apparition, un crépuscule suffisant pour permettre une promenade de plusieurs heures.

La longueur des nuits était d'ailleurs fréquemment entrecoupée par l'aurore boréale. En étudiant, dans le silence de la solitude et des ténèbres, les fantastiques manifestations de ce phénomène; en contemplant les arcades d'opale qu'il dessine d'un bout à l'autre de l'horizon et les cercles mouvants et lumineux dont il couronne parfois le pôle céleste ; en suivant dans l'atmosphère ses lueurs chatoyantes, s'étalant en formes insaisissables, ou projetant de longs et pâles jets, parodies de l'éclair, le capitaine Lyon s'est souvent surpris à excuser l'erreur des pauvres indigènes de ces ré-

gions, qui croient voir dans ce météore « les esprits de leurs ancêtres, errant en liberté dans le pays des âmes. »

Nouveaux Esquimaux.

L'uniformité de cette vie de réclusion et d'études fut rompue, le 1er février, par ces cris partis du pont de *la Fury :* « Des Esquimaux ! des Esquimaux ! » Effectivement on en voyait un certain nombre s'avançant lentement vers les vaisseaux, et sur une hauteur, à environ deux milles du rivage, on distinguait quelque chose comme des huttes nouvellement construites.

Les capitaines Parry et Lyon, s'étant immédiatement portés à la rencontre des étrangers, distinguèrent bientôt une troupe d'environ vingt-cinq Esquimaux, qu'ils n'hésitèrent pas à aborder. Tous étaient sans armes et se frappèrent la poitrine à l'aspect des Anglais, qui s'empressèrent de leur rendre ce salut, en les imitant tant bien que mal. Ces sauvages n'étaient ni bruyants ni mendiants, comme leurs compatriotes de la baie d'Hudson ; ils paraissaient au contraire timides et craintifs ; le sentiment qu'ils manifestèrent devant les colliers et les autres bagatelles que leur offrirent les deux commandants décelaient moins de joie pour les présents que de respect pour les donateurs.

Ceux-ci leur ayant fait comprendre qu'ils désiraient visiter leurs habitations, ils les y guidèrent sans la moindre hésitation, et si les figures, la tenue et le costume de leurs hôtes étaient pour eux des sujets bien naturels d'étonnement, les Anglais en éprouvèrent un non moins grand en voyant qu'un établissement de six vastes huttes, renfermant une population de soixante personnes, avec tout leur attirail de chiens, de traîneaux et de canots, avait pu se former si promptement et si près d'eux, sans que personne à bord s'en fût douté.

Village de neige.

L'étonnement des Européens s'accrut encore en voyant l'intérieur de ces demeures extraordinaires, dans la construction desquelles il n'entrait pas d'autres matériaux que de la neige et de la glace. On y pénétrait en rampant par un passage cintré, étroit, haut de trois pieds au plus, taillé ou creusé dans la neige, et aboutissant à une chambre circulaire, dont la forme était exactement celle de nos fours de boulangerie; elle donnait entrée dans trois pièces semblables, placées l'une en face de l'entrée, les deux autres sur les côtés, et chacune servait d'habitation à une famille. Toutes les huttes ne différaient entre elles que par le nombre de pièces dont elles se composaient, quelques-unes n'en ayant que deux et même une seule. Chaque chambre avait quatorze ou quinze pieds de diamètre sur sept d'élévation au milieu. Le tout était artistement construit de blocs de neige convenablement façonnés et placés les uns sur les autres. La clef de voûte était un gros bloc de neige équarri, et un jour semblable à celui que laisse passer le verre dépoli pénétrait dans chaque pièce à travers une table de glace circulaire d'environ deux pieds de diamètre et encadrée dans le plafond. Deux hommes, l'un préparant les moellons de neige, et l'autre les mettant en place, suffisaient pour élever une de ces demeures hyperboréennes en moins de deux heures de temps.

La neige faisait aussi les frais de la plus grande partie de l'ameublement de ces ruches étranges. Une couche de neige bien battue, d'environ deux pieds de hauteur et placée sur un des côtés de chaque chambre, tenait lieu de bois de lit; des fanons de baleines et des tiges d'andromède[1] faisaient les matelas, des peaux de phoques et de rennes, les draps et les couvertures. Un pilier, de neige encore, servait

1. *Andromeda tetragona*, plante éricinée, genre bruyère.

de base à une lampe, dont la flamme, tout à la fois luminaire et foyer des pauvres Esquimaux, brûlait perpétuellement comme celle de Vesta. Au-dessus de sa mèche de mousse, baignant dans de l'huile de cétacé, un os, enfoncé dans la muraille, permettait de suspendre un pot de pierre comme la lampe, ou d'argile, dans lequel s'opérait le dégel plutôt que la cuisson de la nourriture de chaque famille. Le capitaine Parry ayant acheté une de ces lampes, la femme à qui elle appartenait commença par vider dans un autre vase l'huile qui y restait et qui ne faisait pas partie du marché; puis, afin de ne rien perdre, elle en essuya proprement l'intérieur avec ses doigts, qu'elle suçait soigneusement à chaque fois, et elle finit par y donner avec sa langue le dernier coup de serviette.

La meilleure intelligence semblait régner entre les familles et dans chaque ménage de ce petit clan. Dans tous les marchés un peu importants, le mari et la femme ne manquaient jamais de se consulter ensemble avant de conclure ; tous étaient du reste d'une irréprochable probité.

Un vieillard nommé Nakkakhiou, ou la Vessie, suivit le capitaine Lyon dans sa cabine. Sa physionomie, sa tenue, prévenaient en sa faveur, et sa conduite y répondit. Loin de mendier tout ce qu'il voyait, comme ses congénères du nord et du sud, il ne semblait même pas s'attendre à recevoir le moindre présent. Il se montra fort sensible à quelques airs d'orgue, et pendant toute leur durée ses traits prirent la même expression de plaisir que ceux d'un dilettante écoutant la plus savante mélodie.

Le capitaine lui ayant montré divers dessins exécutés dans le cours du voyage, il reconnut ses compatriotes dans ceux qui représentaient des Esquimaux de la baie d'Hudson, et signala dans leur costume ce qui différait de celui de sa tribu. A la vue d'un autre dessin représentant un ours blanc, il poussa un grand cri, et découvrant aussitôt ses

bras il étala, avec l'orgueil d'un vieux chasseur, les cicatrices de trois blessures que lui avait faites un de ces féroces animaux tué par lui.

« Le lendemain, dit le capitaine Lyon, le commandant et moi nous allâmes rendre visite à nos voisins, en ayant soin d'emporter des provisions pour passer la journée avec eux. Petits et grands nous reçurent bien, comme on peut croire. Les jeunes femmes auraient pu passer pour jolies, si elles avaient possédé le premier de tous les charmes, la propreté. Elles avaient en général de vives couleurs et des yeux brillants et expressifs. Le seul ornement qu'elles portassent était un petit bracelet d'os ou d'ivoire; aussi les miroirs, les boutons, les grains de rassade et autres brimborions semblables étaient-ils reçus de ces pauvres filles du Nord avec des transports qui prouvaient que l'amour de la parure n'était pas moins inné chez elles que chez les plus fières beautés de nos heureux climats.

Le kakkine ou tatouage.

« Au nombre de leurs ornements, je ne dois pourtant pas omettre le *kakkine* ou tatouage, qui couvre leur visage, leurs cuisses et leur poitrine. La curiosité me porta à vouloir connaître comment se confectionnait ce dessin, et en conséquence je me mis entre les mains de mistress Nakkakhiou, que j'avais adoptée pour *amama* ou mère. Je lui fournis une aiguille, qu'elle enfila d'un fil de nerf de renne préparé à belles dents; puis passant la main, sans grande crainte d'en altérer la couleur, sous le pot suspendu sur la flamme de sa lampe, elle prit un peu de suie, la délaya avec une goutte d'huile et de salive, et se servant d'un morceau ténu de fanon de baleine en guise de pinceau, elle esquissa sur mon bras diverses figures, différentes, comme je le vis bien, de celles qu'elle portait elle-même, mais ayant sans doute une signification aussi comique que saisissable; car toutes les

femmes présentes partirent d'un grand éclat de rire en les apercevant.

« Mais une grande partie de sa composition devait être perdue, car j'étais bien résolu de ne lui laisser faire que quelques points. Elle commença par noircir son fil à la suie, puis elle fit dans ma peau des points très-courts, mais assez profonds, en ayant soin d'appuyer le pouce sur chacun d'eux, aussitôt que le fil avait passé. Elle en avait fait ainsi une quarantaine, couvrant environ deux pouces carrés, quand son aiguille vint à casser; et je lui signifiai que j'en avais assez. Elle termina donc son opération, en frottant d'huile la partie opérée, pour étancher quelques gouttes de sang qui s'en échappaient. Je pus dès lors apprécier ce qu'il en coûte à ces femmes pour *s'embellir;* car l'opération, qui n'est pas sans douleur, est toujours suivie d'une légère inflammation. Quand la peau est guérie, la couleur du kakkine devient d'un bleu pâle.

« Nous terminâmes notre journée en partageant nos provisions de table avec la famille Nakkakhiou et les nombreux visiteurs que notre présence avait attirés dans la hutte. Tous les Esquimaux firent honneur aux mets que nous avions apportés; le vin seul ne put leur plaire. » On conçoit que, pour des palais habitués *aux parfums* de l'huile de poisson, le montant et le bouquet du jus de la treille soient bien fades.

Gloutonnerie des Esquimaux.

Il préfèrent, du reste, les mets de haut goût. Un jour, le capitaine Lyon, ayant reçu la visite d'un jeune Esquimau plein d'intelligence, nommé Ayoukitt, le fit dîner avec lui, lui apprit à se servir d'un couteau et d'une fourchette, à s'essuyer la bouche avant de boire, et à ne pas y entasser des morceaux de viande gros comme le poing. Il l'invita même, après dîner, à se laver les mains et le visage à son exemple. Ayoukitt se prêta à cette fantaisie européenne;

puis, comme il contemplait toujours, de l'œil du désir, le morceau de savon de Windsor dont il s'était servi, le capitaine crut devoir lui en faire présent. Mais l'Esquimau ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il l'avala comme si c'eût été un sorbet.

Peu de temps après, le capitaine, voulant faire le portrait de la plus jolie femme de la tribu, nommée Arnaloua, qui était venue le voir en compagnie de son époux, ne trouva rien de mieux pour se ménager les bonnes grâces du digne couple que de leur abandonner un paquet de chandelles qu'ils mangèrent avec délices; seulement, le galant officier anglais eut l'attention d'extraire les mèches de la bouche de la belle Arnaloua, à l'instant où elle allait les engloutir avec le suif.

Dans une autre occasion, il trouva son *amama*, mistress Nakkakhiou, occupée avec une de ses amies à faire disparaître le contenu d'un pot dans lequel elles avaient fait bouillir un copieux mélange de sang et de graisse de veau marin, et, dans cet infernal ragoût, elles puisaient, certes, autant de jouissances que deux ladies en pourraient prendre devant une table à thé étalant tout le confort gastronomique des grandes existences anglaises. Après avoir absorbé jusqu'au dernier grumeau de sang et de graisse, et léché soigneusement la marmite et leurs couteaux, elles se mirent à chercher, sans perdre de temps, un dessert aussi économique qu'abondant sur la tête féconde de deux jeunes enfants.

Telle est, du reste, la gloutonnerie des Esquimaux et leur insouciance du lendemain, que ceux de l'île Winter, s'étant procuré, le 3 mars, au moins deux mille livres pesant de comestibles par la capture de quatre veaux marins, se trouvèrent, quelques jours plus tard, en proie à une véritable famine. Le 9, leurs lampes mêmes étaient éteintes dans leurs huttes, faute d'huile pour les entretenir; et la pêche ne produisant plus rien, ils furent obligés de tuer trois de leurs

chiens pour ne pas mourir de faim. Malgré la compassion qu'ils inspiraient, le capitaine Parry ne pouvait s'exposer à compromettre l'avenir de l'expédition en prenant à sa charge un si grand nombre d'affamés, qui, d'ailleurs, ne songeant jamais à se procurer des vivres que lorsque la disette les aiguillonnait, eussent redoublé de nonchalance s'ils avaient pu compter sur des secours réguliers. Cependant, comme la soute de chaque navire contenait deux ou trois tonneaux de poussière de pain et de biscuit dont on ne pouvait guère tirer parti à bord, on en donna une portion aux Esquimaux. Ce fut, pour ces pauvres diables, la manne tombant dans le désert, et le même secours leur fut accordé chaque fois qu'ils se retrouvèrent dans la même situation; ce qui ne manqua pas d'arriver encore plus d'une fois avant qu'ils quittassent le voisinage des Européens. N'oublions pas d'ajouter, à l'honneur des équipages des deux navires, qu'à la vue de la misère de leurs voisins, les matelots prirent spontanément la résolution de leur venir en aide au moyen d'un prélèvement en leur faveur sur les rations journalières du bord, et qu'ils l'exécutèrent fidèlement. On remarqua en outre que les Esquimaux, si pressés qu'ils fussent par la faim, ne touchaient jamais aux provisions qu'on leur apportait avant d'avoir pourvu aux besoins de leurs enfants. Le 13 mars seulement, l'abondance et la joie revinrent s'établir parmi eux, par suite de la capture de plusieurs veaux marins.

Les Esquimaux ont, en hiver, plusieurs manières de prendre ces amphibies. Tant que la mer n'est pas totalement glacée, ils vont les attendre sur le bord des chenaux et des crevasses encore libres, et là, couchés sur le ventre, comme les animaux qu'ils épient, ils s'en approchent insensiblement jusqu'à ce qu'ils soient à portée de les percer de leurs javelines.

Lorsqu'au contraire la surface de la mer est entièrement

solidifiée, les phoques et les morses sont obligés d'y pratiquer des trous semblables à des puits pour y venir de temps en temps faire provision d'air respirable. C'est auprès de ces orifices, à chaque instant refermés par la gelée, que le chasseur se place à l'affût, et qu'abrité sous une guérite de neige, il attend, souvent pendant des heures entières, l'apparition de sa proie. Dès que ses yeux et ses oreilles l'avertissent qu'elle approche, et qu'il juge que la croûte de glace est sur le point de se rompre, il se lève sans bruit, saisit à deux mains sa javeline, qu'une longue courroie, fixée autour de sa ceinture, assure contre toute chance de perte, et, la lançant de toute sa force, il perce tout à la fois la dernière pellicule de glace et l'amphibie. Mais, si habiles que soient les Esquimaux à cette sorte de chasse ou de pêche, leur insouciante voracité rend toujours précaires les ressources qu'ils en tirent. Aussi dès la fin d'avril la famine reparut-elle dans le petit établissement de l'île Winter. Au commencement de mai, il s'y opéra une scission. Une trentaine de ses habitants décampèrent un beau matin sans avoir donné avis de leur départ, et les autres ne tardèrent pas à les imiter. Cependant, de temps en temps, on voyait revenir aux navires tantôt une famille, tantôt une autre de ce clan nomade, demandant, non du fer, non du bois, mais quelque nourriture. Puis, quand ces pauvres gens avaient soulagé, pendant un jour ou deux, les angoisses de leur estomac, ils allaient rejoindre leurs compatriotes, à plus de vingt milles de distance.

Reprise de la navigation.

L'hiver de 1822 se prolongea longtemps sous le cercle polaire; à peine au commencement de juin voyait-on bourgeonner les premiers boutons du saxifrage, et quelques mouvements de disjonction s'opérer dans les glaces. Il fallut ouvrir à la scie un chenal pour faire sortir les navires du hâvre d'hivernage, de la même manière qu'on en avait pra-

tiqué un pour les y amener. Plusieurs semaines s'écoulèrent dans ce labeur, et enfin, le 2 juillet, grâce à un coup de vent qui poussa les glaces au large de la baie, les vaisseaux purent mettre à la voile et reprendre la direction du nord.

La navigation, souvent interrompue par des barrières de glace ou des glaçons en dérive, ne fut pas moins lente que celle du précédent été.

Le 13, se trouvant par le travers d'une belle rivière, et étant contrariés par le vent, les deux capitaines firent une excursion à terre. Après avoir remonté quelque temps la rivière, ils arrivèrent en vue d'une magnifique cataracte, formée par deux chutes d'eau successives de cent cinquante pieds de largeur, et dont la dernière tombe perpendiculairement de trente mètres de hauteur. « Le printemps arctique brillait de tout son éclat autour de ce mugissant abîme; des andromèdes, des saxifrages, des mousses de toute espèce étaient en pleine floraison sur ces rives à pic, et des troupeaux de rennes, animant l'arrière-plan de cette scène pittoresque, bondissaient dans le lointain. » Cette rivière prit le nom du géographe Barrow.

Le 14, comme les vaisseaux venaient de doubler le cap Penrhym, la vue d'un grand nombre de morses engagea les chasseurs du bord à poursuivre ces animaux. Si apathiques, si lourds qu'ils soient en apparence, ceux que l'on attaqua opposèrent aux assaillants une résistance inattendue. Une femelle ayant été tuée, le mâle qui l'accompagnait continua de lutter, comme pour protéger son cadavre. Bien qu'il eût été atteint de trois coups de feu, qu'il portât trois lances enfoncées dans son corps, et qu'il reçût un coup de baïonnette chaque fois qu'il venait à portée de la chaloupe, il ne s'en jetait pas moins sur la proue de l'embarcation, pour la démolir avec ses crocs puissants, et il parvint même à en percer plusieurs planches. Il ne succomba qu'après dix minutes au moins de combat. La chair de cet animal fut trouvée fort

bonne par tous ceux qui purent surmonter le dégoût qu'inspirait sa couleur noire.

Peu après, ayant doublé la presqu'île Amitioki, un des grands rendez-vous de pêche des Esquimaux, et le petit groupe d'îlots qu'ils désignent sous le nom d'Ouglit, Parry atteignit l'île Igloulik, autre station de ces sauvages. Ceux qu'il y rencontra l'accueillirent d'autant mieux qu'il put leur donner des nouvelles de leurs compatriotes et amis de l'île Winter. Les Anglais savaient alors assez d'esquimau pour le parler un peu, et surtout pour le comprendre, et les détails que leurs notes de voyage leur fournissaient sur les relations qui reliaient entre elles les familles éparses sur cette côte éveillèrent plus d'une fois une terreur superstitieuse parmi leurs hôtes.

Horribles demeures.

Ceux-ci leur firent visiter leurs habitations d'été et d'hiver. Les premières étaient des tentes de peaux de rennes et de morses, si bien cousues ensemble que l'eau ne pouvait y pénétrer. Soutenues au centre par un pilier en os, ces peaux étaient assujetties à terre par de grosses pierres, formant une enceinte de dix à quatorze pieds de diamètre. Le sol de ces tentes était couvert, d'un côté, d'un amas de peaux qui servaient de lit, et de l'autre, d'un horrible fouillis de chair de morse, de poisson, d'œufs et d'oiseaux. C'était dans ce trésor que chaque habitant de la tente, grand ou petit, puisait à même, au fur et à mesure de ses besoins.

« Leurs demeures d'hiver étaient certainement, dit le capitaine Lyon, les plus extraordinaires que j'eusse jamais vues. Elles étaient entièrement formées d'ossements de baleines, de narvals, de phoques, dont les intervalles étaient remplis de mousse et de glaise. Quant au diamètre, à la hauteur et à la forme, ces huttes ne différaient pas de celles de glace. Une épaisse couche de suie et d'ordures de toutes

provenances tapissait en dedans ces murs bizarres, tellement disjoints, du reste, qu'on pouvait voir dans l'intérieur sans y entrer, ce dont l'épouvantable odeur qui s'en exhalait ne donnait aucune envie. Tout à l'entour gisaient çà et là, blanchissant à la bise, des carcasses d'ours, de chiens, de cétacés, pêle-mêle avec des ossements humains. Et les Esquimaux, s'apercevant du désir que les Anglais avaient de recueillir des crânes d'hommes pour leurs collections, s'empressèrent, avec la plus complète indifférence, de leur en céder quelques-uns, qui avaient sans doute appartenu à leurs amis ou à leurs parents.

Pendant que les navires, faisant le tour d'Igloulik, cherchaient à pénétrer dans un détroit qui semblait enfin leur promettre un débouché dans les eaux de l'ouest, le capitaine Lyon fit une reconnaissance par terre. Arrivé, à la nuitée, dans un campement d'Esquimaux, il logea sous la tente d'un nommé Ougarra, dont les femmes et la mère s'empressèrent de le débarrasser de ses vêtements imbibés d'eau; comme ses bottes étaient de la fabrique du pays, la vieille mère s'en empara sur-le-champ pour les raccommoder et y mettre des semelles neuves. L'éloignement des vaisseaux et l'état des glaces retinrent deux jours entiers le capitaine chez ses hôtes, dont il paya l'hospitalité par des récits sans fin sur les Esquimaux de l'île Winter. Étant venu à citer un nommé Itkammuk, et à affirmer qu'il était en route pour Igloulik, une vieille femme, présente à l'entretien, se mit à bondir dans la tente, en s'écriant comme hors d'elle-même : « Je suis sa mère ! je suis sa mère ! »

Concert et bal d'Esquimaux.

Le lendemain, après un repas où tous les convives esquimaux avaient savouré du biscuit anglais, comme une préparation particulière de bœuf musqué desséché, on introduisit avec une sorte de cérémonial le capitaine dans une tente

qu'il jugea vide, au premier abord, d'après le silence qui y régnait. Il ne s'y trouvait pourtant pas moins de dix-huit femmes rangées d'un côté, sans compter autant d'hommes rangés de l'autre. Contre le poteau du milieu, un de ceux-ci était debout. A un signal donné par les femmes, qui se mirent à chanter en chœur, il commença une danse de caractère, et continua à se trémousser de son mieux, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, il s'avança vers un de ses compatriotes et se frotta le nez contre le sien, cérémonie qu'ils appellent *kounik*. L'homme ainsi invité prit la place du premier, puis, à son tour, désigna son successeur par le même cérémonial. De nez en nez, on arriva au capitaine Lyon, qui fut obligé de s'exécuter de bonne grâce; il dansa à son tour, et eut soin de chercher le nez le plus propre de la société pour accomplir avec lui le kounik obligatoire.

Découverte du détroit de la Fury et de l'Hécla.

Les excursions du capitaine Lyon et d'autres officiers confirmèrent l'existence d'un détroit séparant l'extrémité nord-est du continent américain du grand archipel Cokburn et Cumberland, et menant du canal de Fox à celui du Prince-Régent. Sur le cap Hallowell, qui commande son débouché occidental, les explorateurs anglais se trouvaient à cinquante lieues à peine du cap Kater, le plus méridional des points relevés en 1819 par Parry, dans le dernier de ces bras de mer, et la ligne des côtes occidentales de l'île Cokburn semblait courir de manière à unir ces deux promontoires. Du reste, ni la vaste mer qui s'étendait à l'ouest, ni les sinuosités resserrées du détroit, n'offraient le moindre espoir à la navigation. Tout était recouvert d'une couche épaisse et immobile de glace. Après dix jours de tentatives infructueuses, qui ne firent pas avancer les vaisseaux d'une encâblure, ils vinrent chercher, le 20 octobre, un hâvre d'hivernage sur l'île Igloulik. Quelques

heures de retard de plus, et ils eussent été pris, pour onze mois peut-être, dans la glace même du détroit, qui reçut d'eux le nom de *Canal de la Fury et de l'Hécla.*

Second hivernage.

Les premiers mots que les Esquimaux adressèrent aux Anglais en les voyant revenir, furent : *Point d'été, point de rennes!* ce qui confirma les voyageurs dans l'opinion qu'ils avaient déjà conçue, que la saison avait été plus rigoureuse que de coutume. Enchantés du retour des étrangers, les Esquimaux vinrent, tant qu'on travailla à l'établissement des quartiers d'hiver, aider les équipages dans leurs travaux ; ils sciaient avec eux la glace ou viraient au cabestan.

Ils s'étaient déjà établis pour l'hiver dans les étranges huttes d'ossements dont nous avons parlé; mais, comme elles ne pouvaient contenir toute la tribu, ils avaient suppléé à cette insuffisance par d'autres huttes entièrement construites en blocs de glace d'eau douce, cimentés par de la neige. Ces dernières habitations étaient si transparentes, qu'à la distance de plusieurs pas on pouvait distinguer et reconnaître ceux qui s'y trouvaient: cependant, malgré cette apparence de cloches de verre, elles jouissaient d'une haute température à l'intérieur, où l'air du dehors ne pouvait pénétrer.

Comme elles étaient situées à cinq milles environ des navires, chaque fois que les officiers anglais voulaient aller les visiter, il se rencontrait quelque Esquimau qui les y conduisait en traîneau, moyennant un présent proportionné d'abord à ce genre de service. Mais leurs prétentions à cet égard devinrent, avec le temps, tellement exorbitantes, que les deux commandants, pour ne plus avoir à recourir *aux voitures* de place d'Ygloulik, achetèrent chacun un attelage de chiens. Il est vrai que les Esquimaux ne consentirent à leur vendre ces animaux qu'après avoir obtenu la promesse

formelle qu'on ne les tuerait pas. Bien que familiarisés en peu de temps avec leurs nouveaux maîtres, ces fidèles bêtes reconnaissaient toujours les anciens, et les caressaient chaque fois qu'ils venaient à bord.

On put alors expérimenter la force des chiens arctiques, et il était vraiment curieux de les voir traînant d'un navire à l'autre des ancres, des bateaux, des mâts. L'attelage du capitaine Lyon, composé de neuf chiens, parcourut une fois une distance de dix-sept cents mètres en neuf minutes, avec un traîneau portant un poids de plus de sept cent cinquante kilogrammes ; et il soutenait parfaitement ce travail pendant sept ou huit heures par jour.

Dans le mois de novembre, un jeune Esquimau d'Amitioki, déjà connu des Anglais, arriva à Ygloulik, où il venait prendre pour femme une jeune fille nommée Erktua, qui lui était depuis longtemps promise. Toute la cérémonie du mariage consista en ce que le futur alla s'asseoir sous la hutte de son beau-père, à côté de sa fiancée, à la place destinée au mari. Le lendemain, le nouveau couple vint rendre visite au capitaine Parry, dont Toulouak (c'était le nom du jeune époux) était un ancien favori. A ce titre, lui et sa femme se retirèrent chargés de riches présents. Toulouak pouvait avoir dix-sept ans et sa femme quinze.

Pendant les jours suivants, plusieurs familles de l'île Winter arrivèrent aussi à Ygloulik, ayant ainsi franchi un trajet de plus de cent lieues pour venir prendre leurs quartiers d'hiver.

Mœurs et coutumes générales des Esquimaux.

Le goût des migrations est un des traits caractéristiques de ces sauvages. Semblables en cela aux Arabes du désert, ils préfèrent les contrées les plus désolées à celles où ils pourraient s'abriter dans les bois ou reposer leur vue sur de verts tapis en fleur. La poursuite de leur *pain quoti-*

dien, dont les veaux marins et les morses font les frais, explique bien naturellement ce goût; ces amphibies habitent surtout les rives de la mer glaciale ou des détroits qui y conduisent.

Les principales stations des Esquimaux, sur la côte nord-est de l'Amérique, sont les bords de la rivière Wager, la baie Repulse, un lieu qu'ils nomment Akouli, situé sur les eaux de l'ouest, à l'opposé de cette baie, et enfin Ygloulik. Divisés, pendant l'été, en petites bandes errantes, sur la piste du gibier, ou le long des cours d'eau que fréquentent les saumons, ils reviennent passer l'hiver dans celle de ces localités dont ils sont le plus voisins. Ils attendent pour s'y rendre que la neige, déjà durcie, permette à leur traîneau de glisser plus facilement, et, comme ils ne perdent jamais la mer de vue, leur voyage se fait d'autant plus lentement que la nourriture qu'ils y puisent est plus abondante; si d'aventure ils y prennent un morse, ils ne s'éloigneront pas de la carcasse tant qu'il y restera quelque chose à ronger.

Leur émigration d'été a lieu avant que la glace soit entièrement fondue sur la terre. Les uns suivent les côtes pour continuer la guerre aux amphibies et aux cétacés; les autres gravissent les montagnes de l'intérieur, poursuivent les rennes, les bœufs musqués, les oiseaux de passage, alors descendus du nord, ou vont pêcher dans les lacs et les rivières.

Il y a d'autres tribus établies dans les archipels du nord, et une autre qui ne quitte pas l'île Southampton; mais ceux d'Akouli disaient qu'ils n'avaient aucune relation avec elles et les traitaient de *khiad-lep-mio*, c'est-à-dire de *sauvages*, affectant ainsi pour elles le superbe dédain que les Grecs et les Romains témoignaient pour *les barbares*. Les connaissances ethnologiques des Esquimaux d'Igloulik allaient même plus loin; ils connaissent par tradition les Itkaghlis

ou Indiens, dont ils ne parlaient qu'avec crainte ou horreur, et les Kablounas ou Européens, qu'ils regardaient, même avant la venue de Parry, comme un peuple bon et riche, ayant en abondance du bois et du fer.

Dans leurs relations de famille à famille, d'individu à individu, ils apportent cette patience flegmatique, que leur organisme doit sans doute au triste milieu où il se développe. Pendant deux longs hivers passés au milieu d'eux, les Anglais les virent bien rarement se quereller, et encore moins en venir aux coups.

L'Esquimau qui a capturé un phoque ou un renne n'hésite jamais à faire partager sa bonne fortune à ceux de ses voisins qui ont été moins heureux ou moins adroits que lui. Mais de cette sorte de communauté de vivres qui existe parmi eux il ne faudrait pas conclure qu'ils sont doués d'une bien grande générosité de caractère. Ils ignorent le sentiment de la reconnaissance. Les Anglais qui les comblaient de présents en firent souvent l'expérience; de plus, envieux les uns des autres, si l'un d'eux obtenait des voyageurs quelque cadeau un peu plus considérable que d'ordinaire, il devenait immédiatement un objet de jalousie pour tous.

Malheur, parmi eux, aux vieillards sans enfants, aux infirmes qui tombent à la charge de la tribu! Aux heures des épreuves ils n'ont rien à attendre de leurs plus proches parents. Tant qu'il y a abondance de vivres, ils en ont leur part, parce qu'en ce cas on n'en refuse à qui que ce soit; mais, s'il survient une disette, nul ne se privera d'une bouchée de sa ration pour les empêcher de mourir de faim. Nul, pendant le cours de leurs migrations annuelles, ne cédera une place sur son traîneau au vieillard épuisé d'ans, de fatigue, et succombant sur le sol glacé. Jamais, de leur côté, les vieillards ne se plaignent de cette conduite : *c'est la coutume.* Ils ont agi de même dans leur jeunesse. Les malades n'ont droit ni à plus de soins ni à plus d'attentions. La

femme veille aux besoins de son mari indisposé, parce qu'elle sait bien que, lui mort, elle se trouvera sans protection à la merci de tous ; mais si elle peut se faire remplacer auprès du malade, elle n'y songe plus et ne pense pas même à s'en informer. Le mari abandonne sa femme mourante pour aller à la pêche ; elle deviendra en son absence ce qu'elle pourra. Ne demandez pas à une sœur si son frère va mieux ou plus mal, ou à un frère quelle chance de guérison conserve sa sœur : l'un et l'autre vous répondraient en riant qu'ils l'ignorent, ou bien que le malade va mourir. Quant à leurs morts, ils se contentent de les couvrir d'un peu de neige, et, si les chiens et les loups viennent les dévorer, ils s'inquiètent beaucoup moins de cette circonstance que si ces mêmes animaux leur dérobaient un quartier de veau marin.

Pendant le mois de janvier 1823, un assez grand nombre d'Esquimaux tomba malade, et l'on recueillit sur les deux navires ceux dont la situation réclamait le plus de soins. Dans cette catégorie était la femme d'un Esquimau nommé Takkalikkita. Quoi qu'on pût faire, elle mourut à bord de *l'Hécla*. Elle laissait un enfant de trois ans que, suivant l'usage, elle nourrissait encore. Takkalikkita, se conformant à une coutume assez générale parmi les peuplades restées au plus bas échelon de l'état social, voulait l'ensevelir avec la mère. Le capitaine Lyon lui ayant objecté que l'enfant pouvait vivre si on lui donnait une nourriture convenable : « Eh bien alors, répondit le père, vous l'adoptez, il est à vous, faites-en ce que vous voudrez ! » La pauvre petite créature mourut le lendemain.

Takkalikkita revêtit le corps de sa femme de ses vêtements ordinaires ; seulement il eut soin, pour ne pas exposer sa main nue à son contact, de mettre ses gants au préalable. On déposa ensuite le cadavre dans une fosse à laquelle la gelée ne permit pas de donner plus d'un pied de profondeur,

puis on le recouvrit de grosses pierres afin de le mettre à l'abri de la dent des animaux affamés.

Le troisième jour après ces funérailles, Takkalikkita, suivi du capitaine Lyon, alla faire une visite au tombeau. Il parut satisfait de ce que les chiens et les loups l'avaient respecté, puis il se mit à converser avec l'esprit de la trépassée. L'ayant d'abord appelée par son nom, il lui dit d'où venait le vent et se mit à chanter une sorte de récitatif d'un ton bas et monotone, en tournant autour de la sépulture et en faisant une pause chaque fois qu'il passait auprès de la tête. Après quelques minutes de ce manége, il s'arrêta tout à coup, dit : « En voilà assez! » reprit fort tranquillement le chemin du navire, et depuis ce moment ne parut plus conserver le moindre souvenir de la défunte.

Un autre Esquimau, nommé Pekouia, étant mort à la même époque, les Anglais trouvèrent quelques jours après son corps à demi dévoré et traîné sur la neige par les chiens de la tribu, pas un de ses compatriotes n'ayant voulu prendre la peine de le recouvrir d'un peu de neige.

Sa veuve fut dépouillée de tout son avoir, et le capitaine Lyon la trouva dans un état si déplorable qu'il l'emmena à bord de *l'Hécla*, d'où il ne la renvoya qu'après lui avoir fait don de vêtements chauds, de couvertures et d'autres objets qui décidèrent un Esquimau, beau-frère de cette infortunée, à la recevoir dans sa hutte. Cependant, dix jours plus tard, le capitaine Parry, étant allé la visiter, la trouva de nouveau victime de cette sorte de droit de bris et de pillage, qui naît chez beaucoup de peuples sauvages du renversement du foyer conjugal. Dépouillée de tout ce qu'elle avait reçu des Anglais, abandonnée de tous les siens, elle râlait dans une hutte, sans provisions et sans feu. Il la fit transporter à bord de *la Fury*, où, quelques soins qu'on lui prodiguât, elle expira le surlendemain. L'autopsie de son corps prouva qu'elle était morte de faim! Ajoutons que ses parents ne firent que rire

des reproches dont les Anglais les accablèrent, en songeant surtout que ces barbares n'avaient pas en ce moment la disette pour excuse, puisque deux jours auparavant ils avaient vendu aux marins de *l'Hécla* un superbe phoque pour un couteau.

« Ainsi, dit le capitaine Parry, ainsi périt à l'âge de vingt-trois ans une victime de l'inhumanité de ses compatriotes. Il est pénible d'avoir à rapporter des faits qui dégradent la nature humaine ; mais celui qui veut peindre fidèlement le caractère et les mœurs d'un peuple ne doit rien pallier pour le plaisir de tracer un tableau agréable. »

Les récits de quelques Esquimaux, qui arrivaient du sud-est, vinrent, dans ce même temps, ajouter encore des ombres à ces traits de la vie sauvage.

Ils racontèrent que deux hivers auparavant, pendant une grande famine, un parti d'Esquimaux était tombé à l'improviste sur une tribu des environs d'Akouli, et l'avait massacrée tout entière, puis que les vainqueurs, ayant dépecé les victimes, s'étaient nourris de leur chair crue, sans même la faire dégeler.

Superstitions des Esquimaux.

C'est dans les superstitions des sauvages que l'observateur devrait chercher la clef des contradictions apparentes dont se composent leurs mœurs et leur caractère. La tribu d'Igloulik avait, comme toutes les agglomérations d'Esquimaux, son sorcier ou angekok, dont les oracles jouissaient d'un grand crédit. Il se nommait Toulemak. Au moyen d'un beau couteau offert à la femme du sorcier, le capitaine Lyon décida celui-ci à lui donner, dans sa cabine, un échantillon de ses talents. Toulemak fit d'abord éteindre toutes les lumières, car ce n'est que dans l'obscurité la plus complète qu'un annako ou angekok peut communiquer avec le Tornga ou esprit des mers. Il commença par

chanter à haute voix, et sa femme répondit en chantant de son côté, ce qu'elle ne cessa de faire jusqu'à la fin de la cérémonie. Bientôt on entendit le sorcier s'agiter violemment, souffler comme une baleine, appeler le Tornga à grands cris, puis enfin s'étendre sur le plancher. Sa voix changea alors d'intonation, parut s'enfoncer sous le plancher, descendre graduellement, et finit par s'éteindre tout à fait. Ce silence, suivant le dire très-sérieux de la femme de Toulemak, constatait que son mari avait atteint alors les profondeurs de la mer, d'où il allait ramener le Tornga.

Effectivement, après une demi-minute d'un parfait silence, on entendit souffler de nouveau comme à une grande profondeur. Ce bruit remonta peu à peu, et une voix, toute différente de celle de Toulemak, entonna une sorte d'incantation. La femme avertit alors le capitaine Lyon que le Tornga était arrivé et qu'il pouvait l'interroger. Aux questions que fit le capitaine par suite de cet avis, l'esprit ne répondit qu'en frappant quelques coups sur le plancher, signes favorables, suivant la compagne du sorcier. A ces coups succéda un chant poussé par une voix creuse et forte, vrai chef-d'œuvre de ventriloquie. Enfin le pauvre esprit, à bout de science et d'efforts, demanda la permission de se retirer; et l'ayant obtenue, il partit comme il était venu, toujours chantant de manière à ce que sa voix parût s'éloigner insensiblement.

Quand elle se fut perdue dans l'éloignement, un grand cri poussé par le magicien annonça son retour des abîmes de la mer; il était en effet complétement mouillé par une abondante transpiration. Cette jonglerie n'avait pas duré moins d'une demi-heure.

Reconnu angekok par le capitaine Lyon, Toulemak voulut profiter de la bonne volonté de l'Anglais pour lui estorquer quelque nouveau présent. Il entra un jour dans sa cabine d'un air solennel et lui raconta fort au long et gra-

vement, une vision dont il avait, disait-il, été favorisé, et dont la circonstance saillante était une belle hache que lui donnait le capitaine Lyon.

Celui-ci opposa sur-le-champ au sorcier une vision qu'il venait d'avoir, lui aussi. Il avait vu Toulemak expulsé de la cabine de son ami Lyon pour l'avoir importuné en demandant, et cette dernière vision se réalisa immédiatement, sans que le malencontreux sorcier s'en formalisât le moins du monde.

Aux curieux renseignements recueillis par les capitaines Parry et Lyon sur les mœurs des Esquimaux de l'est, nous croyons devoir ajouter, comme complément, quelques détails sur leur mode particulier de payer à la mort le tribut que lui doivent tous les hommes. Bien qu'empruntés à une autre relation [1], ces détails trouvent ici leur place naturelle.

« Un Esquimau de mon campement d'hiver s'était fait au bras une blessure, que le défaut de repos, de propreté, et peut-être le voisinage de l'artère, recouvrirent en peu de temps d'une énorme tumeur; le membre blessé devint le siége d'intolérables douleurs, que le peu de ressources pharmaceutiques dont je disposais ne put parvenir à calmer, et bientôt la médecine européenne discréditée dut faire place à celle des angekoks. Une vieille sorcière fut appelée auprès du malade, dont elle commença par lier la tête avec un cordon mystérieux; puis elle la souleva, la trouva lourde, et, d'après ce symptôme, déclara que le patient devait mourir. Dès lors, persuadé de l'infaillibité de l'oracle, il résolut d'abréger ses souffrances par la faim, et sa femme me fit la même déclaration, en repoussant avec une sorte d'irritation le bol de bouillon que j'apportais à son mari pour le détourner de son dessein.

« Y aurait-il persévéré fermement, je ne puis l'affirmer;

1. W. Graah, *Expédition à la côte orientale du Groenland* (1828-1830), exécutée par les ordres du gouvernement danois.

car trois jours après, à neuf heures du soir, quelques membres de sa famille se précipitèrent dans ma hutte, en criant : « Il meurt, il meurt, il perd tout son sang! »

« M'étant rendu en toute hâte auprès de lui, je fus témoin d'une scène que je ne puis qu'imparfaitement décrire, mais que je n'oublierai jamais.

« Le malade était assis sur sa couche de peaux, soutenant d'une main son bras, dont le sang jaillissait à flots. Personne ne lui prêtait la moindre assistance; les femmes, criant, gémissant, jetaient hors de la hutte ustensiles, habits, literie, pelleteries, mobilier, provisions de bouche, comme s'il se fût agi d'un incendie. Les hommes se précipitaient tour à tour sur le patient, en poussant de véritables hurlements. Les lamentations des femmes, les larmes et les clameurs des enfants, les gestes de tous, la terreur imprimée sur tous les visages, formaient un ensemble dont on ne pourrait se faire une idée, même en se reportant devant le Jugement dernier de Michel-Ange, mais qui fit sur moi une telle impression que longtemps après j'en frissonnais encore.

« Lorsqu'un Esquimau est tellement pris de la mort qu'il ne peut plus distinguer ce qui se passe autour de lui, on procède immédiatement aux préparatifs de ses funérailles. La femme du moribond venait, en conséquence, à chaque instant lui demander : « Entends-tu? Comprends-tu ? » Puis, comme il répondait affirmativement d'une voix très-distincte, elle l'accablait d'obsessions pour qu'il consentît à se laisser enterrer dans la neige plutôt que dans la mer, où il avait chargé son fils aîné de le déposer après sa mort. Elle lui objectait que la glace, rompue et mouvante, n'était pas praticable pour un traîneau ; et lui de répondre : « On « me portera dans une barque. »

« Le temps, cependant, s'écoulait et commençait visiblement à paraître long à la femme du patient ; bien que celui-ci

conservât toute sa présence d'esprit, qu'il vît et observât tout ce qui se passait autour de lui, qu'il comprît très-bien le sens de chaque phrase, elle n'en commença pas moins les apprêts des funérailles, et ordonna à deux jeunes filles, ses enfants adoptifs, de décrocher des parois de la muraille la tenture de peaux qui devait servir de linceul à son mari. Cet ordre fut donné et exécuté avec un terrible sang-froid. Avec non moins de calme, le malade regardait faire ces dispositions pour son départ de ce monde ; plongé dans de graves pensées, ou épuisé de sang et de forces, il ne laissait échapper aucun signe d'appréhension ou d'effroi, et se laissa revêtir de ses meilleurs habits sans observations, sans la moindre résistance.

« Déjà, soit qu'on l'eût enfin décidé à mourir, soit que, fatigués de lui prodiguer plus longtemps des soins superflus, ses parents se préparassent à l'arracher, encore vivant, de son lit d'agonie, on venait d'étaler sur le sol les peaux dans lesquelles il devait être cousu ; déjà on avait enlevé du plafond le vitrage en vessie de poisson, à travers lequel, suivant l'usage, le cadavre devait passer .... quand, tout à coup le moribond, recouvrant la parole, pria les assistants de patienter un peu, vu qu'il se sentait beaucoup mieux. Il m'appela, me témoigna ses remercîments pour les soins que je lui avais donnés, ses regrets pour la mauvaise nuit qu'il m'avait fait passer ; me laissa bander sa plaie, et, dans un verre de Porto coupé d'eau et de quelques gouttes de citron, puisa tellement de forces que sa famille dut replier son bagage funéraire. Quelques jours après, il était hors de tout danger, mais il n'avait pas tenu aux us et coutumes de sa race qu'il ne fût enterré tout vivant. »

Retour de l'expédition en Angleterre.

L'hiver de 1823 se prolongea à Igloulik au delà de toute prévision. A la fin de juillet, *la Fury* et *l'Hécla* étaient aussi

étroitement renfermés dans la glace que pendant la nuit de quarante-deux jours qui forme le cœur de l'hiver par 70° de latitude nord. Il est impossible de concevoir un aspect plus décourageant que celui qu'offrait à cette époque la vue du détroit, prise du haut des mâts ou du sommet des promontoires. Il méritait bien le nom de *Fermé* (Kemig) que lui donnent les Esquimaux. « Une immense nappe de glace solide et unie occupait toute la mer visible à l'ouest, et l'œil se fatiguait en vain à chercher sur sa surface une seule fissure. »

Les deux capitaines, reconnaissant l'impossibilité absolue de pénétrer plus avant, et les dangers qu'un troisième hivernage ferait courir à leurs équipages épuisés, se décidèrent alors à regagner l'Angleterre, après avoir donné le nom de Melville à la grande péninsule dont ils avaient en deux campagnes relevé les côtes occidentales, et qui s'étend entre le canal de Fox et les eaux entrevues dans l'ouest; ils mirent à la voile pour l'Europe dans le courant du mois d'août.

CHAPITRE VI.

VOYAGES SIMULTANÉS.

DEUXIÈME EXPÉDITION DE FRANKLIN. — DE BEECHEY. — TROISIÈME ET QUATRIÈME EXPÉDITIONS DE PARRY.

Départ de Franklin, de Beechey et de Parry. — Franklin de nouveau au fort Chipewyan. — Hivernage au lac du Grand Ours. — Descente du fleuve Mackensie. — Les indiens géophages. — Attaque d'Esquimaux. — Vœu de mort accompli à l'île de Garry. — Reconnaissance des côtes américaines jusqu'au 152e méridien. — Retour au fort Franklin. — Excursions du docteur Richardson. — Retour en Angleterre. — Arrivée du *Blossom*, commandé par Beechey, à l'île de Chamisso. — Croisière du *Blossom* au nord du détroit de Behring. — Rapports avec les Esquimaux. — Peintures de mœurs. — Pointe de Parry vers le pôle, après l'abandon de *la Fury* dans le détroit du Régent.

Départ de Franklin, de Beechey et de Parry.

A peine rentré en Angleterre, l'infatigable Parry proposa le plan d'une troisième tentative à l'amirauté qui l'accepta, et décida que Parry reprendrait avec deux navires la voie du détroit de Barrow, tandis qu'un vaisseau, contournant les deux Amériques, tenterait d'aller à sa rencontre par le détroit de Behring, et qu'une expédition venant du Canada, et descendant le fleuve Mackensie, irait faire l'hydrographie des portions encore inconnues des côtes arctiques du continent, et s'efforcerait de donner la main à l'une ou à l'autre des deux expéditions navales.

Le vaisseau destiné au détroit de Behring fut confié à Beechey, dont le voyage à travers l'Océanie a donné lieu à l'une des plus intéressantes relations nautiques de ce siècle.

Franklin fut encore chargé cette fois de diriger l'expédi-

tion continentale. Il avait assurément payé son tribut à la géographie polaire, mais il n'hésita pas à reprendre le cours de ses précédentes découvertes.

Deuxième voyage de Franklin.

Le mois de juillet 1825 le revit au fort Chipewyan avec les anciens et fidèles compagnons de ses périls et de ses travaux, le docteur Richardson et le lieutenant Back.

L'expérience, si cruellement acquise naguère, épargna cette fois aux voyageurs, sinon les fatigues et les tribulations inhérentes aux régions circompolaires, du moins les extrêmes angoisses de leur premier voyage.

Ayant atteint, vers la fin de l'été, les bords occidentaux du grand lac de l'Ours, Franklin choisit ce lieu pour y établir ses quartiers d'hiver. Chargeant M. Back de prendre à cet égard toutes les mesures nécessaires, il lui laissa le gros de sa troupe; puis, accompagné de quelques hommes seulement, il poussa jusqu'aux bords de l'océan polaire pour s'assurer par lui-même de l'état des glaces et des eaux, et jalonner prudemment sa route de l'année suivante. Cette tâche heureusement remplie, il rejoignit, en septembre, l'établissement que ses compagnons venaient de terminer et de baptiser du nom de leur digne chef.

Après huit longs mois d'hivernage, l'été paraissant enfin s'ouvrir sous des auspices favorables, les derniers préparatifs de voyage étant terminés et toutes les précautions prises contre les plus rudes éventualités, l'expédition quitta le fort Franklin le 28 juin 1826, et, portée sur les eaux du Makensie, descendit avec elles vers la mer polaire.

Ce fleuve, qui a gardé le nom du courageux Européen qui le premier se confia à ses ondes, est sinueux, rapide, semé de rochers, d'îlots et de cataractes. Dans la moitié inférieure de son cours, suivie par Franklin, sa largeur varie entre deux et quatre milles. Aucun fleuve d'Europe n'atteint à de

pareilles dimensions ; mais il roule dans la solitude, entre de hautes collines rocailleuses et stériles, dont la base seule offre au gibier de cette région sauvage un couvert rabougri et d'insuffisants pâturages.

Après avoir dépassé le fort Good-Hope, le plus avancé des postes septentrionaux de la compagnie, les voyageurs remarquèrent sur les berges du fleuve les couches blanchâtres d'une terre onctueuse qui est la ressource alimentaire des Indiens des environs dans les temps de famine. Elle a un goût de lait; mais si sa saveur n'est pas désagréable, son usage est-il bien salutaire et bien fortifiant? L'aspect des riverains du Mackensie suffirait pour faire croire à la négative. Les Indiens *Côtes de Chien*, qui habitent au nord du grand lac de l'Esclave, les *Lièvres*, les *Digoti-Dinis* ou *Querelleurs*, sont les plus chétifs, les plus maigres, les plus petits et les plus laids de toute la grande famille des Peaux-Rouges, ce qui ne les empêche pas de se montrer fort gais et d'être toujours prêts à sauter et à danser, quand, d'une manière ou d'une autre, ils ont lesté leurs estomacs.

Arrivé à la pointe du delta de ce grand fleuve, Franklin, gardant avec lui M. Back, une quinzaine d'hommes et deux canots, suivit le bras occidental du Mackensie, tandis que le docteur Richardson, avec une suite de onze hommes, sur deux autres canots, gagnait la mer par le canal opposé, dans le but de s'avancer à l'orient, le long des côtes américaines, jusqu'à ce qu'il rencontrât la rivière Coppermine.

A l'embouchure du Mackensie, qu'il atteignit le 7 juillet, Franklin rencontra une nombreuse tribu de féroces Esquimaux qui pillèrent ses embarcations, dont les équipages n'échappèrent à un massacre général que grâce à la prudence et à la patiente fermeté de leur chef. Après avoir enfin remis ses canots à flot et s'être débarrassé de ses déplaisants visiteurs, Franklin poursuivit sa route, et, peu après, vint atterrir à une île du large qui reçut de lui le nom de *Garry*.

En abordant à cette terre sauvage, incessamment battue des tempêtes du pôle, les rudes compagnons de Franklin furent témoins d'une scène accompagnée de caractères étranges. Ils virent tout à coup leur intrépide chef élever de sa propre main un mât de pavillon, déployant à son sommet un drapeau richement brodé aux armes d'Angleterre; mais dans cette action explicable en elle-même, son front était nu, son œil humide, sa contenance empreinte à la fois d'une exaltation fébrile et d'un calme religieux.

A quelles circonstances se rattachait donc ce drapeau, pour émouvoir à ce point cet homme que les plus épouvantables périls avaient trouvé impassible et serein?

Le dire, c'est mentionner un des traits les plus frappants de sa stoïque vie.

Lorsqu'il lui fallut quitter sa patrie pour cette même expédition, le capitaine Franklin avait eu à soutenir une poignante lutte entre ses affections et son devoir. Marié depuis deux ans à peine, sa femme touchait à la crise fatale d'une maladie mortelle, la veille même du jour où il devait mettre à la voile. Mais avec cette héroïque fermeté qu'il savait inspirer à tout ce qui l'entourait, elle le conjura, au nom du repos de sa dernière heure et de sa propre gloire, de ne pas changer le jour fixé pour le départ. Puis, dans cet adieu suprême, elle lui remit un pavillon de soie, préparé et orné de ses mains mourantes, en lui recommandant de ne le déployer que sur un rivage encore inconnu de la mer polaire.

On peut donc concevoir, mais non décrire les sentiments qui agitaient Franklin, lorsque sur les rochers de l'île Garry il accomplit le vœu de la noble compagne qu'il ne devait plus revoir ici-bas.

A partir de ce point, une navigation d'un mois entier, semée d'ennuis et de difficultés de toutes sortes, le conduisit le long des côtes américaines jusqu'à près de 400 milles à

l'occident du Mackensie; mais, comme il touchait au 150e degré à l'ouest de Greenwich[1], l'état des glaces, des vents et des courants, joint à l'absence de tout indice du vaisseau de Beechey, le força, sous peine d'imprudence, de songer au retour; circonstance d'autant plus regrettable que lorsque, du haut du cap Back, sa découverte la plus occidentale, il interrogeait en vain l'horizon fermé à ses investigations, il n'était séparé que par une cinquantaine de lieues des embarcations envoyées à sa rencontre par son ancien lieutenant.

L'expédition reprit donc le chemin du fort Franklin, qu'elle atteignit sans trop d'encombres le 11 septembre. Elle y trouva le docteur Richardson, qui l'y attendait depuis plusieurs semaines, après avoir relié heureusement les travaux de ce voyage à ceux du précédent. Du 4 juillet au 8 août, l'entreprenant docteur avait accompli un trajet de plus de 500 milles, dont il avait dû effectuer une partie (la remonte de la Coppermine) pédestrement, et traînant derrière lui ses provisions et ses bagages.

L'hiver que Franklin fut encore obligé de passer tout entier par delà le cercle polaire, dans l'établissement qui a gardé son nom, fut remarquable par son âcre intensité. Plus d'une fois il fit descendre le thermomètre de Fahrenheit jusqu'à 58° au-dessous de zéro[2]; mais les voyageurs, bien approvisionnés cette fois de nourriture, de vêtements à l'épreuve de l'atmosphère, et favorisés d'une bonne santé, supportèrent sans trop souffrir une température qui congelait autour d'eux l'alcool et le mercure. Renfermés pour plusieurs mois dans cet homicide milieu, sous une hutte de fange et de glace, perdus dans les ténèbres des tempêtes et des nuits du pôle, les courageux reclus demandèrent à la science ces distractions et ces jouissances qu'elle peut donner aux plus

1. 152° 24′ à l'ouest de Paris.
2. 46° de l'échelle centigrade.

tristes solitudes. Le docteur Richardson leur fit un cours complet de géologie, et M. Drummond, naturaliste de l'expédition, leur décrivit plus de 1500 plantes et 200 variétés d'oiseaux et de mammifères qu'il était parvenu à rassembler dans ses longues excursions antérieures aux montagnes Rocheuses.

L'automne de 1827 revit Franklin en Angleterre. La société géographique de France n'attendait que son retour pour lui décerner la grande médaille d'or qu'elle accorde, chaque année, à l'auteur de la plus importante découverte.

Voyage de Beechey au détroit de Behring.

Dans le temps même où Franklin se dirigeait à l'occident du Mackensie, son ancien lieutenant Beechey, commandant alors la frégate de guerre *le Blossom*, s'efforçait de s'avancer à sa rencontre par le détroit de Behring. Le 25 juillet 1826, ayant jeté l'ancre sur l'île de Chamisso, dans la grande baie que Kotsebue a baptisée de son nom et décorée du nom ambitieux de détroit, Beechey équipa une allége qui devait servir à l'exploration minutieuse de la côte. Lorsqu'il l'eut gréée, armée et munie de dix hommes d'équipage sous les ordres d'un lieutenant, la frégate et sa petite conserve mirent ensemble à la voile pour s'élever vers le nord et opérer, s'il était possible, leur jonction avec Franklin.

Rapports avec les Esquimaux.

« La côte d'Amérique que nous longions, dit Beechey, était plus peuplée que nous ne l'avions supposée, et, parmi les tribus que nous avions déjà visitées, peu de gens s'entendaient à trafiquer mieux que les Esquimaux que nous y rencontrâmes. Ils ne nous laissèrent en paix que lorsque nous leur eûmes acheté tout ce qu'ils avaient à nous vendre ; pelleteries, poissons, instruments de pêche et de chasse; petites poupées d'ivoire de trois pouces de hauteur, et habil-

lées exactement de leur costume national ; enfin un vase de bois d'une forme bizarre, dont nous fûmes longtemps à deviner l'usage. Ils parvinrent pourtant à nous faire comprendre qu'il leur servait à boire le sang chaud des animaux expirants, et l'expression de plaisir qui rayonnait dans leurs yeux pendant qu'ils nous donnaient cette explication nous convainquit que cette boisson était leur nectar de prédilection. Sur cet instrument, ainsi que sur les autres ustensiles, étaient gravées diverses figures d'hommes, de bêtes et d'oiseaux, avec un naturel et une vérité qui annonçaient que l'art de la ciselure était connu parmi eux.

« C'étaient, en somme, de bonnes et paisibles gens, ayant tous les traits caractéristiques de leur race : de larges et grosses figures rondes, les pommettes saillantes, les yeux petits, bruns et obliques comme ceux des Chinois, et de grandes bouches ; leur langage ne diffère pas radicalement de celui des tribus observées au nord de la baie d'Hudson, et, comme chez celles-ci, leur mode de salutation consistait à mettre leur nez en contact avec les nôtres, et à passer leurs mains sur nos visages. Ils ne différaient de leurs frères de l'est que par l'adoption de la *botoque*, cet inqualifiable usage pratiqué sur presque toute la côte nord-ouest de l'Amérique, adopté par les sauvages de l'intérieur du Brésil, et que Denham a retrouvé jusqu'au centre de l'Afrique. C'est un ornement taillé en ivoire, en pierre ou en verre, muni d'une double tête, comme un bouton de chemise, et que l'on insère dans la lèvre inférieure, au moyen d'un trou qu'on y pratique au sortir de l'enfance. Il n'est alors que du diamètre d'un tuyau de plume ; mais, à mesure qu'ils vieillissent, les sauvages agrandissent l'orifice et augmentent dans les mêmes proportions l'ornement qu'ils y maintiennent. Chez les adultes, il n'a jamais moins d'un demi-pouce de diamètre, et quelquefois plus. On voit même des petits-maîtres flanquer la botoque principale de deux autres incisées au-dessous des coins de

la bouche. Ils n'hésitaient jamais à retirer de leurs lèvres ces affreux bijoux pour nous les vendre, s'inquiétant très-peu que leur salive coulât à travers l'orifice béant et inondât leur menton. Ils se moquaient même du dégoût que cette vue nous faisait éprouver, et profitaient de la circonstance pour se livrer à d'horribles grimaces.

« Le 1er août 1826, nous trouvant par le travers d'un cap élevé de quatre cent cinquante pieds, je jugeai la position propre à l'érection d'un *poteau-signal* pour le capitaine Franklin. Nous allâmes donc à terre, et nous y fûmes reçus par des Esquimaux semblables en tout à ceux que nous avions déjà rencontrés; mais la curiosité enfantine qu'ils nous témoignèrent, et leur épouvante au bruit de la détonation d'un fusil, à la vue d'un oiseau frappé d'une balle et tombant à leurs pieds, nous firent présumer qu'ils n'avaient encore eu que des relations très-bornées avec les Européens. Le plus vieux de la troupe, âgé d'environ cinquante ans, était estropié; les autres étaient robustes et plus grands en général que les Esquimaux de l'est. Nous remarquâmes parmi eux un homme de cinq pieds et quatre ou cinq pouces, et une femme de cinq pieds[1]. Toutes les femmes avaient trois petites lignes tatouées sur le menton, ce qui est la marque distinctive du beau sexe sur toute cette côte. Nous observâmes aussi parmi elles l'usage, si répandu parmi les belles musulmanes, de se noircir les paupières. La lèvre de tous les hommes était munie de la botoque obligée, et les deux sexes avaient les dents en mauvais état, par suite, sans doute, de l'habitude qu'ils ont de s'en servir comme de ciseaux.

« Leurs tentes consistaient en quelques peaux tendues sur des pieux mal équilibrés, et ne les garantissaient guère de la pluie ou du vent. Toutes étaient en outre, comme à l'ordi-

1. Mesure française.

naire, fort sales, mais appropriées sans doute au goût de leurs habitants, qui nous y reçurent avec un plaisir évident. Ils nous invitèrent à un banquet hospitalier, où, entre autres échantillons de leur cuisine, figuraient des entrailles de phoques et une jatte de sang coagulé. Malgré tout notre désir de leur être agréable, nul de nous n'osa toucher à ces friandises, pas plus qu'à un poisson cru qu'ils nous servirent ensuite, et dont les tranches, proprement découpées, étaient revêtues de couches alternatives de graisse blanche et de graisse noire. Voyant notre peu d'appétit, ils nous régalèrent, par forme de compensation, d'une danse nationale, exécutée au son d'un tambourin, accompagné en chœur par les voix des danseurs eux-mêmes.

« Le 15 août, nous étions devant le cap Glacé de Cook, limite extrême des découvertes de ce grand navigateur; à l'époque de son passage, ce promontoire était environné de glace, circonstance d'où dériva son appellation. Nous le doublâmes sans difficulté, et fûmes assez favorisés pour ne rencontrer la banquise qu'à une vingtaine de lieues plus au nord-ouest que le point où elle avait arrêté, en 1777, notre illustre devancier. Laissant donc l'allége poursuivre seule sa route entre la glace et le continent, *le Blossom* reprit la direction du golfe de Kotsebue.

« Ayant, dans le trajet, pris terre entre le cap Glacé et le cap Beaufort, nous trouvâmes à cette région un tel aspect de désolation qu'il semblait impossible d'y rencontrer un être humain. Nous ne tardâmes pourtant pas à voir une baïdare pleine de monde aborder à peu de distance de nous. Elle mit à terre trois hommes, quatre femmes et deux enfants. Ces naturels se montrèrent aussi empressés qu'aucun de leurs voisins à trafiquer avec les *Kablounas*, estimant nos vieux boutons de cuivre à l'égal de nos meilleurs couteaux. Les hommes portaient tous de larges botoques qu'ils s'amusaient à tourner dans leurs lèvres, comme de vieux grognards

tortillent leurs moustaches. Les enfants étaient heureusement encore exemptés de cette espèce de parure. Une petite fille de onze ans n'avait non plus qu'une seule ligne tatouée sur le menton, tandis qu'une jeune femme de vingt-trois ans portait les trois lignes d'usage. Cette dernière, encore assez jolie, avait consenti à ce qu'on fît son portrait, et s'était d'abord soumise patiemment à l'indispensable examen de l'artiste; mais tout à coup elle se voila la tête avec une certaine grâce pudique qui aurait fait honneur à une beauté plus civilisée. Quand je voulus découvrir sa figure, elle jeta un regard interrogateur sur son mari, et celui-ci ayant approuvé ses scrupules, le portrait resta inachevé.

« En rentrant au mouillage de l'île Chamisso, nous trouvâmes les habitants que nous y avions laissés, occupés à transporter vers leurs habitations d'hiver les provisions de saumon salé, d'huile de phoque et les pelleteries qu'ils avaient rassemblées pendant leurs chasses et leurs pêches de la belle saison. Tous se réunirent pour prendre congé de nous, et, comme il n'était guère probable que nous dussions jamais nous retrouver ici-bas, nos adieux furent plus tendres que nous ne l'aurions souhaité; ils nous saluèrent tous individuellement, les uns après les autres, de la manière la plus cordiale qu'ils purent imaginer, c'est-à-dire en se léchant les mains et en les passant sur leur corps et sur leur figure pour les repasser ensuite sur les nôtres. Un d'entre eux, d'un âge mûr, et qui semblait leur chef, nous recommanda de ne pas rester plus longtemps dans ces parages; et, comme je lui fis comprendre que mon intention était d'y passer encore au moins vingt jours, il se mit à grelotter, rentra ses bras dans ses manches et serra en frissonnant ses vêtements autour de lui; manière éloquente de nous annoncer l'approche de l'hiver. Je le remerciai de son avis et ne quittai pas ces affectueuses créatures sans laisser un petit cadeau à chacune. Le lendemain, leurs baïdares

chargées de toutes leurs richesses se dirigeaient vers le fond de la baie d'Escholtz.

« Peu de jours après, nous aperçûmes deux baïdares pagayant vers le campement abandonné, et ce ne fut pas sans surprise que nous vîmes avec quelle rapidité ceux qui montaient ces embarcations en descendirent, dressèrent leurs tentes, y transportèrent toute la cargaison de leurs barques, tirèrent celles-ci hors de l'eau et les tournèrent la quille en l'air.

« Quand nous allâmes les visiter, une heure à peine après leur arrivée, tout était rangé dans leurs modestes demeures comme si leur établissement eût daté d'un mois et plus. Rien n'y manquait de ce qui pouvait contribuer à leur bien-être ; rien aussi ne pouvait, mieux que cette circonstance, nous donner une idée de la facilité et de l'indépendance absolue avec lesquelles ces peuplades errent de lieux en lieux, transportant avec elles leurs foyers et tout ce qui leur est nécessaire.

« La multitude d'objets qu'ils parviennent à faire entrer dans leurs légères embarcations fut pour nous un autre sujet d'étonnement. Outre les quatorze individus qui formaient ce clan nomade, les deux baïdares avaient apporté huit piliers de tente, quarante peaux de daim, trois ou quatre cents livres de poisson, une énorme quantité de baleine, de nombreuses outres d'huile et des vases de terre pour la cuisine, deux renards vivants, dix gros chiens, des faisceaux de lances, de harpons, d'arcs et de flèches, des paquets d'habits, d'immenses filets de cuir pour la pêche des baleineaux et des marsouins, huit grandes planches, des mâts, des voiles, des pagaies, des peaux et des défenses de morses, enfin une infinité de choses sans nom, que les Esquimaux traînent avec eux.

« Ceux-ci vinrent, comme leurs devanciers, à bord du *Blossom*, et comme toujours, après un peu de timidité de leur part, la meilleure intelligence s'établit entre nous. Ils

ressemblaient, hommes et femmes, à tous ceux que nous avions déjà rencontrés sur cette côte ; seulement deux jeunes beautés de la tribu avaient adopté une mode qui, dès que nous pûmes l'analyser, éveilla parmi nous ce rire inextinguible dont Homère fait le partage des dieux. Chaque mouvement de ces dames était accompagné d'un tintement métallique fort provoquant pour notre curiosité. Nous finîmes par découvrir qu'elles portaient sous leurs vêtements, autour de la ceinture et des hanches, un certain nombre de petites clochettes, et qu'un de ces instruments mélodieux, de la force d'une sonnette d'appartement, tenait sur leur personne la place que les sculpteurs modernes réservent ordinairement à la feuille de vigne.

« Au poli du cuivre et à la solidité des nœuds d'attache, on devinait facilement que ces ornements bizarres étaient depuis longtemps au poste qu'ils occupaient ; mais quel motif avait pu les y fixer ? Était-ce la coquetterie ou quelques pudiques préjugés ? Ce n'était certes pas la commodité.

« Chaque entrevue nous révélait quelque nouvelle coutume de ces peuplades. Un jour, nous surprîmes tout le clan, hommes, femmes et enfants, assis silencieusement en cercle et fumant avec componction un atroce mélange de tabac et de poussière de bois pilé : usage qu'ils doivent sans doute aux Tschutschis, leurs frères d'Asie, qui emploient de cette manière l'écorce du bouleau. Une seule pipe servait à toute l'assistance, et encore le fourneau en était si petit, qu'il ne pouvait guère contenir de poudre narcotique que pour une bouffée. La première aspiration revenait de droit au doyen de l'assemblée, qui passait gravement la pipe à son voisin, qui la remplissait, la vidait et la passait de même à un autre, chacun enflant tour à tour ses joues autant que possible et lâchant peu à peu la fumée par le nez avec autant de majesté qu'en déploierait en pareille occasion l'habitué le plus distingué du meilleur estaminet de Londres ou de Paris.

L'âcreté de cette fumée causait une toux horrible à la plupart d'entre eux, mais ne semblait troubler que bien peu les jouissances qu'ils trouvaient à charger les parois de leur gorge en tuyaux de cheminée. De nos jours, que de civilisés d'Europe sont Esquimaux en ce point!

« Le 10 septembre, nous vîmes enfin l'allége revenir vers nous, toutes voiles déployées, et j'eus bientôt la satisfaction d'apprendre du lieutenant Elson, son commandant, qu'il avait découvert une assez grande étendue de côte au delà du cap Franklin, point le plus oriental que le vaisseau eût reconnu pendant le mois précédent. M. Elson s'était avancé jusqu'à un promontoire qui porte depuis lors le nom de l'illustre géographe Barrow. C'est une langue de terre basse, étroite, et au delà de laquelle on ne put pénétrer; car elle servait, pour ainsi dire, de base à la banquise. En cherchant à se dégager de cette impasse, la frêle embarcation eut à lutter à la fois et contre un vent du sud-est, qui la poussait sur la banquise, et contre un courant qui précipitait sur elle de vastes fragments de glaces flottantes, avec une vitesse de près de quatre milles à l'heure. Elle fut bientôt si étroitement pressée entre la glace et la terre, qu'elle fut jetée à la côte et y demeura plusieurs jours, échouée sur le flanc. Sa situation était d'autant plus critique, que les dispositions des naturels, fort nombreux et très-farouches dans ces parages, leur insolence et leurs rapines continuelles, ne laissaient aucun doute sur le sort qui attendait le faible équipage de l'allége, s'il tombait en leur pouvoir. Déjà M. Elson songeait à couler bas son petit navire pour le soustraire au pillage, quand tout à coup un changement de vent entr'ouvrit la glace, et l'allége échappa au naufrage et à la rapacité des Esquimaux.

« Le séjour du *Blossom* dans le golfe de Kotsebue se prolongea encore après le retour de l'allége; mais, en octobre, le départ de tous les Esquimaux pour leurs stations d'hi-

ver, la migration des oiseaux, la congélation des lacs et le refroidissement graduel de la mer, nous annoncèrent qu'il fallait quitter le mouillage, si nous ne voulions pas y être emprisonnés pendant six ou sept mois. N'ayant plus, d'ailleurs, de provisions à bord que pour cinq semaines, je me déterminai à aller hiverner dans l'océan Pacifique. »

Naufrage du grand canot du Blossom.

Le mois d'août de l'année suivante revit *le Blossom* dans les eaux du détroit de Behring, sur la côte américaine duquel il découvrit plusieurs ports magnifiques qui avaient échappé aux explorations de Cook et de ses successeurs. Il vint plusieurs fois jeter l'ancre devant l'île de Chamisso, et, comme l'été précédent, il avait détaché sa grande chaloupe armée le long de la côte nord du continent, pour tenter encore une fois de communiquer avec l'expédition de Franklin.

« Le délai fixé pour le retour de cette embarcation étant expiré depuis plusieurs jours, je ramenai, dit Beechey, la frégate dans le golfe de Kotsebue. Nous fûmes désagréablement surpris de ne pas voir notre grand canot au mouillage de l'île de Chamisso. En dirigeant avec anxiété nos lunettes de longue vue sur le rivage, nous aperçûmes un pavillon flottant sur la pointe de la péninsule de Choris, et deux hommes agitant un mouchoir blanc, dans le but évident d'attirer notre attention. Une émotion bien naturelle s'empara alors de nos cœurs, partagés entre la crainte et l'espérance. Ces hommes faisaient-ils partie de cette expédition de terre, attendue depuis si longtemps et pour laquelle nous avions franchi tant d'espace et sillonné tant de mers, ou n'appartenaient-ils qu'à l'équipage de notre grand canot brisé dans les glaces ou jeté à la côte par les tempêtes des jours précédents? L'idée que c'étaient le capitaine Franklin et ses compagnons, arrivés enfin sains et saufs au terme de leur glorieuse entreprise, fut ac-

cueillie la première, car elle flattait le plus cher de nos vœux. Mais elle ne tarda pas à s'évanouir devant un examen plus attentif du pavillon arboré sur la presqu'île de Choris. C'était l'enseigne de notre grand canot, et elle flottait en berne, en signe de détresse.

« Le retour de la première barque expédiée au secours de nos malheureux compagnons confirma nos conjectures sur le sort de leur embarcation, à cette différence près, qu'au lieu de se perdre sur la côte nord, elle avait fait naufrage dans le golfe même de Kotsebue, et nous eûmes la douleur d'apprendre que trois hommes avaient péri avec elle.

« Le lieutenant Belcher, qui la commandait, avait rencontré la banquise sur une ligne bien plus méridionale que celle qu'elle avait occupée en 1826, et il n'avait pu s'élever dans le nord-est qu'à une vingtaine de milles au delà du cap Glacé.

« Lors de la perte du grand canot, M. Belcher n'avait pu tirer aucun secours des Esquimaux du voisinage, accourus en grand nombre sur le lieu du sinistre. Ils considérèrent ce déplorable spectacle avec la plus froide indifférence, s'abstenant à l'égard des naufragés de toute autre assistance que de celle de leurs incantations et de leurs momeries superstitieuses. A la vue des cadavres jetés à la côte et de l'état de dénûment des survivants, ils ne songèrent qu'à piller. Ils apportaient bien de temps en temps un peu de poisson aux naufragés ; mais c'était bien moins dans un but de charité que pour détourner l'attention de ces pauvres gens, et leur dérober une foule d'objets que la mer rejetait sur la plage.

Détails ethnologiques.

« Les Esquimaux qui vivent entre l'entrée de Norton et le delta du Mackensie se rapprochent, sous beaucoup de rapports, des Tschutschis, dont ils descendent probablement.

A leurs communications, non interrompues par les siècles, avec la souche asiatique, ils doivent un sang plus énergique, une taille plus forte, des traits plus agréables que ceux des naturels que j'ai vus dans la mer de Baffin. Leurs demeures d'hiver diffèrent aussi des ruches de glace du nord-est; creusées dans le sol, comme les yourtes sibériennes, elles ont une toiture de bois, de peaux et de mousse. Plus sobres, plus industrieux que leurs congénères des golfes et des archipels de l'Orient, ils sont aussi plus hospitaliers qu'eux, plus accessibles aux émotions de la reconnaissance et de la piété filiale, et quand vient l'époque de leurs migrations, ils ne laissent pas leurs vieillards et leurs malades périr de besoin dans leurs campements abandonnés. Ils ont soin aussi d'entretenir dans chacune de leurs grandes stations une vaste salle commune, destinée aux chants, aux danses, aux festins et aux consommations solennelles du tabac. On dirait que la nature, en développant en eux le germe de l'esprit d'association et du sentiment de la famille, a voulu tempérer, jusqu'à un certain point, leur férocité native et l'humeur belliqueuse, irascible et quelque peu brutale qu'ils tiennent de leurs parents d'Asie.

« Leur religion, comme celle de tous les Esquimaux, est probablement la même qui règne chez toutes les peuplades des pourtours du bassin polaire, dans l'ancien comme dans le nouveau continent. C'est la croyance aux esprits élémentaires des phénomènes terrestres, à la magie et aux sorciers. On peut supposer qu'ils ont quelque idée d'une vie future, d'après le soin qu'ils apportent à vêtir convenablement les cadavres et d'après leur coutume de placer auprès des tombeaux les objets qui servent aux vivants pour se procurer leur subsistance, tels que des harpons, des arcs, des flèches. Les instruments de musique qu'ils suspendent aux petites huttes qui recouvrent les tombeaux feraient supposer que, selon eux, cette seconde vie ne doit pas être sevrée de jouissances.

On voit combien, sur ce point encore, ils diffèrent des riverains des mers de Baffin et d'Hudson, qui se contentent d'enfouir leurs morts sous quelques pouces de neige, ou de les confier à l'Océan.

« Ils ne paraissent avoir ni roi ni gouvernement; mais, comme toutes les tribus du premier âge social, ils reconnaissent l'autorité du chef de la famille. Les vieilles femmes, qui ont des prétentions avérées à la sorcellerie, prennent sur eux un empire dû à la terreur.

« Leur langage, du reste, a les analogies les plus étroites avec celui du nord-est. Entre mille preuves qu'on trouverait à l'appui de cette assertion, je me contenterai de citer ce fait, qu'Auguste, interprète attaché à l'expédition de Franklin et né sur la baie d'Hudson, se trouva en état de converser parfaitement avec les Esquimaux que l'on rencontra sur la côte à l'occident du Mackensie.

« Le 6 octobre, la saison trop avancée ne nous laissant nul espoir d'être rejoint par le capitaine Franklin, et mes instructions limitant d'ailleurs ma mission, nous quittâmes, pour la dernière fois, le golfe de Kotsebue. »

Troisième et quatrième tentatives de Parry.

Lorsque Franklin et Beechey se retrouvèrent à Londres, le promoteur de leurs expéditions, le capitaine Parry, revoyait aussi la rive anglaise; mais cette fois, moins favorisé que dans ses précédentes explorations, l'aventureux navigateur avait complétement échoué dans les deux tentatives successives qu'il avait faites pour pénétrer dans le bassin polaire, pendant que ses deux émules en visitaient les rivages. L'hiver de 1824 à 1825 l'avait revu au port Bowen, sur le rivage oriental de la passe du Prince-Régent; mais ce fut en vain que l'été suivant il tenta de pénétrer dans le sud-ouest de cet étroit bras de mer. Repoussé de ces parages par l'encombrement des glaces, au milieu desquelles il fut forcé

d'abandonner un de ses navires, *la Fury*, démantelée par les chocs et les tempêtes, il revint hiverner en Angleterre; et, dès le mois d'avril 1826, il reprit la mer avec *l'Hécla* pour chercher de meilleures chances dans les mers du Spitzberg.

Cette fois il voulait s'élever jusqu'au pôle, au moyen d'embarcations que la forme de leurs quilles permettait d'employer comme traîneaux sur la glace fixe.

Le point de départ de cette singulière tentative fut l'île de la Table, la terre la plus septentrionale du Spitzberg et l'*ultima Thule* du monde moderne. Du 21 juin au 26 juillet, les équipages des barques-traîneaux, *l'Entreprise* et *l'Endeavour*, aux ordres de Parry en personne et de James Ross son lieutenant, s'avancèrent résolûment vers le nord, à travers tous les obstacles qui pouvaient ralentir leur marche ou décourager leur persistance. Tantôt flottant sur la face mouvante de l'abîme, tantôt halant et traînant leurs embarcations sur sa croûte de glace, hérissée de strates bouleversées, leur temps se perdait en manœuvres de chargement et de déchargement, de halage et de mises à flot. Après avoir eu à franchir une zone de glaçons hauts et irréguliers, ils rencontrèrent des champs de glace dont la structure annonçait une origine différente. Leur surface était presque entièrement couverte de pointes aiguës qui rendaient la marche pénible au plus haut point, mettaient les chaussures en lambeaux et les pieds en sang. Plus loin, ces plaines de glace étaient jonchées de longues chaînes de tertres élevés ou de gradins à pic qu'il fallait faire franchir aux bateaux, pour descendre ensuite avec eux dans des ravines; et lorsqu'une neige épaisse et molle recouvrait toutes ces aspérités, la fatigue des voyageurs s'accroissait encore. Ils regardaient comme bien employées les journées où ils avaient mis un espace de quatre ou cinq milles entre l'étape du matin et celle du soir; mais ces bonnes fortunes étaient rares, et le plus souvent ils restaient en deçà de ce trajet,

surtout si des tempêtes de neige ou des torrents de pluie, plus redoutables encore, venaient à fondre sur eux. A la pluie succédait toujours une brume intense, dont le voile lugubre ajoutait à l'horreur du milieu inanimé qu'ils parcouraient. Il leur semblait alors errer dans ces espaces incréés que l'imagination de Milton a placés aux limites de la vie et de la mort. Heureux encore si leurs progrès si laborieusement obtenus n'avaient pas été presque illusoires! Le 26 juillet, ils durent reconnaître qu'en réalité, après trois cents milles franchis au prix de tant d'efforts, de périls et de temps, ils ne s'étaient élevés vers le nord que d'une cinquantaine de lieues. La dérive insensible mais irrésistible des glaces vers le sud, les ramenant sans cesse vers leur point de départ, avait presque fait subir à ces mâles courages le sort de l'écureuil tournant dans sa prison sur un axe immobile.

Le 21 août, après une absence de soixante et un jours et un parcours de trois cent quatre-vingt lieues, les équipages de *l'Entreprise* et de *l'Endeavour* regagnèrent *l'Hécla*, où ils furent reçus par les embrassements et les joyeux hourras de ceux de leurs compagnons qui n'avaient pas fait partie de cette expédition à jamais mémorable.

C'était la cinquième que Parry consacrait à la poursuite du même but; elle ferma le cercle de ses travaux dans les régions arctiques.

CHAPITRE VII.

SIR JOHN ROSS.

DEUXIÈME EXPÉDITION.

(1829—1833.)

Départ du capitaine Ross sur *la Victoire*. — Il aborde au Groënland. — Entre dans le détroit du Régent. — Atteint la pointe où *la Fury* a été abandonnée. — Y trouve ses approvisionnements. — Est arrêté par les glaces. — Premier hiver à Félix-Harbour. — Le capitaine Ross rencontre les Esquimaux. — Ses rapports avec eux. — La jambe de bois. — Vains efforts pour se délivrer. — Second hiver. — Chasse remarquable. — Voracité des Esquimaux. — Découverte du pôle Magnétique. — Seconde tentative de délivrance. — Troisième hiver. — Plan de salut. — Retour à la pointe de La Fury. — Quatrième hiver. — Nouveaux efforts. — Il gagne le détroit de Lancastre. — Aperçoit deux vaisseaux. — Moment d'angoisse. — Il est recueilli par *l'Isabelle*. — Retour en Angleterre.

Départ du capitaine John Ross sur la Victoire.

Les deux expéditions de Franklin avaient eu pour résultat le tracé à peu près complet de ce littoral américain qui s'étend du cap Glacé de Cook au cap Turnagain, à travers plus de 50 degrés de longitude. La géographie lui devait donc, dès 1827, d'avoir restreint le champ des hypothèses à l'espace compris entre le détroit de Barrow au nord, le cap Turnagain à l'ouest, et l'isthme qui joint au continent la presqu'île Melville de Parry, à l'orient; ces trois points formant comme les angles d'un triangle dont chaque côté présente un développement de cent cinquante à deux cents lieues.

Le premier qui tenta de resserrer encore ce champ des recherches fut le vétéran même des explorateurs arctiques :

le capitaine John Ross, préoccupé sans doute du désir de dissiper les nuages que la terminaison de son voyage de 1818 avait fait naître sur la hardiesse de ses résolutions. Il atteignit son but par une lutte sans pareille, quant à la durée, contre les formidables éléments de la nature du Nord.

Le but de Ross, cette fois, était de chercher le passage au nord-ouest, par le détroit du *Prince-Régent.*

Il soumit son plan aux lords commissaires de l'amirauté, offrant de l'exécuter sous les auspices du gouvernement; son offre ne fut point acceptée; bientôt même le parlement anglais rapporta l'acte qui accordait une récompense pour la découverte du passage; mais alors, à raison de cette circonstance même qui ôtait à l'entreprise toute apparence de spéculation, un généreux Anglais, M. Booth, autorisa le capitaine Ross à faire pour son compte les dépenses nécessaires à l'expédition.

Ross était convaincu que la navigation de la mer arctique serait plus facile à un bâtiment à vapeur qu'à tout navire n'ayant que des voiles. En conséquence, il acheta à Liverpool le navire à vapeur *la Victoire*, y fit placer une nouvelle machine, s'adjoignit pour second son neveu, le commandant James-Clarck Ross, jeune officier distingué par ses connaissances scientifiques, qui avait été employé dans toutes les expéditions faites antérieurement dans les mers arctiques, prit pour mille jours de vivres et de provisions, et sortit de la Tamise le 23 mai 1829.

Ce qu'on pourrait appeler la plaie de son voyage ne tarda pas à se révéler. Cette plaie, ce fut sa machine à vapeur.

Atterrage au Groënland.

Après avoir éprouvé une foule d'embarras et de contrariétés résultant de sa mauvaise confection, et qui devaient malheureusement reparaître dans les circonstances les plus

difficiles du voyage, Ross arriva au mois de juillet suivant devant le Groënland et mouilla au port de Holstenborg, dont le gouverneur l'accueillit de la façon la plus hospitalière et lui fournit d'utiles secours.

Il put s'y convaincre de la légitimité des éloges souvent donnés au gouvernement danois pour la manière sage et paternelle avec laquelle il administre les Esquimaux de sa colonie groënlandaise et pour les soins qu'il prend de leur instruction religieuse. Il eut en même temps l'occasion de constater le bon caractère de ce peuple.

« Je ne fais, dit-il, que lui rendre justice en disant que, de toutes les tribus grossières que nos voyageurs ont rencontrées dans toutes les parties du monde, les Esquimaux sont au nombre des plus honnêtes. »

Il cite de l'un d'eux un trait touchant de probité. Comme Ross rentrait de très-bonne heure à bord de *la Victoire*, et tout l'équipage dormant encore, il trouva près du navire un pauvre Esquimau qui attendait dans son canot. Il rapportait une rame qu'une des barques avait perdue et qu'il avait trouvée. Il fut récompensé et parut enchanté du présent qu'il reçut ; « mais, dit le capitaine, il était facile de voir qu'il ne s'y attendait pas. »

Ross, ayant assisté au service divin et entendu chanter les femmes des Esquimaux, eut aussi sujet de remarquer l'étonnante facilité avec laquelle elles apprennent les morceaux même les plus difficiles de la musique sacrée de l'école allemande.

Le pasteur lui remit une hymne en esquimau.

Entrée dans le détroit du Régent. — Provisions de la Fury.

Ross arriva au mois d'août au point le plus élevé qu'il voulait atteindre vers le nord, et il se dirigea par le détroit de Lancastre vers le détroit du Prince-Régent.

A la hauteur du cap d'York, les boussoles cessèrent de

fonctionner, et, comme dans tous les voyages précédents, on fut dès lors obligé de gouverner le navire d'après des calculs astronomiques tirés du soleil.

Le 12 août, une masse énorme de glace que le brouillard avait cachée, composée de morceaux détachés, mais trop rapprochés les uns des autres pour qu'un navire pût passer au travers, se montra tout à coup à trois câbles de distance, et ne fut aperçue que parce que les vagues se brisaient contre elle d'une manière terrible. Heureusement le choc violent d'une de ces pièces de glace imprima au navire une bonne direction.

Ross avait beaucoup compté sur les ressources que devait lui procurer le chargement de *la Fury*, déposé sur ces plages lointaines, lors du naufrage de ce navire, et dans lequel ont puisé successivement et puisent encore les explorateurs polaires.

Arrivés près du lieu où *la Fury* avait dû être abandonnée, Ross et les siens se hâtèrent de se rendre aux tentes sous lesquelles on avait débarqué ce chargement.

Une seule était entière; il ne restait des autres que les cordes et les pieux au bout desquels étaient suspendus quelques haillons flottant au gré du vent.

L'aspect de la tente demeurée debout indiquait cependant que les ours lui avaient rendu de fréquentes visites. Les côtés en étaient déchirés et arrachés de terre en plusieurs endroits; mais l'état de conservation dans lequel s'étaient maintenus les comestibles avait quelque chose de surprenant; bien qu'ils eussent été exposés depuis quatre ans à toutes les chances du climat, la viande, les légumes n'avaient pas souffert le plus léger dommage. Il est vrai qu'ils avaient été renfermés dans des caisses hermétiquement soudées, et que les ours n'avaient même pu sentir ce qui s'y trouvait. « S'ils s'en étaient doutés, dit la relation, nous n'aurions pas eu grande part de ces provisions, et ils auraient eu

plus de raison que nous d'être satisfaits de l'invention de M. Donkin[1]. »

Rien n'était gelé; le vin, les liqueurs, le sucre, le pain, la farine, le cacao, étaient en parfait état.

Les voiles étaient sèches et semblaient même n'avoir jamais été mouillées.

Mais qu'était devenu le navire? les yeux des voyageurs en cherchèrent vainement les traces; sans doute il avait été entraîné par les glaces, brisé en mille pièces, et ses débris se trouvaient parmi les bois qu'ils voyaient flotter en dérive sur cette formidable mer.

Après avoir agi, ainsi que le dit Ross, comme Robinson Crusoé, c'est-à-dire après avoir recueilli et embarqué à bord de *la Victoire* tout ce qui pouvait lui être utile dans les vivres ou les agrès du batiment naufragé, l'expédition poursuivit sa route.

A la fin de septembre, la machine à vapeur n'ayant pas cessé d'être une source d'ennuis et de fatigant travail, il fut décidé qu'on allégerait le navire des portions les plus lourdes et les moins coûteuses de cette machine, en les transportant à terre, dès que le navire serait renfermé par les glaces.

Ce moment ne tarda pas à arriver.

Le 8 octobre, on ne vit plus une seule goutte d'eau libre, et, à l'exception de la pointe d'un rocher qui s'avançait çà et là, on n'apercevait plus à l'horizon, du côté de la terre, qu'une étendue de neige sans fin. « C'était, dit Ross, une perspective vraiment terrible, une vue d'uniformité, de silence et de mort. »

Leur marche était donc complétement arrêtée. Depuis longtemps ils devaient prévoir que cet événement ne pouvait être éloigné, qu'il les menaçait tous les jours; mais leur

1. L'inventeur d'un moyen de conserver les viandes pendant plusieurs années dans un état de fraîcheur, l'Appert anglais.

activité incessante ne leur avait pas permis d'y songer. « Nous nous abandonnions, dit Ross, à cet espoir aveugle qui berce l'homme, même à l'approche d'un mal inévitable, à cet espoir qu'il conserve encore, alors même que son navire se brise sur les écueils et que la lumière disparaît à ses yeux mourants.

« Mais le fait accompli ne permettait plus d'illusion, et ce fut alors que les longs et tristes mois d'une détention invincible se déployèrent devant notre pensée. La porte de notre prison se fermait pour la première fois. La nature même ne pouvait, pendant bien des mois, ni nous délivrer ni même nous aider, et nous ne songeâmes pas sans tristesse à cette captivité sans secours, et dont nul ne pouvait prévoir les suites.

« Alors nos réflexions se reportaient sur notre machine à vapeur. Nous nous demandions si nous n'aurions pas pu, sans les retards qu'elle nous avait occasionnés, arriver six semaines plus tôt au point où nous nous trouvions, étendre nos découvertes jusqu'à celles qui avaient été faites à l'ouest, compléter le plan des côtes de l'Amérique, et trouver le passage au nord-ouest dans une seule saison.

« Cependant ces pénibles idées étaient tempérées par d'autres plus satisfaisantes. Chacun, en tenant compte des circonstances, paraissait content des progrès qu'avait faits l'expédition. Combien de fois n'avions-nous pas désespéré de pouvoir atteindre dans cette première année même Port-Bowen! et la carte nous montrait que nous étions à deux cents milles au delà de ce hâvre, tout en ayant pénétré jusqu'à l'endroit où *la Fury* avait fait naufrage, et profité des approvisionnements qui y avaient été laissés. »

Premier hivernage à Félix-Harbour.

D'un autre côté, l'état des hommes étant satisfaisant, ils ne s'occupèrent plus que des arrangements nécessaires pour

passer l'hiver dans un port que la carte nomme Félix-Harbour.

On fit au navire une toiture au moyen d'un prélart dont les côtés descendaient assez bas pour couvrir ses flancs. On le fortifia le mieux possible ; on étendit sur le tillac une épaisse couche de neige qui, foulée aux pieds, forma un glacis qu'on couvrit ensuite de sable ; ce qui lui donna l'air d'une allée de jardin, et la digue de neige qui entourait le navire s'élevant jusqu'à son plat-bord et joignant ainsi la toile qui l'enveloppait, l'équipage se trouva à l'abri du vent.

On n'omit d'ailleurs aucune des autres mesures propres à rendre cette habitation confortable [1], et l'hivernement commença.

Bien que le lecteur doive maintenant savoir comment on peut passer l'hiver au milieu des glaces de la mer Polaire, la relation du capitaine Ross pourra lui fournir quelques détails nouveaux sur ce sujet.

Le déjeuner de l'expédition consistait en cacao ou en thé. On dînait à midi. Quand le temps le permettait, les hommes travaillaient hors du vaisseau, jusqu'à trois ou quatre heures. Dans le cas contraire, il leur était prescrit de se promener sur le tillac, pendant un certain nombre d'heures, avec la permission laissée, bien entendu, à chacun de se faire sur les agréments de cette promenade toutes les illusions qui pourraient lui convenir. A cinq heures, ils prenaient le thé, après quoi ils se rendaient à une école du soir qui commençait à six heures et se terminait à neuf. On tendait alors les hamacs, et on se couchait à dix heures.

Le dimanche, nul travail n'était permis. Les hommes mettaient leurs meilleurs habits. A dix heures, ils étaient pas-

1. On s'occupa surtout de celles qui avaient pour but d'assurer entre les ponts la chaleur et la ventilation.

sés en revue ; après quoi venaient les prières et un sermon prononcé, sinon composé, par le capitaine. Pour les occuper le reste du jour, on avait une collection de petits traités religieux. A six heures se tenait l'école du dimanche. Les hommes y lisaient quelques morceaux des saintes Écritures, et finissaient par les leçons et les psaumes indiqués dans la liturgie.

« Je ne puis douter, dit le capitaine, du bon effet de ce système d'instruction et de devoirs religieux. Nos hommes semblaient véritablement sentir qu'ils composaient une même famille, et leur conduite était régulière et tranquille. »

Il ne faut pas croire, au surplus, que cette vie polaire fût absolument dénuée de distractions et de charmes, ne fût-ce que par les spectacles tout nouveaux qu'elle offrait aux voyageurs. Le baromètre, qui joue un si grand rôle dans toute existence maritime, aurait suffi pour leur rappeler les contrastes que ces climats hyperboréens faisaient avec les nôtres, s'ils avaient été tentés de les oublier. Descendu très-bas, il indiquait du beau temps ; monté très-haut, il annonçait de la pluie. La nature du nord, en leur montrant sur ce point particulier son originalité, ne négligeait pas d'ailleurs, en général, de leur prouver qu'elle avait des beautés qui n'appartenaient qu'à elle, des ouragans soulevant des masses de neige dont nous n'avons point d'idée, et, ce qui valait mieux, des aspects de ciel à faire courir vers le pôle nord tous nos peintres européens.

C'est ainsi que, le 17 novembre, le soleil se montra aux pauvres reclus d'une manière fort singulière, et produisit, suivant Ross, un effet si extraordinaire, si incroyable, qu'aucun pinceau n'aurait pu le rendre. Son centre était obscurci par un nuage, et sa circonférence entourée d'une ceinture sous laquelle il dardait ses rayons, de façon qu'il ressemblait parfaitement à l'étoile de l'ordre du Bain.

En dépit des circonlocutions dont le brave capitaine en-

veloppe ici sa pensée, il est clair qu'il y vit un présage, et ce présage devait se vérifier; car le digne marin a prétendu plus tard qu'au moment même où, revenu dans son pays, il corrigeait l'épreuve de ce passage de sa relation, il reçut l'avis de sa nomination à cet ordre du Bain, que lui avait si magnifiquement annoncée le soleil du pôle nord.

Ajoutons à cet effet solaire une aurore boréale qui, bien qu'elle n'ait été la messagère d'aucune distinction honorifique, nous paraît digne d'être mentionnée.

Elle eut lieu le 21 du même mois. Apparaissant dans la soirée, sa splendeur augmenta jusqu'à minuit et ne finit que dans la matinée suivante. Elle formait un arc brillant dont les deux extrémités semblaient reposer sur deux montagnes en face l'une de l'autre. Elle avait la couleur et l'éclat de la pleine lune; un ciel sombre et bleuâtre en formait l'arrière-plan. Comme ces feux artificiels dont on amuse nos fêtes, elle varia pour devenir plus éclatante et plus remarquable encore. Tandis que la masse ou la densité de la matière lumineuse suffisait pour frapper d'obscurité la constellation du Taureau, elle continuait à faire jaillir des groupes de rayons formant des pointes angulaires, comme on en voit dans les étoiles fabriquées par les joailliers, et qui, par leur réverbération, illuminaient tout sur la terre. Deux brillantes *nebulæ*, de matière semblable, se montrèrent ensuite sous l'arc, émettant les mêmes rayons, et formant un contraste encore plus frappant avec le ciel sombre près de l'horizon. Vers une heure du matin, l'arc commença à se briser en fragments et en *nebulæ*; les réverbérations devinrent plus fréquentes et irrégulières, et, à quatre heures, tout s'évanouit subitement.

A la fin du mois de novembre, le soleil disparut pour le reste de l'hiver.

On demandera sans doute si ces prisonniers des glaces n'avaient pas trouvé et ne trouvaient pas dans la chasse tout à la fois une ressource et une distraction.

Elle leur procurait peu de gibier. Les chasseurs voyaient à la vérité, tous les jours, des traces de renards et de lièvres, mais n'apercevaient aucun de ces animaux. Le registre de chasse était presque tout en blanc. Ce fut ainsi que l'année 1829 s'acheva.

Rencontre et rapports avec les Esquimaux.

Jusque-là les voyageurs n'avaient vécu qu'avec eux-mêmes. Le commencement de l'année nouvelle changea, sous ce rapport, leur situation.

Un des marins, étant allé à terre, informa le capitaine que de leur observatoire il avait vu des hommes. Ross courut aussitôt dans la direction qu'il lui indiqua, et ne tarda pas, en effet, à apercevoir quatre Esquimaux, près d'une petite montagne de glace. A sa vue, ils se retirèrent derrière la montagne; mais comme il continua à avancer, un assez grand nombre se montra tout à coup, formant un corps de dix de front sur trois de profondeur.

Après les procédés d'usage en pareille rencontre, on s'aborda et la cordialité s'ensuivit.

Ces Esquimaux étaient au nombre de trente et un. Ils venaient du sud; ils avaient édifié leurs huttes à quelque distance vers le nord, et avaient aperçu le vaisseau la veille. Ils portaient sur des traîneaux un vieillard et deux d'entre eux qui étaient boiteux.

Ils étaient tous enveloppés dans une immense quantité de vêtements, principalement en peaux de rennes, chaussés de deux paires de bottes, et quelques-uns d'une paire de souliers en sus, ce qui, avec leur capuchon, leur donnait en hauteur et en épaisseur des dimensions très-supérieures à la réalité. Certains portaient sur leurs habits des franges faites avec des nerfs ou avec de petits os attachés ensemble. Des peaux de gloutons, d'hermines et de veaux marins gris semblaient aussi leur servir d'ornements.

Comme celles des autres tribus, leurs figures respiraient la santé et la bonne humeur. Leur peau n'était pas aussi cuivrée que celle des autres Esquimaux du nord. Ils étaient plus propres, et, chose remarquable, leurs cheveux étaient coupés courts, et arrangés avec quelque soin. Ils ne firent aucune difficulté de se rendre au navire. Les gravures jointes aux relations des voyages précédents, et qui représentaient des Esquimaux, leur firent le plus grand plaisir. Les miroirs produisirent sur eux leur effet ordinaire, et leur surprise fut au comble, quand ils se virent dans la grande glace du navire. Nos mets européens n'eurent pas le même succès. L'un d'eux, auquel on offrit un morceau de viande, le mangea et poussa le savoir-vivre jusqu'à dire que cela était fort bon ; mais, à force de questions, le commandant Ross lui fit avouer qu'il n'avait pas dit ce qu'il pensait, et ses compagnons, en ayant reçu la permission, s'empressèrent de jeter les morceaux qui leur avaient été donnés. On offrit ensuite de l'huile au même homme. Il la but avec un air de satisfaction et la trouva excellente.

Une lutte à la course ayant été engagée entre l'un de ces enfants du Nord et un marin de l'expédition, il y eut entre les deux champions une telle réciprocité de courtoisie qu'on ne put dire quel était le vainqueur.

Une danse au violon, à laquelle les visiteurs prirent la part la plus vive, termina cette heureuse journée.

On les reconduisit à une certaine distance et on promit d'aller les visiter le lendemain, ce qui eut lieu.

Par leur mode de construction et de distribution, leurs matériaux et leur mobilier, leurs huttes étaient toutes pareilles à celles qu'ont décrites les capitaines Parry et Lyon.

Leurs provisions de chair de rennes et de veaux marins étaient enterrées dans la neige, suivant la coutume de ces peuples, qui amassent ces provisions pendant l'été et les conservent ainsi pour la saison des grands froids.

Les femmes n'étaient pas des beautés ; mais, par leur conduite et leur tenue, elles n'étaient pas inférieures à leurs maris. Toutes celles qui avaient dépassé treize ans semblaient être mariées. D'une petite taille, leurs traits étaient pleins de douceur. Toutes étaient plus ou moins tatouées, surtout sur le front et de chaque côté de la bouche et du menton. Leurs vêtements ne différaient guère de ceux des hommes. A la différence de ceux-ci, leurs cheveux, pour l'ordre et la propreté, laissaient beaucoup à désirer. Du reste, elles parurent fort sensibles aux cadeaux de verroterie et d'aiguilles qui leur furent prodigués.

Ces naturels connaissaient Igloolik, l'île Winter, la baie Repulse. Il n'y avait que treize jours qu'ils avaient quitté Akoolie, située en face de cette baie ; ils étaient venus à l'endroit où ils se trouvaient, pour se rapprocher de la mer libre, qu'ils disaient être à quelque distance vers le nord. Ils ajoutaient que la terre qu'on voyait à l'est était une île, et qu'ils étaient venus en longeant la côte occidentale, où il y avait plusieurs grandes rivières ; mais il ne fut pas possible d'apprendre d'eux s'il y avait un passage au sud de cette île ou de la pointe occidentale qu'on avait en vue. C'était pourtant par ce seul point que *la Victoire* pouvait espérer d'aller plus loin. On ne doutait point que la terre à l'est ne fût le continent américain.

Huit de ces hommes suivirent les gens de l'expédition au vaisseau.

Pendant le trajet, un coup de vent très-froid étant parti d'une vallée, l'un d'eux s'écria que le capitaine avait une joue gelée ; il fit sur-le-champ une boule de neige, l'en frotta et resta constamment auprès de lui, lui recommandant souvent de couvrir sa joue d'une main, pour prévenir le retour du même accident.

De retour au vaisseau, on abandonna six des Esquimaux aux soins de l'équipage, et les deux autres, qui étaient des

chefs, furent invités à la table du capitaine. La vue des couteaux, des fourchettes et des autres objets les émerveilla; mais, après avoir observé pendant quelques instants les mouvements de leurs convives européens, ils se servirent de ces utensiles, si nouveaux pour eux, avec autant de dextérité que s'ils y eussent été habitués toute leur vie. Leur goût sembla même subitement amélioré. Ils parurent manger avec plaisir de la viande conservée; mais la viande salée, le riz, le fromage ne leur donnèrent que du dégoût, et ce qui fut particulièrement humiliant pour la cuisine britannique, ils n'accueillirent pas mieux un *plum-pudding* dont on attendait pourtant le plus grand effet sur des estomacs qui savouraient comme des friandises de la graisse de veau marin et de l'huile rance; l'eau-de-vie ne leur parut pas moins détestable. Cette peuplade n'avait donc point encore ce goût fatal qui, en pervertissant le caractère moral de ses voisins du sud de l'Amérique, a accéléré leur extermination.

Les jours suivants, les communications avec ces Esquimaux continuèrent. On s'efforça d'en tirer des renseignements sur les contrées voisines, et ils ne se montrèrent pas étrangers aux éléments de la géographie. Quelques-uns firent de petites cartes où des lieux connus des voyageurs, notamment la baie et la rivière de Wager, les lacs voisins de la baie Repulse, ainsi que plusieurs criques et rivières sur la côte, étaient correctement placés.

Dès la seconde visite, on eut même la preuve que dans ces notions de géographie certaines de leurs femmes pouvaient le disputer à leurs maris. L'une d'entre elles, appelée *Tiriksia*, comprit fort bien ce que signifiait une carte qu'on lui montra, et quand on lui eut donné un crayon, elle en traça une autre, à sa manière, qui ressemblait assez à la première, mais qui contenait beaucoup plus d'îles. Par une précaution trop justifiée par la pauvreté des régions qu'elle dessinait, elle eut même soin de marquer les points où les voyageurs

devaient s'arrêter chaque soir, et ceux où l'on pouvait se procurer des vivres.

On voit par là que les seules nécessités de la vie sauvage peuvent inculquer, même aux femmes, certaines aptitudes que souvent l'éducation ne parvient pas à leur donner, au sein de la civilisation.

A son talent de géographe, Tiriksia joignait celui d'excellente couturière en peaux de renne et de veau marin. Elle fit cadeau au capitaine d'un costume complet de femme d'Esquimau, travaillé avec soin, orné avec art, et reçut en retour un mouchoir de soie qu'elle avait distingué particulièrement parmi les objets offerts à sa vue.

La jambe de bois.

A quelques jours de là, l'expédition rendit au fils de cette femme le plus précieux service. Il s'appelait Tulluahiu. Ayant perdu depuis longtemps une jambe, il était venu au navire sur un traîneau tiré par un de ses compagnons. Le chirurgien l'examina, et, pensant qu'il était possible de lui adapter une jambe de bois, il fit venir sur-le-champ le charpentier pour prendre la mesure. Tulluahiu, voyant ce dont il s'agissait, fut saisi d'un transport de joie inexprimable. On lui expliqua que sa nouvelle jambe serait prête dans trois jours. On lui donna, ainsi qu'à son compagnon, une des caisses d'étain qui avaient contenu les viandes conservées, et ils partirent l'un et l'autre au comble de la félicité.

« Que personne ne s'imagine connaître la valeur d'un présent, dit à ce sujet la relation, avant d'avoir appris quel bonheur peuvent produire un grain de verre bleu, un bouton jaune, une aiguille ou un fragment d'un vieux cercle de fer. »

Tulluahiu, comme on le pense bien, ne manqua pas de venir essayer sa jambe. En dépit d'un froid épouvantable, il arriva accompagné de son ami Otookin, d'une vieille femme,

de quatre hommes et de deux jeunes gens, qu'il avait voulu rendre témoins de sa miraculeuse transformation. On fit l'essai de la jambe; mais, comme le charpentier avait à y mettre la dernière main, Tulluahiu fut renvoyé au lendemain. Ce jour-là, aussi ponctuel que la veille, il eut la satisfaction de voir la jambe attachée à son genou, et apprenant aussitôt à en faire usage, il se mit à se promener dans la cabane, avec un air d'extase où perçait une admiration des plus profondes pour le génie chirurgical du charpentier.

Sa reconnaissance et celle de ses compatriotes se manifestèrent d'une manière aussi plaisante que vive. L'armurier du vaisseau touchait à sa fin. L'ami de Tulluahiu, Otookin, était angekok, c'est-à-dire, comme on sait, sorcier et médecin en même temps; Tulluahiu et ses compagnons proposèrent aussitôt d'employer sa puissance magique à guérir le malade.

Le nom du navire fut gravé sur la jambe, et son possesseur, n'étant pas encore assez habitué à s'en servir pour entreprendre avec elle une course de deux milles sur la neige et la glace, dut se contenter, à son grand regret, de l'emporter sur son traîneau; mais peu de jours après, on apprit qu'il avait pu aller à la chasse des veaux marins, et à cette nouvelle on répondit par une autre de nature à l'enchanter encore plus, s'il était possible. Le charpentier avait imaginé un pied plus convenable pour marcher sur la neige. Informé de ce surcroît de bonne fortune, l'heureux Tulluahiu accourut encore, avec un grand nombre de ses compagnons et une troupe d'enfants, pour chercher son nouveau pied, et il en fut charmé à ce point, qu'on eut toutes les peines du monde à l'empêcher de repartir sur-le-champ pour en faire immédiatement l'essai. Lui et ses amis semblaient accablés de la grandeur d'un tel bienfait. L'expédition ne tarda pas à le revoir; il avait fait à pied tout le trajet, environ neuf milles et demi.

« Cette jambe de bois, dit le capitaine, nous éleva plus haut dans l'esprit de cette tribu que n'auraient pu le faire toutes les merveilles de l'Europe. »

Elle amena un incident assez plaisant. Un des naturels, ayant mal à une jambe, vint demander qu'on lui en fît une par précaution; c'était un moyen de se procurer un morceau de bois : on répondit à l'astucieux Esquimau que la première chose à faire pour obtenir ce qu'il désirait, c'était de se faire couper sa mauvaise jambe. Il n'insista plus.

Les relations avec les naturels continuèrent sur le pied le plus amical. Des achats, des échanges, de bons offices les cimentèrent.

Cependant, les voyageurs eurent le regret de se convaincre que leurs nouveaux amis n'étaient pas, comme ils l'avaient cru d'abord, des modèles d'honnêteté parfaite. Plusieurs choses avaient notoirement disparu, telles qu'un marteau, des mouchettes, un verre de lunettes, et, en dernier lieu, une loupe. Le capitaine, d'après certaines circonstances, soupçonnait l'angekok Otookin de s'être approprié ce dernier objet. Ses soupçons se confirmèrent; étant allé visiter ce médecin sorcier qui souffrait d'une enflure à une joue, il le trouva très-peu disposé à le laisser entrer dans sa hutte. Ross, après avoir examiné le patient, lui dit aussitôt que son mal tenait au verre magique. Otookin avoua sur-le-champ le vol, et promit de rapporter la loupe le lendemain. Ross le quitta en lui recommandant de ne pas oublier de le faire, l'assurant que, s'il y manquait, son autre joue enflerait indubitablement. Il fut exact, et sa terreur était si grande qu'il remit outre la loupe, non-seulement le marteau, mais même un hameçon et un fer de harpon que le capitaine lui avait donnés en échange d'un arc, et qu'il possédait par conséquent, à titre légitime. Ross accepta, pour lui faire plus d'impression, la punition qu'il s'infligeait à lui-même, et renouvela le troc comme si le premier eût été sans valeur.

Deux jours après, Ross le revit; il était désespéré, il n'avait pu tuer un seul veau marin, et il attribuait sa mauvaise fortune au verre magique; le capitaine le consola en l'assurant qu'il aurait meilleure chance sous deux jours.

Quant aux mouchettes et au verre de lunettes, le bruit public apprit aux voyageurs qu'une vieille femme les possédait, et bientôt un incident leur donna la preuve qu'ils avaient été plus volés qu'ils ne le pensaient.

On avait tiré des coups de fusil pour faire des expériences sur la vélocité du son. Un Esquimau, qui avait accompagné le commandant Ross à l'observatoire, lui demanda ce que disaient les fusils. « Ils disent, répondit le commandant, les noms de tous ceux qui nous ont pris quelque chose. »

Cette réponse ayant été rapportée à la tribu, une assemblée générale eut lieu immédiatement, et il y fut décidé qu'on rendrait tout ce qui avait été pris.

Grâce à cette circonstance, l'expédition, en sus des objets dont la disparition avait été remarquée, rentra en possession d'un morceau de fer, d'un fragment de cercle de même métal et d'un rouet de poulie.

La bonne harmonie troublée.

Dans les mois suivants, le *commander* Ross fit trois voyages de découvertes dans l'intérieur du pays.

Au moment de son troisième voyage, une terrible rupture faillit éclater entre les voyageurs et les naturels.

Ross, se proposant d'aller visiter dans le nord un endroit dont la connaissance pouvait être importante, avait profité d'une visite qu'avait faite au navire, la veille du jour fixé pour son départ, une troupe nombreuse d'Esquimaux, pour engager l'un d'entre eux à lui servir de guide. Mais quelle n'est pas sa surprise et celle de sa suite, en arrivant le lendemain au village de leurs bons amis de la veille?

Un profond silence a remplacé les cris de joie par lesquels on les accueillait habituellement.

Bientôt ils aperçoivent les Esquimaux armés de leurs couteaux, sombres, courroucés. Les femmes, les enfants ont été mis à l'écart, ce qui est le signe de la guerre. Tout à coup, un vieillard se précipite hors d'une hutte, agitant en l'air un de ces couteaux dont ils se servent pour attaquer les ours. Des larmes coulent sur son visage ridé, et ses yeux égarés semblent chercher les objets de sa fureur; le commandant et le chirurgien qui l'accompagne s'approchent pour connaître la cause de tout ce mouvement; le vieillard lève son arme pour la lancer contre eux, mais le soleil qui l'éblouit lui fait suspendre un moment son coup, et son fils lui saisit le bras.

Le commandant et son compagnon, se perdant en conjectures pour deviner la cause d'une animosité si soudaine, se mettent cependant en défense.

Le vieillard furieux est alors saisi par ses deux fils, qui le retiennent et lui lient les bras derrière le dos, en dépit des efforts qu'il ne cesse de faire pour se dégager de ses liens; mais les autres paraissent prêts à le seconder dans ses attaques.

Néanmoins, d'après la conduite de ses deux enfants, on peut conjecturer qu'il y a divergence entre eux. Tous ne sont donc pas également hostiles, et les pourparlers sont possibles.

Sur ces entrefaites, les Esquimaux se consultent, délibèrent et se mettent en marche des deux côtés pour entourer les voyageurs. Ross, ne voulant pas se laisser couper le chemin du vaisseau, les avertit de ne pas approcher davantage; ils s'arrêtent un instant, mais presque aussitôt continuent d'avancer, brandissant toujours leurs couteaux avec un air de menace. Se voyant à la veille d'être enveloppé, le commandant les met en joue.... il va faire feu.... heureusement ce seul geste les arrête. Ceux qui étaient les plus près s'enfuient; les autres les suivent.

Il est longtemps impossible d'en faire approcher un seul. Pourtant, une femme se dévoue ; elle crie au commandant de ne pas tirer et s'avance avec confiance.

Enfin, les voyageurs apprennent d'elle la cause de tout ce tumulte. Le soir précédent, un des fils adoptifs du vieillard, bel enfant de sept à huit ans, avait été tué par une pierre qui lui était tombée sur la tête, et les hommes blancs étaient accusés d'avoir causé ce malheur au moyen des pouvoirs surnaturels qu'on leur supposait.

Sans entrer dans les détails qui suivirent, nous nous bornerons à dire que le *commander* parvint à persuader les Esquimaux de l'injustice de leurs soupçons, et qu'ils ne parurent plus occupés qu'à effacer l'impression que leur conduite pouvait avoir produite.

Ils insistèrent toutefois pour que le *commander* différât son voyage, disant qu'ils ne pouvaient se servir de leurs chiens avant que trois jours se fussent écoulés depuis la mort d'un membre de la famille ; mais James Ross parvint à décider l'un d'entre eux, nommé Poo-Yet-Tah, à l'accompagner, à la condition de prendre avec lui deux de ses compatriotes.

Chasse aux bœufs musqués.

En chemin, Poo-Yet-Tah ne manqua pas de faire à l'Européen des questions sur ce qui l'intéressait le plus. « A l'aide des fusils, pouvait-on trouver des bœufs musqués, ou en apercevoir sur les montagnes, au moyen de ces tubes à travers lesquels regardaient toujours les hommes blancs ?

Ross, qui, depuis l'aventure à laquelle il venait d'échapper, ne se souciait nullement de passer pour sorcier, lui déclara qu'il était incapable de lui rien dire relativement aux bœufs musqués, ce qui parut le désappointer beaucoup. Le pauvre Esquimau ne comprenait pas que l'expédition, en se ren-

dant dans les régions arctiques, eût d'autre but que d'y venir faire de bons repas avec la chair de ces animaux.

Cette conversation se trouvait, au reste, entamée fort à propos. En face d'une montagne escarpée au pied de laquelle ils cheminaient, les yeux exercés de l'Esquimau venaient de remarquer plusieurs traces de bœufs. Il reconnut que ces quadrupèdes avaient passé par cet endroit plusieurs jours auparavant, et, continuant ses recherches, il affirma avoir trouvé d'autres traces prouvant, selon lui, que deux bœufs y avaient passé le soir même. Il prit aussitôt son arc et ses flèches, et partit en emmenant deux de ses chiens et en recommandant à Ross de le suivre avec son fusil et son chien favori.

En arrivant près des traces qu'il avait trouvées, il découpla ses chiens; Ross mit aussi le sien en liberté, et la petite meute partit avec la rapidité de l'éclair. On la perdit bientôt de vue. Supposant le *commander* trop fatigué pour courir comme lui après les chiens et le gibier, Poo-Yet-Tah ralentit poliment son pas, bien que Ross l'engageât à n'en rien faire, et, comme celui-ci lui manifestait la crainte de perdre la proie : « Les chiens, répondit-il, savent leur besogne. »

Après deux heures d'une marche pénible, voyant que les traces des chiens ne suivaient plus celles des bœufs, l'Esquimau en conclut que le gibier était trouvé et tenu en arrêt. Sa conjecture se vérifia. Comme ils tournaient le coin d'une montagne, un superbe bœuf musqué, arrêté devant les trois chiens, se présenta à leur vue. A ce moment Poo-Yet-Tah prend l'avance; il a déjà décoché deux flèches à l'animal ; la seconde, le frappant sur une côte, est retombée à terre et ne l'a pas seulement distrait de l'attention qu'il prête aux attaques des chiens. Ceux-ci le harcèlent en tournant autour de lui, battant en retraite quand il leur fait face, et lui mordant les jambes quand il se retourne pour leur échapper.

Le bœuf, tremblant de rage, s'efforce de les atteindre, mais leur agilité et leur expérience déjouent ses efforts. L'Esquimau continue à tirer sans produire aucun effet, ayant beaucoup de peine à trouver une occasion favorable pour décocher ses flèches, et perdant beaucoup de temps à les ramasser.

Il était aisé de voir que ses armes étaient insuffisantes pour un tel combat, ou du moins qu'il lui faudrait plusieurs heures pour remporter la victoire.

Indépendamment du prix qu'il attachait à la proie, Ross tenait à prouver à son compagnon la supériorité des armes européennes. A la distance d'environ deux toises, il fait feu sur le bœuf avec deux balles. Le coup porte et l'animal tombe, mais, se relevant à l'instant même, il court sur les deux chasseurs, qui se réfugient derrière une pierre énorme. En les poursuivant, le bœuf s'y frappe la tête et tombe de nouveau avec un bruit qui fait retentir la terre. L'Esquimau prend alors son couteau pour l'en percer, mais le bœuf se relève encore et force son trop prompt adversaire à se réfugier derrière les chiens qui recommencent leurs attaques. L'animal perd tant de sang que ses longs poils en sont couverts, mais il semble conserver toute sa force et toute sa rage, et s'avance avec la même férocité.

Cependant, derrière la pierre Ross a rechargé son fusil, et il se prépare à tirer un second coup quand le bœuf se précipite sur lui. Poo-Yet-Tah, vivement alarmé, lui crie de se replacer derrière la pierre, mais il a eu le temps d'ajuster; deux coups partent, et le terrible quadrupède tombe pour ne plus se relever. Une balle lui avait traversé le cœur, et l'autre lui avait fracassé l'épaule.

A la vue de son ennemi terrassé, le premier mouvement de l'Esquimau fut de crier et de danser de joie. Saisi d'étonnement en voyant cet effet des armes à feu, il se mit à examiner soigneusement les trous que les balles avaient

faits à la peau de l'animal, et fit remarquer au commandant que le corps avait été traversé de part en part; mais, ce qui lui causa le plus de surprise, ce fut l'épaule fracassée: « Je n'oublierai jamais, dit James Ross, l'air de terreur avec lequel il me dit, en me regardant en face : *Now ek poke!* elle est brisée!... »

Il y avait alors dix-huit heures qu'ils n'avaient rien pris. Ross s'attendait à voir son Esquimau songer immédiatement à se préparer un dîner avec sa proie, mais ce dernier avait encore plus de prudence que de gourmandise. Il savait que la violence du froid, en gelant le corps du bœuf, allait en faire une masse qui défierait dents et couteaux, s'il n'était dépecé à l'instant, et l'écorcher fut son premier soin; il se contenta, pour le moment, de mêler le sang chaud du bœuf avec de la neige pour la faire fondre et en étancher sa soif. Par la même raison, il le divisa en quatre quartiers, et ne pouvant les emporter, il les couvrit d'une petite hutte de neige pour être sûr de les retrouver au retour, en ayant soin, bien entendu, d'en distraire ce qui était nécessaire pour le repas du soir.

Chemin faisant, ils découvrirent un autre bœuf musqué, mais ils étaient trop fatigués pour le poursuivre. L'Esquimau assura que cela importait peu, que l'animal resterait dans cet endroit pendant quelque temps, et qu'il serait facile de le retrouver le lendemain matin.

Un bon souper, ou plutôt un bon déjeuner, car ils n'arrivèrent à la hutte qu'à cinq heures du matin, fut le prix de leurs fatigues. Le bœuf était excellent; mais Ross avait à peine dormi quatre ou cinq heures qu'il fut réveillé par les cris de Poo-Yet-Tah et les aboiements des chiens. Le bœuf musqué vu la veille avait agité le sommeil du sauvage. Parti depuis plus d'une heure pour courir après cette nouvelle proie, il avait trouvé l'animal sur le haut d'une montagne escarpée, l'avait gravie avec ses chiens, et le bœuf,

en cherchant à s'échapper, était tombé du haut du rocher et s'était tué.

On se rendit sur la place. La chute du bœuf d'une hauteur de trente pieds sur un bloc de granit lui avait brisé tous les os. Le guide s'empressa de lui faire subir les mêmes opérations qu'au premier.

Détails de mœurs. — Voracité des Esquimaux.

Le lendemain, un ouragan violent ne leur ayant pas permis de sortir de la hutte, Ross y trouva une occasion de causer à loisir avec ses guides, et chercha à obtenir d'eux une explication plus complète de la scène de fureur que nous avons décrite plus haut.

Poo-Yet-Tah désirait lui-même cette explication. A peine Ross eut-il entamé ce sujet que l'Esquimau se mit à parler avec une vivacité, une véhémence qui firent d'abord craindre au *commander* que l'animosité ne se fût de nouveau emparée de lui; mais Ross eut bientôt lieu de se convaincre du contraire. Le feu de son débit ne tenait qu'au désir de justifier ses compatriotes et lui-même, en exprimant vivement à Ross la conviction profonde où ils étaient de la trahison et de la malveillance des hommes blancs. Il ajouta que, l'erreur ayant été reconnue, la réconciliation devait être sincère. Il remercia plusieurs fois Ross de n'avoir pas tué son père (c'était ainsi qu'il appelait le furieux vieillard), ou de ne lui avoir pas fracturé l'épaule comme au bœuf musqué. A cet égard pourtant, il ne paraissait pas, d'après ce qui s'était passé, parfaitement tranquille sur l'avenir. Ross l'assura qu'il n'avait rien à craindre de semblable, en ajoutant que les hommes blancs étaient tous attachés à sa nation, et que leur plus grand désir était de rester ses amis.

Ce titre de père donné par Poo-Yet-Tah au vieillard en question étonna le *commander*, car il ne paraissait exister entre ces deux hommes qu'une différence de quelques an-

nées; mais voici comment Poo-Yet-Tah expliqua la chose. Son père et sa mère s'étaient amiablement séparés peu de temps après sa naissance, le mari ayant cédé sa femme à un autre homme dont elle eut quatre fils. Ce second mari s'était noyé, laissant, comme on voit, à sa veuve une grande fortune, c'est-à-dire cinq enfants obligés de pourvoir aux besoins de leurs parents dans leur vieillesse. Elle trouva donc facilement un troisième mari. Ce fut le vieillard qui était frère du premier; mais elle n'eut aucun enfant de ce mariage, ce qui détermina les époux à adopter deux petits-fils, dont l'enfant tué par une pierre était l'aîné. Le vieillard n'était donc que le beau-père de Poo-Yet-Tah.

La conversation n'empêcha pas les trois Esquimaux de donner à leurs mâchoires une activité plus conforme à leurs goûts. Ils ne s'occupèrent pendant toute la journée qu'à tailler la chair du bœuf en aiguillettes longues et étroites et à les avaler. Le cou, le dos, les côtes disparurent successivement, les effrayants mangeurs se reposant parfois pour prendre haleine, se plaignant de ne pouvoir plus manger, se couchant alors sur le dos, mais recommençant dès qu'ils se retrouvaient en état d'engloutir de nouveaux morceaux.

A la vue d'un tel appétit, le *commander* se sentit à la fois stupéfait et humilié pour notre nature. « Brutes dégoûtantes! s'écrie-t-il, l'hyène même une fois repue se serait reposée, et l'impossibilité absolue de faire entrer une bouchée de plus dans leur estomac pouvait seule arrêter la gloutonnerie de ces créatures qui avaient reçu du ciel le don de la raison! » Il passa la main sur l'estomac de Poo-Yet-Tah; sa dilatation était prodigieuse. Le plus rude mangeur de l'Europe en serait mort dix fois.

Second hivernage.

Cependant onze mois s'étaient écoulés depuis la détention de l'équipage de *la Victoire* à l'endroit où l'hiver précédent

avait enfermé ce navire. Est-il nécessaire de dire tout ce que ces onze mois présentèrent de glaces, de brumes, de neige, de vent, de pluie et d'accablante uniformité? Le vol d'une mouette, le saut d'un marsouin, la santé plus ou moins satisfaisante de quelques renards apprivoisés, étaient devenus pour les captifs de Félix-Harbour les événements importants de la vie. Il faut toutefois ajouter que la chasse et la pêche y apportaient quelque variété, et que leurs bons amis les Esquimaux s'efforçaient de les amuser de leur mieux par leurs chants et par leurs danses.

Aux approches du terme ordinaire de l'hiver, leurs espérances s'étaient naturellement ranimées; mais le mois d'août avait passé sans leur apporter autre chose que de continuelles déceptions. « Nulle expression ne saurait rendre, dit Ross, ce que nous éprouvâmes. »

Il ne restait plus que quatre semaines de cet été si lent à répondre à leur impatience.

Enfin, le 17 septembre, ils croient que l'heure de la délivrançe a sonné.... Ils ne sont plus séparés de l'eau libre que par un champ de glace sur lequel ils peuvent se faire touer, et, au bout d'une demi-heure, ils sont sous voiles!... Qui pourrait peindre leur joie?... hélas! elle fut courte.

A peine avaient-ils fait trois milles que, bloqués plus sérieusement que jamais, ils ne durent plus songer qu'à chercher un autre havre pour y passer un second hiver, condamnés ainsi pour la seconde fois à espérer pendant près d'une année, à compter les mois, les semaines, les jours, et avec moins de confiance qu'ils ne l'avaient fait précédemment.

Le découragement s'empara de quelques-uns; mais le plus grand nombre se montra résigné. Le capitaine s'efforça de relever les esprits en leur montrant ce qu'il appelle le beau côté du tableau. « N'avaient-ils pas fait de nombreuses découvertes? le vaisseau n'était-il pas en bon état? la santé

de l'équipage n'était-elle pas excellente? n'avaient-ils pas de nombreuses provisions? ne vivaient-ils pas en paix les uns avec les autres? le havre qu'ils allaient occuper n'était-il pas infiniment meilleur que l'autre, et ne devait-il pas leur offrir plus de facilités pour se dégager des glaces? enfin, n'avaient-ils pas appris à se faire une demeure commode?

« Mais, ajoute Ross, le présent était trop affreux pour laisser même le courage d'envisager un meilleur avenir. Il fallut m'en remettre à la nécessité, au temps, à l'habitude, en espérant que nos relations avec les naturels, qui nous fourniraient des provisions fraîches et la possibilité de renouveler bientôt nos expéditions par terre, nous aideraient à passer nos tristes jours et allégeraient le poids de nos maux. »

Ils employèrent le mois d'octobre à couper la glace pour se frayer un chemin vers leur nouvelle prison, et on aura l'idée de ce travail quand on saura que la glace, prenant rapidement trois ou quatre pieds d'épaisseur, réunissait ses fragments presque aussitôt que la scie les avait disjoints.

Dans tout ce mois, ils ne purent avancer que de 850 pieds. Il leur restait encore cent toises de glace à couper pour arriver dans la position qu'ils avaient en vue. D'après l'expérience qu'ils venaient de faire, c'était un travail de cent jours; mais la glace s'épaississant de jour en jour, ils ne pouvaient même espérer que ce temps suffirait. Ils se décidèrent par suite à rester dans le lieu où ils se trouvaient. C'était une baie s'étendant vers le sud dans un bras de mer à l'ouest. Ils la nommèrent la baie du *Sherif*.

Après avoir fait la revue de leurs vivres, ils procédèrent à leur installation, en prenant soin d'ériger quelques poteaux pour indiquer aux naturels leur nouvelle résidence. Malheureusement, la saison avait décidé ces précieux amis à s'éloigner.

Ce ne fut que sept ou huit mois après, en avril 1831, que, pendant une nouvelle absence du commandant, ils furent

agréablement surpris par l'arrivée de trois d'entre eux. Ils avaient rencontré le *commander*, qui leur avait acheté pour deux couteaux deux magasins de saumons. Ils étaient porteurs d'une lettre par laquelle il annonçait cette bonne nouvelle à son oncle, le capitaine John.

L'expédition apprit d'eux la mort du pauvre Tulluahiu. Les relations des voyageurs avec les naturels se renouèrent. Le mois suivant, le *commander* se remit de nouveau en route pour une exploration dont l'objet intéressait vivement le monde savant.

Il s'agissait de découvrir, s'il était possible, le lieu précis du pôle magnétique, de ce point mystérieux dont la nature a fait le centre d'un de ses grands pouvoirs.

Découverte du pôle magnétique.

Parry et Franklin, pendant leurs voyages dans les régions du nord, s'étaient occupés de ce problème. Ils avaient fait, sur la situation de ce pôle magnétique, des calculs approximatifs qui, ainsi que l'événement l'a prouvé, approchaient plus de la vérité que toutes les études antérieures. Mais les limites géographiques de leurs voyages de découvertes avaient circonscrit leurs travaux à un espace trop restreint pour qu'ils pussent être décisifs. Il fallait des observations plus voisines du point cherché. Il fallait que l'observateur pût s'assurer qu'il l'avait atteint, qu'il avait placé l'aiguille dans un endroit où nulle déviation de la ligne perpendiculaire n'était visible, et qu'ainsi le pôle se trouvait entre son pied et le centre de la terre.

D'après les observations des navigateurs précédents, on présumait le pôle placé sous le 70° de latitude septentrionale et le 98° 30 de longitude occidentale.

Depuis longtemps l'expédition s'approchait de ce point. Ross et ses compagnons en avaient plus d'une fois calculé

et conjecturé la situation ; ils en étaient plus près qu'on ne l'avait jamais été; ils avaient acquis une connaissance assez complète de la contrée où ils se trouvaient ; enfin, ils avaient la possibilité d'y voyager. Le *commander* Ross vit dans toutes ces circonstances de grands motifs d'espérance, ou plutôt il ne douta pas que la solution du problème ne lui eût été réservée.

Pendant ce second hiver, que l'expédition était condamnée à passer si près du lieu où elle avait subi le premier, il s'était livré à une suite d'observations, et il avait réussi à fixer la situation du pôle magnétique d'une manière qui lui avait paru plus exacte qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. L'inclinaison de l'aiguille dans le lieu où il avait fait ses observations excédait 89°, ce qui était effectivement une approximation de distance plus voisine de la vérité que toutes celles qui avaient été obtenues avant lui.

Le 27 mai, il partit donc plein d'espoir, et le 1er juin, à huit heures du matin, il avait atteint, sur la côte sud-ouest de la Boothia-Felix, un emplacement où il faisait les observations suivantes :

L'inclinaison indiquée par l'aiguille était à une seule minute de la position verticale. Les aiguilles horizontales se montraient complétement immobiles. Suspendues de la manière la plus délicate possible, il n'y en avait pas une seule qui fît le moindre effort pour se mouvoir et changer de position.

Ces phénomènes indiquaient que le centre d'attraction était à une très-faible distance horizontale, sinon immédiatement au-dessous. L'observateur était donc sur le pôle magnétique.

« Je crois, dit le commandant, que je dois laisser aux lecteurs le soin de se figurer les transports que nous éprouvâmes alors. Périls, fatigues passés ou futurs, tout fut oublié. Il nous sembla que nous n'avions plus qu'à retourner

dans notre patrie, pour y être heureux le reste de nos jours. »

Ce foyer attractif du globe était-il marqué de quelque signe particulier ? Hélas ! non, et ceux qui s'imaginaient qu'il était, tout au moins, une montagne de fer ou d'aimant, venaient d'avoir un grand mécompte. Au grand désappointement des explorateurs, la nature, aussi modeste que puissante, n'avait marqué ce point d'aucun de ses grands aspects. La terre, sur la côte, était basse, et, à un mille de la mer, elle s'élevait à peine à cinquante ou soixante pieds de hauteur. Les huttes récemment abandonnées de quelques pauvres Esquimaux, tels étaient les seuls ornements du pôle magnétique.

La prise de possession de ce lieu et du terrain environnant, au nom de la Grande-Bretagne et de Sa Majesté Guillaume IV, n'en fut pas moins solennelle. Ross y planta le pavillon britannique, et, rassemblant quelques pierres à chaux, qui couvraient le rivage, il y éleva un monticule, faible monument destiné à disparaître bientôt, sans doute, sous les assauts du temps ou sous les pieds des Esquimaux.

Le second hivernement durait depuis dix mois, et pendant tout ce temps les voyageurs n'avaient eu sous les yeux, comme dans l'hiver précédent, qu'une succession d'énormes rochers de glace qui, s'ils se mettaient à flot, étaient perpétuellement remplacés par d'autres; « car, dit Ross, l'entrepôt qui les fournissait était inépuisable. »

Ainsi s'étaient passés la fin de 1830 et sept ou huit mois de 1831.

Troisième hiver. — Plan de salut.

Un nouveau mois d'août était arrivé. C'était le moment d'une seconde tentative; les glaces, cette fois encore, se montrèrent inexorables. Ils parvinrent à faire sortir *la Victoire* de son havre, mais il fallut presque aussitôt la faire

entrer dans un autre et se résigner à un troisième hivernement.

Ce ne fut qu'au mois d'avril 1832, qu'ils purent songer de nouveau à sortir de leur captivité.

Voici le plan qu'ils adoptèrent :

Depuis longtemps, ils ne prévoyaient que trop qu'ils seraient obligés d'abandonner le navire. Ils se décidèrent enfin à cette douloureuse extrémité, et résolurent de faire tout ce qui serait possible pour conduire leurs barques au havre d'Élisabeth, avec des vivres pour six semaines. De là, ils devaient essayer de se rendre avec leurs traîneaux chargés du reste des approvisionnements jusqu'à une certaine latitude, et expédier de cet endroit un détachement pour aller reconnaître l'état des choses à la pointe de la Fury, afin de savoir quelles ressources ce dépôt pouvait encore leur présenter.

Ils entreprirent donc de mettre ce projet à exécution, et alors commencèrent pour eux des fatigues qu'il faut renoncer à décrire.

Barques, provisions, traîneaux, attirails de toute espèce, il fallut tout transporter, traîner, échelonner à des stations successives, et par quelles voies ! à travers quels obstacles ! sous quelle température !... Le lecteur connaît le milieu qu'ils avaient à vaincre. Les retours forcés étaient multipliés à ce point, que vers la fin de ce même mois d'avril, pour ne citer que ce premier résultat, ils avaient parcouru un espace de cent dix milles, et n'avaient avancé que de dix-huit; force était de revenir sans cesse au vaisseau.

Le dernier départ n'eut lieu que le 28 mai. Ross peint ce moment sous des traits qui seront compris de tout le monde, mais surtout des marins.

« Nous bûmes, dit-il, un dernier verre de grog pour prendre congé de notre pauvre vaisseau. C'était le premier que j'eusse jamais été forcé d'abandonner, après avoir servi

pendant quarante-deux ans, à bord de trente-six bâtiments divers. J'éprouvais la sensation qu'on éprouve à se séparer d'un ancien ami, et je ne tournai pas la pointe où il cessa d'être visible sans m'arrêter pour prendre une esquisse de ce désert où je le quittais solitaire, abandonné dans ces glaces dont il nous avait si longtemps préservés, et où il devait rester jusqu'à ce que le temps eût produit sur lui son effet inévitable. »

A la fin de ce mois de mai, seize milles les séparaient encore du havre d'Élisabeth.

A cette époque avancée de la saison, l'état de la glace leur démontrait, du moins, qu'ils n'avaient pas mis trop de précipitation à abandonner le vaisseau.

La mer, aussi loin que la vue pouvait s'étendre en tout sens, n'était qu'une masse solide d'énormes pièces de glace soudées ensemble. Tout était rocher.

Enfin, ils peuvent atteindre la pointe de la Fury. Ils s'y établissent le 1er juillet.

Quatrième hiver à la pointe de la Fury.

« Nous avions donc encore une fois un domicile, s'écrie le capitaine; quel qu'il fût et quel que dût être le temps que nous avions à y rester, il nous semblait que nous rentrions chez nous. »

Les premiers moments furent, comme on le pense bien, consacrés au repos; on s'occupa ensuite de vérifier les provisions et les objets restés dans ce dépôt providentiel. Tout était intact, à l'exception de quelques caisses de chandelle que les renards avaient brisées et dont ils avaient dévoré le contenu. Cette heureuse certitude consolant un peu tout le monde, on s'occupa de construire une habitation, et un dîner somptueux fêta ce jour mémorable.

Sont-ils enfin dans la voie du salut? Le mois d'août, revenant pour la troisième fois, semble les bercer de cet es-

poir.... Les glaces se sont inopinément séparées ; un espace d'eau navigable se montre; ils se remettent à l'œuvre; peut-être ils pourront gagner la baie de Baffin avant le départ des bâtiments baleiniers.... Nouvelle déception!... Les glaces trompent à ce point leur attente, qu'après leur avoir donné une succession continuelle d'espérances et de désappointements, elles les forcent à retourner à la pointe de la Fury pour y passer un quatrième hiver.

Celui-ci ne se termine qu'en juillet, et leurs efforts recommencent. Ils peuvent quitter une seconde fois la pointe de la Fury. « Combien notre départ eût été délicieux, dit Ross, si nous avions pu dire à notre hutte avec une entière confiance : « Adieu pour toujours! »

Dernière tentative. — Délivrance.

Parvenus dans la baie de Batty, ils y sont encore arrêtés par les glaces. Chaque changement de temps, chaque goutte de pluie, chaque mouvement des blocs glacés qui les environnent devient pour eux un espoir ou un tourment. Enfin, et pour la première fois, un canal d'eau libre, conduisant vers le nord, s'ouvre un soir devant eux.... Ils se couchent dans une joie plus facile à concevoir qu'à peindre. Le lendemain, dès quatre heures du matin, l'équipage travaille à couper la glace qui obstrue encore le rivage, et les barques sont lancées en mer.

Le cap septentrional de la baie de Batty est doublé, la baie d'Edwin traversée. Ils arrivent, le 16 août, au point où l'année d'avant ils ont été forcés de s'arrêter, le 29 du même mois. Ils n'ont donc, sur cette année précédente, que douze jours d'avance, et quelle triste pensée ne naît pas de ce rapprochement! Si ces douze jours se passent comme ils se sont déjà passés, c'en est fait d'eux. Ils n'ont qu'à retourner à la pointe de la Fury, pour y terminer leurs travaux et leurs fatigues d'une manière trop facile à prévoir, les pre-

miers mourants dans une tombe de glace, les derniers dans la gueule des ours ou des renards.

Mais cette terrible mer polaire semble vouloir cette fois lâcher sa proie. Le canal d'eau libre a augmenté de largeur.... Ils avancent, et, après avoir dépassé leur ancienne position près du cap nord-est de l'Amérique, ils se voient à la pointe orientale du détroit. En quelques heures ils ont pu profiter de l'occasion qu'ils avaient précédemment si vainement attendue.

« C'était, dit la relation, c'était pour nous comme un miracle de voir tout à coup convertie en eau navigable cette glace qui avait couvert tout le détroit et dont la solidité semblait éternelle. A peine pouvions nous le croire, et celui qui s'assoupissait avait besoin, en s'éveillant, de quelques instants pour se convaincre que sa barque s'élevait sur des vagues. »

Forcés par un ouragan de prendre terre à douze milles à l'ouest du cap d'York, ils poursuivirent dès le lendemain leur route, et, le 19 août, ils étaient à mi-chemin, entre la baie de l'Amirauté et la baie du Bureau de la Marine.

Le 25, ils relâchèrent, tant pour prendre du repos que pour réparer leurs barques, et leurs tentes furent dressées sur le rivage.

Ce fut là qu'à quatre heures du matin, tandis qu'ils dormaient tous, l'homme qui était en vigie crut apercevoir une voile en mer.

A cette nouvelle, on comprend que tout le monde est bientôt sur pied. Est-ce un vaisseau? Est-ce une montagne de glace? Ceux qui sont disposés à voir les choses en noir sont de cette dernière opinion. Cependant les barques sont aussitôt lancées, et on s'efforce, tout en s'évertuant en signaux, de s'avancer vers cet objet flottant. Mais cette mer cruelle n'est pas encore désarmée. A défaut de glaces, ce sont maintenant des vents légers, variables, des calmes qu'elle

oppose aux infortunés navigateurs. Leur marche est d'une lenteur désespérante.

Toutefois, la distance diminue; bientôt les doutes s'évanouissent; ils voient distinctement un navire, et bien plus, un autre vient de se montrer au nord : celui-là a mis en panne.... Sans doute il les a vus. Hélas! non, il déploie ses voiles et s'éloigne avec rapidité.

« Nous n'avions pas encore passé un moment aussi cruel, dit le capitaine. Se voir entre deux navires, et songer que probablement nous ne pourrions atteindre ni l'un ni l'autre, c'était là un supplice d'un genre nouveau.

« Je soutenais le courage de mes gens, en les assurant, de temps en temps, que nous approchions de l'un des navires; assertion un peu hasardée, mais que, tout à coup, un calme providentiel changea en réalité. Nos progrès sont manifestes; le vaisseau nous a aperçus, et une barque s'en détache pour se diriger vers les nôtres. »

Elle a bientôt joint celle où se trouve le capitaine. «Vous avez sans doute perdu votre bâtiment, lui dit en l'abordant l'officier du vaisseau?

— Oui, répond Ross, et nous vous prions de nous recevoir à votre bord. Quel est le nom de votre navire?

— *L'Isabelle*, réplique l'officier, autrefois commandée par le capitaine Ross.

— Je suis moi-même le capitaine Ross, répond ce dernier, et ces hommes qui m'accompagnent formaient l'équipage de *la Victoire.* »

A ces mots, une incrédulité peu dissimulée se peint sur les traits du marin, qui répond brusquement à Ross qu'il y a deux ans qu'il est mort.

Heureusement, il était facile à celui-ci de lui prouver le contraire.

On devine ce qui suivit; peu d'instants après, l'équipage de *l'Isabelle*, réuni en une minute sur le pont, saluait Ross

et sa suite de ses acclamations enthousiastes, et l'intrépide explorateur des régions arctiques montait à bord de son ancien vaisseau, où le capitaine Humphreys, qui le commandait, lui faisait un accueil qu'il est inutile de décrire.

« La seule charité nous l'aurait accordé, dit l'illustre voyageur. Il était impossible de voir une réunion d'êtres humains d'un aspect plus misérable. Nos barbes n'avaient pas été faites depuis je ne sais combien de temps ; nos vêtements n'étaient que de sales fragments de peaux d'animaux sauvages; notre maigreur, notre pâleur nous rendaient semblables à des spectres. Nous formions un tel contraste avec les hommes qui nous entouraient, que nous sentîmes tous, pour la première fois peut-être, ce que nous étions réellement, et ce que nous devions paraître aux autres.

« Mais le côté plaisant de notre situation nous fit bientôt oublier tout le reste, la joie qui nous transportait nous disposant d'ailleurs à nous amuser du spectacle que nous donnions à nos hôtes. Chacun de nous se levait, s'habillait, se rasait et mangeait en même temps, et tout ce qui était nécessaire à ces différentes opérations se mêlant dans une inexprimable confusion, il en résultait la scène la plus grotesque. Les questions étaient interminables de part et d'autre. On nous interrogeait avidement sur nos aventures, sur nos fatigues, sur nos souffrances, et nous n'étions pas moins empressés de notre côté à demander des nouvelles d'Angleterre dont nous étions privés depuis quatre ans. L'ordre pourtant s'établit. On prit soin des malades, on assigna à chacun de nous sa place, en l'entourant de toutes les attentions que la bienveillance peut imaginer. La nuit amena enfin le repos et des pensées sérieuses; j'aime à croire que pas un de nous n'oublia de rendre des actions de grâce à cette providence divine qui, nous ramenant des bords d'une tombe entr'ouverte, venait de nous rendre à nos amis et au monde. »

Accoutumés à coucher sur la glace, sur la neige, sur des rochers, la plupart des gens de Ross ne purent dormir dans les lits qui leur avaient été préparés. Le capitaine, notamment, ne put supporter le sien et passa la nuit sur une chaise.

Telle est la force des habitudes même les plus dures. Il fallait à ces hommes des efforts pour renaître aux douceurs de la vie civilisée.

Le 19 octobre, le capitaine Ross recevait à Londres les félicitations de ses amis et des sociétés savantes. Bien que le gouvernement n'eût pas patronné son expédition, il n'oublia pas de récompenser ceux qui y avaient pris part. Une indemnité de cinq mille livres sterling fut allouée au capitaine J. Ross, en attendant le grade de contre-amiral qu'il reçut peu après, et son neveu, le *commander*, fut nommé capitaine de vaisseau.

CHAPITRE VIII.

LE CAPITAINE BACK.

(1833—1835.)

Le capitaine Back. — Arrivée à Montréal, puis à Norway-House. — Recherche de la grande rivière du Poisson. — Vagues indications des Indiens. — Remonte du *Hoart-Frost*. — Découverte de la grande rivière du Poisson. — Les moustiques et les maringouins. — Hivernage au lac de l'Esclave.—Akaïtcho.—Anecdote sur Franklin. — L'Indien cannibale. — Rigueurs de l'hiver. — Affreuse misère des Indiens. — Dévouement d'Akaïtcho. — Nouvelles du retour du capitaine Ross. — Reprise du voyage vers le nord. — Trajet sur la glace. — Descente de la grande rivière du Poisson. —'Rencontre d'Esquimaux. — Arrivée à la mer polaire. — Retour. — Second hivernage. — Retour en Angleterre. — Explorations de MM. Dease et Sompson et du docteur Rae.

Le retour de Ross et de ses compagnons s'était fait attendre trop longtemps pour que, dans l'intervalle, des craintes ne se fussent pas éveillées sur leur sort, et dès 1832 on avait commencé à redouter généralement, en Angleterre, qu'ils n'eussent augmenté le nombre des victimes des explorations arctiques.

Le docteur Richardson, l'intrépide compagnon de Franklin, fut le premier qui appela l'attention sur ce sujet.

Quoique l'expédition de Ross n'eût pas été entreprise sous les auspices du gouvernement, on regarda comme un intérêt national de s'assurer de sa destinée et de faire des efforts pour secourir des hommes qui pouvaient encore avoir pour demeure quelque bloc de glace flottante ou pour refuge une hutte de neige.

Au mois de novembre 1832, un meeting eut lieu à la Société d'agriculture dans Regent-Street, afin d'obtenir

les fonds et les moyens nécessaires pour envoyer une expédition privée, puisque l'amirauté et le gouvernement ne pouvaient en envoyer une officielle. Sir Georges Cockburn, qui prit le fauteuil, prononça, à ce sujet, de belles paroles : « Les marins, dit-il, qui consacrent leur temps au service de la science, et bravent, par amour pour ses progrès, les dangers de climats inconnus et inhumains, méritent les sympathies et l'assistance de tous. La Grande-Bretagne marche à la tête des découvertes géographiques, et il n'est pas un seul Anglais qui ne ressente avec orgueil l'honneur et la gloire que les expéditions de Parry et de Franklin ont répandus sur notre pays. Mais si nous désirons créer des Parry et des Franklin futurs, si nous tenons à favoriser parmi nous le courage et l'esprit d'entreprise, nous devons prouver que celui qui se dévoue hors de la vue de ses concitoyens n'est pas pour cela hors de leur souvenir, que nous sympathisons avec ses souffrances et que nous apprécions ses efforts. Cette conviction le soutiendra à l'heure des épreuves, et lorsque s'accumuleront sur lui les privations et les périls, il n'y verra que des titres plus certains aux bénédictions des hommes. »

Un autre compagnon de Franklin, le capitaine Back, qui se trouvait en Italie au moment où cette motion fut faite, étant revenu en Angleterre, offrit de diriger l'expédition, et ses services furent acceptés. Une souscription fut ouverte; elle produisit 6 000 livres sterling. Le trésor, sur la recommandation de lord Goderich, alors secrétaire d'État, y contribua pour 2 000 livres. Afin de faciliter les vues du courageux voyageur et de lui donner une plus grande autorité sur sa suite, le Bureau des colonies le munit d'instructions et de pouvoirs spéciaux, et la Compagnie de la baie d'Hudson l'investit d'une commission relative à son service, et mit à sa disposition tous les secours qu'elle pouvait lui offrir sur son territoire de l'Amérique du Nord.

Arrivée à Montréal et à Norway-House.

Tous ces arrangements faits, le capitaine Back, accompagné du docteur Richard King en qualité de chirurgien et de naturaliste, et de trois hommes qui avaient fait partie de l'expédition de Franklin, quitta Liverpool le 17 février 1833, se rendit à Montréal, au Canada, et de là à Norway-House, premier poste de la Compagnie, sur la rivière Jacques. Là devait se compléter le personnel de l'expédition.

Ce ne fut pas sans difficulté que Back parvint à se procurer le nombre d'hommes qui lui était nécessaire; ceux qui, en apparence, étaient les plus disposés à s'engager, manifestèrent des prétentions exorbitantes, voulant obtenir les mêmes privilèges et les mêmes salaires que les hommes employés autrefois sous le commandement de sir John Francklin, dans les deux expéditions du gouvernement. Il fallut céder, faute de mieux, et le capitaine ayant d'ailleurs décidé un certain Mac-Kay à l'accompagner, l'exemple de cet homme, qui jouissait d'une grande influence et qui était l'un des meilleurs patrons du pays, ne tarda pas à être suivi; la troupe se compléta, à deux individus près. Back comptait les heures et les minutes, dans l'attente de ce supplément indispensable. On comprend donc quelle dut être sa joie, quand, des *voyageurs* étant arrivés, il retrouva parmi eux deux de ses anciennes connaissances, deux Canadiens dont le mérite lui était connu de longue date, et qui se présentèrent tout essoufflés, tant ils avaient hâte d'être admis. Le capitaine donna immédiatement l'ordre qu'on préparât leurs engagements; « mais hélas! (c'est lui qui parle) il avait compté sans l'influence conjugale; ses deux recrues n'avaient point consulté leurs femmes avant de faire leur coup de tête, et, au moment où ils rentrèrent dans leur campement, ils se trouvèrent face à face avec leurs moitiés. La première, grande gaillarde bien découplée, coiffa rapidement son mari de

soufflets si rudement appliqués qu'elle lui fit crier miséricorde, et le força d'aller chercher abri sous la tente d'un ami ; l'autre, au contraire, douce et sentimentale jeune fille de dix-sept ans, fondit en larmes, poussa des sanglots à fendre le cœur, et, se jetant au cou de son époux, lui fit de ses deux bras une charmante prison. »

Malheureusement pour l'expédition, ces deux procédés si différents eurent un égal succès. Il fallut se pourvoir ailleurs.

Enfin, le complément fut trouvé; l'expédition présenta un total de vingt-quatre personnes, patrons, charpentiers, artilleurs, pêcheurs et engagés divers, et, le 26 juin, elle quitta Norway-House.

Un long et périlleux itinéraire était tracé devant elle. Les voyageurs regardaient comme une chose à peu près impossible d'atteindre la mer polaire dans l'automne, et aucun d'entre eux ne se berçait de l'espoir d'arriver, avant l'été de 1834, dans les parages où pouvaient se trouver le capitaine Ross et ses compagnons. Mais Back ne songeait qu'au noble but qu'il poursuivait, et ce n'est pas sans intérêt qu'on lit les lignes où il décrit les sentiments qu'il éprouva en partant de Norway-House.

« Ce fut, dit-il, un jour bien heureux pour moi !... Comme je sentis mon cœur se gonfler de joie et d'espérance, lorsque le canot poussant au large, je me vis enfin débarrassé de ces fastidieuses difficultés inhérentes au commencement de toutes choses, et en position de justifier les augures favorables de mes amis ! Engagé désormais sans réserve dans la voie qui devait me conduire à l'accomplissement de ma mission, je me sentis emporté dans une sphère de sentiments élevés et généreux. »

Recherche de la grande rivière du Poisson.

Son projet était de gagner la mer polaire à l'occident du cap Turnagain, et de suivre, pour y arriver, le cours d'un fleuve vaguement indiqué dans cette direction par les chasseurs indiens; son existence paraissait certaine, mais sa source et son cours étaient inconnus des Européens et des Canadiens.

Ce fleuve était le *Thlew-ee-Choch* ou grande rivière du Poisson.

Des interrogatoires qu'on avait fait subir aux Indiens, on pouvait conclure que l'origine de ce cours d'eau se trouvait au nord-est du grand lac de l'Esclave, à peu près vers l'endroit où le docteur Richardson et Back lui-même l'avaient théoriquement placé; mais un Indien, dont la troupe avait choisi pour lieu de chasse les environs du grand lac de l'Esclave, affirmait que les rapides ne permettraient pas à des bateaux de suivre le cours du Thlew-ee-Choch. Il ajoutait, à la vérité, qu'en se rendant à une autre rivière appelée Teh-Lon on éviterait ces difficultés, et qu'on arriverait, en définitive au même point, les embouchures des deux rivières étant très-voisines. Mais il ne précisait pas assez leurs directions pour qu'on pût en tirer une conclusion satisfaisante.

C'était au milieu de ces incertitudes que l'expédition s'avançait, éprouvant, comme on le pense bien, toutes les fortunes diverses des longs voyages, tantôt poussée par d'agréables brises qui la dispensaient des avirons, tantôt emportée par des rapides écumeux sur des rochers à fleur d'eau, tantôt obligée de chercher à travers les bancs de sable du rivage un refuge contre la tourmente.

Cette dernière contrariété était celle de toutes qui affectait le plus vivement le capitaine.

« Je ne connais, dit-il avec un dépit caractéristique, je ne

connais rien de plus mortifiant pour un marin que d'être dominé par le vent sur l'eau douce. Quand on parcourt l'Océan immense, on se résigne assez volontiers aux caprices des éléments; mais se voir cloué indéfiniment sur le rivage, tandis que sous vos yeux des oiseaux se jouent dans la tourmente et y prennent leurs ébats, c'est un genre de vexation qui, je l'avoue, met en défaut toute ma philosophie. »

Accessoirement à cette réflexion, le capitaine donne un échantillon des recettes qu'il employait dans ces moments d'arrêt forcé pour se rétablir dans son calme philosophique.

Un jour, voulant échapper à l'accès de mauvaise humeur qui le gagnait, il chaussa une paire de bottes d'Esquimaux, prit son fusil, et se mit à parcourir un marécage où les taillis, les saules et les arbres tombés formaient un fourré tellement inextricable, que le brave capitaine faillit y rester. L'exercice qu'il se donna pour en sortir pacifia complétement ses nerfs, et, revenu à sa tente, harassé, n'en pouvant plus, il s'amusa à observer le bizarre assemblage des objets qui l'entouraient : « A mes pieds, dit-il, se voyait un paquet roulé dans une toile cirée; c'était mon lit. A côté se montrait une pièce de bison séché, chair dure et coriace si jamais il en fut, fantasquement ornée des longs poils noirs de l'animal, mais que leur disposition artistique n'empêchait pas malheureusement de s'introduire entre les dents du malheureux mangeur; plus loin, sur une toile rouge, s'étendait en guise de nappe une serviette portant une théière, quelques biscuits et une salière; auprès se trouvaient un plat d'étain, une sorte de garde-manger de même matière, tout fier de contenir un jambon gras, heureux produit de la colonie de la rivière Rouge, et enfin, le fameux pemmican, la meilleure nourriture sans contredit qu'on puisse avoir pour des expéditions comme la nôtre. »

Venaient ensuite un fusil, un sac à poudre indien, des

boîtes, des vases, parmi lesquels se faisait remarquer un malheureux pot vernissé du Japon, criblé de coups, et dont la physionomie mélancolique semblait reprocher au chef de l'expédition le peu d'égards qu'on avait eu pour lui dans les différents *portages*.

Le personnel répondait au mobilier. On y voyait pêle-mêle un Anglais, un homme de Stomaway, deux Canadiens, deux métis, trois Iroquois, et l'on n'a pas de peine à être de l'avis du capitaine, quand il suppose que la tour de Babel n'offrit jamais rien de plus discordant que la conversation de ces personnages.

Après avoir dépassé successivement le Grand-Rapide, le lac Cédar, plus connu sous le nom de lac Bourbon, la rivière Saskatc hawan, le lac de l'île aux Pins, l'expédition arriva à Cumberland-House. Les bateaux, les approvisionnements et le pemmican, tout y était prêt. M. King, le compagnon de Back, y était déjà arrivé sans accident, et, le 6 juillet, ce dernier put l'expédier de nouveau avec les embarcations sous ses ordres. Elles étaient fortement chargées, mais dirigées par d'excellents pilotes, et Back ne douta pas qu'elles ne parvinssent au quartier d'hiver avant la formation des glaces.

Dès le lendemain, il rejoignit M. King sur la rivière de l'Esturgeon, surnommée par les naturels *la Rivière Maligne*, parce qu'elle n'est qu'un rapide continuel.

L'embarcation montée par le capitaine ne tarda pas à montrer toute sa supériorité, grâce à l'habileté du pilote qui la conduisait. C'était un métis, appelé de Charloit, type remarquable de ces Canadiens nomades connus sous le nom spécial de *voyageurs*, et qui, vivant de pêche et de chasse, parcourent incessamment les eaux et les forêts des solitudes de la zone moyenne arctique, comme agents de la compagnie d'Hudson. « Cet homme, dit Back, au milieu d'épouvantables rapides, tout hérissés d'écueils,

était d'un sang-froid et d'une dextérité qui ne se démentaient jamais. Il ne donnait pas un seul coup de perche inutile sur le fond de la rivière, et c'était avec une sorte de grâce, qu'on ne pouvait néanmoins admirer sans terreur, que notre canot était lancé à travers tous ces périls et les franchissait avec un bonheur qui semblait tenir du prodige. Les équipages des autres embarcations, en voyant avec quelle rapidité il les dépassait, durent croire qu'un pouvoir surnaturel le faisait voler sur les eaux. Nous fûmes bientôt hors de vue, et, à force de manœuvrer à travers bas-fonds et rapides, nous nous dégageâmes enfin de cette dangereuse et fatigante rivière. »

Arrivée le 17 juillet au fort la Crosse, l'expédition y trouva, toujours grâce aux soins de la Compagnie, un ravitaillement considérable. On y mit à sa disposition deux nouveaux canots, et elle entra dans le lac Buffalo, lac fallacieux qui, sous des apparences d'abord paisibles, ne manque jamais de réserver aux voyageurs ce qu'ils appellent *le coup de vent obligé.* Back y avait déjà été pris; mais, cette fois, à la vue de la douce tranquillité qui régnait sur son immense surface, il se flattait d'échapper au tribut habituel; les matelots chantaient et ramaient avec énergie; le lac était à moitié traversé. Tout à coup une brise légère s'élève d'une direction bien connue. A ce signe, le pilote presse l'équipage, lui communique son ardeur, regardant avec une attention superstitieuse le sommet bleu de la montagne; les matelots, penchés sur leurs avirons, font voler la barque. Vains efforts! Un nuage a paru derrière la montagne, il a monté en s'étendant vers le zénith; quelques bouffées de vent surviennent, et, en moins d'une demi-heure, un ouragan éclate, soulevant des vagues tellement furieuses, que la barque n'a d'autre ressource que de se glisser à travers les brisants jusqu'à la première terre sous le vent.

Bientôt après, ayant pris terre au portage de Loche et cheminant à travers les bois, l'eau leur manque pour apaiser leur soif excitée par une chaleur de 20° centigrades et par des fardeaux de 91 kilogrammes par chaque homme.

Une souffrance plus cruelle encore, et qui devait malheureusement se reproduire souvent, vient s'ajouter aux autres. Des myriades de moustiques et de ces insatiables diptères que nous appelons *taons*, et auxquels les Anglais ont donné le nom expressif de *bouledogues*, ravis de pouvoir s'abattre sur des créatures humaines, se livrent avec une telle ardeur à ce festin inaccoutumé, que tous les visages en sont ensanglantés.

Le portage de Loche est le point de partage des eaux qui se jettent dans la baie d'Hudson et de celles qui se dirigent vers la mer Arctique.

« C'est un site admirable, dit Back; à mille pieds au-dessous de nous, jusqu'à la distance de trente-six milles, s'étendait une campagne boisée dans toute la sauvage magnificence de sa parure d'été. Le plus harassé d'entre nous, se trouvant, au sortir des bois, en face de cette scène, oublia sa lassitude et s'arrêta involontairement avec son fardeau, pour contempler ce qu'elle avait d'imposant et d'enchanteur. »

Back, dans ses expéditions précédentes, avait déjà parcouru bien des fois cette belle et romantique solitude. « Toutefois, dit-il, son immensité m'inspirait encore ce sentiment d'effroi qui n'est pas sans charmes, et dont j'aimais à jouir. Je descendis seul dans la vallée; je la parcourus mélancolique et silencieux, comme si j'eusse craint d'en éveiller le génie; mais lorsque le bruit sourd des pas de mes compagnons se fit entendre, lorsque notre tente blanche fut dressée et que la fumée s'éleva en spirale au milieu du vert feuillage de la forêt, le charme du désert fut rompu. »

Au portage du Pin, M. Mac-Leod, employé de la Compa-

gnie de la baie d'Hudson, et qui revenait de la rivière Mackensie, fut adjoint à l'expédition. Il avait avec lui sa femme, ses trois enfants et un domestique.

Arrivé peu de jours après au fort Chipewyan, Back croyait y trouver les Indiens qui fréquentent ce poste, mais ils étaient dispersés dans les terres; ils n'avaient laissé derrière eux qu'un vieillard retenu par ses infirmités. Cet Indien avait, dans sa jeunesse, voyagé vers l'extrémité du lac des Montagnes, par laquelle Back eût désiré se frayer une route nouvelle; mais les indications du vieillard étaient vagues, incertaines, et il les terminait toutes par ces mots : « Je suis vieux, de peu d'importance dans ma tribu, et je n'aime point à trop parler. »

Back dut renoncer à son projet. Il gagna la rivière Salée : les Indiens y avaient campé récemment. Une entrevue avec eux était indispensable; accompagné de M. Mac-Leod, il se mit à leur recherche et les rencontra peu après.

Leur chef était un vieillard à figure intelligente, que les traficants avaient baptisé, on ne sait pourquoi, du nom français de *Camarade de Mandeville.*

On s'y prit de toutes les façons pour obtenir de lui les renseignements désirés; M. Mac-Leod accomplit à son égard toutes les cérémonies usitées pour l'offrande de la pipe, une bouffée de tabac humée en commun étant, chez les Indiens, l'acte amical qui ouvre les cœurs et les dispose aux confidences.

Le *Camarade* résuma, en effet, toutes ses indications dans une esquisse tracée de sa main. On y voyait la grande rivière du Poisson et le Teh-Lon couler à l'est-nord-ouest, dans des directions à peu près parallèles jusqu'à leur embouchure. Mais dans quelle mer ces deux cours d'eau se jetaient-ils? était-ce dans quelques-unes de ces profondes ouvertures qui découpent la baie d'Hudson, ou bien, comme Back le désirait si ardemment, dans la mer polaire elle-même, vers la pointe Turnagain? là était l'incertitude.

Vainement plaçait-on *le Camarade* dans toutes les positions, pour lui faire préciser les gisements des lieux; le pauvre diable, ahuri, tourmenté, s'écriait : « Vous ne placez pas le monde comme il est! » et le nuage ne se dissipait pas.

Les Indiens s'accordaient toutefois sur un point, la supériorité du Teh-Lon sur le Thlew-ee-Choch. Ils parlaient unanimement du premier comme d'un fleuve large et majestueux, du second comme d'un torrent rempli d'écueils, de cascades et de chutes.

« Si le grand chef (c'est ainsi qu'ils désignaient Back) se décide, disaient-ils, à suivre ce dernier, nous ne saurions l'accompagner. Nous sommes habitués aux privations, mais nos souffrances dépasseraient les forces de l'homme. »

Le 8 août, l'expédition atteignit le grand lac de l'Esclave et le fort la Résolution.

Là, un jeune chasseur offrit de conduire Back au Teh-Lon par un nouveau passage; mais, comme le reste de sa tribu, il ignorait complétement la situation de la grande rivière du Poisson, sans ignorer toutefois ses mauvaises qualités. Il ne cessait de répéter comme les autres : « Pourquoi le grand chef veut-il donc aller sur ce fleuve, tandis que le Teh-Lon est bien plus commode? Au Teh-Lon il trouvera des bœufs musqués, des orignals, du bois, du poisson, du gibier qui lui feront passer un bon hiver. Quant au Thlew-ee-Choch, nos pères, il est vrai, l'ont descendu lorsqu'ils firent la guerre aux Esquimaux, il y a bien longtemps; mais aussi combien en est-il revenu? et quel est celui qui pourrait dire maintenant ce qu'ils firent et ce qui leur arriva? Ils sont sur la terre des esprits, et nos vieillards seuls se souviennent de leurs noms. »

Cependant Back persista dans son projet de faire connaissance avec ce fleuve si mal famé, en prenant pour bases de ses recherches les renseignements que lui avait fournis

un vieux guerrier indien nommé Black-Meat (viande noire), qu'il avait connu en 1820, et dont la sagacité topographique lui avait été prouvée dans toutes les autres circonstances. Sa résolution arrêtée, il divisa son équipage en deux escouades, cinq hommes pour servir d'escorte à M. Mac-Leod, et quatre pour le suivre dans la recherche de ce fleuve, contre lequel les Indiens nourrissaient de si insurmontables préventions.

En traversant le chenal qui conduit à la rivière de l'Esclave, il rencontra les mêmes Indiens qu'il avait vus à la rivière Salée. Ils lui crièrent de loin « Eh quoi! le grand chef passe sans nous offrir une pipe de tabac! » Mais d'autres soins le préoccupaient, et il ne répondit qu'en continuant sa route à cet appel fait à son amour-propre et à sa générosité.

Non loin de là, d'autres Indiens se présentèrent. L'un d'eux, pour témoigner son respect à l'expédition, se revêtit d'un surtout qu'il avait acheté au fort la Résolution. Cette redingote étant sans boutons, et celui qui s'en était affublé n'ayant point de culotte, cet honnête indigène parut fort comique aux voyageurs.

Cependant, sur des eaux toujours périlleuses, et à travers des sites d'une sauvage beauté, l'imperturbable explorateur poursuivait sa recherche, bien que les motifs de découragement ne lui manquassent pas.

Un homme de la troupe était allé, dans son enfance, sur le Thlew-ee-Choch; mais, comme il avait fait le voyage par terre, il ne connaissait pas la route par eau. Il savait seulement qu'à une journée de marche se trouvait une rivière conduisant à quelques lacs d'où on pouvait gagner cet introuvable cours d'eau. Mais il doutait fort de la possibilité de transporter le canot à travers les montagnes et les précipices des *landes stériles* où se trouvaient les lacs en question. « Les Indiens, disait-il, n'essayeraient pas de l'en-

treprendre; mais les hommes blancs sont puissants. » Back s'empressa de le confirmer dans cette bonne opinion et l'engagea à l'accompagner, en lui promettant une bonne récompense.

Remonte du Hoart-Frost.

Le lendemain, comme les canots dépassaient quelques rochers qui les empêchaient d'aborder la terre, une petite baie se montra. Elle se terminait par une chute de plus de soixante pieds, qui précipitait au fond d'un gouffre ténébreux deux nappes d'eau écumantes et couvertes de brouillards.

C'était le Hoart-Frost (torrent glacé), que l'itinéraire indiqué par l'Indien forçait les voyageurs à remonter.

« A cette vue, dit le capitaine, mon équipage fit les gestes les plus significatifs, mais je n'eus pas l'air de m'en apercevoir. J'abordai aussitôt. Je fis tirer à sec le petit canot pour le réparer à fond, et renvoyant le grand à M. Mac-Léod avec le reste du bagage, je ne songeai plus qu'à préparer ma suite et moi-même à des efforts que je jugeai devoir dépasser tous ceux que nous avions faits jusque-là. »

Jamais Cooper, en promenant ses héros imaginaires dans les solitudes américaines, n'accumula sous leurs pas plus de périls, d'obstacles, de difficultés de tout genre, que n'en éprouvèrent alors Back et ses compagnons.

Suivent-ils la rivière, il leur faut, au milieu de tourbillons fougueux dont la poussière liquide les aveugle, affronter des chutes d'eau sans cesse renaissantes. Descendent-ils sur les rives, des bois qui semblent impénétrables, tant ils sont épais, serrés, entremêlés d'arbres tombés, de ruisseaux, de fondrières, de marais, semblent les défier, à chaque pas, d'en faire un de plus.

Comment, chargés d'ailleurs de lourds fardeaux, peuvent-ils espérer de franchir de tels fourrés, de tels abîmes? La

suite de Back en désespère, mais il la soutient, l'encourage de son exemple et l'entraîne sur ses pas.

Enfin cette nature barbare paraît les prendre en pitié. Un espace libre s'ouvre à leurs yeux. C'est un paysage nu, désolé ; des rochers entassés sur des rochers s'y élèvent à la hauteur de deux mille pieds. Ils les gravissent. De leurs sommets, ils voient cette rivière contre laquelle ils ont à lutter encore ne se dessinant plus que comme une longue trace d'écume. La grandeur du tableau leur fait oublier un instant leurs fatigues, mais leur accablement ne tarde pas à se manifester. Leur interprète, notamment, se trouve si fort affaibli qu'il peut à peine se traîner.

Redescendus sur la rive à travers d'effroyables précipices, à peine y ont-ils placé leur tente qu'un supplice déjà éprouvé se renouvelle pour eux. Les moustiques et les maringouins arrivent.

« Parmi les nombreuses misères inhérentes à la vie aventureuse du voyageur, dit Back, il n'en est point de plus insupportable et de plus humiliante que la torture que vous fait subir cette peste ailée. En vain vous essayez de vous défendre contre ces petits buveurs de sang, en vain en abattez-vous des milliers, d'autres milliers arrivent aussitôt pour venger la mort de leurs compagnons, et vous ne tardez pas à vous convaincre que vous avez engagé un combat où votre défaite est certaine. La peine et la fatigue que vous éprouvez à chasser ces innombrables assaillants deviennent à la fin si grandes, qu'à moitié suffoqué vous n'avez d'autre ressource que de vous envelopper d'une couverture et de vous jeter la face contre terre, pour tâcher d'obtenir quelques minutes de répit.

« Les vigoureuses et incessantes attaques de ces insectes montrent bien toute l'impuissance de l'homme, puisque, avec toutes ses forces si vantées, il ne peut venir à bout de repousser ces faibles atomes de la création. »

A partir de ce point, l'Hoart-Frost ne fut plus qu'une succession de rapides encore plus rapprochés qu'auparavant, s'élevant en amphithéâtre jusqu'à des hauteurs de quarante à cinquante pieds, et ce ne fut qu'avec des efforts dont on s'explique à peine le succès que les voyageurs finirent cependant par atteindre le haut de cette rivière turbulente et inhospitalière.

Raconter les journées qui suivirent, ce serait retracer les mêmes scènes d'obstacles et de périls abordés avec la même résolution et surmontés avec la même persévérance. Sous les pieds, le sol est toujours coupé de profonds ravins ou hérissé de rochers abruptes; sous les canots, les eaux deviennent de plus en plus menaçantes et terribles.

En vain leur patron de Charloit déploie-t-il sa force et son activité prodigieuses; en vain, au milieu de dangers extrêmes, se montre-t-il calme, réfléchi, intrépide; en vain, lorsque la perche et l'aviron ne peuvent plus être d'aucune utilité, se jette-t-il dans les flots bouillonnants, et, sur ses pieds fermement assurés, résiste-t-il là où tous les autres sont renversés et balayés en un instant, l'intraitable élément a résolu de le vaincre. Ici le canot chavire, là il est emporté de manière à faire croire aux voyageurs qu'il leur fait un éternel adieu. Plus loin, il se brise... Pour comble d'épreuves, les moustiques et les maringouins se montrent encore les ardents auxiliaires de la terre et des eaux. Soit caprice, soit affreux calcul, c'est le pilote surtout qu'ils affectionnent, et ses yeux enflent à ce point qu'il y voit à peine.

Découverte de la grande rivière du Poisson.

On avouera que le succès était dû à des chercheurs d'une telle trempe. Il couronna enfin leurs efforts.

Comme ils naviguaient sur le lac Aylmer et qu'ils venaient de traverser plusieurs baies profondes et de doubler plusieurs pointes, des collines de sable apparaissent. Maufelly, leur

guide indien, a cru les reconnaître. Il monte à deux reprises sur les hauteurs voisines. En revenant la seconde fois, sa tête est haute, son pas leste, son air triomphant, et il annonce qu'il va conduire les voyageurs à une baie d'où ils pourront se rendre à la grande rivière du Poisson. En prononçant ces mots, il se tourne vers l'interprète, et lui montrant les sentiers battus par les daims, il lui dit avec un sourire : « Mon vieux père aimait à se rappeler les exploits qu'il avait accomplis ici ; quoique bien enfant lorsque je l'accompagnais, j'en ai conservé la mémoire et ces lieux me sont familiers. »

Aussitôt on l'expédia, avec trois hommes, à la découverte, soit de la rivière, soit du lac où on supposait qu'elle prenait sa source ; mais avant leur retour, Back, en parcourant le pays, découvrit dans les environs et dans un lac voisin les cours d'eau nourriciers et la source de cette rivière si ardemment cherchée. « A cette vue, dit-il, je me précipitai vers la rive, et me jetant la face contre terre, je bus à longs traits dans le courant limpide des ruisseaux. »

Quant à ses hommes, il les abreuva d'un peu de grog qu'il avait tenu en réserve pour cette occasion, et le leur distribua avec d'autant plus de plasir qu'ils l'avaient aidé à justifier ses opinions théoriques et celles du docteur Richardson sur la situation du Thlew-ee-Choch.

Il continua ensuite sa route jusqu'au lac du Bœuf-Musqué ; là, des rapides multipliés se présentèrent, et dans le lointain, les teintes bleues des montagnes lui en faisaient présager bien d'autres.

Son canot, dans l'état de délabrement et de faiblesse où il se trouvait, ne pouvait ni braver ni longer par des portages de pareils obstacles. D'un autre côté, les Indiens Couteaux-Jaunes, qui, au printemps, parcourent cette contrée pour tuer les daims au moment où ils traversent les rapides, ne poussant guère leurs excursions à plus de deux jours

de marche au delà, dans la crainte de rencontrer les Esquimaux, étaient incapables, par conséquent, de donner aucun renseignement sur le cours d'une rivière qu'ils ne connaissaient que par ouï-dire. Enfin, la mauvaise saison approchait. Tous ces motifs déterminèrent Back à revenir sur ses pas pour aller passer l'hiver sur le lac de l'Esclave.

Retour au lac de l'Esclave.

Ce retour étant marqué d'incidents analogues à ceux que nous avons déjà décrits, nous nous bornerons à en extraire quelques détails.

Au lac Clinton-Colden, deux Indiens apprirent à Back que la disette avait été générale chez eux.

Il ne tarda pas, en effet, à en voir arriver deux autres, dont la mine défaite et le corps amaigri excitaient la pitié.

Ceux-ci appartenaient à la tribu d'Akaïtcho, ce chef indien qui avait servi de guide à Franklin. Back les reconnut aussitôt; l'un d'eux l'avait, à cette époque, accompagné à la rivière des Mines-de-Cuivre. « Ils ne démentirent point d'abord, dit le capitaine, le caractère d'apathie commun à toute leur race. En me revoyant, pas la moindre marque de satisfaction ou de surprise; ils reçurent le tabac dont je leur fis cadeau, et le fumèrent aussi froidement que s'il leur eût été donné par quelque employé habitué à traverser le pays dans le cours ordinaire de ses affaires de traite; mais à peine eus-je prononcé quelques expressions dont j'avais coutume de me servir avec eux dans mes excursions, qu'ils se mirent à éclater de rire en répétant mes paroles, parlant fort vite entre eux et donnant les signes de la plus grande joie. » Back les combla de présents pour ses vieux amis Akaïtcho et son frère Humpy.

Il continua sa route, ne cessant d'admirer son patron de Charloit. « Sans cet homme, dit-il, notre canot eût été mille fois englouti avec tous ceux qu'il portait. On ne saurait ima-

giner combien il était maître de lui-même, et avec quelle précision il guidait notre frêle embarcation sur la ligne droite et subtile qui séparait les hautes vagues du torrent et le clapotis du remous. Un pied de plus à droite ou à gauche, et c'était fait de nous. »

A mesure qu'ils revenaient vers le sud, les collines s'inclinaient et perdaient de leur roideur; un peu de mousse commençait à les vêtir. Enfin les pins reparurent, secs, blanchis par le temps, et n'offrant de verdure que juste ce qu'il en fallait pour montrer qu'ils n'étaient pas morts; mais leur aspect n'en réjouit pas moins délicieusement la vue des voyageurs. Ils allaient donc enfin avoir du feu!

Les rapides les reconduisirent à un lac qu'ils avaient traversé le 25 août de l'année précédente. Back le nomma le lac de *l'Artillerie.*

La rivière par laquelle il se décharge dans le grand lac de l'Esclave porta enfin des coups décisifs à leur malheureux canot. Déjà presque brisé par un tourbillon, comme il glissait d'un premier rapide sur un second, de ce second sur un troisième, un quatrième se présenta, et il y fut jeté sur une roche aiguë qui acheva de le fendre.

Force fut de laisser ce vieux et fidèle serviteur dans une *cache*, d'achever le reste du voyage à pied, et chaque homme, chargé d'un poids de cent vingt livres, se mit à gravir des montagnes de granit s'échelonnant à travers des gorges et des ravins épouvantables, et dont les crêtes étroites et effilées exposaient Back et ses gens à tomber, au moindre faux pas, dans ces abîmes; mais cet effrayant paysage déroulait aux yeux de ces tableaux qui restent à jamais gravés dans la mémoire de ceux auxquels il a été donné de les contempler.

« Quand j'arrivai, dit le voyageur, au sommet de la montagne d'où l'on peut voir le lac de l'Artillerie s'étendre au loin sous l'horizon, ce fut un spectacle nouveau pour moi.

Ce n'était ni la beauté sévère d'une scène des Alpes, ni la variété d'un paysage européen. L'œil errait sans prise sur des lignes infinies de rochers imposants, dont les flancs déchirés offraient des formes extraordinaires et impossibles à décrire. On eût dit une mer en courroux subitement pétrifiée. Le feu, dont on ne peut dans ces contrées connaître précisément la cause, avait tout dévoré. Sauf les restes de verdure de quelques lichens brûlés, rien ne tempérait l'horreur des perspectives. Les pins, renversés dans une lugubre confusion, couvraient au loin les montagnes comme de noirs cadavres de cette végétation disparue. C'était un tableau hideux de désastres et d'incendie.

« Mais comment décrire, ajoute-t-il quelques lignes plus bas, comment décrire les souffrances que nous causèrent dans ce trajet les moustiques et leurs alliés les maringouins!.. Soit qu'il nous fallût descendre dans des abîmes où la chaleur nous suffoquait, ou passer à gué des terrains marécageux, ces persécuteurs s'élevaient en nuages et obscurcissaient l'air. Parler et voir était également difficile; car ils s'élançaient sur chaque point de notre corps qui n'était pas défendu, et y enfonçaient en un instant leurs dards empoisonnés. Nos figures ruisselaient de sang comme si on y eût appliqué les sangsues. La cuisante et irritante douleur que nous éprouvions, immédiatement suivie d'inflammation et de vertige, nous rendait presque fous. Toutes les fois que nous nous arrêtions, et nous y étions souvent forcés, nos hommes, même les Indiens, se jetaient la face contre terre en poussant des gémissements semblables à ceux de l'agonie.

« Comme mes bras avaient moins souffert, je cherchai à me garantir moi-même en faisant tournoyer un bâton dans chaque main; mais, en dépit de cette précaution, et malgré les gros gants de peau et le voile que j'avais pris , je fus horriblement piqué. »

A ce sujet, il rapporte une anecdote assez curieuse :

Leur guide Maufelly, le voyant remplir sa tente de fumée, se jeter à terre, agiter des branches pour chasser les intolérables insectes, témoigna sa surprise de ce qu'il ressemblait si peu à *l'ancien capitaine*, sir John Franklin.

Il paraît, en effet, que celui-ci, se faisant scrupule de tuer une mouche, avait assez d'empire sur lui-même pour continuer tranquillement son ouvrage, en dépit de toutes les piqûres de ces venimeux essaims, et ne leur faisait lâcher prise que lorsqu'ils étaient à moitié gorgés.

Un jour qu'il en était affreusement tourmenté, il se contenta de souffler dessus en disant : « Allez, le monde est assez grand pour vous et pour moi. » Akaïtcho et quelques-uns des siens avaient trouvé cette plaisanterie excellente, et Maufelly en avait reçu une vive impression.

Hivernage.

Enfin, les voyageurs purent regagner le bord oriental du lac de l'Esclave, où, d'après les ordres du capitaine, M. Mac-Leod, qui les y attendait, leur avait préparé une habitation déjà ébauchée et pour l'achèvement de laquelle chacun se mit an travail.

Dans le pays où ils se trouvaient, un poste n'est pas plutôt établi que les naturels y affluent. Les malades y viennent par besoin ; les femmes, les enfants, les vieillards, tous ceux qui n'ont rien à faire, par avidité ou curiosité, ou, comme ils le disent, pour voir leurs *parentes*. Ils appellent ainsi les femmes métisses, qui accompagnent souvent les *voyageurs*. Aux yeux des naturels, la parenté s'établit d'ailleurs facilement. L'un d'eux appelant le capitaine son beau-frère : « Pourquoi me donnez-vous ce titre ? lui demanda Back. — Le chef oublie donc, répliqua l'Indien, que je lui ai parlé à Chipewyan ?... »

S'il était possible de se débarrasser des oisifs et des cu-

rieux, il était plus malaisé d'écarter les affamés, et bientôt ceux-ci arrivèrent de tous les points de l'horizon, racontant que le gibier avait abandonné les *terres stériles* où il se trouvait habituellement à pareille époque, et que non-seulement les Couteaux-Jaunes, mais les Chipewyans étaient dans le dénûment le plus absolu.

La pitié pour les maux d'autrui est peu pratiquée chez les Indiens. Ils s'en remettent volontiers aux blancs du soin de nourrir leurs infirmes et leurs vieillards. Une pauvre vieille Indienne, succombant à la fois sous le poids de l'âge et des infirmités, horriblement défigurée par la maladie et la faim, se présenta le 29 septembre au fort. Le Dante lui-même, dit la relation, n'aurait pu tracer une image plus hideuse. Ses compatriotes lui avaient dit froidement : « Bien que vous paraissiez vivre encore, vous êtes déjà morte, allez trouver les blancs. Ce sont de grands médecins. » Cela s'était passé un mois auparavant. Depuis cette époque, l'infortunée avait rampé et s'était traînée de rocher en rocher, prolongeant son existence en se nourrissant de quelques baies.

Presque aussi agiles que les animaux qu'ils poursuivent, les chasseurs indiens se montrent aussi indifférents qu'eux au sort de leurs compagnons. Une telle inhumanité est horrible sans doute; mais, comme le remarque Back, pour là juger avec équité, il faut tenir compte des circonstances où se trouvent les malheureux qui s'y livrent. Pour suivre les émigrations du gibier, qui constitue leur seule nourriture, cette conduite est indispensable, non-seulement aux chasseurs, mais à toute la tribu. Un sauvage infirme, malade, outre son inutilité, est une entrave à l'activité des autres; et de cette activité dépend le salut.

L'Indien cannibale.

Il est vrai qu'à ces faits, déjà si déplorables, viennent se mêler par fois d'inexcusables atrocités.

Malgré le dégoût et l'effroi qu'elles inspirent, nous en citerons un exemple rapporté par le voyageur, en le laissant parler lui-même.

« Au mois de novembre 1832, un Indien nommé Pepper, qui avait longtemps habité les environs de Chipeewyan en qualité de chasseur, arriva à ce fort, après une absence de quelque temps ; lorsqu'il eut allumé sa pipe, il se mit à raconter les calamités dont il venait d'être accablé pendant l'hiver. Après avoir décrit les horreurs de la famine au milieu des forêts désertes, et ses efforts inutiles pour les éviter, il ajouta qu'à la fin, épuisée par la faim et le froid, sa femme, la mère de ses enfants, était tombée dans un engourdissement que la mort avait terminé ; que sa fille n'avait pas tardé à la suivre, et que deux fils dans la fleur de l'âge, qui lui promettaient un soutien pour sa vieillesse, avaient aussi péri !... Les enfants en bas âge qui lui restaient, trop faibles pour résister à tant de souffrances, s'étaient endormis près de leurs frères dans le sommeil de la mort, malgré tous ses soins à les nourrir des rognures de leurs vêtements : « Que « pouvais-je faire, s'écria-t-il alors, avec un regard égaré « qui faisait dresser les cheveux sur la tête ? Pouvais-je im- « plorer le Grand Esprit ? je n'en avais plus la force. Un seul « enfant me restait ; je le pris avec moi et je courus cher- « cher du secours ; mais hélas ! les bois étaient silencieux... « et quel silence !... enfin, je suis venu ici. »

« L'enfant dont il parlait, âgé de onze ans environ, n'avait cessé, durant le récit, de contempler d'un œil fixe le feu près duquel il était assis, et son père ayant cessé de parler, il semblait écouter encore, comme s'il attendait de nouveaux détails. A la voix de son père, qui lui demandait une braise

pour rallumer sa pipe, il tressaillit, puis retomba dans son état morne et hébété.

« Mais pas un mot, pas un geste n'avait échappé aux oreilles attentives ni aux regards perçants de quelques autres Indiens, arrivés au moment où il avait commencé à parler; jamais homme n'avait été plus patiemment écouté, et ses gémissements avaient seuls interrompu les longues pauses dont il avait entrecoupé son récit. Mais, lorsqu'il eut terminé, un murmure sourd s'éleva parmi le groupe des Indiens. Un d'eux prit la parole d'un ton lugubre; il parla bas en commençant; puis, élevant peu à peu la voix avec la véhémence d'un homme fortement convaincu, il finit par dénoncer l'Indien comme assassin et cannibale. L'accusé, surpris, hésita quelques instants; puis, tirant machinalement des bouffées de sa pipe totalement consumée, il nia le fait avec un calme effrayant.

« Mais dès cet instant son animation disparut, et son agitation, lorsque son fils s'éloignait, semblait trahir une conscience coupable. Il ne pouvait soutenir en face le regard de ses compagnons.

« Ceux-ci s'éloignèrent de lui comme d'un reptile venimeux, et ayant obtenu les articles dont ils avaient besoin, ils poursuivirent leur chasse.

« Pepper rôda autour du fort pendant quelque temps, puis, suivi de son fils, il s'éloigna d'un air sombre; mais telles sont les voies mystérieuses de la Providence, qu'au lieu de chercher un lieu solitaire, il retourna à la cabane de ceux qui le fuyaient.

« On lui accorda l'hospitalité, mais le dégoût mêlé d'effroi qu'il inspirait détermina ses compatriotes à le prier de partir. Après une légère hésitation, non-seulement il refusa de s'en aller, mais prenant un ton de défi, il proféra de telles menaces que la patience des Indiens fut poussée à bout; ils l'abattirent d'un coup de fusil. Plusieurs avaient fait feu. Le fils

fut blessé au bras, et se réfugia derrière un arbre, où, implorant miséricorde, il promit de raconter tout ce qu'il avait vu. On entendit alors d'épouvantables détails. Le monstre avait, en effet, assassiné sa femme et ses enfans pour se repaître ensuite de leurs cadavres palpitants. Le jeune enfant n'avait échappé à la cruauté de son père ni par pitié ni par affection, mais par suite de leur heureuse arrivée au fort; vingt-quatre heures plus tard, son arrêt de mort aurait été prononcé. »

Rigueurs de l'hiver.

Le 5 novembre, les voyageurs purent échanger leur froide tente contre leur nouvelle habitation, qu'ils appelèrent le fort *Reliance.* Elle avait cinquante pieds de long sur trente de large et se composait de quatre pièces, sans compter une halle spacieuse pour la réception et le logement des Indiens. On y avait joint une cuisine grossièrement construite.

L'hiver s'avançant et devenant de plus en plus rigoureux, le nombre des visiteurs affamés ne fit que s'accroître. Ces malheureux venaient se placer autour des gens de l'expédition pendant qu'ils prenaient leur repas, suivant chacune de leurs bouchées d'un long regard suppliant, mais sans jamais proférer aucune plainte.

D'autres fois on les voyait se presser autour du feu, occupés à faire rôtir et à dévorer quelques morceaux de leurs vêtements de peau de rennes, qui, même entiers, étaient un bien faible préservatif contre une température qui congelait l'éther nitrique.

Back dépeint sous des traits déchirants les souffrances de ces infortunés. « La faim, dit-il, semblait les presser tour à tour dans ses bras décharnés, terrassait leurs forces et les jetait sans vie sur le sein glacé de la neige. »

Il était impossible qu'avec de faibles provisions on pût venir au secours de tous; mais les plus petites portions du

pemmican moisi qu'on destinait aux chiens étaient reçues avec joie, et sauvèrent la vie à plusieurs de ces malheureux.

« Souvent, continue Back, je partageais ma portion avec les enfants, dont l'impuissance et les cris de détresse me déchiraient l'âme. On peut avoir plus ou moins de commisération pour l'âge en état de se protéger et de se défendre; mais quel cœur d'acier pourrait être insensible aux cris d'un enfant demandant du pain? »

Dans cette conjoncture critique, ils virent arriver Akaïtcho apportant le supplément bien opportun d'un peu de nourriture, ce qui permit au capitaine de soulager jusqu'à un certain point les souffrances dont il était environné. A sa grande satisfaction, plusieurs Indiens s'en retournèrent avec ce chef; mais les autres provisions s'étant bientôt épuisées, il fallut en venir au pemmican. Les officiers se contentèrent de la faible dose d'une demi-livre par jour. Les hommes de peine ne purent se soutenir à moins d'une livre trois quarts.

Le froid parvint bientôt à une intensité inouïe. Le 17 janvier le thermomètre descendit à 56 degrés centigrades au-dessous de zéro. Il y avait dans l'atmosphère une telle abstraction de chaleur, qu'il fut impossible, même en jetant au feu du bois sec à profusion, de faire remonter le mercure plus haut que 12 degrés au-dessus du même point. L'encre, la peinture gelaient; tous les bois, même travaillés, se fendaient. La peau des mains se séchait, s'ouvrait en coupures aussi douloureuses qu'elles étaient désagréables à la vue, et il fallait les adoucir avec de la graisse. Un jour que Back se lavait la figure à trois pieds tout au plus du feu, sa barbe se hérissa de glace avant qu'il eût le temps de l'essuyer.

On conçoit quelles devaient être les souffrances des chasseurs. Ils comparaient la sensation qu'ils ressentaient en touchant leur fusil à celle que leur aurait fait éprouver un

fer rouge, et leur douleur était si vive, qu'ils enveloppaient les détentes de bandes de cuir, afin de préserver leurs doigts du contact de l'acier.

Dévouement d'Akaïtcho.

Pendant cette période de souffrances et de calamités de tout genre, Akaïtcho se montra fort dévoué à l'expédition. Chaque matin, au point du jour, il se préparait à la chasse, se roidissant contre les souffrances, et relevait par son exemple le courage des siens. C'était à lui que tous allaient se plaindre, mais il les contenait par ses paroles et par son énergie. « Cela est vrai, dit-il un jour à l'un de ses compagnons, qui lui reprochait sans doute l'assistance qu'il donnait aux hommes blancs, au milieu de la détresse à laquelle ses compatriotes étaient en proie, cela est vrai, les Couteaux-Jaunes et les Chipewyans, que je regarde comme ne formant qu'une seule nation, ont bien souffert cet hiver. Hélas!... combien sont allés dormir avec leurs pères! mais le grand chef s'est confié à nous, et il vaut mieux que dix Indiens périssent que si un seul homme blanc avait à souffrir par notre négligence et notre manque de foi. »

Cependant la situation devint si critique, qu'il fallut songer à réduire le personnel de l'établissement.

M. Mac-Leod, bien qu'entouré de jeunes enfants, offrit généreusement de se retirer avec sa famille, à moitié chemin, entre le fort et les Indiens, espérant que ces derniers l'approvisionneraient de viande, le lac de poisson, et qu'il pourrait ainsi faciliter à lui-même et aux autres les moyens de vivre. Il éprouva et fit par suite éprouver à Back de cruels mécomptes; lui et les siens furent réduits aux privations les plus extrêmes et entourés du spectacle de la souffrance et de la mort. Six naturels succombèrent sous ses yeux dans les horreurs de la famine, et Akaïtcho, sur lequel il comptait, était alors à douze jours de marche. Il dut se résoudre

à se séparer de sa famille et à l'envoyer au fort Résolution.

Cependant Akaïtcho, malgré la distance, lui avait dépêché quelques vigoureux chasseurs avec une charge de viande dont une partie fut transmise bien à propos à l'habitation.

Sans le zèle de ce bon Indien, il est douteux qu'un seul des membres de l'expédition eût survécu pour nous en raconter les misères.

Les jours suivants furent heureux. Back reçut des nouvelles d'Angleterre. La dépêche avait été divisée. Un messager de la factorerie d'Yorck lui en apporta la première partie. La seconde lui arriva trois jours après. Elle avait été confiée à un Canadien et à un Iroquois qui s'étaient chargés de la transmettre.

Un vif chagrin vint troubler la satisfaction du capitaine.

L'interprète esquimau, Augustus, son ancien compagnon, n'avait pas plutôt appris son arrivée dans le pays, qu'il avait quitté la baie d'Hudson pour venir le rejoindre, et s'était mis en marche avec le Canadien et l'Iroquois porteurs de la dépêche.

Ces trois hommes, parlant chacun un langage différent, n'avaient pu se communiquer leurs idées. Ils s'étaient égarés, et ce n'avait été qu'au bout de dix-huit jours que les deux premiers, retournant sur leurs pas, avaient retrouvé le chemin du fort. Augustus n'avait pas voulu les suivre. Qu'était-il devenu? N'ayant emporté avec lui que dix livres de pemmican, sans même se munir de fusil, d'arc, ni de flèches, ce brave Esquimau si zélé, si courageux, si attaché au capitaine, était-il mort de faim? avait-il été enseveli dans un de ces abîmes que les tempêtes de neige de ces contrées ouvrent sans retour sous les pas du voyageur?... On devait le craindre.

Back fit circuler, autant qu'il le put, le bruit de cet évé-

nement parmi les tribus indiennes, et promit une récompense illimitée à ceux qui trouveraient et ramèneraient son fidèle Augustus.

Ici vient se placer un fait bien peu important en lui-même, mais qui prouve combien les âmes le plus fortement trempées ont besoin, dans l'isolement, de se rattacher à quelque affection.

Au milieu de leur triste solitude, deux hôtes inattendus arrivèrent aux voyageurs. Ils ne semblaient pas de nature à les égayer beaucoup. C'étaient deux corbeaux; mais ils formaient, comme dit Back, le seul chaînon vivant entre les pauvres isolés et la nature déserte et silencieuse qui les enveloppait. Ils furent accueillis avec joie. Le capitaine défendit expressément de leur faire aucun mal, et les nouveaux venus ne tardèrent pas à se montrer très-familiers. On prenait plaisir à les voir s'ébattre sur la neige, à observer le contraste que faisait avec son éclatante blancheur leur plumage noir et lustré. Malheureusement un maudit Iroquois arrivant de nuit, et ignorant la défense du capitaine, aperçut les deux corbeaux et les tua. « C'était, dit Back avec une vivacité sérieuse, une sorte de trahison à l'égard de ces pauvres oiseaux habitués à nous considérer comme leurs amis. On souffrait volontiers leurs petits larcins, et leurs croassements aigus, si fatigants ailleurs, interrompaient ici la monotonie du silence. Leur perte fut un véritable chagrin. »

Nouvelle du retour de Ross, et préparatifs de départ.

Mais une grande émotion effaça bientôt toutes les autres. Un jour, comme ils s'entretenaient de leurs amis absents, un violent coup se fait entendre à la porte; un homme tout essoufflé se présente au capitaine, et lui remettant un paquet lui dit : « *Il est de retour!* — Augustus? Dieu soit loué! s'écrie Back. — Non monsieur, répond le messager, le ca-

pitaine Ross. — Le capitaine Ross!... Est-ce possible? comment le sait-on?» A l'ouverture du paquet que lui faisait tenir la Compagnie de la baie d'Hudson, Back ne put douter. Deux articles du *Times* et du *Hérald* et des lettres officielles et privées lui confirmaient l'heureuse nouvelle.

Le premier mouvement des voyageurs fut de rendre grâce à cette Providence divine qui a dit elle-même : « Les miens fussent-ils au fond des abîmes, ma main peut aller les y chercher. »

Ils étaient sur le point de déjeuner, mais la joie leur ôta l'appétit, et ils demeurèrent tout le jour dans un état d'excitation fébrile. Leur satisfaction fut du reste bientôt troublée par une triste certitude. Le cadavre d'Augustus avait été retrouvé près de la *Rivière-à-Jean*.

Le retour de Ross et de ses compagnons ôtait heureusement à Back son but principal; mais l'amour des découvertes lui restait, et c'en était assez pour que son ardeur ne fût pas éteinte.

Bien résolu à poursuivre ses explorations, il commença par réduire son matériel et son personnel, ses bateaux à un seul au lieu de deux, et son équipage à ses meilleurs hommes. « C'étaient, dit-il, des *voyageurs* expérimentés, bons chasseurs et tous également solides dans les situations périlleuses. Avec de tels compagnons, il n'y avait point lieu de craindre les obstacles du voyage, quelque hasardeux qu'il fût de se lancer avec un seul bateau sur les eaux inhospitalières de la mer Arctique. »

Il fut décidé que M. Mac-Leod, suivi d'une escorte choisie, prendrait les devants pour chasser et faire des *caches* de venaison tout le long de la route, afin de ménager le pemmican.

Back usa de tous les moyens possibles pour engager plusieurs familles indiennes à demeurer dans l'établissement pendant l'absence de Mac-Leod; mais aucune tentation ne

fut assez puissante, même sur les plus pauvres, pour les y décider, tous s'accordant à déclarer qu'il leur serait impossible de s'y procurer de la nourriture pendant cette saison de l'année, preuve convaincante de la pauvreté du pays; car les naturels s'exposeraient à toutes sortes de maux pour obtenir du tabac, des munitions et des vêtements, et il est généralement connu qu'un Indien peut trouver à vivre là où un loup mourrait de faim.

Il fallut donc s'en reposer sur la Providence de la sûreté de tous les objets, même les plus précieux. On abandonna ainsi à sa seule garde les observations, les journaux, les dessins et les cartes; on déposa sur une plate-forme dressée dans la salle le reste des vivres, en prenant tous les soins nécessaires pour les garantir de l'humidité et des wolverennes voraces. Plusieurs objets furent descendus dans un caveau dont on scella l'entrée. Les plus grandes caisses furent entassées les unes sur les autres et recouvertes d'une toile goudronnée; une très-petite quantité d'eau-de-vie qu'on ne pouvait emporter fut enterrée à vingt-huit pieds sous terre. Il ne fallait pas une moindre profondeur pour qu'elle fût hors de la portée des bipèdes et des quadrupèdes de toute espèce, des Indiens ou des ours.

Reprise du voyage vers le nord.

Ces opérations faites, il ne restait plus qu'à barricader les portes et les fenêtres, ce qui fut fait, et le 7 juillet, Back, accompagné de M. King, reprit le chemin des déserts arctiques.

« J'avais échappé, dit-il, à la misère d'un hiver rigoureux, au spectacle et aux récits de la souffrance et de la mort, aux longs ennuis d'une vie monotone et inactive, aux désappointements les plus cruels et aux plus terribles soucis, mais une carrière nouvelle s'ouvrait enfin devant moi; j'étais soutenu par l'espérance, la curiosité et l'amour des aven-

tures. La perspective même des dangers et des obstacles que je devais rencontrer, jointe à la responsabilité inséparable du commandement, loin de diminuer mon zèle, ne faisait que l'accroître. En tournant le dos au fort Reliance, je sentis ma poitrine allégée et mon cœur battre avec plus de chaleur ; on eût dit un prisonnier quittant son cachot. M. King, mon compagnon, partageait mes émotions. »

Arrivé à la baie où les bateaux avaient été construits, Back fit traîner le plus grand jusqu'au lac de l'Artillerie. Là, son intention étant d'arriver sur les glaces jusqu'au partage de la grande rivière du Poisson, ce bateau fut placé sur des patins garnis de fer. Deux hommes et six chiens s'y attelèrent, et on se mit en marche. Il fallait suivre autant que possible les traces de M. Mac-Leod, qui devait laisser des marques apparentes partout où il ferait une *cache*, et comme on ne pouvait trouver ces marques qu'en parcourant les détours du rivage, ce qui aurait considérablement augmenté la fatigue et la longueur du voyage, Back, suivi d'un seul homme, se chargea seul de cette recherche.

Trajet sur la glace.

Alors commence un trajet des plus laborieux. En dépit de la saison, le ciel du nord se montre dans toute sa rudesse, le soleil semble l'avoir déserté. La grêle, la neige, le grésil, la pluie tombent à torrents sur les malheureux voyageurs ; des brumes glacées les perçent jusqu'aux os ; d'affreuses rafales les bouleversent ; d'épais brouillards les enveloppent.

Transis au point qu'ils ne peuvent, même par le plus violent exercice, recouvrer un peu de chaleur, ne pouvant malgré tous leurs efforts réussir à allumer du feu, plongés parfois dans une telle obscurité qu'il leur devient impossible de voir à deux pas devant eux, c'est dans ces indescriptibles situations qu'à travers des labyrinthes d'îles, de blocs de rochers, il leur faut chercher leur route et leur

subsistance; et quelles difficultés, quels dangers ne leur présente pas, en même temps, ce sol glacé sur lequel ils cheminent!..

Sa surface est si glissante, qu'ils ont toutes les peines du monde à y conserver leur équilibre. Façonné en cavités comme un rayon de miel, il écorche leurs pieds de ses aspérités. « Nous éprouvions, dit Back, les mêmes sensations que si nous eussions marché sur des chausse-trapes hérissées de pointes. Je ne pouvais m'empêcher de me rappeler ce pèlerin qui avait fait vœu d'aller à Jérusalem avec des pois dans ses souliers, mais qui, n'ayant pas dit si les pois devaient être crus ou cuits, se crut en droit de les faire bouillir; combien je trouvais cette idée judicieuse! »

Pour essayer de diminuer ses souffrances, il s'attache deux paires de mocassins entre lesquels il met de la peau de buffle non tannée et garnie de poils; mais que pouvaient de tels palliatifs contre une glace qui, pareille à un lit de madrépores, sauf que les pointes en étaient plus effilées, prenait la forme de clous de trois pouces de long? Aucun mode de chaussure n'y résistait.

Quelquefois la glace s'élevant en crêtes les forçait à de longs détours; d'autres fois, au lieu de présenter aux traîneaux une résistance telle qu'ils pussent glisser sur sa surface, elle se laissait couper par leurs patins et rendait le tirage aussi lent que laborieux; sur d'autres points, étant rompue et endommagée sur les bords par l'eau et le vent, il fallait porter et traîneaux et bateau pour passer sur des roches, traverser des ruisseaux et gagner le champ de glace le plus voisin.

Dans les parties navigables, ils n'étaient pas plus favorisés; leur bateau, battu par des tempêtes continuelles, secoué par elles au point de chavirer, dérivait sous le vent, en dépit des plus vigoureuses résistances de l'équipage.

Tout cela était accompagné du risque fréquent de s'ense-

velir sous la glace, soit aux endroits où elle s'interrompait, soit à ceux où sa noirceur annonçait une trop grande décomposition ; dans ce cas il fallait, ou sauter sur les places blanches, au risque de tomber et d'être englouti dans les abîmes qui formaient les intervalles, ou bien détacher avec la hache quelques glaçons pour s'en servir comme de radeaux.

Il faut ajouter enfin que les haltes étaient aussi pénibles que les marches ; la pluie, la neige, la glace fondue déchaussaient les tentes ; le sol, restant toujours gelé dans sa partie inférieure, et ne pouvant donner passage à l'eau de pluie, était, par suite de ses inégalités, couvert d'étangs, et les voyageurs se réveillaient dans des bains d'eau glacée.

En dépit de tout, ils regagnèrent néanmoins le rapide du Bœuf musqué. C'était le point où, comme nous l'avons vu, ils s'étaient arrêtés l'année précédente.

Là, M. Mac-Leod dut quitter le capitaine ; celui-ci lui avait donné pour instructions d'aller chercher au fort Résolution les provisions que devait y envoyer la Compagnie, de construire en un bon endroit une habitation dont on pût faire une station permanente de pêche, et de se trouver de nouveau, vers la mi-septembre, sur les bords de la grande rivière du Poisson, afin d'être prêt à assister l'expédition, en cas d'événements imprévus.

Ancienne connaissance.

Des Indiens campaient dans le voisinage ; leurs huttes, formées le plus souvent de deux ou trois peaux jetées sur quelques perches peu élevées, s'étendaient à plus d'un quart de mille. Parmi les figures qui se groupaient en désordre sous ces misérables abris, Back retrouva une de ses anciennes connaissances, cette Indienne dont il est fait mention dans le voyage de sir John Franklin sous le nom de la *belle aux bas verts*. Bien qu'elle fût entourée d'une nombreuse

famille, qu'elle portât sur son dos, dans son capuchon, un vilain petit marmot, et que les fatigues de la maternité l'eussent beaucoup changée, il la reconnut aussitôt et l'appela par son nom; elle sourit en lui disant : « Oh! je suis une vieille femme à présent, » et elle le pria de lui faire donner des soins par le médecin, sa santé étant, disait-elle, altérée; malgré son âge, ses enfants et sa maladie, elle pouvait encore passer pour la beauté de sa tribu, et sans doute elle en jugeait ainsi elle-même, car elle se prêta très-volontiers à ce que Back fit son portrait.

Arrivés à une île située au centre d'un rapide, Back et ses gens aperçurent sur un rocher deux Indiens qui leur faisaient des signes pour les avertir du danger.

L'un d'eux était un des fils d'Akaïtcho, qui chassait dans la contrée, et dont la hutte était dressée sur la crête de la plus haute colline, à quelques milles de là. Back lui dépêcha son interprète avec du tabac et d'autres présents, le priant de retenir près de lui ses Indiens, parce qu'il n'avait pas le temps de leur parler; mais comme le capitaine parcourait le bord de la rivière, il aperçut à ses côtés le vieillard : « Je veux aller voir le chef, avait-il dit à l'interprète, je crains bien de ne plus le revoir. »

Le voyant sur le point de partir, Akaïtcho, d'un air triste, se mit à lui donner des avis, le conjurant de se bien tenir en garde contre les dangers de cette grande rivière du Poisson, dont il lui avouait qu'aucun Indien du temps présent ne connaissait rien; « et surtout, ajoutait-il, méfiez-vous bien des traîtres Esquimaux, qui dissimulent leurs mauvais desseins sous l'apparence de l'amitié. Ils vous attaqueront à l'instant où vous y penserez le moins. Si vous avez le bonheur d'échapper aux *grandes eaux*, ne vous laissez pas surpendre par l'hiver, car vous seriez réduit à une position aussi déplorable que celle où vous vous trouvâtes autrefois à votre retour de la rivière Mines de Cuivre et aujourd'hui vous

seriez seuls ; les Indiens ne seraient point là pour vous secourir. Allons, adieu ! je crains bien de ne plus vous revoir.»

Back s'efforça de calmer les sollicitudes touchantes de ce bon Indien en lui faisant connaître les mesures de prudence qu'il avait prises.

Il lui recommanda au surplus de réunir pour l'expédition beaucoup de provisions vers l'automne, de placer des vigies sur les montagnes dans deux mois et demi, pour reconnaître les feux qu'il allumerait à son retour, et, donnant à Akaïtcho de vigoureuses poignées de main, il s'élança dans le bateau, non sans que le vieux chef lui eût encore répété plus d'une fois sa phrase peu encourageante : « Je crains bien de ne plus vous revoir. »

Descente de la grande rivière du Poisson.

Ce bateau portait dix personnes. Le poids total de la charge était de 1523 kilogrammes, sans compter les agrès ni l'équipage. Suffisamment solide pour une rivière paisible, il ne l'était pas assez pour la navigation qu'il avait à subir, et dont on peut juger par les détails suivants, que nous prenons presque au hasard dans la relation.

Une nappe d'eau l'avait conduit à un long rapide plein de rochers et de blocs détachés, flanqué sur ses deux bords d'une muraille de glaces, et se précipitant avec cette impétuosité que la parole ne saurait rendre.

Back, en proie à la plus vive inquiétude, monte sur un roc élevé pour y suivre des yeux, à travers cette redoutable passe, ce frêle esquif, seul espoir de l'expédition. Il le voit partir avec la rapidité d'une flèche, et presque aussitôt disparaître au milieu des flots écumeux et des têtes de roches. Au même instant un cri sauvage se fait entendre.... sans doute, c'est celui du naufrage, de la mort.... son cœur se brise.... M. King, placé à deux cents pas en avant, agite son fusil et s'élance ; Back, hors de lui, le suit.... et qu'on

juge de ce qu'il éprouve.... le cri, c'est celui du triomphe! L'équipage venait de prendre terre.

Cette scène d'inexprimable angoisse se reproduisit plus d'une fois.

Dans une autre occasion et sur un de ces points si singuliers et si dangereux qui, dans le court espace de quelques pieds, tiennent à la fois de la chute, du rapide et du remous, Back et les siens ne doivent leur salut qu'à cette circonstance fortuite, qu'un homme à qui on commande une manœuvre la comprend mal et fait tout le contraire. « Si l'ordre avait été compris et exécuté, dit Back, aucun pouvoir humain n'eût pu nous arrêter au bord de l'abîme. »

Il ne dépendait pas de cette terrible nature qu'à toutes ces menaçantes réalités ne vinssent s'ajouter les terreurs de l'imagination. En voici un pittoresque exemple :

Un jour que le bateau, entraîné dans un tourbillon, venait pour la centième fois d'échapper à la destruction, il se trouva tout à coup emporté sous une vaste voûte de rochers gigantesques pendant sur le torrent qu'ils semblaient menacer de leur chute immense.... Une obscurité profonde s'étendait sur les eaux, et la seule horreur du lieu produisait sur l'équipage une impression sinistre, lorsque le plus étrange incident vint y ajouter une sensation nouvelle. Au sourd rugissement du rapide se mêlèrent tout à coup des cris perçants, et du haut des rochers des êtres inconnus, dont les yeux scintillaient dans les ténèbres se penchèrent sur l'abîme et se mirent à regarder fixement les voyageurs. C'étaient trois grands faucons effrayés dans leurs aires, et qui venaient observer les premiers hommes sans doute qui eussent jamais troublé leur solitude.

« J'avoue, dit le capitaine, que je me sentis soulagé d'un poids énorme quand, sortant de ce lugubre passage, nous reparûmes à la brillante lumière du jour. »

A toutes ces émotions était venue se joindre la crainte

d'un cruel mécompte. Tous les plans de Back reposaient sur l'espoir que la rivière se dirigeait vers le nord. Or, elle s'était mise tout à coup à incliner vers le sud-est. Au lieu d'arriver vers la mer polaire, les voyageurs se crurent pendant assez longtemps exposés à aboutir à l'ouverture Chesterfield. Heureusement le fleuve reprit la direction du nord.

Rencontre d'Esquimaux.

Le 28 juillet, à l'approche d'une chute, comme ils examinaient le rapide qui les y conduisait, des figures mouvantes, agitées, tantôt pressées en groupes, tantôt courant confusément d'un lieu à un autre, furent aperçues sur la rive orientale. C'étaient les Esquimaux que Back avait, depuis longtemps, un si vif désir de rencontrer. Les uns semblaient appeler les voyageurs, les autres s'évertuaient à faire des signes comme pour avertir qu'il fallait éviter la chute et venir aborder de leur côté; mais à peine l'expédition eut-elle gouverné vers le rivage, que les hommes se mirent à courir vers le bateau, brandissant leurs piques, poussant d'horribles clameurs, et enjoignant à l'équipage avec les gestes les plus menaçants de ne point prendre terre.

Le capitaine s'attendait à cet accueil. Il descendit seul, sans armes visibles, et marcha droit à ces sauvages en levant les bras, et en criant: *Timâ!* « Paix! » Aussitôt, ils jetèrent leurs lances et répondirent par un cri semblable. Back les aborda résolûment, et, comme ils ne paraissaient pas avoir la coutume de se frotter, en guise de salutation, leurs nez les uns contre les autres, ainsi que font leurs voisins du nord, il adopta la mode anglaise, leur secoua vigoureusement la main en leur donnant de petits coups sur la poitrine, d'après leurs propres manières, et s'efforça de leur faire comprendre que les hommes blancs et les Esquimaux étaient amis de toute éternité.

Ces démonstrations parurent les satisfaire; ils étaient au

nombre de trente-cinq, et le don de deux boutons brillants fait à chacun d'eux acheva de les enchanter.

Back se rendit à leurs tentes. Ils en avaient trois, composées, comme à l'ordinaire, de peaux étendues sur des perches. Les femmes, les enfants en sortirent pour voir les hommes blancs; chacun de ces Esquimaux désigna au capitaine sa compagne et ses enfants. Back leur distribua des colliers, reçut en échange quelques-uns de leurs grossiers ouvrages, et la confiance parut établie.

Cependant, forcé d'effectuer un portage qu'il aurait voulu éviter, dans la crainte que la vue des bagages ne donnât à ses nouveaux amis l'envie de les voler, Back prit à tâche de les amuser en esquissant leurs portraits et en écrivant, pour son usage, bien entendu, leurs noms au-dessous. Ils prirent à cela le plus grand plaisir, et lorsqu'il essaya de prononcer leurs noms, ce qui n'était pas une tâche facile, leur joie ne connut plus de bornes.

Une des femmes dont il fit le portrait se sentit si flattée de cette distinction, que, ne se fiant pas au talent de l'artiste du soin de bien distinguer et apprécier sa bonne grâce et ses beautés, elle suivit avec la plus scrupuleuse attention la direction que prenaient les yeux du peintre, mettant toujours en évidence la partie de sa figure dont elle le supposait occupé, et l'avançant ou la tournant de manière à ne pas lui laisser la moindre excuse, s'il n'en rendait pas exactement tous les charmes. Lorsqu'il regarda sa tête, elle l'abaissa aussi bas qu'elle pût; quand il se mit à étudier ses yeux, elle les écarquilla prodigieusement, gonfla ses joues à les faire crever, quand leur tour arriva; enfin, quand elle s'aperçut qu'il en était à la bouche, non-seulement elle l'ouvrit de toute la force de ses mâchoires, mais elle se crut dans l'obligation de lui tirer une langue d'une aune.

Arrivée à la mer polaire.

A quelques jours de là, Back atteignit enfin avec sa suite l'embouchure de la grande rivière du Poisson, et put constater que ce fleuve, après avoir précipité sa course torrentueuse et sinueuse sur une longueur de cinq cent trente milles géographiques, à travers un sol de fer que pas un arbre n'égaye; après s'être parfois épanché en vastes lacs dont l'horizon de ciel et d'eaux laisse le navigateur incertain de sa route; après avoir franchi des chutes, des cascades et des rapides dont le nombre ne s'élève pas à moins de quatre-vingt-trois, se déverse enfin dans la mer polaire.

Là les dangers communs à tous ceux qui tentent cette mer attendaient l'expédition.

Il est inutile de dire que Back s'efforça de pénétrer dans ses glaces. Il s'y avança assez pour courir le risque d'être broyé ou invinciblement emprisonné entre leurs masses. Il parvint néanmoins à reconnaître et à décrire cette partie des régions arctiques dont il était le premier explorateur, et les noms de Cokburn, de Beaufort, de Barrow, de Richardson, qui entourent le nom royal de *Victoria*, donné au promontoire le plus remarquable de ces parages, y sont devenus les monuments géographiques de son passage.

Retour vers les établissements.

Son dessein était de se diriger vers l'ouest pour relever les côtes du continent jusqu'à la pointe Turnagain, et de compléter ainsi les découvertes de Franklin; mais l'état des glaces, l'épuisement absolu de ses ressources, celui de ses hommes qui commençaient à s'avouer à bout de forces, enfin la perspective des difficultés d'un retour, qu'un plus grand éloignement eût probablement rendu impossible, le déterminèrent ou plutôt le contraignirent à s'arrêter.

Il l'annonça à l'équipage. Le pavillon fut déployé, salué

de trois acclamations en l'honneur du roi d'Angleterre, dont le nom fut donné à cette partie extrême de l'Amérique, et ils se préparèrent à un retour qui devait naturellement reproduire des épreuves plus ou moins semblables à celles qu'ils avaient déjà traversées.

Au bas de la chute où naguère ils avaient rencontré les Esquimaux, ils ne les retrouvèrent plus. Bientôt après, ils aperçurent leurs tentes dressées sur le bord d'un fort rapide. Ne pouvant le traverser sans danger, ils s'efforcèrent de les attirer à eux, en leur faisant les démonstrations les plus amicales; mais ces indigènes demeurèrent insensibles à tous leurs signes, et se bornèrent à les regarder froidement des hauteurs où ils étaient placés. La réflexion avait sans doute amené la défiance. Pour leur prouver qu'ils avaient tort, Back leur laissa sur un monceau de pierres un sac de pemmican.

Le 31 août, les voyageurs se trouvèrent inopinément au milieu de douze tentes de ces naturels; hommes et femmes parurent fort troublés de leur présence; les enfants se sauvèrent en toute hâte derrière les rochers, en poussant des hurlements, et le reste de la troupe, s'armant de piques et de frondes, se mit à leur faire énergiquement de ces signes qui veulent dire : Allez-vous-en.

Back, n'ayant point d'interprète qui pût calmer leurs alarmes se dispensa de prendre terre, se bornant à faire ramer lentement. A ce mouvement de retraite, un vieillard se mit à courir après eux, le long des rochers, tout en se tenant à distance et en leur signifiant, avec force clameurs, d'avoir à se retirer. Puis, dans le but sans doute de les y forcer magiquement, il se mit à marcher sur ses mains et sur ses genoux, en imitant le mouvement et le grognement d'un ours. C'était le sorcier, ou autrement dit l'*homme sage* de la tribu.

Ces Esquimaux étaient probablement de ceux qui habitent la baie Wager ou l'ouverture Chesterfield.

Le 17 septembre, le capitaine et sa suite retrouvèrent M. Mac-Leod qui les avaient longtemps attendus, veillant avec anxiété sur la route par laquelle ils devaient revenir.

Ils apprirent de lui qu'un des leurs, nommé Williamson, était mort, probablement de faim.

C'était un caractère étrange. Sans qu'on pût en découvrir la cause, il avait toujours montré une tristesse profonde. Sa misanthropie ne l'était pas moins. Pendant tout le temps que l'expédition était restée campée auprès du fort, il ne s'était jamais associé à ses camarades. Il s'était bâti une hutte de pins où il prenait ses repas dans l'isolement. Souvent, dans le fort de la nuit, lorsque tous reposaient depuis longtemps, cet homme extraordinaire restait assis devant sa demeure, considérant fixement et d'un œil morne des tisons mourants. Il ne faisait que peu de service. Tous ses camarades le traitaient avec une bonté compatissante et l'appelaient *le pauvre David.*

Quand ils parvinrent au lac Clinton-Colden, le froid était si intense que l'eau gelait sur les avirons, et qu'un des chronomètres s'arrêta.

Les Indiens les entourèrent bientôt. Back leur montra le plan de la rivière du Grand Poisson, et surtout les endroits où il y avait le plus de gibier, afin de les exciter à s'y rendre, dans les cas de disette; mais ils l'écoutèrent avec indifférence. Leur attention ne se réveillait qu'au nom des Esquimaux. Ils scrutèrent avec un soin minutieux chacun des objets qu'il avait reçus de cette peuplade, écoutant dans le silence le plus religieux ce qu'il leur racontait de leurs dispositions pacifiques.

Il ne restait plus au capitaine qu'à prendre les arrangements nécessaires pour passer l'hiver aussi confortablement que possible.

Encore Akaïtcho et les Indiens.

Les Indiens lui apportèrent de temps en temps des vivres.

Akaïtcho, malgré son peu de succès à la chasse, contribua encore à l'approvisionnement; mais ce n'était plus cet Indien actif et grave des anciens jours, tel que l'avait vu Franklin. A mesure que les infirmités le gagnaient, il était devenu morose, insouciant; il ne lui restait plus que l'ombre de son autorité passée. Sauf les membres de sa famille, il conservait à peine un seul Indien à sa suite pendant ses chasses d'été. Pendant l'hiver seulement, sa tribu se groupait encore autour de lui.

Ce second hivernement permit à Back de recueillir quelques notions nouvelles sur les mœurs et les idées des Indiens, notamment sur leurs anciennes notions religieuses. La génération actuelle n'en a guère conservé que la croyance à un grand Esprit qui récompense les bons et punit les méchants.

Un jour que Back avait mis sur ce sujet le chef Chipewyan déjà mentionné sous le nom de *Camarade de Mandeville*, et qu'il cherchait à graver dans son cœur quelques préceptes moraux, l'Indien l'écouta avec recueillement, et, quand il eut terminé, relevant un peu sa tête et baissant les yeux, il lui dit d'un ton bas et solennel: « Les paroles du chef sont profondément descendues dans mon cœur. J'y penserai souvent quand je serai seul. Je suis ignorant, il est vrai, mais je ne me suis jamais livré au sommeil, le soir, dans ma hutte, sans avoir imploré tout bas le grand Esprit, le priant de me pardonner ce que j'avais fait de mal dans la journée. »

Les Chipewyans ne s'associent aux Couteaux-Jaunes qu'avec les plus minutieuses précautions. Les uns ne venaient au fort que lorsqu'ils croyaient les autres absents.

Un de ces Indiens s'étant pris de querelle avec un compa-

triote appartenant à une tribu différente, et M. Mac-Leod l'ayant réprimandé en ces termes : « Sachez donc que tous les hommes sont frères, créés par un même Dieu, et soyez bons et charitables les uns envers les autres; telle est la conduite qui plaît au grand Esprit. — Ces paroles sont très-bonnes, répliqua d'un air lourd l'indigène; mais pourquoi le chef ne donne-t-il pas l'exemple en me fournissant un fusil pour chasser? car ma famille meurt de faim. »

La saison devenant moins rigoureuse, les Indiens se retirèrent dans l'ouest, et l'expédition ne fut plus visitée que par les loups, qui, maigres et affamés, débutèrent par se présenter au nombre de dix-huit.

Retour en Angleterre.

A la fin de l'hiver, Back se rendit au fort Résolution, où, reprenant la route du Canada, il regagna New-York, et le 8 septembre, après une absence de près de trois ans, il revoyait l'Angleterre.

Le trajet qu'il avait parcouru sur le continent américain, depuis New-York, jusqu'à l'embouchure de la rivière qui porte aujourd'hui son nom, équivaudrait en Europe à celui que décrirait un voyageur qui, s'embarquant par exemple à Naples, dans un canot, remontant ou descendant des rivières, faisant des portages, franchissant des montagnes, se rendrait à Archangel sur la mer Blanche.

Expéditions de MM. Dease, Simpson et Rae.

Après l'expédition de Back, il ne restait plus de ce côté, pour compléter la connaissance des rivages du continent américain, qu'à relier les points extrêmes respectivement atteints par Ross, Parry et Franklin, c'est-à-dire le cap Turn-again, l'isthme de Boothia, et le détroit de la Fury et de l'Hécla.

C'est ce que firent les explorations successives de MM. Dease et Simpson et du docteur Rae.

Les premiers, employés supérieurs de la Compagnie de la baie d'Hudson, prenant pour point de départ et pour lieu d'hivernage le fort *Confidence*, à l'extrémité du lac du Grand-Ours, visitèrent en 1839 les parages qui s'étendent de la Coppermine à la pointe Turnagain, relevèrent la côte jusqu'alors inexplorée qui, de ce dernier point, se prolonge jusqu'à la rivière de Back, découvrirent les deux détroits auxquels ils ont donné leurs noms, et enfin, au nord de ces bras de mer, la terre Victoria.

Cette exploration ne laissait plus à reconnaître que les contours méridionaux du golfe de Boothia. Le docteur Rae se chargea de cette mission. En juillet 1846, il partit du fort Churchill avec une escorte de douze hommes, suivit la côte de la baie d'Hudson jusqu'à l'isthme qui rattache la presqu'île de Melleville au continent, et, dans le cours de deux étés, releva avec exactitude les rivages de la baie *Committee*, d'un côté jusqu'au détroit de la Fury et de l'Hécla, de l'autre jusqu'à Félix-Harbour, où Ross avait hiverné.

CHAPITRE IX.

SIR JOHN FRANKLIN.

DERNIÈRE EXPÉDITION (1845) ET RECHERCHES QUI ONT SUIVI (1848-1853).

Franklin quitte l'Angleterre avec *l'Érèbe* et *la Terreur*. — Il mouille à l'île de Disco. — Dernières nouvelles. — Rapport du docteur Richardson, envoyé à sa recherche sur les côtes du continent américain. — Rapport du capitaine James Ross sur le même objet. — Périlleuse campagne de *l'Entreprise* et de *l'Investigator*. — Anxiété générale. Croisière de 1850 à 1851 dans le détroit de Barrow. — Découvertes de traces de Franklin sur l'île Beechey. — Esprit chevaleresque des croisés arctiques; leurs pavillons et leurs devises. — Grandes acquisitions géographiques. — Détails curieux de quelques expéditions. — L'ours visiteur. — Traces de Parry à l'île Melville. — Chasse au bœuf musqué. — Le lièvre familier. — Position sans exemple des navires américains. — Le lieutenant Bellot. — Découvertes des capitaines Inglefield et Belcher. — Le bassin polaire libre de glaces. — Sort probable de Franklin.

Départ de Franklin avec l'Érèbe et la Terreur.

Dès lors les plans des navigateurs durent se borner à chercher sur le trajet du détroit de Barrow à celui de Behring, entre les labyrinthes d'îles, de rochers et de glaces dont est semée la mer polaire, la passe non la plus directe, mais celle qui était le plus longtemps ouverte et la plus favorisée des vents et des courants.

L'attention du gouvernement anglais se concentra donc sur ce point, et Franklin voulut couronner sa carrière en s'efforçant de résoudre enfin une question qui devait surtout à ses travaux d'être circonscrite à ces termes.

Les distinctions honorifiques et les postes importants dont le gouvernement anglais avait récompensé ses services,

s'étaient en vain unis au poids de l'âge pour amortir son activité. Ces récompenses, déjà si méritées cependant, n'avaient fait que lui imprimer une ardeur nouvelle, et qu'entretenir en lui l'ambition d'attacher enfin son nom à la découverte de ce passage qui, en dépit d'une recherche de quatre siècles, se dérobait encore aux plus persévérants efforts.

L'amirauté lui confia deux navires construits spécialement pour la navigation des mers glaciales : c'étaient *l'Erèbe* et *la Terreur*. Ils venaient d'accomplir avec succès une glorieuse campagne dans l'océan Antarctique, où, sous la direction du capitaine James Ross, ils avaient porté le pavillon anglais plus avant qu'aucun autre sur la route du pôle. Leur passé semblait garantir leur avenir. Radoubés, regréés, remis à neuf, armés de toutes les mesures de précaution que des siècles d'expérience et de dangers ont acquises à la science nautique, ils portaient quatre années de vivres et cent soixante-huit hommes d'équipage, aux ordres de sir John Franklin, ayant sous son commandement les capitaines Fitzjames et Crozier.

Cette dernière expédition, qui devait éveiller sur le globe tant de sympathies douloureuses et d'actives sollicitudes, mit à la voile le 26 mai 1845.

Dernières nouvelles.

Le 12 juillet suivant, Franklin jetait l'ancre devant l'île groenlandaise de Disco, où les Danois ont un de leurs établissements.

De ce point, il écrivit à l'amirauté ; sa lettre respirait la satisfaction et la confiance. *L'Erèbe* et *la Terreur* avaient reçu un supplément de trois années de vivres ; ses officiers, ses équipages étaient pleins de zèle et d'énergie ; ses renseignements lui faisaient espérer que, malgré la sévérité de l'hiver, la belle saison ne se ferait pas attendre,

et que l'état des glaces lui permettrait de pénétrer sans trop d'obstacles jusqu'au Lancaster-Sound.

« J'espère, ajoutait-il, appareiller cette nuit. »

Quelques semaines plus tard, ses deux navires étaient aperçus par des baleiniers dans les parages opposés de la baie de Baffin, non loin du détroit de Lancastre.

C'est à cette dépêche, c'est à ce dernier renseignement qu'un silence de mort a succédé.

A moins d'un concours extraordinaire de circonstances favorables, on n'espérait pas son retour avant les derniers jours de 1847. On ne s'attendait même pas à recevoir de ses nouvelles dans l'intervalle; mais, lorsque le terme marqué par les moins impatients eut été dépassé sans qu'aucun renseignement sur le sort de l'expédition fût parvenu au gouvernement anglais, celui-ci, vivement sollicité d'ailleurs par les appréhensions des nombreux amis de Franklin et de ses compagnons, reconnut la nécessité d'envoyer à sa recherche, soit que ses vaisseaux eussent été emprisonnés dans les glaces, soit qu'un naufrage sur quelque plage déserte eût laissé leurs équipages sans provisions et sans moyens de transport. Il parut nécessaire de diriger à la fois les recherches sur plusieurs points. Pendant qu'avec deux vaisseaux sir James Ross devait aller demander aux eaux occidentales des détroits de Davis et de Lancastre les traces des navires de Franklin, *l'Hérald* et *le Plover*, commandés par les capitaines Kellet et Moore, se dirigèrent vers le détroit de Behring pour aller à leur rencontre, dans le cas où ils auraient réussi à traverser le bassin polaire; enfin, le vieil ami de Franklin, le fidèle compagnon de ses premiers voyages et de ses anciens périls, le docteur Richardson, courut au Canada prendre la direction d'une expédition destinée non-seulement à parcourir encore une fois les rives du continent entre les fleuves Mackensie et Coppermine, mais même à franchir les détroits qui les séparent de la grande île de Wollaston et

des autres archipels voisins, pour s'assurer si ces parages, découvertes communes de Franklin et du docteur, ne recelaient pas sur leurs écueils quelques indices d'un passage récent ou des débris de naufrage.

A la place du tableau des épreuves suprêmes de *l'Erèbe* et de *la Terreur*, qui, nous le craignons, laisseront à jamais une page vide et désolée dans les annales de la science, nous croyons devoir insérer ici quelques extraits textuels, empruntés aux rapports des chefs des expéditions envoyées à la recherche de ces deux navires. Ces documents officiels de la marine anglaise peuvent figurer, à bon droit, dans tout recueil destiné à témoigner de l'énergie humaine; car on ne sait ce qu'on doit admirer le plus en eux, ou de la ténacité héroïque de leurs auteurs et de la grandeur des périls, encourus sans ostentation, ou de la mâle simplicité de leur rédaction.

En groupant dans ce chapitre, autour du nom de Franklin, ceux de ces récits qui se rapportent aux recherches exécutées par la voie du continent américain et par les grandes routes nautiques de l'ouest, nous réserverons pour un chapitre spécial les rapports des expéditions plus heureuses qui, ayant pris leur point de départ au détroit de Behring, ont abouti à la découverte du *passage*, objet de tant d'efforts et de sacrifices.

Rapport du docteur Richardson.

La première en date de ces relations est celle du docteur Richardson, que nous retrouverons à soixante-deux ans, comblé de biens et d'honneurs, aussi plein d'ardeur et de dévouement que lorsque, vingt-huit ans auparavant, il soutenait de son exemple les compagnons de Franklin, défaillant sur les bords de la Coppermine. Ayant franchi en trois mois l'intervalle qui sépare New-York de l'océan Arctique, voyage de plus de mille lieues, auquel l'impassible docteur consacre à peine vingt lignes, il ouvre son rapport en ces termes :

« Le 3 août, j'atteignis la mer à l'embouchure de la branche orientale du fleuve Mackensie, avec les bateaux et le détachement que l'amirauté a mis sous mes ordres. Le lendemain nous eûmes une entrevue avec trois cents Esquimaux, qui, instruits de notre arrivée par des signaux de feux allumés par ceux de leurs chasseurs qui battaient les montagnes des bords du fleuve, s'étaient réunis pour nous attendre. D'après la manière amicale avec laquelle ils nous ont traités, je ne doute pas qu'ils n'aient accueilli avec humanité les Européens qu'ils auraient pu voir dans la détresse.

« De la pointe Encounter, où nous rencontrâmes ce parti, jusqu'à la rivière Coppermine, la distance, y compris les grands détours de la ligne de côte, est de plus de huit cents milles. Nous ne pûmes faire ce trajet que bien lentement, ayant constamment le vent debout. Nous glissant le long de la côte, nous mettions à terre au moins deux fois par jour pour faire la cuisine, quelquefois pour chasser, presque toutes les nuits pour dormir, et souvent pour explorer le pays du haut des caps élevés. Nous eûmes de fréquentes entrevues avec des partis d'Esquimaux assemblés sur les caps pour chasser la baleine, ou dispersés le long de la côte en groupes de deux ou trois allant à la poursuite des rennes et des oiseaux de mer. Ils vinrent à nous avec confiance, et, grâce à notre excellent Esquimau Albert, qui parle bien anglais, nous pûmes échanger quelques paroles avec eux. Tous nous dirent qu'ils n'avaient vu passer aucun navire, et ils parurent satisfaits d'apprendre, d'après nos questions, qu'ils devaient s'attendre à voir plus fréquemment des hommes blancs sur leurs côtes. À la hauteur du cap Bathurst, environ au tiers de la distance du Mackensie au Coppermine, les Esquimaux nous apprirent que pendant six semaines de l'été, ou, suivant leurs expressions, pendant la plus grande partie des deux lunaisons durant lesquelles ils s'occupent spécialement de poursuivre les baleines, ils n'avaient jamais vu de glace.

« Nous trouvâmes une famille d'Esquimaux campée à l'extrémité du cap Bathurst; mais, aussi près de ce point qu'il nous fut possible de débarquer sans être vus, nous érigeâmes un signal, et nous y enfouîmes une cache de pemmican : nous fîmes un dépôt semblable sur l'extrémité du cap Parry, et nous l'indiquâmes par un tas de pierres peintes.

« Après avoir doublé ce cap, nous aperçûmes pour la première fois des paquets de glaces flottantes, dont le nombre augmenta à mesure que nous approchions du détroit du Dolphin et de l'Union; mais sur cette partie de la côte nous ne vîmes plus d'Esquimaux, quoique nous ayons aperçu quelques traces récentes de leurs détachements de chasseurs.

« Le 22 août, nous eûmes un fort coup de vent d'ouest à l'aide duquel nous courûmes à la voile pendant quelques heures; mais la brise ayant rapidement augmenté, de manière à devenir une violente tempête, nous fûmes forcés pour la sûreté des canots de les faire passer au milieu des glaces éparses formant une banquise auprès de la pointe Cockburn. Pendant la nuit, il passa beaucoup de glaces flottantes, et le lendemain matin nous nous trouvâmes enfermés dans une banquise épaisse qui s'étendait aussi loin que la vue pouvait porter. Jusqu'à ce moment nous avions eu la température habituelle des étés de cette région ; mais l'air devint très-froid et nous eûmes continuellement de la gelée, et fréquemment des tempêtes de neige pendant tout le reste de la durée de notre séjour sur la côte. En nous tenant près de la plage, dans les endroits où le peu de profondeur de l'eau empêchait d'arriver les plus grandes masses de glaces; en coupant des passages pour les bateaux là où les glaces s'étaient amoncelées contre les rochers; en halant les bateaux par-dessus les glaces les moins élevées; en faisant des partages le long de la côte, lorsque les circonstances l'exigeaient; enfin, en profitant de quelques espaces de mer libres que

nous rencontrâmes, nous parvînmes, avec beaucoup de peine, à arriver vers la fin du mois dans une baie comprise entre les caps Hearne et Kendall. J'avais déjà jugé convenable, pour diminuer la fatigue de l'équipage, de laisser un des canots, avec sa charge de pemmican, sous le côté nord du cap Krusenstern; et pendant le temps qu'il fallut pour nous rendre près du cap Kendall, les deux autres bateaux furent presque mis hors de service par les angles coupants de la nouvelle glace, qui maintenant soudait les grosses masses entre elles. La terre était couverte de neige; aucun espace de mer libre n'était visible du sommet des caps les plus élevés, et déjà l'hiver se faisait sentir dans toute sa rigueur. Je me vis donc, bien malgré moi, forcé d'abandonner les canots, et de continuer par terre notre voyage vers notre résidence d'hiver sur le lac du Grand-Ours. Le pemmican et les munitions furent soigneusement cachés pour servir plus tard; les canots furent halés sur la plage, et je fis prendre, pour notre marche rétrograde, toutes les dispositions que purent me suggérer ma vieille expérience des localités. Le bagage, consistant en provisions pour treize jours, ustensiles de cuisine, haches, instruments astronomiques, quelques livres, les munitions, deux filets et quelques lignes, le bateau portatif d'Halkett, un paquet de plantes desséchées, mon lit et quelques hardes, furent distribués par lots. Chaque homme avait à porter, outre la charge qui lui avait été assignée, sa couverture, ses mocassins et quelques vêtements de rechange. Tous étaient munis de chaussures pour marcher dans la neige. M. Rae portait lui-même la majeure partie de ses effets de literie et d'habillement. On se mit en route le 3 septembre, et le lendemain nous rencontrâmes un camp d'Esquimaux; ils mirent le plus grand empressement à nous faire passer une large rivière à laquelle j'ai donné le nom de Rae. Nous traversâmes ensuite le Richardson à l'aide du bateau en caout-

chouc inventé par le lieutenant Halkett, et, suivant les rives du Coppermine et du Kendall son tributaire, nous atteignîmes une des branches de la rivière de Dease; enfin, le treizième jour, nous arrivions à notre destination, le fort Confidence.

« Notre marche à travers des marais à demi glacés ou sur des montagnes couvertes de neige a nécessairement été pénible; mais en ayant soin, autant que possible, de nous tenir dans les vallées des rivières, nous n'eûmes qu'une seule nuit à passer sans feu et sans repos. Pendant une brume épaisse, à travers laquelle cependant nous pûmes continuer notre route dans la bonne direction à l'aide de la boussole, un métis et son compagnon indien, envoyés du fort Confidence à notre rencontre, perdirent leur chemin et nous manquèrent; mais ayant reconnu les traces de notre marche sur le Kendall, ils jugèrent que nous avions passé, et nous rejoignirent deux jours après notre arrivée.

« Pendant tout le cours de ce voyage, je me suis scrupuleusement conformé aux instructions de l'amirauté concernant l'examen de la côte, et de cet examen il est résulté pour moi la conviction qu'aucun navire n'a passé en vue du continent. Il est, en effet, impossible qu'ils aient pu le faire sans être vus par les nombreux partis d'Esquimaux occupés à explorer la mer pour chasser les baleines. Nous avons, de plus, appris des Esquimaux de l'entrée de Back que les glaces avaient envahi leurs côtes pendant presque tout l'été, et l'état d'agglomération dans lequel nous les avons laissées le 4 septembre rendait tout à fait improbable qu'elles dussent encore s'ouvrir à cette époque avancée de la saison pour offrir un passage à des navires.

« J'éprouve un vif regret que les glaces m'aient empêché de traverser jusqu'à la terre de Wollaston, et de compléter ainsi en une saison le programme tracé par les instructions de l'amirauté. Dès les premiers beaux jours de l'année pro-

chaine, le docteur Rae, dont je ne saurais trop louer le zèle et l'activité, ira reprendre la suite de nos recherches communes. Des caches de pemmican et l'attirail d'armement des bateaux ont déjà été échelonnés en avant sur la route qu'il doit suivre.

« Aux ressources dont il peut disposer il est nécessaire d'ajouter celles qu'il peut tirer des contrées mêmes qu'il va traverser. De nombreux troupeaux de daims émigrent au printemps des rivages du continent aux terres de Victoria et de Wollaston en franchissant les détroits gelés, et ils reviennent en automne. Les côtes, peuplées de veaux marins, servent aussi de lieux de pâture à de grandes troupes d'oies de neige. La chasse et la pêche peuvent donc venir en aide à l'expédition de Franklin, et nous avons un exemple récent des ressources qu'on peut tirer de ces climats, dans M. Rae lui-même, qui a passé un hiver rigoureux sur les rives désolées de la baie Repulse, sans autre combustible que les tiges desséchées d'une espèce d'andromède herbacée, et sans autres provisions, pour nourrir un nombreux détachement pendant toute une année, que celles que lui fournissait la chasse.

« De pareils exemples nous interdisent de perdre tout espoir relativement aux amis que nous cherchons. »

Rapport du capitaine James Ross.

Presque en même temps que ce rapport écrit dans les solitudes du nord-ouest, l'amirauté recevait le suivant du capitaine James Clerk Ross.

« Les bâtiments de S. M. *l'Entreprise* et *l'Investigator*, retenus à l'orient de la baie de Baffin par une accumulation de glaces sans antécédents dans cette saison, n'ont pu appareiller que le 13 juin 1848 de l'établissement danois d'Uppernavick.

« Après avoir contourné l'obstacle par le nord, au milieu de difficultés telles que nous n'atteignîmes la mer ouverte que

le 20 août seulement, nous nous dirigeâmes directement sur la baie de Pond, où j'avais l'espoir de rencontrer des baleiniers, si quelques-uns avaient pu pénétrer jusque-là, et peut-être apprendre d'eux si *l'Erebus* et *le Terror*, ou des détachements envoyés de ces bâtiments dans les embarcations, avaient passé le long de la côte; j'avais aussi en vue de communiquer avec les Esquimaux qui visitent annuellement ces rivages, et d'obtenir d'eux peut-être quelques renseignements sur le sort de nos amis absents.

« Le 23, nous reconnûmes la terre à environ dix milles au sud de la baie de Pond, et nous pûmes suivre la ligne de la grande banquise qui s'appuyait contre la côte, à une distance de quatre ou cinq milles dans le sud. Elle était tellement pressée du côté de terre, qu'il ne restait plus assez de place pour que des navires ou des embarcations pussent passer entre elle et le rivage, où l'on sait que les Esquimaux établissent leur résidence d'été; nous tirions un coup de canon toutes les demi-heures, et nous examinions, avec nos lunettes de longue vue, tous les points de la côte, mais nous ne parvînmes à découvrir aucun être humain.

« A partir de là nous remontâmes vers le nord-ouest, en rangeant la terre de si près, que rien sur la côte, homme ou embarcation, n'eût pu échapper à notre minutieux examen. Dans le même but je fis explorer la baie Possession. On n'y trouva que le papier que sir Edward Parry y avait laissé, en 1819, en souvenir de son expédition. Ce papier était très-endommagé; mais, en le lavant soigneusement et en en réunissant les morceaux, presque tous les mots purent être déchiffrés. Nous l'avons conservé.

« A partir de ce point, nous continuâmes l'étude de la côte avec le même soin; car nous nous attendions à chaque instant à voir ceux que nous cherchions, et des vigies, placées dans les mâts et sur le pont, exploraient l'horizon avec l'attention la plus vigilante.

« Le 1er septembre, nous arrivâmes devant le cap York; j'envoyai un détachement à terre pour chercher si nos camarades s'y trouveraient, et pour fixer, sur ce point remarquable, une marque facile à reconnaître, et à laquelle fut jointe un papier pour servir d'instruction à ceux qui le trouveraient. Cette mission fut accomplie avec beaucoup d'intelligence par le lieutenant M'Clintock, malgré la difficulté des circonstances.

« Chaque jour nous jetions à la mer, de chacun des deux navires, un baril contenant des papiers pour faire connaître notre situation; quand il y avait de la brume, on tirait le canon; pendant les heures de nuit, on brûlait des feux de Bengale et des fusées; les navires étaient d'ailleurs tenus sous une petite voilure, de sorte qu'une embarcation qui aurait vu les signaux aurait pu facilement nous atteindre.

« Le but général des informations ainsi distribuées le long de la côte était de faire savoir à sir John Franklin, ou à toute personne faisant partie de l'expédition, que les baleiniers n'ayant pu pénétrer jusqu'à l'ouest de la baie de Baffin, il n'y avait à attendre d'eux aucun secours; il leur était ensuite recommandé de se diriger vers le port Léopold, où mon intention était de former un dépôt de provisions et peut-être de faire hiverner *l'Investigator*.

« Cet engagementpris, il fallait le tenir; mais déjà, chaque nuit, le thermomètre tombait à 9° ou 10° centigrades sous zéro, et la glace nouvelle se formait si rapidement dans les interstices de la vieille banquise, qu'il nous fallut plusieurs jours d'efforts pour gagner le port. Nous étions déjà au 11 septembre, et si nous n'avions pas atteint le mouillage ce jour-là, il nous eût été impossible d'y pénétrer plus tard, car pendant la nuit, la grande banquise venant se réunir à la terre ferma hermétiquement l'entrée du port et nous força à y prendre nos quartiers d'hiver.

« Quoique je ne pusse être qu'extrêmement contrarié du peu

de progrès que nous avions faits dans cette première saison, cependant nous devions remercier la Providence de nous avoir permis d'atteindre des quartiers d'hiver sûrs dans le port Léopold ; cette position était, de toutes, la plus convenable, si l'on en avait eu une à choisir pour cet objet; car, se trouvant à la jonction de quatre grands canaux, le détroit de Barrow, le détroit de Lancastre, celui du Prince-Régent et le canal de Wellington, il était presque impossible que des équipages, après avoir abandonné leurs navires, passassent le long des côtes d'aucun de ces bras de mer sans trouver des indices du voisinage de notre expédition.

« L'hiver se passa comme tous les hivers de ces climats ; mais une longue expérience et l'esprit libéral qui avait présidé à l'expédition nous avaient pourvus de bien des ressources de bien-être dont n'avait joui aucune autre expédition; et pourtant il est à remarquer que la santé de l'équipage eut plus à souffrir durant cet hiver qu'en aucune autre circonstance. Le peu de succès de nos tentatives a pu contribuer à abattre l'ardeur de nos hommes, et malheureusement les froids de l'hiver se sont prolongés, d'une manière inaccoutumée, fort avant dans le printemps, avant qu'on ait pu diriger cette ardeur vers de nouveaux efforts.

«Pendant l'hiver, nous prîmes une grande quantité de renards blancs vivants, dans des piéges faits exprès ; on sait que ces animaux traversent d'immenses étendues de pays pour chercher leur nourriture. Je fis river à leur cou des colliers de cuivre sur lesquels on avait gravé l'indication de la position des navires et des dépôts de vivres, et je les fis mettre en liberté, dans l'espoir que ces messagers d'une nouvelle espèce iraient porter ces renseignements à *l'Erebus* et au *Terror ;* car il n'y avait pas à douter que les équipages de ces navires ne fussent très-empressés à prendre ces animaux s'ils les voyaient.

« Après quelques courses préliminaires faites en avril et

dans les premiers jours du mois suivant, pour aller former de petits dépôts de vivres à l'ouest et au sud de notre position, je quittai les navires le 15 mai avec un détachement composé du lieutenant M'Clintock et de douze hommes. Nous avions pris pour quarante jours de vivres qui furent attachés, ainsi que des tentes, des vêtements, des couvertures et d'autres objets nécessaires, sur deux traîneaux.

« La côte septentrionale du North-Somerset borde au sud le détroit de Barrow jusqu'au cap Bunny, où elle tourne brusquement vers le sud. Des hautes falaises qui avoisinent ce cap élevé, la vue s'étend à l'ouest jusqu'au cap Walker, au nord jusqu'au canal de Wellington. Tout cet espace, au moment où je le contemplai, était occupé par un amas effrayant de montagnes et de masses de glaces amoncelées, tandis que du côté du midi la mer gelée offrait une surface comparativement unie et plus favorable pour voyager. Je me décidai, en conséquence, à ne pas diviser ma troupe comme j'en avais eu d'abord l'intention, et à suivre les sinuosités de la côte dans la direction du sud avec tous mes hommes réunis. Bien nous prit de cette résolution ; car bientôt beaucoup d'entre eux, estropiés et affaiblis, ne purent plus nous être de la moindre utilité, et la nécessité où nous fûmes de porter les plus malades sur les traîneaux et de nous priver des services de plusieurs autres qui avaient à peine la force de nous suivre, ajouta outre mesure à la fatigue de ceux qui étaient encore en état de travailler.

« Cette circonstance, jointe à la diminution de nos provisions, plus qu'à moitié consommées, mit un terme à notre exploration de la côte. Nous étions alors au 5 juin.

« Donnant un jour de repos au gros de ma troupe, je m'avançai avec les deux plus dispos de mes hommes jusqu'au promontoire le plus méridional qui fût en vue de notre campement. Il est situé par 72° 38′ de latitude nord et 98° de longitude à l'ouest de Paris. L'état de l'atmosphère était on

ne peut plus favorable, et l'œil eût facilement distingué à cent milles une hauteur un peu considérable. Le cap le plus élevé que nous eussions en vue dans le sud n'était pourtant pas à plus de la moitié de cette distance, et plus loin la côte se dirigeait vers le cap Nicolas I[er], point le plus septentrional que j'aie atteint en 1832, lorsque j'accompagnais sir John Ross sur *la Victory*. Certes il fallait que mon escorte fût tout à fait hors de service pour que je renonçasse à visiter de nouveau ce cap, ainsi que le pôle magnétique qui en est voisin. Nous érigeâmes ensuite un *cairn* ou grand tas de pierres sur un mamelon situé juste au-dessus de nos tentes, et l'on y plaça un cylindre de cuivre contenant le détail de nos opérations et tous les renseignements nécessaires pour guider ceux des hommes de sir John Franklin qui pourraient arriver sur cette partie de la côte.

« Quoique nos ressources ne nous permissent pas de prolonger davantage nos investigations, nous eûmes du moins la satisfaction d'être sûrs que, si ceux que nous recherchions avaient jamais paru sur la côte nord ou la côte ouest du North-Somerset, nous en aurions trouvé quelques traces. S'ils avaient abandonné leurs navires dans les parages de l'île Melville, ils auraient dû arriver sur ces côtes longtemps avant cette époque; et là, ils nous auraient trouvés dans la position la plus favorable pour leur prêter assistance et les conduire à nos bâtiments.

« Nous nous étions mis en route pour retourner à nos quartiers d'hiver, dans la soirée du 6 juin ; après avoir surmonté une foule de difficultés inhérentes au sol et au climat, nous rejoignîmes les navires le 23 du même mois. Le détachement était tellement abîmé par la fatigue, que chacun des hommes qui le composaient resta entre les mains du docteur pendant trois semaines, pour un motif ou pour un autre ; et j'ai le regret d'ajouter que deux d'entre eux ne sont pas encore rétablis au moment où j'écris.

« En mon absence, le capitaine Bird et le lieutenant M'Clure avaient fait explorer quelques points des deux côtes de l'entrée du Régent et des rivages nord du détroit de Barrow. Tous ceux qui faisaient partie de ces détachements revinrent, comme nous, affectés d'ophthalmies, d'entorses ou de débilité, mais sans avoir trouvé la moindre trace de l'expédition perdue.

« Le temps s'écoula sans amener de résultats satisfaisants ; nos équipages, affaiblis par des efforts incessants, étaient dans une situation peu favorable pour entreprendre les pénibles travaux qu'ils avaient encore à accomplir. La saison était tellement arriérée qu'on pouvait à peine apercevoir une flaque d'eau sur toute la surface de glace qui couvrait le port, si ce n'est le long de la ligne de gravier qui avait été entraînée vers l'entrée pendant l'hiver. Aussi y avait-il peu d'apparence que nous pussions nous dégager pendant l'été dans lequel nous entrions.

« Tous les hommes valides commencèrent à scier la glace pour augmenter la largeur du canal, de manière à permettre aux navires d'y passer, vers la pointe du port qui était à une distance de plus de deux milles.

« Ces travaux se poursuivirent jusqu'au 15 août; le canal était alors presque terminé, et la glace du havre se rompit dans sa direction en deux parties presque égales, ce qui nous épargna quelques jours de travail. La glace du large paraissait encore aussi solidement fixe que pendant l'hiver, mais nous pûmes voir qu'elle diminuait le long des côtes, et, le 28 août, nous réussîmes à nous dégager du port. Nous y laissâmes une cabane solidement construite avec nos espars de rechange, des vivres pour douze mois, des combustibles, et la chaloupe de *l'Investigator*, que j'avais fait allonger de sept pieds.

« Dans la prévision du passage en ce lieu de l'expédition de sir John Franklin, ces ressources devaient lui servir à

atteindre les établissements danois du Groënland, ou nous procurer le même secours dans le cas où quelque malheur arriverait à nos navires sur la route de l'ouest.

Dangereuse situation de l'Entreprise et de l'Investigator.

« Nous nous efforçâmes donc de pénétrer dans cette direction ; mon but était d'atteindre l'île Melville ; mais, après un faible trajet, nous nous heurtâmes à la glace qui barrait le détroit d'un bord à l'autre et n'avait pas bougé de la saison. Nous nous débattions vainement dans la première ligne de la banquise, lorsque, le 1er septembre, une forte brise, s'élevant tout à coup, la poussa sur nous et la souda autour de nos navires, dont les coques furent mises à une rude épreuve par la plus épouvantable pression. Du haut des mâts on n'apercevait qu'une seule nappe continue de glaces agglutinées, et les montagnes flottantes qui s'y étaient superposées formaient autour de nous une véritable chaîne.

« Nous fûmes alors pleinement convaincus que les navires étaient arrêtés pour tout l'hiver, et quelque affreuse que fût cette perspective, elle était de beaucoup préférable à celle d'être entraînés le long de la côte ouest de la baie de Baffin ; car les montagnes de glaces échouées sont en si grand nombre sur les bancs qui s'étendent le long de cette côte, qu'il y serait presque impossible à des navires enveloppés dans une banquise d'échapper à une destruction complète.

« Ce fut donc avec plus d'inquiétude que d'espoir que nous vîmes toute la masse de glace dériver vers l'est avec une vitesse de huit à dix milles par jour. Tout effort de notre part était devenu totalement inutile, car aucune puissance humaine n'aurait pu faire dévier les navires d'un seul pouce ; ils étaient ainsi complétement soustraits à notre action, et, fixés au milieu d'un champ de glace de plus de cinquante milles de circonférence, ils étaient entraînés le long de la côte sud du détroit de Lancastre.

« Après avoir dépassé l'entrée de ce détroit, la glace nous emporta plus au sud le long de la côte occidentale de la baie de Baffin, jusque par le travers de la baie de Pond, au sud de laquelle étaient amoncelées des montagnes de glace sans nombre, placées de manière à nous barrer le passage, et nous offrant la triste perspective de voir se réaliser nos plus affreuses prévisions. Mais, au moment où nous nous y attendions le moins, nous fûmes dégagés presque miraculeusement. L'immense champ de glace qui nous enveloppait se rompit en mille pièces, comme par l'effet d'un pouvoir inconnu.

« L'espérance était revenue dans nos cœurs; tout le monde travailla avec énergie, et des remorques furent établies de chaque côté des navires pour leur faire dépasser les grosses masses de glaces. *L'Investigator* atteignit un espace libre dans la soirée du 24, et le lendemain *l'Entreprise* le rallia. Il est impossible de se faire une idée de la sensation que nous éprouvâmes en nous voyant encore une fois libres; plus d'un cœur reconnaissant adressa ses actions de grâces au Dieu tout-puissant pour cette délivrance inattendue.

« Les approches de l'hiver nous avaient alors fermé tous les ports à notre portée, et il nous était impossible de pénétrer dans l'ouest à travers la banquise dont nous venions de nous dégager; je signalai donc à *l'Investigator* mon intention de retourner en Angleterre. »

Anxiété générale.

A la réception des dépêches que nous venons de traduire, une anxiété pareille à celle qui avait ému la France au temps de la disparition de Lapeyrouse s'empara de l'Angleterre et concentra sur Franklin et sur ses compagnons les vœux du monde civilisé.

Ce que leur destinée inconnue souleva d'hypothèses, de plans sauveurs, d'opinions diverses et contradictoires, for-

merait de nombreux volumes; ce que le seul but de leur salut, la seule recherche de leur sort ont lancé sur les flots arctiques de vaisseaux et de marins, dépasse certainement, il faut le dire à l'honneur de la civilisation, tout ce que la plus riche proie réunit jamais d'ardents corsaires sur un point donné de l'Océan.

A dater de 1850, le gouvernement anglais ne cessa plus d'entretenir au moins quatre vaisseaux dans les eaux du détroit de Behring, et jusqu'à six dans celles du Lancaster-Sound.

Il promit une prime de 500 000 francs à toute expédition ou à toute personne qui découvrirait les équipages de *l'Érèbe* et de *la Terreur*, et leur porterait un secours effectif; une prime de 250 000 francs à toute expédition ou à toute personne qui ferait la même chose pour une partie des mêmes équipages, ou à laquelle on devrait les moyens de le faire; pareille prime enfin à toute expédition ou à toute personne qui, par son courage ou ses efforts, procurerait des renseignements certains sur le sort de l'expédition.

Le gouvernement des États-Unis s'unit noblement aux recherches de la mère patrie.

Les efforts privés ne restèrent pas en arrière des efforts publics.

Le vieux sir John Ross, aidé dans son entreprise par la compagnie de la baie d'Hudson, et oubliant ses années et ses fatigues, ne craignit pas, monté sur son yacht *le Félix*, de braver de nouveau les mers du pôle, à la recherche de son illustre émule.

M. Grinnel, de New-York, arma dans le même objet deux navires.

Dans ce concours de dévouements, l'Europe vit sans surprise, mais non sans attendrissement, figurer la seconde femme du célèbre voyageur, lady Franklin, équipant à ses frais des vaisseaux, prodiguant l'or à toutes les tentatives, et les soutenant de son pieux espoir.

Croisière de 1850-1851.

A aucune autre époque peut-être, il ne fut donné à l'Angleterre de réunir sur un même théâtre nautique un ensemble de talents, de courages et d'abnégations pareil à celui que déploie depuis trois ans l'état-major de cette croisière de l'humanité et de la science. L'une et l'autre auront à gémir sans doute si elle n'atteint pas son but principal; mais, alors même qu'il en serait ainsi, les noms des braves chefs qui l'ont dirigée, et celui du jeune français Bellot, qui vient de périr glorieusement au milieu d'eux, resteront unis désormais à la mémoire de Franklin, comme ceux des d'Entrecasteaux et des Rosel à celle de notre Lapeyrouse.

S'ils n'ont pu parvenir à retrouver sur les plages désertes, sur les glaces flottantes du bassin polaire, quelques débris vivants de l'expédition de Franklin; s'ils n'ont pas réussi à arracher l'illustre Anglais à ces ténèbres qui recouvrent depuis trois siècles et demi les destinées des frères Corteréal, du moins auront-ils fait faire de grands pas à la géographie dans la partie du globe qui semblait la défier le plus puissamment.

Dans l'hiver de 1850 à 1851, le détroit de Barrow abrita plus d'embarcations européennes qu'il n'avait vu probablement de kayaks d'Esquimaux réunis depuis sa création. Deux vaisseaux à voiles et deux steamers aux ordres du capitaine Austin hivernèrent à l'extrémité sud-ouest de la terre de Cornwallis. A quelques milles de là, dans un port du détroit de Wellington, le capitaine Penny, officier expérimenté de la marine marchande, avait pris ses quartiers d'hiver avec deux baleiniers affrétés spécialement pour l'exploration de ces parages, et dans son voisinage immédiat se trouvaient, outre le yacht du vieux amiral sir John Ross, deux bâtiments américains commandés par le capitaine de Haven, et que les États-Unis avaient envoyés prendre part à ce grand

concours. Enfin le brick *le prince Albert*, équipé aux frais de lady Franklin, avait pris avant l'hiver la route de la passe du Régent.

Rapport du chef d'escadre Austin.

« Avant notre arrivée, dit le capitaine Austin, le capitaine Penny avait découvert sur l'île Beechey, à l'entrée du canal de Wellington, trois tombeaux de marins européens et d'autres vestiges qui, dès que je pus les examiner, me convainquirent que la baie creusée entre le cap Riley et l'île Beechey avait été le lieu d'hivernage de l'expédition de sir John Franklin, pendant l'hiver de 1845 à 1846. Mais il m'est impossible de déterminer, d'après ces seuls indices, les causes et l'époque de son départ.

« Au commencement de l'année, le capitaine Penny étant venu me voir, porté sur un traîneau tiré par des chiens, nous arrêtâmes ensemble nos opérations pour le printemps suivant. Il se chargea de la reconnaissance du canal de Wellington. Je me réservai celle des pourtours de la mer de Melville.

« Toutes les ressources de l'imagination et de l'expérience furent mises en œuvre pour alléger, en faveur de l'esprit et du corps de nos gens, les longues et lourdes journées de l'hiver. A cette fin on eut recours à des exercices en plein air, à des leçons, à des jeux, à des visites entre les navires de la station, ce qui, grâce à une parfaite harmonie et à une cordiale entente, nous fit supporter gais et biens portants, sous l'œil de la Providence, la monotonie et les privations inséparables d'un hiver arctique.

« Le 5 avril, la température commençant à s'élever, j'arrêtai le départ des détachements et fis mettre la main aux derniers préparatifs.

« Le 12 fut un jour sans antécédent dans ces régions. Quatorze traîneaux, conduits par cent quatre hommes et approvisionnés pour quarante ou quarante-deux jours, à raison de

deux cent cinq livres par homme, furent réunis au large du cap nord-ouest de l'île Griffith. Les chefs de chaque division avaient arboré sur leurs traîneaux le pavillon et la devise qu'ils avaient adoptés. »

Le capitaine Austin a étalé, avec un juste orgueil, sous les yeux de l'amirauté, les couleurs et les légendes de ses lieutenants. Les rappeler ici, c'est moins flatter la vanité héraldique de ces futurs baronnets de l'aristocratique Angleterre[1] que peindre l'esprit chevaleresque qui les animait en ce moment solennel.

Les devises choisies par le capitaine Ommaney étaient :

Domine, dirige nos!
Respice finem!

Par le lieutenant Osborne :

Nil desperandum!
Rien au hasard, rien pour le gain.

Par M. Frédéric Krabbé :

Pour un et pour tous.

Par le lieutenant Aldrich :

Inébranlable et fidèle.
Confiance en Dieu.

Par le lieutenant Mac Clintock :

Foi et résolution.
Usque ad finem perseverare.

Par M. Breadford :

Saint-George et l'Angleterre.
Prospice, respice.

Par M. Mac Dungall :

Notre espoir est en Dieu.

1. Tous les chefs des expéditions arctiques, de 1818 à l'époque actuelle, ont été successivement anoblis.

commencement de juillet. Leurs excursions avaient été de quarante à soixante jours, et même de quatre-vingts pour celui qui s'était rendu à l'île Melville. Pendant la plus grande partie de ce temps, ils avaient bivouaqué sous la tente avec une température qui descendit souvent jusqu'à 38° centigrades au-dessous du point de congélation.

« Le nombre des accidents résultant d'un froid aussi rigoureux fut considérable; mais un seul eut une suite funeste. Georges Malcolm, commandant du traîneau *l'Excellent*, frappé par la gelée étant à son poste, mourut, comme un soldat, au champ d'honneur. »

Rapports particuliers des chefs de détachements.

A défaut de renseignements sur les navires perdus, la géographie doit à ces excursions d'importantes acquisitions. Les intrépides éclaireurs n'ont pas parcouru moins de douze cents milles sur les pourtours du bassin de Melville, dont huit cents au moins sont de véritables découvertes. Au sud et au sud-ouest du cap Walker, la division du capitaine Ommaney délimita les rivages d'une grande terre parallèle au North-Somerset, et courant par conséquent dans la direction de la terre de Victoria. Entre l'ouest et le nord, les détachements du lieutenant Mac Clintock reconnurent le littoral et les bras de mer de l'archipel de Parry, et le brave lieutenant poussa de sa personne jusqu'au delà du cap Dundas, point extrême entrevu par le premier explorateur; mais sur cette longue ligne de côtes il ne trouva pas de traces, même d'Esquimaux, postérieures au voyage de 1819-20.

Les intempéries qu'eurent à essuyer les différents détachements dès les débuts de leur voyage furent si rudes, que chacun d'eux dut, avant une quinzaine écoulée, renvoyer aux vaisseaux un traîneau chargé d'invalides atteints d'ophthalmie ou gelés dans quelques-uns de leurs membres.

« En se séparant de nous, fait observer en cette occasion le

« L'ordre de marche était sur une seule file, chaque traîneau suivant la trace de celui qui le précédait. Deux officiers marchant en avant, à un kilomètre de distance, reconnaissaient et indiquaient la direction à suivre, et toutes les demi-heures on relevait les hommes qui tiraient les traîneaux, ainsi que le chef de file qui servait de guide, parce que ses yeux ne pouvaient supporter plus longtemps l'éclat de la surface glacée du sol et de la mer. Grâce à l'emploi que l'on fit de temps en temps des tapis de tente en guise de voiles pour aider à la marche des traîneaux, on réussit à diminuer considérablement le tirage, et deux hommes seulement suffisaient alors à chaque véhicule. Quand la brise était forte on voyait même les traîneaux fuir devant le vent, sous leurs voiles déployées, dont la bigarrure rappelait les pavillons des jonques chinoises. »

Dès le huitième jour de marche, la rigueur du froid et la réclusion forcée sous la tente avaient sérieusement affecté la santé des hommes de la division Ommaney. Un jour, le thermomètre tomba jusqu'à 40° centigrades au-dessous de glace. Dans ces occasions, des parhélies [1] se montraient fréquemment, et brillaient d'autant plus que la gelée était plus intense, ce qui faisait dire aux matelots que *lorsque ces chiens de soleils apparaissaient, Jack Gelée ne manquait jamais de donner double ration.* Alors aussi ces pauvres gens, blottis dans leur tente, s'enveloppaient de leur mieux dans leurs sacs de campement, et, faute de sommeil, se mettaient à chanter dès qu'ils avaient pris leur grog du souper, et continuaient ce triste concert jusqu'à ce que l'heure de la prière et du déjeuner fût venue. Le café chaud était la boisson qui les soulageait le plus, parce qu'elle était celle qui les réchauffait le mieux. Dans les moments d'efforts multipliés

1. Images du soleil réfléchi dans des molécules gazeuses ou cristallisées de l'atmosphère.

quenard, à portée pour ainsi dire de la gueule monstrueuse de l'ennemi. Campbell, un des nôtres, étant enfin parvenu à saisir un fusil, fit feu sur la bête, qui, blessée grièvement à l'un de ses pieds de devant, se décida à battre en retraite, à notre grande satisfaction. Bien qu'il ne pût trotter que sur trois jambes, nous ne le rejoignîmes qu'après une course d'un bon mille. Je le tirai à vingt pas et l'abattis d'une balle dans le cœur. C'était un vieux mâle, ayant atteint les plus grandes dimensions de son espèce. Sa chair nous fournit de la viande de boucherie, sa graisse du feu et du luminaire, sa peau une magnifique fourrure.

« Le 14 juin nous rentrâmes à bord, après soixante jours d'absence, rendant grâce au Tout-Puissant de la divine protection qu'il nous a accordée. Je reviens, du reste, avec l'intime conviction qu'aucun vaisseau, quel qu'il soit, n'a jamais pu naviguer le long de la plage que nous venons d'explorer, à cause des nombreux récifs qui la bordent.

« La terre, comme la mer, offre dans ces parages un caractère étrange de solitude et de tristesse. De tous les côtés s'y développait devant nous un horizon de neige, où pas un point saillant n'arrêtait nos regards. Notre présence dans ces lieux inanimés semblait être à la fois une discordance et une intrusion. »

Journal du lieutenant Mac Clintock.

Dans l'île Melville, au contraire, la division de l'ouest put vérifier l'assertion de Parry, qui signale cette terre comme une station privilégiée de la création animale des régions arctiques. En y mettant le pied, le lieutenant Mac Clintock se vit entouré d'une incroyable quantité de gibier, ours, rennes, bœufs musqués, renards, lièvres et ptarmigans [1], et, bien qu'on ne fût encore qu'au milieu de mai, les pentes

1. *Lagopus rupestris*, espèce de gelinotte.

des collines étaient déjà en partie dégagées de neige et revêtues d'un tapis de mousse, de saxifrages et de gazon. Ce développement de la vie organique, si rare à l'ouest du Lancaster-Sound, doit être attribué à la constitution géologique de l'île, à la condition inconnue des contrées plus occidentales, ou plus probablement encore au voisinage d'une mer ouverte dans le nord.

Nous ne pouvons énumérer ici toutes les pièces de gibier tombées sous les coups du lieutenant ou de ses gens. « Mais, dit-il, l'abondance devint telle parmi nous, que le même jour nous avions à déjeuner un ragoût de pemmican et de ptarmigans, des biftecks d'ours frits dans de la graisse de porc, et enfin du chocolat. Mes hommes ne savaient guère distinguer les différents mets ; leur zèle s'appliquait uniquement à bien remplir la marmite, et, comme tous les appétits étaient également aiguisés, nous n'éprouvions jamais aucune difficulté à la vider.

« Un jour, ayant découvert un troupeau de bœufs musqués à deux milles de nous, la perspective d'augmenter notre ration quotidienne de bœuf, et surtout le désir de m'assurer les moyens de prolonger mon excursion, me déterminèrent à prendre ma carabine et à me mettre en campagne. Le troupeau consistait en huit animaux parvenus à leur plein développement. Ils ne commencèrent à m'apercevoir que lorsque j'étais à deux cents pas d'eux. D'abord ils prirent le galop ; puis, s'arrêtant brusquement, ils formèrent un demi-cercle très-serré en baissant la tête et en présentant leurs cornes recourbées, dont l'ensemble rappelait ces rangées de crochets qu'on voit dans les boutiques de nos bouchers. A cent pas je fis halte, épiant un moment favorable ; enfin, le plus gros taureau de la troupe ayant fait un mouvement qui mit son flanc à découvert, je fis feu et il tomba. Les autres, sans grand trouble ni émoi, gardèrent leur ordre de bataille tant qu'ils m'eurent en vue ; puis, sans faire aucune atten-

tion à leur compagnon foudroyé, ils se remirent à chercher leur pâture, en grattant la neige avec leurs cornes. Il ne m'eût pas été difficile de détruire tout le troupeau si je l'avais voulu.

« Le 28 mai, par un temps clair, nous aperçûmes la terre de Bank, dans l'ouest-sud-ouest. Elle paraissait très-élevée et composée de rochers escarpés, entrecoupés de profonds ravins. Le même jour, atteignant l'extrémité occidentale de l'île Melville, nous vîmes la côte se terminer au nord-est par un cap d'un aspect majestueux. Au delà s'ouvrait le golfe de Liddon; puis, au nord de celui-ci, dans un lointain considérable, on pouvait distinguer une côte d'une grande hauteur, se prolongeant dans l'ouest à perte de vue.»

De ce point, le lieutenant se dirigea, à travers le golfe de Liddon, vers Bushnan-Cove, ce lieu de campement si vanté pour l'abondance du gibier dans la relation de Parry. Dans la supposition que Franklin aurait tenté de revenir du nord vers la terre de Bank, Bushnan-Cove lui eût offert une station qui n'était pas à dédaigner. Mais ce lieu ne portait encore que les vestiges du campement de Parry, aussi frais, après trente-un ans, que s'ils eussent daté de la veille.

Les débris d'un chariot abandonné en 1820 fournirent du feu pendant quatre jours aux voyageurs de 1851. Ils trouvèrent aussi, dans un vase de fer-blanc recueilli dans un coin du ravin, un mélange de graisse et d'huile de lin qui leur fut d'autant utile qu'ils avaient consommé depuis plusieurs jours, tout ce qu'ils avaient en combustible de ce genre, et qu'il ne leur restait plus qu'une lampe à esprit-de-vin pour faire cuire leurs aliments.

Le 2 juin, la petite troupe commença à rétrograder à travers l'intérieur de l'île, et le 7 ils atteignirent Winter-Harbour, où ils purent ajouter une inscription nouvelle à celle qui, gravée par les soins de Parry sur un rocher remarquable de la côte, rappelle l'hivernage de *l'Hécla* et du *Griper*.

« La faune arctique comptait en ce lieu de nombreux représentants : des bœufs musqués, des rennes, des canards sauvages, des pluviers, des ptarmigans et des chevaliers [1] y vaguaient de tous côtés en quête de leur pâture. Quand nous nous approchâmes du rocher où se trouve l'inscription, un lièvre, qui avait établi son gîte sous le monolithe, accourut au-devant de nous, s'assit tranquillement à une vingtaine de pas pour nous contempler, et rentra ensuite dans son trou sans grande hâte. Durant la journée qui suivit, il s'établit des rapports d'amitié entre nous et ce petit animal, qui trottait familièrement autour de la tente et se laissait presque toucher. Quelques-uns de nos gens auraient désiré l'emporter aux vaisseaux comme un échantillon de Winter-Harbour, disaient-ils; mais je m'y opposai, ne voulant pas qu'une confiance touchante fût payée par une aussi noire trahison. Je n'ai jamais vu aucun animal dans l'état de nature qui fût si complétement exempt de la crainte de l'homme; et je trouve dans cette circonstance une preuve de plus que nos malheureux compatriotes n'ont pas passé par là. »

Ainsi, les lièvres, les rennes, les bœufs musqués, toutes les espèces herbivores, qui n'avaient jamais rencontré l'homme, ne semblaient pas effrayés à sa vue. Les loups, et même les ours blancs, quand ils n'étaient pas poussés par la faim, fuyaient au contraire à son seul aspect. N'y a-t-il pas là un sujet remarquable d'étude zoologique, et ne pourrait-on pas en inférer que la méfiance est un instinct inhérent à la férocité ?

Après avoir rallié à l'île de Byam-Martin le détachement de M. Bradford, qui avait opéré la reconnaissance complète de cette île et de la côte orientale de la terre de Melville sur près d'un degré et demi de latitude, la division du lieutenant Mac Clintock rejoignit les navires, le 4 juillet, sans avoir éprouvé d'accidents fâcheux.

1. *Tringa candida*, échassier longirostre de la classe des scolopax.

Exploration du canal de Wellington.

Pendant que les lieutenants du commandant Austin employaient, comme nous venons de le décrire, les jours du printemps de 1851, le capitaine Penny et son état-major effectuaient l'exploration du canal de Wellington. Le commandant avait confié à son second, le capitaine Stewart, l'examen de la partie du North-Devon qui forme à l'orient la côte du détroit, et au docteur Goodsir celui des îles Cornwallis et Bathurst, qui le limitent à l'occident. L'organisation de ces deux divisions était la même que celle des détachements du capitaine Austin, si ce n'est que plusieurs traîneaux étaient tirés par des chiens. Ces animaux, fort utiles comme bêtes de trait pendant le jour, étaient fort gênants pendant la nuit, à cause de leurs aboiements continuels et de leur voracité, qui exigeait une surveillance permanente sur les approvisionnements. Les incidents de ces excursions étant fort semblables à ceux que nous avons déjà rapportés, nous n'en reproduirons ici que les résultats généraux. Le 30 mai, le capitaine Stewart, arrivant au débouché septentrional du chenal étroit qui, placé entre le North-Devon et l'île Baillie-Hamilton fait communiquer le canal de Wellington avec le canal de la Reine, se trouva, avec un inexprimable étonnement, en face d'une mer complétement découverte et sans glace. De tous les côtés, des vols considérables d'oiseaux traversaient l'espace; des palmipèdes et des phoques se jouaient sur les eaux, tandis que sur les bords de la glace du détroit des ours blancs se promenaient guettant leur proie. C'était enfin le contraste frappant d'une mer animée par des millions de créatures vivantes avec le désert de neige que le capitaine venait de traverser pendant plus de cinquante lieues. Mais n'ayant pas de bateau qui pût lui permettre de profiter de sa découverte, il dut se hâter de revenir sur ses pas pour en donner avis à son chef.

Celui-ci, dans le même temps, monté sur un traîneau à chiens, avait laissé M. Goodsir occupé à la reconnaissance de l'isthme étroit qui joint ensemble les terres de Bathurst et de Cornwallis, et, poussant au nord-est, sur la glace du détroit, vers des hauteurs qu'il avait entrevues de loin dans cette direction, il aborda à l'île Baillie-Hamilton, que le capitaine Stewart avait découvertequelques jours auparavant, de la côte opposée. Parvenu à un cap qu'il nomma pointe Surprise, le commandant Penny aperçut, avec un étonnement semblable à celui qu'éprouvait de son côté son brave lieutenant, une mer sans glace déroulant ses eaux libres vers le nord-ouest. Sans hésiter un moment, l'infatigable marin revint à ses vaisseaux, fit charger un canot sur un traîneau construit à cet effet, et se remit en route. Le 17 juin, arrivé à la limite des glaces, il lança son canot à la mer et reconnut les bords du canal de la Reine, jusque sous le 77ᵉ parallèle. Là, deux caps opposés reçurent de lui les noms de sir John et de lady Franklin ; là aussi l'épuisement de ses vivres ne lui permit pas de profiter davantage de la mer ouverte qui s'étendait à perte de vue vers le nord. Forcé de rétrograder, il ramena son canot au lieu de son embarquement, l'abandonna sur la plage, et, à l'aide du traîneau qui l'attendait, il rejoignit ses navires dans la nuit du 25 au 26 juillet, après avoir accompli en six semaines la tentative la plus heureuse de cette campagne si féconde en travaux nautiques.

Le 1ᵉʳ octobre suivant, l'escadre des capitaines Austin et Penny ainsi que le yacht de sir John Ross rentraient en Angleterre. Nous ne doutons nullement que l'état de leurs équipages, épuisés par des efforts surhumains, ne rendît ce retour nécessaire ; cependant le public oisif et blasé, sachant que ces expéditions avaient été approvisionnées pour trois ans, le trouva prématuré et reprocha à leurs chefs de n'avoir pas tenté au moins d'engager leurs vaisseaux dans le canal de

Wellington. Mais de l'enquête à laquelle s'est livrée à ce sujet l'amirauté anglaise, et du volume in-folio qui contient ses procès-verbaux, ressort cette conclusion du simple bon sens : *que l'exercice des forces de l'homme et le déploiement de son dévouement au devoir ont des limites dans l'espace comme dans le temps.*

« Tout navire, a écrit du sein des glaces où il est encore détenu l'un des plus favorisés parmi les explorateurs des régions arctiques, tout navire entraîné au nord des îles de Parry dans le bassin polaire est nécessairement broyé ! » — « On ne peut pas, dit une autre voix d'une imposante autorité en matière nautique, celle du docteur Scoresby, on ne peut pas prévoir ou éviter, dans ces mers, l'arrivée des glaçons qui vous écrasent de leur poids. Dans le cours d'un seul été, trente baleiniers ont ainsi disparu dans le nord de la baie de Baffin. J'en ai vu un aplati en trois minutes entre deux immenses murailles de glace, qui, se rapprochant avec une effroyable rapidité, le firent disparaître, corps et biens, dans leur monstrueux embrassement, sans qu'il en restât d'autres traces que le boute-hors de son mât d'artimon surgissant au-dessus de ce tombeau flottant. J'ai vu un autre bâtiment dressé sur sa poupe entre deux blocs de glace, comme un cheval qui se cabre sur ses jambes de derrière. Deux autres, sous mes yeux, ont été percés de part en part, comme à coups de lances, par des glaçons aigus de plus de cent pieds de longueur, qui se rejoignirent à travers les bordages. »

Périls des vaisseaux américains.

Pour donner une idée des périls courus par l'expédition de 1850-51, il suffit du reste de citer l'exemple des vaisseaux américains qui y prirent part. Entraînés dans le canal de Wellington vers la fin de septembre 1850, ces bâtiments y devinrent les jouets des glaçons, des vents et des courants. Enveloppés sous le 75° 25′ de latitude par une banquise

qui dérivait vers le sud, ils furent ramenés avec une force irrésistible dans le Lancaster Sound, au milieu de chocs et de secousses d'une telle violence qu'ils ne pouvaient garder ni feu ni lumières à bord, où tout ne tarda pas à geler sous une température de 18° au-dessous de zéro. Durant l'hiver entier, il leur fut impossible de se délivrer de l'étreinte de la glace, dont les convulsions sous-marines les portaient quelquefois sur les flancs et même sur les sommets de ses aspérités extérieures. Pendant tout ce temps les équipages se tinrent constamment prêts pour l'abandon des navires, et pendant trois semaines n'ôtèrent pas leurs habits. Ce ne fut que le 10 juillet, après dix mois de cet emprisonnement sans exemple, et une dérive non moins extraordinaire de près de quatre cents lieues, que le capitaine de Haven parvint à dégager ses vaisseaux, vers le milieu de la baie de Baffin!

Le lieutenant Bellot et le capitaine Kennedy (1851-1852).

Peu de temps après il communiqua avec *le Prince-Albert*, bâtiment frété par lady Franklin, et qui retournait seul hiverner dans les parages de l'ouest. Cet excellent petit navire, auquel, suivant l'expression de son brave commandant, le capitaine Kennedy, « il ne manquait que la parole, » avait pour second un volontaire français, le lieutenant Bellot, qui avait sollicité et obtenu comme une faveur du ministère français d'aller représenter notre nation dans la grande croisade entreprise par la marine anglaise contre le sombre et mystérieux génie du pôle.

La rare instruction et la généreuse ardeur de ce jeune officier ont puissamment contribué aux résultats importants de cette expédition, qui, eu égard aux faibles moyens dont elle disposait, a prouvé, à l'égal des plus brillantes de cette époque, ce que peuvent des hommes qui unissent au courage le savoir et l'habileté.

Empêché par les glaces accumulées dans le détroit de Barrow de correspondre avec les capitaines Austin et Penny, qui d'ailleurs effectuaient déjà leur retour, *le Prince-Albert* fut forcé de s'engager immédiatement dans l'entrée du Régent, où il prit un bon mouillage pour l'hiver dans la baie de Batty, sur la côte orientale du North-Somerset. De ce point le capitaine Kennedy et son adjoint français entreprirent une série d'excursions dont le périmètre, de plus de deux cents lieues, comprend toutes les côtes du North-Somerset, la traversée du détroit de James Ross, celle de la péninsule septentrionale de la terre de Victoria, sur laquelle ils croisèrent plusieurs fois les routes des détachements du capitaine Ommaney, et enfin le trajet du cap Walker à la baie de Batty. Nulle part, pas plus que leurs devanciers, ils ne rencontrèrent la plus légère trace de *l'Érèbe* et de *la Terreur;* mais au fond de la baie Brentford ils découvrirent un court et étroit canal qui unit les eaux de la passe du Régent à celles de l'ouest et sépare le North-Somerset de la presqu'île de Boothia. Ce détroit, qui avait échappé, en 1830 et 1848, aux recherches des deux capitaines Ross, a reçu et consacrera dans l'avenir le nom de notre compatriote Bellot.

Ces excursions, dont l'une ne dura pas moins de trois mois, furent menées à terme au plus fort de l'hiver, alors que le soleil restait plongé au-dessous de l'horizon. Elles sont des preuves de plus que les constitutions européennes habilement ménagées peuvent supporter les plus extrêmes rigueurs des climats polaires.

« Notre petite troupe, a écrit à ce sujet le capitaine Kennedy, se composait seulement de cinq ou six marins. De légers traîneaux indiens, que des chiens esquimaux aidaient à tirer, portaient les provisions et les bagages. Les premières consistaient principalement en pemmican ; j'y avais fait ajouter quelques sacs de biscuits, avec un peu de thé, de

sucre et de farine. Nous avions puisé d'utiles ressources dans l'ancien dépôt des approvisionnements de *la Fury*, qui, après trente ans passés sous le climat polaire, étaient non-seulement parfaitement conservés, mais supérieurs en qualité à la plupart de ceux dont on munit aujourd'hui les vaisseaux destinés aux campagnes de découvertes.

« A six heures ordinairement j'éveillais tout mon monde, et les préparatifs de la marche du jour commençaient aussitôt. D'abord le déjeuner ; ensuite venait l'empaquetage de notre literie et de nos ustensiles de cuisine ; puis le chargement des traîneaux, l'attelage des chiens, et enfin le départ. J'ouvrais la marche, et M. Bellot, avec le reste de la troupe et les quatre traîneaux à la file, suivait exactement ma trace. Après chaque heure écoulée, une halte de cinq minutes était accordée pour reposer les hommes et laisser respirer les chiens. Toutes les fois que le temps le permettait, on observait les chronomètres pour déterminer la longitude et la latitude, et, grâce à ce que nos cadres d'observations étaient chaque soir tracés d'avance pour le lendemain, nous ne dépensions jamais plus d'une demi-heure pour déterminer le point où nous nous trouvions. La construction de la hutte de neige et les préparatifs du souper achevaient notre tâche quotidienne, qui rarement était terminée avant dix heures du soir.

« Nous ne tardâmes pas à devenir tous fort experts dans la construction de ces huttes à la mode des Esquimaux, qui furent notre seul abri pendant tant de nuits. Nous les trouvions bien supérieures aux tentes, trop lourdes d'ailleurs pour être transportées par une troupe aussi faible que la nôtre.... Quand nous avions terminé notre cloison de neige et qu'elle était close de toute part comme la coquille d'un œuf, la flamme d'une bougie ordinaire ou d'une lampe à esprit-de-vin suffisait pour entretenir à l'intérieur une douce température et pour chauffer en outre la pinte de thé qui formait la ration de chacun de nous. Nous usions de ce breuvage chaud soir

et matin, et dans notre situation il avait pour nous plus de prix que tous les trésors d'Ophir. Lorsque le mauvais temps interrompait la marche, nous ne faisions qu'un seul repas chaud pour épargner le combustible, et les autres repas consistaient simplement en pemmican et en biscuit mélangé de glace. Nous mangions également *tout gelés*, faute de moyens de cuisson, les ptarmigans que nous abattions sur la route. Quant aux chiens, quelques morceaux de vieux cuir formaient leur ordinaire, et ils ne souffrirent pas trop de ce régime. Pendant tant de jours de fatigues je n'ai jamais eu qu'à me louer de mon escorte; je l'ai toujours trouvée empressée à me suivre; mais le jeune et noble M. Bellot était le plus actif et le plus vaillant de notre petite bande.

« Je ne puis trouver d'expressions assez vives pour témoigner mon admiration de sa conduite pendant tout le voyage. Par son instruction supérieure, il a constamment assuré la bonne direction de nos opérations, en même temps que, par l'heureuse disposition de son caractère, il a soutenu nos hommes dans leurs travaux les plus difficiles, en partageant avec eux même la fatigue du halage des traîneaux. »

Les capitaines Belcher et Inglefield. Campagne de 1852-53.

Tel était l'homme qui, toujours le premier à l'heure du dévouement, a péri en août dernier (1853) dans les dangereux parages du canal de Wellington.

Dès l'été de 1852, la lutte de l'art nautique contre les éléments du Nord avait repris de nouvelles proportions. Cinq navires de la marine royale anglaise, *l'Assistance*, *la Résolue* et *l'Étoile-du-Nord*, bâtiments à voiles, et deux steamers, *le Pionnier* et *l'Intrépide*, se trouvaient réunis dans le détroit de Barrow sous les ordres des capitaines Belcher et Kellet. Un sixième vaisseau, le steamer *l'Isabelle*, était aller visiter les recoins septentrionaux de la mer de Baffin, où les récits d'un Esquimau plaçaient une scène



de naufrage, l'incendie de deux navires et le massacre de leurs équipages. Chargé spécialement par lady Franklin de diriger cette mission de confiance, le capitaine Inglefield explora avec le plus grand soin toutes les plages des Higlands arctiques indiquées comme ayant été le théâtre du drame supposé, mais il n'en trouva de preuves et de vestiges nulle part. Des naturels, interrogés en masse ou isolément, il n'obtint aucun aveu, aucune déposition douteuse; de leurs demeures livrées au plus sévère examen, de leur sépultures fouillées, il ne s'éleva contre eux aucun témoignage; nulle part des débris de bois, de métaux, d'objets européens; partout enfin la négation muette, mais absolue, du récit groënlandais propagé en Europe par le vieil amiral Ross.

Ce devoir rempli, le capitaine Inglefield, pénétrant dans l'entrée de Smith, en avait vu s'élargir devant lui les rivages mal indiqués ou inconnus jusqu'alors. Le 27 août, doublant à portée de pistolet le cap Alexandre, il découvrit une mer sans glace et sans borne du côté du nord. Les pentes des promontoires que rangeait *l'Isabelle* étaient couvertes d'une mousse abondante, et cette végétation arctique revêtait jusque par delà le 78° 35′, limite extrême atteinte par le capitaine Inglefield, les deux côtés du détroit, qu'il faut désormais reconnaître comme le plus vaste et le plus direct de tous ceux qui font communiquer le bassin polaire avec la mer de Baffin.

Rejetée de ces hautes latitudes vers le sud par une redoutable tempête, *l'Isabelle* visita ensuite l'entrée de John, autre grand canal courant à l'ouest et au nord-ouest, entre de hautes falaises volcaniques dont les escarpements abruptes défient le pied de l'homme. Après avoir payé de plus d'un péril l'honneur de faire le premier la géographie de ces côtes de fer, Inglefield regagna l'Angleterre à la fin de 1852.

Au printemps suivant, il repartait de nouveau pour rejoindre l'escadre du détroit de Barrow avec le brick *le Phénix*, le transport *le Breadalbane* et le lieutenant Bellot, dont il s'était empressé d'accepter les services volontaires.

Arrivés au commencement d'août à l'île Beechey, ils n'y trouvèrent que *l'Étoile-du-Nord*, qui restait à ce mouillage comme stationnaire. Le capitaine Pullen, commandant de ce navire, leur apprit que, pendant l'été précédent, la mer, plus libre qu'elle ne s'était montrée depuis bien des années, avait permis au capitaine Belcher de remonter le canal de Wellington jusque sous le 77° de latitude, où il avait hiverné avec *le Pionnier* et *l'Intrépide*, tandis que le capitaine Kellet, poussant droit à l'ouest, avait enfin pu atteindre l'île de Melville, fermée aux vaisseaux depuis le voyage de Parry; il y attendait ses camarades de *l'Investigator* et de *l'Entreprise*, partis en même temps que lui du détroit de Behring, mais par la voie du nord-est, tandis qu'il en était revenu par celle du cap Horn.

Mort de Bellot.

Le Phénix apportait d'Angleterre des dépêches de l'amirauté pour le capitaine Belcher. Les lui faire parvenir à travers les glaces, les courants et les tempêtes du détroit de Wellington était une tentative aussi nécessaire que dangereuse. Le lieutenant Bellot s'offrit pour remplir cette mission. Le 16 août, il se lança avec un traîneau et quatre hommes dans la direction du nord.

Le 18 août de grand matin, il atteignit la limite des glaces et lança à l'eau pour s'y embarquer un bateau Halkett (canot en caoutchouc) qu'il avait apporté. Mais le vent était violent et contraire; et ce ne fut qu'avec les plus grands efforts que deux des marins, emportant avec eux le bout d'une ligne, parvinrent à gagner le rivage avec le canot.

Les deux autres, restés sur la glace avec le lieutenant,

se mirent à décharger le traîneau et à faire passer à leurs camarades, au moyen de la ligne, tous les approvisionnements qu'il portait. Ils venaient de terminer cette tâche et s'efforçaient de ramener à eux le canot, lorsque, tout à coup, la glace, poussée par une rafale du sud-est, se mit en mouvement et les emporta rapidement au milieu du détroit.

L'état de la mer et de l'atmosphère était tel qu'ils ne pouvaient songer à se servir de leur canot, qu'ils étaient parvenus à ramener à eux après de longs efforts. Pour s'abriter du froid et du vent, ils se taillèrent alors, avec leurs couteaux, dans le flanc d'un pli de la glace une sorte de gîte ; puis ils s'y blottirent tristement. Le lieutenant ne dissimula pas à ses compagnons les périls de leur situation. « Elle me semble désespérée, dit-il, car nous sommes entraînés vers le nord ; mais je connais les devoirs d'un officier, et j'aime mieux en ce moment *être ici* qu'à terre. Ayons confiance en Dieu ! »

Il était huit heures du matin quand M. Bellot se leva pour passer derrière le monticule glacé afin de reconnaître l'état des choses ; la tempête en ce moment rugissait dans toute sa rage. Quelques minutes s'écoulèrent, puis d'autres encore, et les marins, ne le voyant pas revenir, l'appelèrent à haute voix. Ne recevant pas de réponse, ils parcoururent le champ de glace, et n'aperçurent que le bâton de voyage du malheureux lieutenant. Il flottait sur le bord opposé d'une large crevasse où son maître, sans doute précipité par la bourrasque, avait trouvé son tombeau.

Les deux survivants, sans feu, sans aliments, car leur traîneau avait été entièrement déchargé, passèrent vingt-quatre heures sur l'homicide glaçon. Ayant fini pourtant par rencontrer sur leur route un autre champ de glace échoué sur un bas-fond, ils y sautèrent ; puis, à l'aide d'une rame qui leur restait, ils accrochèrent un glaçon assez fort

pour les porter, assez petit pour être manœuvré comme un radeau. Ils s'en servirent pour gagner le rivage.

Les détails précédents ont été puisés dans les dépositions soigneusement recueillies de ces deux hommes, écloppés et invalides depuis cette terrible nuit. Ainsi périt à vingt-sept ans un homme qui promettait d'être une des gloires de la marine française. Partout où il a passé, dans sa courte carrière, il a laissé d'honorables souvenirs et des regrets. Dans une lettre qui a été rendue publique, lady Franklin a dit de lui : « Il n'est plus, ce brave et généreux jeune homme que j'aimais comme un fils, à qui je dois tant, qui représentait si noblement l'honneur et la chevalerie de la France, et que tous nos marins aimaient et respectaient comme un frère.... Il est mort comme il a vécu, en héros et en chrétien ! » D'un autre côté, le colonel Sabine, l'illustre physicien, le savant compagnon de voyage des J. Ross et des Parry[1], a rendu à notre compatriote ce glorieux témoignage : « En vérité, j'ai rarement rencontré son égal, jamais son supérieur ! » Enfin les Esquimaux eux-mêmes, les pauvres pêcheurs de la baie de Pound, en apprenant du capitaine Inglefied à son retour la mort du jeune marin dont ils avaient éprouvé la bonté et admiré le courage, ont éclaté en pleurs en s'écriant : « Pauvre Bellot ! pauvre Bellot ! »

En prenant l'initiative d'une souscription destinée à élever un monument à la mémoire du jeune Français tombé dans les rangs des siens en combattant le grand ennemi de notre siècle, l'*inconnu*, l'Angleterre s'est honorée elle-même.

Dernières nouvelles du capitaine Belcher.

Les dernières nouvelles du capitaine Belcher, reçues en Angleterre, ont fait connaître que ce navigateur avait atteint en traîneau le débouché nord des détroits de Wellington et

1. Voy. les chapitres II et IV de ce volume

de la Reine, et qu'au delà il avait vu se dérouler devant lui les eaux libres du bassin polaire. A l'extrémité du North-Devon, la côte, tournant brusquement au sud-ouest pour aller se rattacher aux rives méridionales du détroit de Jones, forme un cap remarquable où le capitaine Belcher a découvert des traces importantes du passage et du séjour de l'homme.

« Ce sont des restes d'habitations bien supérieures à tout ce qu'on peut attribuer aux habitudes grossières des tribus errantes d'Esquimaux. Leurs murs sont bien assis dans le sol profondément creusé ; l'aire de l'intérieur, recouverte d'une couche épaisse de beau gravier, a été pavée. Des ossements de rennes, de morses, de phoques et d'autres animaux, s'y voient en grande quantité. Nous y rencontrâmes aussi du charbon. »

On s'étonne à bon droit que de tels renseignements aient été livrés au public sans la moindre observation. Non-seulement ce que l'on sait des Esquimaux ne permet pas de leur rapporter ces données, mais la seule présence du *charbon* sur le cap nord-ouest du détroit de la Reine rattache forcément ce lieu à un acte inconnu de quelques destinées européennes. Pourquoi Franklin, qui, on le sait, passa l'hiver de 1845-46 à l'entrée méridionale du canal de Wellington, n'aurait-il pas hiverné l'année d'après à l'autre bout de ce grand bras de mer? Cette supposition acquiert un degré de probabilité voisin de la certitude, lorsqu'on la rapproche de ces mots écrits de sa main à sir J. Barrow, quelque temps avant son départ : « Le passage nord-ouest doit être cherché par la voie du détroit de Barrow ; mais c'est un point encore incertain que de savoir si on doit passer au sud ou au nord des terres vues par Parry. J'incline pour le nord, et je voudrais m'élever dans le nord-ouest, s'il était possible, jusqu'au 140° de longitude. »

Cette opinion de Franklin était partagée par tous ses offi-

ciers, et c'est là, selon toute apparence, que se trouve le secret fatal de leur commune destinée.

Ils voulaient doubler par le nord et l'ouest l'archipel de Parry. Mais, comme nous l'avons déjà dit, et comme le chapitre suivant le prouve surabondamment, tout navire entraîné dans cette direction *est nécessairement broyé !...*

Si donc depuis huit ans, dont six de recherches sans exemple dans les annales humaines, rien de vivant de l'expédition de Franklin n'est apparu, aucun débris n'a surnagé, n'est-on pas conduit à cette conclusion déplorable, que les montagnes de glace qui ont écrasé *l'Érèbe* et *la Terreur* ont tout scellé dans leurs flancs ?

CHAPITRE X.

EXPÉDITION DU COMMANDER MAC CLURE.

DU DÉTROIT DE BEHRING A L'ARCHIPEL DE PARRY.

(1850—1853.)

Station navale du détroit de Behring.—Campagnes des capitaines Kellet et Moore. — Arrivée du commander Mac Clure sur *l'Investigator*. — Sa confiance et sa résolution. — Il s'engage à l'est, le long du continent américain, dans un chenal où des barques seules avaient passé avant lui. — Rapports fréquents avec les Esquimaux. — Découverte de l'île Baring, du détroit du prince de Galles, de la terre du Prince-Albert. — Lutte et dangers dans le détroit. — Hivernage dans les glaces. — Excursions et chasses sur les terres nouvellement découvertes. — Voyage par terre au détroit de Banks et constatation de l'existence du passage *au nord-ouest*. — Les Esquimaux de la terre de Wollaston. — Vaine tentative pour déboucher au nord du détroit. — Navigation périlleuse autour de l'île de Baring. — La mine dans les glaces. — Arrivée dans le détroit de Banks. — Hivernage à la baie de Merci. — Voyage en traîneaux à l'île Melville. — Cruelle déception. — Craintes et projets pour l'avenir. — Troisième hiver. — Apparition inattendue d'un sauveur. — Lettre du capitaine Kellet. — Arrivée des malades de *l'Investigator* en Angleterre. — Conclusion.

Station navale du détroit de Behring.

Dès 1848, deux navires, ainsi qu'on l'a vu plus haut, avaient été chargés de stationner dans le détroit de Behring, soit pour y donner la main à l'expédition de Franklin, dans le cas où elle parviendrait à percer de ce côté, soit pour pousser eux-mêmes des reconnaissances vers toutes les aires de l'horizon qui convergent du pôle vers ce détroit.

Ces navires étaient *le Hérald*, capitaine Kellet, et *le Plover*, aux ordres du commander Moore.

Arrivés dans la mer Glaciale à une époque trop avancée

de l'automne, ces officiers ne purent commencer leur croisière que dans le cours de l'été suivant. Du journal de leurs opérations sur les côtes de l'Amérique, de l'Asie et le long de la grande banquise du nord, derrière laquelle, plus heureux que Cook et Beechey, ils entrevirent de hautes et vastes terres, reliant peut-être les archipels de la Nouvelle-Sibérie à celui de Parry, on extrairait une relation pleine d'intérêt pour l'hydrographe et le naturaliste, mais dont les détails excéderaient de beaucoup les limites spéciales qui nous sont tracées. Comme d'ailleurs les commandants du *Hérald* et du *Plover*, dans leurs rapports fréquents avec les indigènes des côtes arctiques, dans leur examen incessant de la nature de ces régions, n'ont rien vu, rien entendu transpirer touchant l'objet spécial de leur mission, nous devons réserver ce qui nous reste de cadre à l'entreprise qui est comme le couronnement de tant d'efforts et de recherches, et à l'homme dont l'indomptable et religieuse résolution semble résumer en un seul cœur les énergies et les dévouements de ses devanciers.

Arrivée de Mac Clure dans le détroit.

Dans l'été de 1850, le capitaine Kellet fut rejoint par un navire arrivant d'Angleterre. C'était *l'Investigator*, confié par l'amirauté au commander Mac Clure, jeune officier qui venait de faire, sous James Ross, la campagne arctique de 1849.

Il avait accompli la traversée du grand Océan, entre les détroits de Magellan et de Behring, avec une rapidité sans exemple ; animé par ce premier succès, il déclara sur-le-champ au capitaine du *Hérald* qu'il n'attendrait pas pour continuer sa route vers l'archipel de Parry, but que lui assignaient ses instructions, l'arrivée du nouveau chef de la station, le capitaine Collinson, qui le suivait sur *l'Entreprise*. « Je dois, ajouta-t-il en terminant, profiter du temps et de la saison; je pars sous ma propre responsabilité; *je découvrirai Franklin ou le passage.* »

Dans la lettre où il a rendu compte de cette entrevue, le capitaine Kellet a écrit encore : « Rien ne m'a jamais frappé comme l'air de résolution et de confiance qui animait Mac Clure en ce moment. Je suis convaincu qu'il réussira à atteindre l'île de Melville, au moins avec son équipage, si ce n'est avec son vaisseau. »

Depuis cette lettre, trois ans s'étaient écoulés, pendant lesquels on n'avait plus entendu parler de l'*Investigator*, lorsqu'à la fin de l'année dernière (1853), une partie de l'équipage de ce navire aborda tout à coup en Angleterre, chargée par son héroïque chef de remettre à l'amirauté un rapport daté de la terre de Banks, et dont nous croyons devoir traduire la plus grande partie.

Rapport de Mac Clure. — Voyage le long de la côte d'Amérique.

« .... Après avoir communiqué pour la dernière fois, le 5 août 1850, avec *le Plover*, par 67° 44' de latitude et la longitude de 162° 16', *l'Investigator*, poussé par un bon vent du sud-ouest, s'éloigna rapidement dans la direction de l'est.

« Au delà du cap Barrow, mon intention était de m'élever droit au nord. Mais constamment repoussé par une banquise solide et continue, je fus ramené le long des rivages du continent américain, dans la route suivie l'année d'avant par les embarcations du *Hérald*.

« Le 8 août, quelques hommes que j'avais envoyés à terre pour élever un cairn sur une pointe avancée et y déposer une notice de notre passage rencontrèrent trois Esquimaux. Ceux-ci appartenaient à une tribu de dix tentes, qui était en relation avec la compagnie russe de la Nouvelle-Archangel.

« Lorsque hier soir, » dirent-ils à M. Miertsching notre interprète, « nous avons aperçu *ces grands arbres marchant*

« *sur la mer* (les mâts du vaisseau), toute notre peuplade a « été frappée de crainte, et nous avons été, au nombre de « trois, placés en sentinelles sur le rivage pour épier cette « étrange apparition ! » Ces pauvres gens, parfaitement inoffensifs, mais dont la misère et la saleté étaient affreuses, nous apprirent que la mer était libre sur toute l'étendue de la côte, dans une largeur moyenne de quatre à cinq milles, et qu'il leur fallait deux journées de navigation entre les glaçons pour aller chasser les morses sur la glace fixe, ce qui me parut indiquer une distance d'une quarantaine de milles entre le continent et la partie de la banquise absolument impénétrable aux plus légères embarcations. Jamais, du reste, je n'avais vu des masses aussi compactes que celles qui se montraient dans la direction du nord.

« Ces Esquimaux racontèrent aussi qu'ils avaient vu, l'année précédente, deux bateaux montés par des hommes blancs qui se dirigeaient vers le soleil levant, renseignements qui ne pouvaient désigner que les embarcations du *Hérald* conduites par le lieutenant Pullen [1]. Mais un vaisseau était pour eux une chose toute nouvelle, et qu'ils ne pouvaient qualifier que par l'expression d'*île flottante.*

« .... Le 10, nous passâmes devant l'embouchure du Colville ou Youccou, ce fleuve *russe* qui descend des contreforts orientaux du mont Saint-Élie et coule parallèlement au Mackensie. Un peu au delà, dans l'île de Jones, nous élevâmes un nouveau cairn et y déposâmes une nouvelle note. Là aussi nous obtînmes, pour un peu de tabac, du gibier et du poisson frais de quelques Esquimaux attirés de loin par l'aspect inusité de nos voiles, qu'ils appelaient *les grands mouchoirs des hommes blancs.*

1. Les trois campagnes du lieutenant Pullen le long des côtes arctiques de l'Amérique, ses deux hivernages dans le bassin du Mackensie et son retour en Angleterre par la baie d'Hudson donneraient lieu à un livre plein d'intérêt et de détails précieux. Le capitaine Pullen commande en ce moment l'*Étoile-du-Nord*, en station dans le détroit de Barrow.

« Je saisis avec empressement la première occasion qui se présente pour reconnaître hautement les services signalés que M. Miertsching a rendus à l'expédition. Élevé parmi les frères Moraves du Labrador, ce jeune homme joint à la douceur, à la patience dévouée de ses coreligionnaires, la plus parfaite connaissance des mœurs et de la langue des Esquimaux.

« Le 21, nous laissâmes à tribord l'île de Garry et le delta du Mackensie. Le 24, un campement d'Esquimaux m'ayant été signalé sur la pointe Warren, j'espérai qu'il pouvait être en communication avec la Compagnie de la baie d'Hudson; je me hatai donc de clore mes dépêches pour l'amirauté, et je voulus les porter moi-même à terre. Grand fut mon étonnement de voir, en approchant du rivage, les naturels faire les démonstrations les plus hostiles; ils avaient l'arc tendu et le couteau à la main; ils ne se calmèrent que très-difficilement, et, grâce à la connaissance parfaite qu'avait de leur langue et de leurs coutumes M. Miertsching, qui avait en outre revêtu, pour cette entrevue, leur costume au grand complet. Nous apprîmes par lui que les tribus de cette partie de la côte, en guerre permanente avec les chasseurs indiens de la Compagnie anglaise[1], n'avaient de rapports commerciaux qu'avec les établissements russes, auxquels, malgré une distance double ou triple, ils préféraient faire passer leurs pelleteries, plutôt que de les céder aux agents anglais.

« Le chef de cette peuplade portait un bouton de cuivre suspendu en manière de boucle d'oreille. Je désirai connaître l'origine de ce *bijou*. Il expliqua qu'il provenait d'un homme blanc tué par un des membres de leur tribu, mais que le meurtrier avait pris la fuite à la vue de *l'Investigator*. Cet

1. Moins de deux mois avant le passage de *l'Investigator*, des Indiens Louchoux, attachés au fort Good-Hope, avaient indignement massacré de sang-froid, dans un guet-apens, six Esquimaux de ces parages.

homme blanc, ajouta-t-il, faisait partie d'une troupe qui avait paru un jour sur la pointe Warren et y avait construit une habitation. D'où venait ce détachement, où était-il allé? nul ne le savait. L'homme tué s'était séparé de ses compagnons, et son corps reposait sous la mousse d'un coteau du voisinage. Interrogé par moi sur la date de cet événement, le chef me répondit que *cela s'était passé l'année dernière, ou bien au temps de sa première enfance!* Le lendemain, il me conduisit aux huttes que, suivant lui, avaient habitées les hommes blancs. Leur construction était effectivement régulière, mais remontait à une époque évidemment ancienne, et rien n'y pouvait indiquer quels étaient ceux qui les avaient édifiées. M. Miertsching, qui est si parfaitement au courant des habitudes des Esquimaux, pense qu'il s'agit ici d'un de ces faits dont la tradition seule s'est conservée parmi eux, mais dont l'origine remonte, le plus souvent, à une époque déjà éloignée.

Les Esquimaux du cap Bathurst.

... « Le 30 avril, étant en vue du cap Bathurst, je fis mettre en mer la grande chaloupe, où je pris place avec M. Miertsching et le docteur Amstrong. Le lieutenant Creswell et quelques autres officiers nous suivirent dans le canot. Nous portions avec nous une collection de cadeaux.

« Nous ne trouvâmes à terre que deux femmes, qui nous accueillirent avec beaucoup de cordialité et nous offrirent de nous guider vers le gros de leur tribu, alors occupée à la pêche de la baleine dans les environs du cap Bathurst.

« Acceptant avec empressement cette proposition, j'ordonnai à nos bateaux de nous suivre en longeant le rivage, et de notre côté, escaladant une chaîne de rochers, nous gagnâmes pédestrement une belle et large plaine, recouverte d'un épais tapis de mousse verdoyante, où nous espérions bien rencontrer quelques rennes. Cette attente fut

déçue; après trois bonnes heures de marche, nous n'atteignîmes qu'une petite baie solitaire d'où nous n'apercevions ni le cap ni la tribu annoncée. Deux tentes abandonnées s'élevaient seules en ce lieu. Selon nos conductrices, elles avaient servi à abriter, l'année précédente, les équipages de deux bateaux *Kablounas*. Nous comprîmes qu'il s'agissait de l'expédition du docteur Richardson.

« Cependant l'aspect du temps devenait menaçant; il fallait songer à regagner le vaisseau. Ce fut en vain que les deux *dames de ce désert*, nous offrant l'hospitalité sous les tentes, nous pressèrent de différer notre départ jusqu'au lendemain matin. Nous déclinâmes cette généreuse invitation et nous hâtâmes de retourner à bord; je fis jeter l'ancre pour la nuit.

« Le lendemain de bonne heure, je repartis pour rejoindre la troupe des pêcheurs esquimaux. Ce ne fut pas sans peine, et seulement après une navigation de dix milles, que nous parvînmes à la découvrir. A l'extrémité du cap Bathurst s'élevait un vaste campement composé de trente tentes et de neuf huttes d'hiver, comprenant ensemble près de trois cents personnes. Toute cette population se mit en mouvement à notre approche. Les hommes armés, se précipitant en toute hâte sur la grève, lancèrent leurs kayaks à la mer et s'avancèrent à notre rencontre, mais non dans des vues amicales, car leurs arcs étaient tendus et leurs couteaux tirés. L'interprète, en leur affirmant que notre visite était toute pacifique, les ayant invités à déposer leurs armes : « Nous le ferons, répondirent-ils, si, de votre côté, vous déposez vos fusils, *car nous avons une grande peur de vous !* »

« Une heure au moins s'écoula en pourparlers. M. Miertsching chercha à persuader le chef de cette peuplade, assez bel homme, de moyen âge et fort intelligent, de se charger de transmettre nos dépêches aux postes anglais du fleuve Mackensie. Un fusil et des munitions devaient être le salaire

immédiat de ce service, sans compter une autre récompense à laquelle il aurait droit en remettant le paquet à sa destination.

« Le chef accepta le marché et promit de remplir fidèlement le message ; mais comme, avant de parvenir jusqu'au premier poste anglais, la dépêche avait à passer entre les mains de trois tribus différentes, j'eus tout lieu de craindre qu'elle ne parvînt jamais à son adresse. M. Miertsching, qui connaît mieux que personne le caractère de ces sauvages, croit le contraire. Rien ne peut égaler l'étonnement que ce digne interprète éveilla parmi ces hommes simples par sa facilité à comprendre et à parler leur langage. Ils lui firent les plus vives instances pour le décider à fixer son séjour parmi eux. Le chef alla jusqu'à lui offrir pour femme sa propre fille, fort jolie créature d'une quinzaine d'années, qui devait avoir en dot des tentes et un abondant mobilier. Pendant que cette négociation se poursuivait, une centaine au moins d'Esquimaux de tout âge et de tout sexe étaient descendus du camp sur la plage, et je jugeai que, devant tant de monde, l'exhibition du sac aux présents pourrait être imprudente. Je me contentai de remettre au chef le fusil qui lui avait été promis et de lui en enseigner l'usage. Il montra promptement son adresse à se servir de cette arme, témoigna une vive reconnaissance de la posséder, puis retourna triomphalement vers ses tentes, suivi par les principaux personnages de sa troupe. Je fis alors tracer une ligne de démarcation sur le sable, et, dès que les naturels eurent compris qu'ils ne devaient pas la dépasser, l'interprète commença la distribution des présents.

« Nous parvînmes bien pendant quelque temps à maintenir l'ordre; mais le beau sexe ne tarda pas à devenir si bruyant et si empressé que la ligne fut rompue et que, pour ne pas être poussés jusque dans la mer, nous dûmes regagner au plus vite notre chaloupe, échouée à une vingtaine

de pas de là sur un haut-fond. Nous échappâmes ainsi à à tous ceux des assistants qui n'étaient pas munis de leurs grandes bottes de cuir imperméable. Il en vint cependant assez pour entourer l'embarcation, et, bien que l'équipage les empêchât de monter à bord, les femmes déployaient tant d'ardeur et d'opiniâtreté que plusieurs d'entre elles se laissaient soulever en l'air avec les objets qu'elles avaient dérobés, plutôt que de lâcher prise. On eut la plus grande peine à forcer l'une d'elles à restituer notre boussole, qu'elle était parvenue à soustraire et à cacher sous ses vêtements. Avec un peu de fermeté, nous finîmes pourtant par calmer tout ce monde sauvage; la distribution des cadeaux s'acheva à la satisfaction générale, et nous fîmes nos adieux.

« L'aide vigoureuse des Esquimaux ne nous fut pas inutile pour remettre la chaloupe à flot, et dix-sept kayaks nous accompagnèrent jusqu'au vaisseau, qu'ils atteignirent un quart d'heure avant nous, à l'exception toutefois d'un seul qui, s'étant aventuré un peu trop loin du rivage, fut chaviré par la houle et la brise. Nous diminuâmes de voiles pour repêcher la frêle embarcation et celui qui la montait : et, comme il était tout mouillé et transi, nous lui offrîmes de l'eau-de-vie qu'il avala à pleines gorgées, ignorant la force du breuvage. Quoique les larmes lui en vinssent aux yeux, la sensation que lui fit éprouver cette liqueur ne parut pas lui déplaire, et il se contenta de demander un peu d'eau.

« Plusieurs de ses compagnons montèrent avec lui à bord ; mais un seul se hasarda à descendre sous le pont. Il témoigna la plus grande surprise d'y trouver des chambres, lui qui ne connaissait d'autres habitations que ses tentes natales, et il s'écria qu'il allait avoir des récits merveilleux à faire à ses compatriotes. Ces sauvages forment une belle et intelligente peuplade, remarquable par sa vigueur et par sa propreté. Je regrette vivement qu'on n'ait rien fait jusqu'ici pour les civiliser, et j'espère que le jour n'est pas

éloigné où on les arrachera aux déplorables ténèbres de l'idolâtrie.

« Ils revinrent le lendemain. Familiarisés désormais avec nous, ils voulurent tout examiner en détail sur le navire. Quand ils eurent tout vu, tout parcouru, depuis les mâts jusqu'à la cale, et qu'ils eurent longtemps contemplé les miroirs des officiers, source particulière d'admiration, ils se mirent, hommes et femmes, à danser joyeusement sur le pont avec les matelots, et, quand la nuit vint, nous eûmes quelque peine à les déterminer à partir. Il fallut leur répéter, à bien des reprises, que nous allions nous diriger droit au nord, vers la glace fixe, qu'ils appellent la terre des ours blancs. Ces animaux abondent, en effet, dans ces parages et paraissent fort redoutés des Esquimaux. Une pauvre mère nous raconta en pleurant que, peu avant notre passage, son petit enfant, jouant à quelques pas d'elle sur la grève, avait été enlevé sous ses yeux par un de ces terribles carnassiers.

« Le 5 septembre, après plusieurs jours de lutte contre les courants chargés de blocs de glaces, nous aperçûmes une épaisse colonne de fumée sur le rivage. Ce spectacle éveillant nos espérances, nous crûmes même entrevoir des tentes et des hommes vêtus de blanc. Étaient-ce enfin de malheureux Européens en détresse et appelant du secours? On conçoit avec quelle hâte et quelle émotion un bateau fut dirigé vers la terre. Hélas! il n'y trouva que des monticules volcaniques dont la forme conique, les fumerolles et la teinte cinéraire avaient causé notre illusion. En même temps, des traces toutes fraîches de rennes expliquaient la présence et les mouvements des êtres blanchâtres qu'avaient signalés nos vigies. Ce fut pour nous tous une cruelle déception.

Découverte de l'île de Baring.

... « Le 6 septembre, à onze heures du matin, nous nous trouvions par le travers du cap Parry ; le temps était clair, la mer belle ; poussés par un bon vent d'ouest, nous voyions la banquise permanente s'écarter à tribord et remonter vers le nord, lorsqu'on aperçut de l'avant, à une distance d'environ cinquante milles, dans le nord-est, une terre d'une grande élévation.

« Ayant fait aussitôt mettre le cap sur cette côte inconnue, je remarquai qu'à l'occident elle servait de base à la banquise, tandis qu'à l'est, au contraire, la mer était comparativement praticable. Je pris donc sur-le-champ le parti de suivre cette dernière direction, dans la supposition que je n'avais devant moi qu'une île, et qu'en la doublant je finirais par trouver un débouché dans la mer polaire. Le 7 au matin, nous étions sous l'extrémité méridionale de cette terre, magnifique promontoire formé par des rochers perpendiculaires de plus de mille pieds de hauteur; nous lui avons donné le nom de cap Nelson. Bientôt après, m'embarquant dans la chaloupe, j'allai, suivant l'antique usage consacré par tous mes devanciers, prendre possession de notre découverte, que je nommai *île de Baring*, en l'honneur du premier lord de l'amirauté. Un poteau surmonté d'un ballon peint fut élevé sur le rivage par 71° 6′ de latitude et par 125° 24′ de longitude occidentale : puis un baril contenant un procès-verbal de cette formalité fut enfoui à la base du poteau.

« Tout autour de nous, nous observâmes des traces nombreuses et fraîches de rennes, de lièvres et d'oies arctiques ; et, au milieu de mousses abondantes, apparaissaient en pleine floraison un certain nombre de plantes.

« Ayant gravi une hauteur d'environ cinq cents pieds, nous pûmes jouir de la vue de l'intérieur: partout un tapis

de mousse couvrait le sol, et donnait une apparence de verdure à plusieurs rangées successives de montagnes, dont les plus élevées atteignaient deux et trois mille pieds. Les ravins creusés entre leurs pentes semblaient alimenter un grand lac qui s'étendait au centre d'une vaste plaine à quinze milles de nous. L'aspect de la mer n'était pas moins favorable. A l'est, on ne voyait que quelques glaçons flottant à sa surface, qui semblaient promettre une navigation libre de ce côté. Je m'empressai donc de remettre à la voile; mais presque aussitôt la brume nous enveloppa, et pendant deux jours la sonde fut notre seul guide dans ces parages inconnus. Le 9, pendant une éclaircie, nous aperçûmes à l'est, à environ quinze milles de nous, une côte qui se prolongeait au nord, à perte de vue, parallèlement à celle de l'île de Baring. Les terres basses de ce rivage étaient seules exemptes de neige, tandis qu'une blanche couche de glaces revêtait les hautes montagnes de l'intérieur; nous distinguâmes quelques pics dont la forme remarquable révélait l'origine volcanique.

Découverte du détroit du Prince de Galles ou de Mac Clure.

« Un épais brouillard mêlé de neige nous força bientôt à louvoyer lentement dans le détroit resserré que laissent entre elles l'île de Baring et notre nouvelle découverte, qui reçut le nom de *terre du Prince-Albert*. Par 72°45', le canal s'infléchit brusquement à l'ouest. Un peu plus loin nous dépassâmes deux petites îles de rochers, auxquelles je laissai le nom d'*îles de la Princesse-Royale*. D'après mon estime, nous ne nous trouvions plus alors qu'à soixante-dix milles du bassin de Melville.... Le vent était redevenu favorable; la mer paraissait encore libre; mais elle charriait de nombreux glaçons, et, au moment où nous cherchions à passer entre deux champs de glace, ils se rapprochèrent l'un de l'autre avec tant de rapidité, que le vaisseau fut subitement

arrêté dans sa course, et, pendant quelques minutes, fut même soulevé sur la glace. Quand cessa la pression des deux champs en dérive, il se retrouva à flot et nous continuâmes d'avancer; mais ce fut pour bien peu de temps. Le lendemain 11, nous étions cernés par les glaces, et lorsque vers le soir nous parvînmes à nous dégager, j'eus le chagrin de constater que le courant avait changé et nous ramenait vers le sud.

« L'abaissement de la température et l'apparition presque instantanée d'une couche de glace sur les espaces encore libres de la mer, chaque fois que le vent faiblissait, annonçaient clairement la fin de la saison navigable. La sûreté du navire exigeait de moi une prompte décision, je le reconnus avec anxiété. Retourner vers le sud, où la mer était encore ouverte, et chercher un abri pour l'hiver sur quelques points de la côte sud-est de l'île Baring, c'était une tentative facile; mais si j'échouais dans ma recherche d'un bon mouillage dans cette direction, le navire se trouvait placé dans la plus dangereuse des situations; car il demeurerait exposé, dans un vaste espace de mer, au choc et à la pression des immenses champs de glace que les courants polaires poussent incessamment contre les rivages des archipels arctiques. En restant dans le détroit au risque d'hiverner dans la glace même, je conservais au moins la chance d'avancer au nord-est aussi longtemps que je le pourrais et l'avantage de ne pas abandonner l'espace conquis au prix de tant de labeurs et d'inquiétudes, quand la perte d'un seul mille pouvait compromettre toute la navigation de la saison suivante. Je résolus donc de garder ma position actuelle, qui, d'ailleurs, se trouvait dans la direction très-probablement suivie par sir John Franklin, s'il avait dépassé le cap Walker.

Hiver de 1850 à 1851.

« .... Quelques beaux jours de plus m'eussent permis de franchir l'issue du détroit et d'atteindre les parages connus de l'archipel Parry, où peut-être nous étions attendus.... Cette faveur ne nous fut pas accordée. Après avoir consumé en vains efforts le reste du mois de septembre, après avoir fait vingt tentatives successives pour nous faire une trouée et avoir manqué de périr autant de fois, nous fûmes contraints de chercher un asile pour *l'Investigator* dans l'échancrure d'un vaste champ de glace, auquel nous l'amarrâmes étroitement à force de câbles et de chaînes. Dérivant avec notre port flottant, nous fûmes ramenés jusque derrière les îles de la Princesse-Royale. Pendant cette périlleuse navigation, le bâtiment reçut plus d'une rude secousse et plus d'une fois fut entraîné vers les côtes du détroit; mais l'épais radeau qui l'entourait le préserva de toute atteinte. Dans la prévision d'une catastrophe qui nous forcerait à quitter le navire, je fis monter sur le pont des provisions pour un an et distribuer à tous les hommes de l'équipage leurs effets de campement, tels que tentes, couvertures, vêtements chauds et bottes fourrées. Pour prémunir le bâtiment lui-même contre de trop fortes avaries dans le cas où il viendrait à se renverser sur la glace, je le fis entourer d'une ceinture matelassée et composée de nos hamacs gonflés comme des outres. Cela fait et notre hâvre errant parfaitement consolidé et fixé par 21 degrés au-dessous de zéro, nous complétâmes nos arrangements de ménage et nos préparatifs d'hivernage.

« .... Le 10 octobre, accompagné du lieutenant Creswell, du docteur Amstrong, de M. Miertsching et de quelques hommes, j'allai pédestrement prendre possession de la terre du Prince-Albert. Cette formalité fut suivie d'une excursion dans l'intérieur qui nous y fit découvrir de profonds ravins et de grands lacs; mais ce fut en vain que, du sommet d'une colline de quinze cents pieds de haut, nous cherchâmes à aper-

cevoir la mer de Melville. Complétement glacées, ses eaux se confondaient avec la terre dans le lointain.

« .... Notre retour au vaisseau fut marqué par un de ces accidents si fréquents dans les mers polaires. Une crevasse de près de cent mètres de largeur s'était ouverte depuis le matin entre la glace et le rivage. En vain nous suivîmes celui-ci pendant plusieurs milles ; l'intervalle béant et liquide était toujours le même, et cependant la nuit commençait à tomber. Nous dûmes nous arrêter et tirer des coups de fusil pour nous faire entendre du vaisseau ; mais nous étions trop loin pour être entendus. A huit heures seulement, des gens de l'équipage, détachés à notre recherche depuis le commencement de l'obscurité, aperçurent, par bonheur, la lueur des derniers coups tirés, et se dirigèrent de notre côté. Après avoir sondé l'obstacle qui s'étendait entre eux et nous, ils coururent au navire chercher deux *canots Halkett* qui nous transportèrent à l'autre bord, non sans quelque péril et sans beaucoup de peine.

« Je ne puis trop insister sur le mérite de cette invention. Ces admirables petits esquifs en caoutchouc sont gonflés d'air à bord, puis transportés avec une extrême facilité sur les épaules d'un seul homme, à travers les glaces du plus difficile accès, dont les aspérités tranchantes mettraient en pièces toute autre embarcation. Grâce à eux, ce jour-là, on a réussi à sauver une troupe nombreuse qui, sans tentes, sans couvertures, sans feu et sans aliments, allait être exposée aux rigueurs d'une nuit arctique pendant laquelle le thermomètre tomba à 23 degrés au-dessous de zéro.

Excursions et reconnaissances géographiques.

« Cependant il me fallait à tout prix constater que le canal du Prince de Galles (j'ai ainsi nommé le détroit [1]) com-

1. A l'exemple des géographes anglais, nous avons donné à ce détroit, sur notre carte, le nom de Mac Clure, que nous croyons qu'il doit garder

muniquait avec les eaux de l'archipel de Parry. C'est pourquoi je voulus entreprendre moi-même cette reconnaissance, quoique la saison fût déjà fort avancée pour une telle excursion. Parti le 21 octobre, j'eus, le 26, l'inexprimable joie de planter ma tente par 73° 31′ de latitude et par 117° de longitude, c'est-à-dire sur la ligne même ou les cartes de sir Edward Parry placent la terre de Banks, entrevue par lui, en 1819, des hauteurs de l'île Melville. Ainsi mes travaux, rattachés à ceux de mon illustre devancier, donnaient la solution tant cherchée du passage au nord de l'Amérique, et la côte nord-est de l'île de Baring était la terre de Banks.

« Cette découverte a été faite par une expédition de six hommes, un officier et moi, avec un traîneau. Il faisait un froid mordant à cette époque avancée de l'année, d'autant que la glace sur laquelle nous étions obligés de dormir n'était pas suffisamment couverte de neige sèche, comme elle l'est d'ordinaire au printemps, et alors on est chaudement et confortablement sous les tentes. Notre excursion heureusement a été courte; nous n'avons mis que dix jours à faire cent quatre-vingts milles sur la glace. La fin a failli mal tourner pour moi. Le dernier jour, je quittai le traîneau pour arriver un peu avant les autres au bâtiment et faire préparer quelques ravitaillements pour eux. J'avais encore environ quinze milles à faire. Peu de temps après avoir quitté mes compagnons, j'entrai dans un épais brouillard; cependant, tant qu'il fit jour et que je pus voir ma boussole, je m'en tirai bien ; mais à cinq heures la nuit vint, et je perdis mon chemin. Je me trouvai fourvoyé dans des morceaux de glace aussi solides et aussi durs que des pavés, et sur lesquels je trébuchais et tombais à chaque pas, au risque de me briser bras, tête et jambes. Je fus obligé de m'arrêter, étant très-épuisé, car je n'avais rien pris qu'un maigre déjeuner à sept heures du matin. Je me fis un lit confortable dans la neige sous l'abri d'une large dalle de glace, y enfon-

çant mes jambes jusqu'aux genoux pour empêcher mes doigts de pieds de se geler. Je tombai bientôt dans un profond sommeil, d'où, à environ minuit, je fus tiré par le passage d'un brillant météore traversant le ciel; je me levai, je trouvai une nuit étincelante d'étoiles avec une brillante aurore, et je me dirigeai du côté du navire. Mais, ayant épuisé toutes mes munitions, je ne pouvais attirer l'attention du bord; alors j'errai jusqu'au jour, et je finis par découvrir que j'avais passé le bâtiment d'environ quatre milles. En reprenant ma route, je rencontrai plusieurs traces d'ours; mais j'arrivai à huit heures, sain et sauf, quoiqu'il y eût 26 degrés au-dessous de zéro et que je fusse resté vingt-cinq heures sans rien prendre.

« A mon retour au navire, j'appris, non sans une vive satisfaction, que sept bœufs musqués, tués en mon absence par nos chasseurs sur la terre du Prince-Albert, avaient augmenté notre approvisionnement d'environ treize cents livres d'excellente viande fraîche, ressource inespérée et bien précieuse pour l'hiver.

« Cette saison si redoutable, et dont l'approche avait excité bien des craintes parmi nous, s'écoula fort doucement. Bien qu'en janvier, février et mars le froid descendît parfois jusqu'à 44° et que la température moyenne fût au-dessous de 30°, l'état sanitaire de l'équipage ne fut aucunement altéré. Point de doute que ce résultat remarquable ne fût dû à l'énergie de nos marins, à l'excellence des provisions de toute espèce que nous avions à bord, et au bon système de ventilation de l'intérieur du vaisseau.

« Dès les premiers jours de mars, les préparatifs de la campagne de 1851 furent commencés. Je fis d'abord transporter sur une des îles de la Princesse-Royale une grande chaloupe avec trois mois de vivres, afin que, si *l'Investigator* venait à être écrasé au moment de la rupture des glaces, son équipage conservât les moyens d'atteindre *le Plover*

dans le détroit de Behring. Une autre chaloupe fut aussi disposée sur le rivage de la terre du Prince-Albert, afin de servir aux détachements dans le cas où ils se trouveraient, à leur retour, éloignés de leurs compagnons par la dérive ou la destruction du navire.

« Le 18 avril, par un beau temps, trois détachements, organisés à l'avance et pourvus chacun d'un traîneau chargé de provisions pour six semaines, s'éloignèrent dans trois directions. Le premier, sous la conduite du lieutenant Creswell, avait pour mission l'exploration de l'île de Baring. Le lieutenant Haswelt, avec le second, devait longer les rivages méridionaux de la terre du Prince-Albert, dans la direction de la terre de Wollaston. Enfin, je chargeai M. Winniat, l'un de nos contre-maîtres, de reconnaître la partie septentrionale des mêmes rivages et de s'avancer autant que possible vers le cap Walker.

« Entre cette date et le 10 juin, le lieutenant Creswell parcourut l'île de Baring dans toute sa longueur de près de quatre-vingts lieues, et pénétra dans sa largeur jusqu'au 125e méridien. Le voyage de M. Winniat, qui a duré cinquante jours, s'est prolongé droit à l'ouest le long d'une même ligne de côtes, sur plus de 10° de longitude. J'ai su depuis que le 24 mai, lorsqu'il se décidait à rétrograder, il ne s'était trouvé qu'à deux journées de marche du lieutenant Osborne (de l'expédition Austin), qui, la veille, ayant épuisé plus de la moitié de ses vivres, avait pris également le parti de rétrograder vers les vaisseaux stationnés dans le détroit de Barrow.

« Une circonstance presque identique se rattache à l'excursion d'où le lieutenant Haswelt était revenu dès le 29 mai. Ayant suivi les rivages occidentaux de la terre d'Albert, et traversé deux de ces golfes étroits et profonds qui abondent dans les parages arctiques, et que les marins ont souvent pris pour des détroits, il termina sa course à un point où

le docteur Rae, venant des établissements de la baie d'Hudson, a dû parvenir quelques jours après lui [1].

Tribu nouvelle d'Esquimaux.

« Les rivages qu'il avait parcourus étaient fréquentés par des Esquimaux qui y venaient chasser les veaux marins; faute d'interprète, il n'avait pu entrer en communication utile avec eux. Je me déterminai à partir au plus vite avec M. Miertsching et quelques hommes pour aller à la recherche de ces nomades et tâcher d'en obtenir quelques renseignements.

« Nous les rejoignions le 3 juin. Avant notre arrivée sur ces côtes, ils n'avaient jamais vu d'homme blanc. C'est la race la plus intéressante que j'aie jamais rencontrée. Elle vit uniquement de chasse et ne possède pas d'autres armes que celles que nécessite cet exercice. Les passions les plus violentes de notre nature lui semblent inconnues. Elle m'a

1. Dès l'été de 1849 le docteur Rae avait tenté de remplir la mission dont l'avait chargé M. Richardson, forcé de retourner en Angleterre. Mais pendant toute cette saison et la suivante l'état des glaces et des courants dans le détroit du Dauphin lui présentèrent un obstacle infranchissable. Avec une persistance qu'on ne saurait trop admirer, il revint à la charge en 1851, et le 10 juin de la même année put mander à sir George Simpson, gouverneur des établissements de la baie d'Hudson :

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que je viens d'arriver aujourd'hui même à la station de la rivière Kendall, revenant des parages arctiques avec les deux hommes qui m'accompagnaient. J'ai exploré les rivages de la terre de Wollaston sur 7 degrés de longitude et sur près de 2 de latitude, sans y découvrir de détroit ou de passage conduisant au nord, sans y trouver les moindres traces de l'expédition de Franklin, sans même pouvoir obtenir le plus léger renseignement sur son compte de la part des Esquimaux avec lesquels j'ai communiqué, créatures douces et inoffensives que la pêche et la chasse font vivre dans une abondance relative au sein de ces régions perdues.

« L'allée et le retour de mon voyage comprennent quarante-deux jours et un parcours de 942 milles (350 lieues). »

rappelé l'idéal charmant de l'homme tout fraîchement sorti des mains du Créateur et non encore souillé par le contact de notre civilisation trop vantée. Il est certain au contraire que tous les sauvages qui trafiquent avec la compagnie maudite de la baie d'Hudson sont les plus grands réprouvés de la terre.

« Grâce à notre excellent interprète, nous apprîmes de ces braves gens que la côte sud-ouest de la terre du Prince-Albert se prolonge, en contournant beaucoup de golfes, jusqu'en face du continent américain, que nos Esquimaux appellent Nunavaksaraluk. C'est donc cette même côte qui, entrevue en 1821 et 1826 par Franklin et Richardson, visitée en 1839 par Dease et Simpson, et plus tard par M. Rae, a reçu de ces voyageurs la double appellation d'île de Wollaston et de terre Victoria.

« Aux approches de l'été, les marins de *l'Investigator* ne voyaient pas venir sans une anxiété profonde le moment où devaient se disjoindre les masses formidables qui les protégeaient tout en les retenant captifs. Le 7 juillet, le premier signe du dégel se manifesta par un intervalle liquide qui s'allongea le long du rivage de la terre du Prince-Albert; puis, sous la double influence de la pluie et de la température remontée à 7° au-dessus de zéro, la glace fondit si rapidement que le 14 elle s'ouvrit subitement et silencieusement autour du navire, toujours enfermé dans son hâvre de quarante pas de largeur au centre du champ de glace qui nous servait d'asile depuis neuf mois. Sa dissolution graduelle nous rendit libres le 17, mais presque aussitôt le voisinage de plusieurs autres champs flottants nous obligea à chercher l'abri de l'un d'eux et à nous y amarrer.

« A partir de cet instant jusqu'au milieu du mois d'août, ce ne fut à bord de *l'Investigator* qu'une lutte continue contre les glaces, les vents et les courants, ceux-ci nous ramenant toujours vers le sud, et le vaisseau s'efforçant

toujours de se frayer un chemin vers l'issue nord-est du détroit.

« Le 16 août, nous n'en étions plus qu'à huit ou neuf lieues à peine ; mais là une banquise impénétrable barrait le canal dans toute sa largeur, et la saison était trop avancée pour nous permettre d'espérer la rupture de cette barrière.

« En face de cet obstacle insurmontable, considérant que derrière nous la mer était parfaitement libre, je pris la résolution de revenir sur mes pas vers le sud, de doubler le cap Nelson, et de chercher, le long de la côte occidentale de l'île Baring, un passage au nord, entre la terre et la banquise.

« Sans plus délibérer, je fis aussitôt revirer de bord, et les éléments, si longtemps contraires, nous servirent alors si bien, qu'ils nous firent franchir en un jour l'intervalle que nous leur disputions depuis un an. Le 18, *l'Investigator*, ayant contourné toute la partie méridionale de la terre de Baring, relevait son extrémité ouest, le cap Kellet; le 19, nous atteignions, à deux degrés plus au nord, son promontoire nord-ouest, que j'ai désigné sous le nom de Prince-Alfred; mais là nous attendaient de nouvelles tribulations.

...« Dans la matinée du 20, une barrière de glace, appuyée à la côte, nous barra le chemin. Pour éviter d'être entraînés par les champs flottants, nous nous amarrâmes aussi près que possible de la terre, à un bloc de peu d'étendue, mais fort pesant, qui nous semblait solidement fixé sur un bas-fond, à environ quatre-vingts pas du rivage. C'était là notre unique rempart contre les formidables glaçons de la mer polaire, qu'un vent d'ouest poussait sur nous avec une vitesse d'un mille à l'heure. Le soir, notre position empira. Un champ flottant vint heurter le bloc qui nous protégeait et le secoua si profondément, qu'une langue de glace qui plongeait sous notre quille souleva *l'Investiga-*

tor d'au moins six pieds. Cependant, en tirant le meilleur parti possible de nos ancres et de nos amarres, nous réussîmes à nous maintenir pendant ce conflit, à la suite duquel le champ flottant se brisa en morceaux, tandis que nous étions poussés un peu plus près de la côte.

« Nous étions arrêtés là depuis plusieurs jours lorsque, dans la matinée du 29 août, les glaces commencèrent à s'ébranler. Une d'elles, d'une grande étendue, soulevant sans doute par une de ses pointes sous-marines le bloc auquel nous étions amarrés, le redressa perpendiculairement à la hauteur de notre vergue de misaine. On peut juger de notre anxiété en un pareil moment. Heureusement la glace flottante se fendit et dériva à droite et à gauche de notre abri qui, après plusieurs oscillations, dont chacune était pour nous une menace de mort, reprit sa position primitive; mais déraciné, par le choc qu'il avait subi, du fond où il était échoué, il ne tarda pas à dériver à son tour. Il nous entraîna avec lui; car la proximité de la côte nous défendait impérieusement de le quitter. Nous doublâmes donc nos amarres et nous suivîmes cet étrange remorqueur, en broyant sous notre carène les paquets de glaçons qu'il brisait devant nous, pendant que notre poupe soutenait les assauts violents des masses qui se précipitaient dans notre sillage.

« Au bout de quelques heures, glaces et navire devinrent de nouveau stationnaires. Nous profitâmes de ce moment de calme pour démonter et réparer, sur la glace même, notre gouvernail qui avait été fortement endommagé. Il venait à peine d'être replacé et la nuit était venue, lorsque le mouvement de la mer recommença et nous emporta rapidement vers le delta noyé d'une large rivière, où les débris des glaces du large s'étaient accumulés en véritables montagnes. Pris entre cet obstacle et le bloc qui flottait avec nous, il ne nous restait que le choix de deux alternatives également funestes, ou un naufrage à la côte si nous coupions nos amarres, ou

un *écrasement* inévitable si nous gardions notre position. J'eus alors recours à la ressource extrême que j'avais déjà employée dans le détroit du Prince-de-Galles. J'envoyai, à travers mille périls, notre maître canonnier enfoncer un énorme pétard dans le flanc de la glace qui nous faisait obstacle. L'explosion n'y produisit que quelques légères fissures, que la pression exercée par les masses voisines rendait à peine visibles. Cependant nous n'étions plus qu'à quelques pas de l'écueil, et l'équipage, monté sur le pont, attendait dans une solennelle anxiété l'issue de cette crise qui semblait ne pouvoir nous être que fatale. Quoique *l'Investigator* abordât la glace directement de son avant, et que la pression eût lieu dans le sens de la plus grande force de sa membrure, la secousse fut si violente que les mâts ébranlés jusque dans leur base, les sifflements des cordages et les profonds gémissements de toute la charpente du navire nous annoncèrent clairement que la lutte ne pouvait se prolonger longtemps encore. En ce moment même le câble-chaîne, qui nous attachait à notre glaçon, cassa tout à coup, et plusieurs ancres chassèrent.

« Il ne me restait plus qu'à faire lâcher toutes les amarres, et, en donnant cet ordre, je pensais qu'en peu de minutes nous serions jetés à la côte. Mais, comme la plage était doucement inclinée, j'espérais que nous pourrions y trouver un asile pendant l'hiver, tandis que notre destruction serait complète si le vaisseau était écrasé entre les glaces flottantes.

« Mais, avant que mon commandement pût être exécuté, la miséricorde divine intervint. Le champ de glace, fendu par la mine, se partagea, sous notre proue, en trois fragments qui disparurent dans l'Océan. *L'Investigator*, qui donnait une bande effrayante à tribord, se releva peu à peu et flotta de nouveau, sans autre avarie que la perte d'une partie de sa doublure en cuivre, qui avait été roulée comme une feuille de papier.

« Après cette rude épreuve, nous fûmes de nouveau soudés dans la glace immobile, à peu près à mi-chemin entre le cap du Prince-Alfred et le cap Austin. La position était loin d'être bonne; mais nous étions en septembre, la température était redescendue à 9° au-dessous du point de congélation. Tout annonçait qu'il fallait se préparer à subir un hivernage, même en pleine côte. Je crus devoir profiter de la sécurité relative dont nous jouissions pour faire faire à l'équipage quelques excursions dans l'intérieur des terres, où on rencontra de belles vallées encore verdoyantes et des traces nombreuses de toutes les variétés d'animaux propres à ces régions. Sur plusieurs points, des vestiges de campements d'Esquimaux annonçaient aussi qu'à une autre époque l'île de Baring avait été habitée. C'est dans une de ces explorations, qu'à environ cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, nous avons découvert une rangée de collines composée d'amas de bois à tous les états, depuis la pétrification jusqu'au copeau inflammable, et un bivalve grand comme une huître, mais plutôt de la forme d'une coquille, un parfait fossile. Je regarde cela comme une nouvelle preuve, s'il en fallait encore, du déluge universel ; car assurément ces bois et ces coquilles n'appartiennent point à ces régions, dont le plus grand végétal est un saule nain rampant, de la grosseur d'un tuyau de pipe, et qui sert de nourriture aux rennes.

....« Le 10 septembre, à la suite d'une pluie abondante, qui ramena subitement la température au-dessus de zéro, la glace se rompit encore une fois, et *l'Investigator* fut emporté vers le nord au milieu d'un vaste champ flottant, dont l'immense étendue et l'énorme épaisseur rendaient toute manœuvre contraire à son impulsion absolument impossible. Il fallait pourtant, à tout prix, nous en tirer, sous peine de disparaître avec lui dans cette terrible banquise polaire, dont nul n'est encore revenu. Après trois jours de tentatives incessan-

tes et vaines, après avoir fait éclater sans résultats des pétards de vingt-cinq et même de soixante livres de poudre, je dus recourir à un moyen plus énergique : je fis enfoncer à vingt-cinq pieds de profondeur, dans la glace, un baril de poudre pesant deux cent cinquante-cinq livres. Son explosion fut à peine sentie à bord du vaisseau, qui pourtant n'était pas à trente pas de la mine; mais la glace, malgré son épaisseur, qui par endroits dépassait soixante-cinq pieds, éclata dans tous les sens, et *l'Investigator*, redevenu maître de ses mouvements, reprit la direction de l'est.

« Après avoir enfin doublé le cap Austin, il trouva des glaces moins formidables, une mer moins tourmentée; nous étions sans doute alors sous le vent des hautes terres aperçues au nord du cap Dundas, sur l'île de Melville; nous étions au débouché occidental de cette suite de bras de mer qui commence au Lancaster-Sund; mais il ne nous fut pas donné d'accomplir encore le passage; une nappe solide, uniforme, continue, s'étendait du nord à l'orient, aussi loin que la vue pouvait atteindre du haut des mâts, et peut-être ne s'était-elle pas rompue depuis 1819, époque où elle avait arrêté les vaisseaux de Parry. Il ne me restait plus qu'à trouver un bon mouillage pour y passer l'hiver.

Second hivernage (1851-1852).

« Le 24 septembre, ayant remarqué sur la côte nord de l'île de Baring une petite baie qui paraissait remplir toutes les conditions désirables, j'y conduisis le navire, et le soir même nous nous trouvâmes solidement fixés par la gelée dans ce havre, auquel nous donnâmes le nom de la Merci-de-Dieu, en souvenir reconnaissant de tous les dangers auxquels nous avions échappé pendant notre traversée de cette terrible mer Polaire. A une trentaine de lieues dans le nord-est se trouve, sur la terre de Melville, le promontoire auquel

sir Edward Parry, obéissant aux mêmes sentiments que nous, a donné le nom de cap de la Providence.

« Malgré la violence du vent et la fréquence des ouragans, la température de l'hiver fut moins rigoureuse que durant l'année précédente. Des chasses régulièrement organisées, et qui ne furent interrompues que par les ténèbres du mois de janvier, nous procurèrent, grâce à l'abondance des bœufs musqués, des lièvres et des ptarmigans, le précieux secours de trois distributions de viande fraîche par quinzaine. Le 1er avril, nous avions même en avance plus d'un millier pesant de cette excellente venaison.

« Le 11 avril 1852, le temps me paraissant favorable, je résolus de mettre à exécution mon projet depuis longtemps arrêté de traverser sur la glace le détroit de Banks et de me rendre à Winter-Harbour, où j'espérais trouver soit un des bâtiments, soit un des détachements du capitaine Austin. Il devenait urgent d'arrêter avec ce chef d'escadre ou avec un de ses officiers les mesures que pourrait exiger le salut de l'équipage de *l'Investigator*. Il nous restait à peine à bord un approvisionnement suffisant pour dix-huit mois, et si, durant l'été de 1852, les glaces ne s'ouvraient pas, j'allais me trouver dans l'obligation, pour ne pas courir le danger de périr par la famine, de réduire le nombre de mes hommes en faisant partir, à tout hasard, un détachement pour l'Angleterre dès le printemps de 1853.

« Le 28 avril, avec un traîneau et sept hommes, j'atteignis sur l'île Melville le lieu où l'expédition de Parry avait hiverné trente-trois ans auparavant. Mais, à côté de l'inscription commémorative de cet événement, je ne trouvai que le cairn dans lequel le lieutenant Mac Clintock avait déposé, durant le printemps de 1851, une mention de son passage. Ma déception fut cruelle; les vaisseaux du capitaine Austin étant, selon toute apparence, retournés en Angleterre, je ne pouvais plus compter, pour le soin de notre avenir, que sur nos seules

ressources et sur la protection de celui dont il est écrit : « Confie-toi à lui dans ton cœur ; dans toutes tes actions « rends-lui témoignage, et il dirigera tes pas ! »

« Avant de laisser l'île de Melville à sa solitude, je crus devoir toutefois confier au cairn du lieutenant Mac Clintock un récit succinct de nos deux campagnes et de notre situation. « Mon intention, y disais-je, est, si cela se peut, « de retourner en Angleterre cet été en touchant à l'île Mel- « ville et au port Léopold. Mais, si l'on n'entendait plus par- « ler de nous, c'est que probablement nous aurions été en- « traînés dans les glaces du pôle, au nord ou à l'ouest de « l'île de Melville ; or, dans ces deux hypothèses, toute « tentative pour nous envoyer des secours ne ferait qu'ac- « croître le mal, car tout vaisseau entré dans les glaces po- « laires doit être inévitablement broyé. Un dépôt de provi- « sions ou un vaisseau placé à Winter-Harbour est le meilleur « ou plutôt le seul moyen auquel on doive recourir pour « le salut de ce qui aura survécu de l'équipage de *l'Investi- « gator*. »

« Je terminais par ces mots : « Cet avis a été déposé en « avril 1852 par une expédition composée du capitaine Mac « Clure, etc. (suivent les six autres noms). Quiconque le « trouvera est prié de le faire parvenir au secrétaire de l'A- « mirauté. Daté du navire de S. M. britannique *l'Investiga- « tor*, gelé dans la baie de Miséricorde, 12 avril 1852. »

« A mon retour au havre de Merci, je pouvais espérer que l'été ne tarderait pas à amener le dégel et à permettre au vaisseau de remettre à la voile ; mais cet espoir ne fut pas de longue durée : mai et juin se passèrent sans qu'aucun signe annonçât la fonte prochaine de l'épaisse couche de neige qui recouvrait la terre comme au cœur de l'hiver. Nous reconnûmes même avec effroi que, durant la dernière moitié de juin, la glace avait augmenté d'épaisseur. Les oiseaux voyageurs, à peine venus du midi, reprenaient leur vol dans cette di-

rection, parce qu'ils ne trouvaient sur la terre de Banks aucune trace de végétation, et, ce qui était plus grave, la santé de l'équipage commençait à s'altérer : seize cas de scorbut furent constatés par le rapport mensuel du chirurgien. Je fus obligé de faire suspendre tous les travaux pénibles, et nos chasseurs durent redoubler d'efforts pour nous procurer de la viande fraîche. Le 8 juillet, l'un d'eux, en poursuivant un renne, rencontra inopinément deux bœufs musqués, et parvint à les abattre l'un et l'autre; il fit preuve en cette circonstance d'un remarquable sang-froid : il ne lui restait plus une seule balle, lorsqu'il fut assailli par un de ces animaux blessé et furieux; sans se troubler, il l'attendit à bout portant et lui déchargea dans le cœur la baguette de son fusil. Nous recueillîmes aussi jusqu'à la fin d'août une quantité d'oseille suffisante pour en fournir une ration quotidienne aux scorbutiques, qui finirent par se rétablir.

« Le 20 août la température tomba tout à coup à 15° au-dessous de glace : toute cette saison peut être appelée un long jour sans soleil ; car, depuis la fin de mai, c'est à peine si cet astre a été visible ou si son influence s'est fait sentir sur les masses de glaces qui bloquent le détroit complétement d'un bord à l'autre, et je ne crois pas que la mer Polaire se soit brisée cette année, car nous n'avons pas vu une goutte d'eau dans cette direction.

Troisième hiver (1852-1853).

« Le 8 septembre, les circonstances critiques où nous nous trouvions exigeant une prompte détermination, j'assemblai les hommes de l'équipage et je leur annonçai la nécessité où j'étais de renvoyer, dès le printemps suivant, la moitié d'entre eux en Angleterre, les uns par le port Léopold et la baie de Baffin, les autres par la voie du Mackensie et des établissements de la baie d'Hudson. Je devais garder le reste avec moi pour tenter au printemps de dégager le vaisseau et de le

ramener en Angleterre. Si je ne pouvais y parvenir j'essayerais de gagner avec des traîneaux le port Léopold, l'état de nos provisions n'admettant pas un meilleur arrangement. « Quoique réduits depuis un an à deux tiers de ration, nous « devons, ajoutais-je, nous disposer à subir pendant dix-huit « mois encore cette même privation, qui, si pénible et si con- « traire qu'elle soit à la santé de chacun, est commandée « par le devoir ; car le vaisseau étant aussi solide que le « premier jour de notre navigation, il serait peu honorable « de l'abandonner tant que nous aurons l'espoir de franchir « avec lui, l'été prochain, les détroits de Banks et de Mel- « ville. A notre retour en Angleterre, l'heureuse découverte « du passage nord-ouest, si longtemps et si vainement « cherché, nous vaudra un accueil qui nous dédommagera « amplement des fatigues et des périls de notre pénible en- « treprise. »

« Cette communication fut bien reçue de tous mes hommes, et j'eus lieu d'espérer que je mènerais à bonne fin l'exécution de mon projet.

« ....L'hiver 1852-1853 dépassa de beaucoup en rigueur les deux précédents. Par un bonheur inespéré, le gibier, cherchant des abris dans les vallons les plus bas et les plus voisins de la mer, ne cessa de se montrer ; et, quoiqu'il fût devenu très-craintif, on réussit toujours à tuer un certain nombre de rennes, qui contribuèrent pour une bonne part à donner au festin de Noël une apparence d'abondance confortable.

« Comme c'était le dernier jour de Noël que nous devions passer ensemble, l'équipage résolut de le célébrer d'une manière mémorable. Chaque table fut gaiement illuminée et décorée par des peintures de nos artistes de l'entre-pont, qui représentaient le navire dans toutes ses périlleuses positions dans la mer Polaire ; mais l'ornement principal consistait en énormes *plum-puddings*, pesant 25 livres, flan-

qués de quartiers de daims, de lièvres rôtis et d'onctueux salmis de ptarmigans. Jamais, je pense, un tel luxe avec une telle profusion ne brilla dans un entre-pont; un étranger qui aurait été témoin de cette scène n'aurait jamais imaginé qu'il voyait un équipage qui avait passé plus de deux ans dans ces régions abandonnées, entièrement livré à ses propres ressources, et cependant jouissant d'une excellente santé. Une réunion aussi joyeuse, en toutes circonstances, aurait épanoui le cœur de tout officier; mais dans cette situation abandonnée, je ne pus qu'être profondément touché en contemplant ce gai et consolant spectacle, et en pensant aux grandes miséricordes que nous accordait la Providence, à qui seule est due notre sincère reconnaissance pour tous les bienfaits qu'elle nous a prodigués au milieu des situations les plus extrêmes que l'on puisse concevoir.

« Dans les jours qui suivirent, le froid devint excessif; il y eut en janvier 42° au-dessous de zéro, 17 de plus que l'année dernière à pareille époque; un jour le thermomètre tomba jusqu'à 54, et il resta à 52 pendant vingt-quatre heures. J'aurais douté de l'exactitude du thermomètre si je ne l'avais éprouvée.... mais, en outre, l'état de mon équipage attestait la rigueur de la température. Le froid avait amené beaucoup d'humidité dans l'entre-pont, et nous ne pouvions faire assez de feu pour la combattre. La liste des malades monta un moment jusqu'à dix-neuf : parmi eux il y avait des cas de scorbut et d'hydropisie.

« Le 15 mars 1853, je désignai les hommes qui devaient composer les détachements destinés pour la baie de Baffin et pour la côte d'Amérique. C'étaient ceux que leurs officiers, le chirurgien et moi, nous croyions les moins capables de supporter un quatrième hiver arctique. Je me flattais qu'ils parviendraient à trouver les moyens de revoir heureusement l'Angleterre; mais, avant d'atteindre le premier dépôt

de vivres ou le premier fort de la compagnie d'Hudson, ils avaient à tirer pendant deux mois leurs traîneaux sur la mer glacée ou sur la terre couverte de neige. Que de chances contre eux dans un si long trajet! Le sort qui les attendait était plus qu'incertain, et une sombre tristesse, qui ne faisait que s'accroître à mesure que s'approchait le jour de la séparation, pesait sur l'esprit de ceux qui devaient partir et de ceux qui devaient rester.

Délivrance.

« Tout était prêt pour le départ, et il était fixé au 15 avril. Le 6 du même mois, comme le lieutenant Creswel et moi nous nous promenions ensemble sur la glace marine, assez loin du vaisseau, nous vîmes subitement apparaître du côté du nord un point noir qui semblait rouler plutôt que courir sur la glace. Nous imaginant que c'était quelqu'un des nôtres poursuivi peut-être par un ours blanc, nous nous portâmes à sa rencontre; mais nous ne tardâmes pas à distinguer que la figure qui s'approchait avec tant de rapidité n'appartenait à personne du bord. Cet être, quel qu'il fût, se mit, à notre vue, à agiter les bras en l'air et à pousser des cris que l'éloignement ou toute autre cause nous rendît inintelligibles. J'avoue qu'alors nous fûmes tentés de chercher si cette apparition, au teint de suie et aux gestes étranges, ne cachait pas les griffes et la queue du vieux Nick. Nous finîmes pourtant par nous joindre, et on peut juger de notre surprise quand, à cette question naturelle de ma part: « Qui « êtes-vous et d'où venez-vous, au nom du ciel? » l'étranger répondit d'une voix étranglée par l'émotion et la rapidité de sa course: « Pim, le lieutenant Pim, du *Herald.* » A la place du diable, c'était un ange de lumière que j'avais devant moi. On peut juger quelle poignée de main je donnai à mon vieux camarade, que j'avais laissé en 1850 dans le détroit de Behring!

« Il nous expliqua que le capitaine Kellet, avec deux vaisseaux, avait atteint l'île de Melville pendant le dernier automne, et qu'ayant trouvé dans le cairn de Winter-Harbour la dépêche que j'y avais laissée, il s'était empressé, dès les premiers beaux jours, de diriger sur le havre de Merci un détachement commandé par son lieutenant Pim. Impatient de nous apporter la nouvelle de notre délivrance, ce brave officier avait devancé de beaucoup la troupe qu'il conduisait.

« La présence subite d'une troupe de compatriotes, lorsque aucun de nous n'imaginait qu'il pût en exister à mille lieues de distance, causa une émotion que je me sens incapable de décrire et qu'il est impossible de se représenter, à moins de s'être trouvé dans une position semblable. Tous nos hommes sentirent revivre leur courage; l'abattement fit place à la joie la plus vive. Les malades, oubliant leurs souffrances et leur faiblesse, s'élancèrent de leurs hamacs et vinrent se jeter dans le flot de créatures humaines qui débordait sur le pont par l'unique écoutille que la rigueur du froid permît de tenir ouverte. Chacun voulait être certain que ces apparitions surprenantes étaient des êtres de chair et d'os, et non des habitants de l'autre monde; car leurs visages, imprégnés de la fumée de la tente, étaient aussi noirs que ceux de *l'Érèbe*. Lorsqu'il fut bien avéré que ce n'était point un songe, mais une réalité, la parole fit défaut à mes pauvres compagnons comme à moi-même, pour exprimer nos pensées. Nos cœurs étaient trop pleins. Jamais, j'en ai la confiance, les sentiments de gratitude qui ont élevé en ce moment ma pensée vers le souverain dispensateur des choses ne s'affaibliront dans mon souvenir [1].

1. Nous nous empressons d'ajouter, pour nos lecteurs français, qu'un de nos compatriotes, M. de Bray, enseigne de vaisseau, servant comme volontaire dans l'état-major du capitaine Kellet, eut le bonheur d'être témoin de cette grande scène.

« Le lendemain, 7 avril, je me mis en marche avec le détachement du lieutenant Pim, pour aller rejoindre nos sauveurs. Il nous fallut douze jours pour franchir les 170 milles qui nous séparaient d'eux; mais la réception qu'ils me firent compensa amplement toutes les privations et les fatigues que j'ai subies jusqu'ici.

« Pour cela et pour bien d'autres miséricordes qui nous ont été prodiguées pendant ce périlleux voyage, notre plus sincère reconnaissance est due à la généreuse Providence, dont le doigt protecteur a seul pu diriger nos pas dans une mer dont toute la science et toute l'industrie de l'homme n'auraient pu fendre la glace. Assurément, en contemplant ces puissants ouvrages de la nature, on ne peut s'empêcher de penser que le bras qui a soutenu la première arche faite du bois de la terre, alors qu'elle flottait sur les eaux d'un monde englouti, est le même qui a aussi guidé notre arche faite de chêne anglais; et que ses habitants retourneront jouir des bénédictions de leur patrie, ce qui sera un autre miracle de la bonté divine. Souvent je dis comme la femme de Menoch : « Si Dieu avait eu le dessein de nous faire mou-« rir, il ne nous aurait pas montré tant et de si grandes mi-« séricordes. »

De son côté le capitaine Kellet a écrit à ce sujet :

« Le 19 avril sera marqué à l'encre rouge dans notre voyage, et sera célébré comme un jour de fête par nos héritiers et successeurs à tout jamais. Ce matin notre vigie signala un détachement qui arrivait du côté de l'ouest; tout le monde sortit pour aller à leur rencontre. On apercevait dans le lointain une seconde troupe. Le docteur Domville fut le premier à qui je parlai. Je ne puis rendre ce que j'éprouvai quand il me dit que le capitaine Mac Clure était dans la seconde troupe. Je ne fus pas long à le rejoindre, et je lui donnai plus d'une cordiale poignée de main. Jamais il n'en fut échangé de plus sincères et de plus pures en ce

monde. Mac Clure a bonne mine, mais il a très-faim. Son récit de sa rencontre avec Pim dans la baie de Miséricorde aurait fait un beau sujet pour le capitaine Marryatt, s'il vivait encore. »

Décidé à attendre la débâcle des glaces du détroit de Banks jusqu'à l'été de 1854, Mac Clure, après avoir arrêté ses plans d'avenir avec le chef de la station de l'île Melville, retourna à son bord, dans la baie de Merci, d'où il expédia au capitaine Kellet ses malades et ses infirmes, sous la direction de son brave lieutenant Creswell.

Ce dernier, après s'être ravitaillé à l'île Melville et avoir franchi quatre cent soixante-dix milles sur la glace, atteignit le 2 juin *l'Étoile-du-Nord*, au mouillage de l'île Beechey; là, ayant pris passage, quelques semaines plus tard, avec douze invalides de *l'Investigator*, sur le brick *le Phœnix*, que le capitaine Inglefield ramenait en Angleterre, le lieutenant Creswell arriva à Londres le 7 octobre 1853, ayant ainsi, le premier, l'insigne honneur d'avoir accompli le tour complet du continent américain, du cap Horn au cap Farewell en passant par le détroit de Behring.

Dans le cours de l'année actuelle on doit s'attendre à voir revenir en Europe les capitaines Belcher, Pullen, Kellet, Collinson[1] et Mac Clure, rapportant, à défaut de renseignements précis sur le sort de Franklin et de ses compagnons, martyrs de la science, une moisson de données positives sur les contrées arctiques américaines au sud du 80e degré.

Conclusion.

Nous ne savons s'il existe aujourd'hui des gens capables de demander devant tant de sacrifices et d'efforts : qu'est-ce que cela prouve? En tous cas ce n'est pas pour eux que ce livre a été écrit. Mais si, parmi les nombreux *utilitaires* de notre temps, il y en a qui, comparant la fin et les moyens, jugent dans leur sagesse qu'ici le résultat obtenu n'équi-

1. Voy. l'Appendice II.

vaut pas aux vingt millions que l'Angleterre a consacrés depuis six ans à la recherche de Franklin, nous leur ferons observer qu'à leur point de vue même, c'est un capital bien placé que celui qui grave dans le cœur de tous les serviteurs d'un État la conviction que, si désespérées que soient les situations où les poussent les commandements de la patrie leur mère, ils peuvent compter sur son appui persévérant, sur son infatigable sollicitude. Dans cette circonstance, le gouvernement anglais a prouvé qu'il était toujours animé des grands et salutaires principes qui, dans le siècle dernier, le portèrent à déclarer la guerre à un puissant voisin pour venger les injures d'un seul de ses matelots.

D'ailleurs l'humanité n'est quelque chose dans la création que par sa lutte continue contre la nature brute et contre le repos, et ce n'est jamais en pure perte qu'on élève, dans cette voie, le niveau du courage et du dévouement. Le moment n'est pas éloigné peut-être où, dans quelqu'un de ces grands chocs de guerre qui changent la face des empires, les hommes nourris à la même école que les Franklin et les Mac Clure, les marins trempés dans les terribles épreuves des croisières arctiques, rendront à l'Angleterre, en gloire et en renommée, l'or qu'elle a prodigué pour faire d'eux la pépinière de sa future amirauté.

APPENDICE.

I.

En attendant le retour des marins détenus au delà du détroit de Barrow, les instructions envoyées par l'amirauté à sir Edward Belcher, leur chef, forment le complément naturel de ce volume. Les voici textuellement :

« 1° Si les équipages de *l'Entreprise* et de *l'Investigator* sont à la terre de Banks, ils abandonneront leurs navires et il faudra faire tout ce qu'on pourra pour les faire parvenir à l'île Beechey, afin qu'ils puissent rentrer en Angleterre. Si on l'a déjà fait et si le capitaine Kellet et ses navires sont revenus de l'île Melville, vous rentrerez immédiatement en Angleterre avec les navires et leurs équipages, et vous abandonnerez la recherche de l'expédition égarée (de sir John Franklin), à moins qu'au jugement d'un conseil des principaux officiers des navires de Sa Majesté, quelques circonstances ne vous portent à penser qu'une année de plus de séjour dans ces parages pourrait vous éclairer sur le sort de nos malheureux compatriotes. Mais si le capitaine Kellet n'a pu quitter sa position de l'île Melville, il peut être nécessaire de lui donner l'ordre d'abandonner *le Resolute* et *l'Intrepid* et d'assurer sa retraite dans l'île Beechey ; mais comme ceci ne peut être fait cette année, vous ne retiendrez aucun des officiers ou matelots qui sont à l'île Beechey, et vous les enverrez immédiatement en Angleterre.

« 2° S'il n'y a pas de nouvelles du capitaine Collinson, du navire de Sa Majesté *l'Entreprise*, il est absolument nécessaire de pourvoir à sa sûreté. A cette fin, il faut garnir le dépôt de l'île Melville d'approvisionnements et de vivres, et

il faudra y laisser un navire et un remorqueur à vapeur, et laisser aussi *le North-Star* ou *le Talbot* à l'île Beechey, et tout ce qui pourra être utile au bien-être des équipages. Ceci fait, il ne paraît pas nécessaire à leurs seigneuries qu'aucun navire de Sa Majesté passe l'hiver dans les mers polaires, à moins, comme il a été dit ci-dessus, qu'il n'y ait pour cela de nouveaux motifs.

« Quoique l'Angleterre soit en guerre avec la Russie, vous ne devrez commettre aucun acte d'hostilité, les navires placés sous votre commandement n'ayant été armés que pour aider ceux précédemment engagés dans des découvertes scientifiques, et l'usage établi entre nations civilisées étant de considérer ces navires comme étrangers aux opérations militaires.

« Je suis, etc

« *Signé :* B. OSBONNE. »

II.

LE CAPITAINE COLLINSON.

Les dernières dépêches du capitaine Collinson sont datées de la baie de Clarence, et remontent à l'été de 1851. Après avoir hiverné dans les mers de la Chine, il se préparait à franchir le détroit de Behring et à faire voile droit au nord.

Il instruisait l'amirauté de la mort héroïque de son lieutenant Barnard, jeune officier de grande espérance, qui, ayant voulu passer l'hiver dans l'intérieur de l'Amérique russe pour tâcher d'ouvrir des communications avec les rivages de la mer Polaire au moyen des postes russes, avait été enveloppé dans le massacre général d'un de ces établissements par une tribu d'Indiens révoltés.

C'est un devoir pour nous que d'insérer ici la lettre sui-

vante, que de son lit de mort le jeune lieutenant a écrite à son contre-maître, qui l'attendait sur la côte; car elle prouve qu'en résolution et en énergie il ne le cédait à aucun de ceux qui avant lui ont inscrit leurs noms sur le martyrologe des régions arctiques.

« Mon cher Adams, je suis mortellement blessé à l'abdomen; mes entrailles se répandent au dehors. Je ne suppose pas que je vive assez pour vous revoir. Les Indiens Kou-u-Kouks ont attaqué le fort à l'improviste; Boskey est grièvement blessé; Darabin, le gouverneur, est mort. Je pense que ma blessure rendrait vaine toute assistance médicale. Je souffre beaucoup. Presque tous les habitants de ce village ont été massacrés.... Arrêtez d'après ceci une prompte détermination.

« Votre ami,

« JOHN BARNARD. »

Depuis le jour où l'amirauté a reçu ces dépêches, c'est-à-dire depuis le 26 décembre 1851, rien n'a transpiré sur la destinée ultérieure du capitaine Collinson et de son navire.

FIN.

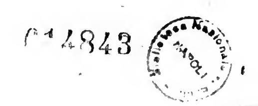


TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE,
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9.


BIBLIOTECA